N° 669 37e Année. Tome CLXXXVII 1er Mai 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Emile Bernard........	*L'Erreur de Cézanne*	513
René de Weck........	*Le Roi Théodore*, roman corse (I)....	529
Laurence Algan......	*Le Jour où l'on m'enterrera*, poème..	562
Emile Laloy..........	*Les Débuts de l'Affaire marocaine, d'après les Documents allemands*...	564
Adolphe Basler......	*Le dernier Bulletin de Santé de la Peinture*........................	579
Marcel Rouff........	*Sur le Quai Wilson*, roman (fin)......	597

REVUE DE LA QUINZAINE. — Jean de Gourmont : **Littérature**, 651 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 657 | John Charpentier : **Les Romans**, 661 | André Billy : **Théâtre**, 667 | Edmond Barthèlemy : **Histoire**, 672 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 677 | Henri Mazel : **Science sociale**, 680 | Marcel Coulon : **Questions juridiques**, 684 | Florian Delhorbe : **Société des Nations**, 690 | Camille Vallaux : **Géographie**, 692 | A. van Gennep : **Anthropologie**, 698 | Charles Merki : **Voyages**, 702 | P.-L. Couchoud : **Histoire des Religions**, 703 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 708 | R. de Bury : **Les Journaux**, 713 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 718 | Jean Chuzeville : **Lettres antiques**, 725 | André Rouveyre : **Notes et Documents littéraires**, 728 | J.-W. Bienstock : **Notes et Documents d'histoire**, 731 | Jean-Edouard Spenlé : **Lettres allemandes**, 733 | Francisco Contreras : **Lettres hispano-américaines**, 738 | Albert Maybon : **Lettres japonaises**, 744 | Emile Laloy : **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 749 | Mercvre : **Publications récentes**, 756 ; **Echos**, 759 ; **Table des Sommaires du Tome CLXXXVII**, 767.

Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

BIBLIOTHEQUE CHOISIE

Œuvres

de

Francis Jammes

V

MÉDITATIONS - L'AUBERGE DES DOULEURS
L'AUBERGE SUR LA ROUTE - L'AUBERGE DES POÈTES
QUELQUES HOMMES
L'ÉVOLUTION SPIRITUELLE DE MADAME DE NOAILLES
LA BREBIS ÉGARÉE

Volume in-8 écu sur beau papier. — Prix : **18** fr.

Il a été tiré :

49 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à .... **60** fr.

220 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 269.................................... **40** fr.

F. RIEDER ET C[ie], ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7, PARIS (VI[e])



ont publié, en avril, les volumes suivants :

MAITRES DE L'ART MODERNE

L. BENEDITE

RODIN

GUSTAVE KAHN

FANTIN-LATOUR

Chacun de ces volumes avec 40 planches hors-texte, broché **13,50**
relié **16,50**

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

RENÉ ARCOS

AUTRUI

Un volume in-16, broché.............................. **9** fr.

Du même auteur : **CASERNE**, un volume in-16, broché. **8** fr.

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

J. LINNANKOSKI

FUGITIFS

Traduit du finnois par L. PERRET.

Un volume in-16, broché.............................. **10** fr.

JUDAISME

URIEL DA COSTA

UNE VIE HUMAINE

Traduit du latin avec une introduction par A. DUFF et P. KAAN.
Prix : 7 fr.

VIENT DE PARAITRE

E. SAINTE-MARIE PERRIN

INTRODUCTION

A L'ŒUVRE DE

Paul Claudel

(avec textes)

« Rien de si complet et de si vra
n'a encore été écrit sur moi. »
PAUL CLAUDEL.

Un volume avec un hors-texte .. .. 10 fr

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

XAVIER DE COURVILLE

Liancourt, sa dame et ses jardins

Un vol. 7,50

MARIE BASHKIRTSEFF

Confessions, préface de PIERRE BOREL 7,50

Mrs OLIPHANT

La ville enchantée, traduit par l'Abbé BRÉMOND, préface de MAURICE BARRÈS .. .. 9 fr

CLAUDE NISSON

La vallée à l'abri des vents, Roman. 9 fr



LIBRAIRIE BLOUD ET GAY

3, Rue Garancière — PARIS-VIe

LIBRAIRIE DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS-Ve

NOUVEAUTÉS (Mai 1926)

ENCYCLOPÉDIE de la MUSIQUE

Fond. A. LAVIGNAC — Dir. L. DE LA LAURENCIE

DEUXIÈME PARTIE : TECHNIQUE, ESTHÉTIQUE, PÉDAGOGIE (5 volumes in-4° en cours de publication (prospectus spécial sur demande).
1er volume paru : Tendances de la Musique. Technique générale.
2e volume paru : Physiologie et Technique vocales, instruments à air.
Chaque volume broché.......... 60 fr. | Relié demi-chagrin............. 85 fr.

LITTÉRATURE

La vie profonde, moyen âge 7 50
MAURICE BOUCHOR.
Pages choisies dans les plus belles œuvres poétiques et commentées.
5 volumes parus.

Sainte-Beuve, œuvres choisies, br. 9 fr.
mouton 20 fr.
Notice biographique et littéraire.

HISTOIRE

Manuel historique de la question d'Orient, br. 9 »
Deuxième édition revue et augmentée de nouveaux chapitres jusqu'à 1925.

Histoire de l'Afrique Occidentale Française, J. MONOD.
br. 12 fr.
cart. 14 fr.
Utile résumé accompagné de de cartes.

SCIENCE ET TECHNOLOGIE

BIBLIOTHÈQUE DE L'INGENIEUR ET DU PHYSICIEN
H. BOUASSE

Emission, chaleur solaire br. 36 »
rel. 44 »
Le Grain de l'Acier, br. 54 »
E. PITOIS
Secret de la réussite des traitements thermiques. Album micrographique pour l'industrie de 379 photos. Seul ouvrage méthodique et complet.

FAUNE DE LA FRANCE ILLUSTRÉE (10 fasc.)
R. PERRIER

Fascicule VI. Hémiptères, Lépidoptères, 838 dessins, cart. 8 »
3 fascicules parus.
Flore élémentaire, FRITEL et CHARPIAT cart. 8 »
170 reproductions des plantes les plus communes de France.

LIVRES UTILES

Gestion des Fortunes mobilières et théorie et pratique des opérations de la Bourse, br. 30 »
M. CAVELIER
Préface de Ch. RIST, 500 sociétés mentionnées avec renseignements utiles les concernant.
Supplément du Dictionnaire Usuel de Droit financier et des sociétés.
H. FONTAINE br. 3 50
Dictionnaire complet rel. 33 50

La Pêche et les Poissons. Dictionnaire général des Pêches 52 planches en couleurs 1136 fig.
H. DE LA BLANCHÈRE
Nouvelle édition 1926 avec supplément par Renoir, Ryvez, Jouenne, paraît en 4 fascicules, chaque fascicule, 30 »
supplément seul, br. 25 »
Vie domestique, Mme SCHEFER et AMIS rel. 20 »
Tout ce que doit savoir la maîtresse de maison, nombreuses figures.

LES CAHIERS DU MOIS

VIENT DE PARAITRE :

—— 20 ——

L'Adieu à l'Enfance

par C. SANTELLI

"Une émotion sans fard."

30 exemplaires sur Arches (numérotés de 1 à 30)............ 30 fr.
70 exemplaires sur Lafuma (numérotés de 31 à 100)........... 20 fr.
2600 exemplaires sur bouffant (numérotés de 101 à 2700)....... 7,50

POUR PARAITRE EN MAI :

—— 21/22 ——

EXAMENS DE CONSCIENCE

Marcel ARLAND, André et François BERGE, Maurice BETZ, André BEUCLER, Gabriel BOIRIE, Léon BOPP, Pierre BURGELIN, Jean CAVES, Claude CHANTEVILLE, Alfred COLLING, René CREVEL, Philippe P. DATZ, André DESSON, Louis EMIÉ, Ramon FERNANDEZ, André HARLAIRE, Robert HONNERT, Alain LEMIÈRE, Louis MARTIN-CHAUFFIER, Odilon-Jean PÉRIER, Léon PIERRE-QUINT, Jean PRÉVOST, Daniel ROPS, Denis de ROUGEMONT, Philippe SOUPAULT. — Témoignages critiques sur BARRÈS, BERGSON, CLAUDEL, DOSTOÏEVSKI, FREUD, GIDE, MARITAIN, MASSIS, MAURAS, PROUST, Romain ROLLAND, VALÉRY, etc...

Éditions ÉMILE-PAUL Frères

La Gymnastique mentale et son utilité

La Gymnastique mentale est l'un des procédés de la *Psychologie pratique*. Elle a pour but de développer les aptitudes par un entraînement approprié, afin d'augmenter la valeur de chaque individu.

" Entreprise irréalisable ! " s'écrie un critique chagrin ; «et promesse fallacieuse " ! Il ajoute : "On ne donne pas plus de l'esprit aux sots qu'on ne rend la vue aux aveugles ». Et aussi : « La psychologie n'est pas assez mûre pour être industrialisée. »

Nous répondons :

Ce sceptique a prouvé l'existence et l'efficacité de la *Psychologie pratique* quand il a appris à parler, puis à lire, puis à se comporter raisonnablement envers les choses et envers les personnes, puis à se servir de mieux en mieux de ses sens, de ses mains, de son intelligence, des dons libéraux dont la nature l'a gratifié. Et il lui reste à en donner de nouvelles preuves, en réformant un jugement trop sévère.

Qu'il veuille bien réfléchir aux faits suivants :

Les aveugles font l'éducation de leur toucher et parviennent à suppléer en une certaine mesure à leur infirmité. Quiconque n'est pas tout à fait aveugle ou tout à fait sourd peut apprendre à tirer meilleur parti de son aptitude visuelle ou auditive, si limitée soit-elle. L'infirmité de la mémoire peut de même être, jusqu'à un certain point, masquée ou compensée. D'autre part, il est de fausses infirmités des sens et de la mémoire : celles-ci peuvent disparaître entièrement, par une discipline capable de les rectifier.

Quiconque n'est pas imbécile tire profit de l'éducation de l'esprit, et tout établissement d'éducation ou d'instruction est un établissement de *Psychologie pratique*.

L'Institut Pelman a ceci de particulier qu'il s'adresse aux adultes normaux en pleine activité professionnelle. Sa clientèle est composée en majeure partie d'hommes et de femmes parvenus à des situations honorables, mais désireux d'améliorer leur position en augmentant leur efficience mentale. Elle se recrute par dizaine de milliers dans tous les milieux, elle s'étend à tous les âges.

Quelle que soit la valeur d'un homme, il lui arrive à certains tournants de sa route de douter de soi, de ne pas se sentir à la hauteur de sa tâche. Pour devenir capable d'un nouvel essor, il lui faut, sans renoncer à son entreprise, faire réviser son " moteur ". Un bon bateau repasse au bassin, une bonne automobile repasse à l'atelier, un bon esprit a besoin de venir à l'Institut Pelman.

L'Institut Pelman compte parmi ses étudiants plus d'un homme de valeur qui n'a pas pu passer par les Facultés ou les grandes Ecoles, et plus d'un aussi qui en est sorti, mais qui sent le besoin d'améliorer son régime mental.

DOCTEUR T.

Les brochures explicatives sont envoyées à titre gracieux, sur demande adressées à *l'Institut Pelman, 35 c, rue Boissy-d'Anglas, PARIS-VIII*e.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, rue Huyghens 22, PARIS

Viennent de paraître :

FERDINAND DUCHÊNE
(Grand Prix littéraire de l'Algérie 1921)

KAMIR
ROMAN

Un volume.. 9 fr.

IVAN TOURGUÉNEFF

RÉCITS D'UN CHASSEUR

Traduction nouvelle de M. HALPÉRINE-KAMINSKY

Un volume.. 9 fr.

THÉATRE
de DENYS AMIEL et ANDRÉ OBEY

I. LA CARCASSE

II. LA SOURIANTE MADAME BEUDET

Un volume.. 9 fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

ROSEMONDE GÉRARD

L'ARC-EN-CIEL

— Poésies —

Un nouveau livre de vers du poète des PIPEAUX

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* .. .. **9** fr.

Du même auteur :

LES PIPEAUX (17e mille) LA ROBE D'UN SOIR, comédie en vers

MARCEL BATILLIAT

SURVIVRE

— Roman —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* .. .. **9** fr.

G.-A BIRMINGHAM

SALIGIA

Roman traduit de l'anglais par **Louis LABAT**

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* .. .. **9** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 franc en sus pour le port et l'emballage.)

R. C. Seine 242.523

CHEZ  PLON

PAUL BOURGET, de l'Académie Française,
GÉRARD d'HOUVILLE, HENRI DUVERNOIS
PIERRE BENOIT
LE ROMAN DES QUATRE
MICHELINE ET L'AMOUR

Roman in-16.. 9 fr.

GEORGES BERNANOS
SOUS LE SOLEIL DE SATAN
Roman. (Epuisé dans la Collection « Le Roseau d'Or. »)

En édition in-16.. 10 fr.

GASTON RAGEOT
LA VOCATION DE JEAN DOUVE

Roman. In-16.. 9 fr.

PIERRE de la GORCE, de l'Académie Française.
LA RESTAURATION
LOUIS XVIII

In-8 écu.. 15 fr.

COLLECTIONS " D'AUTEURS ÉTRANGERS "
CLEMENCE DANE
LÉGENDE
Roman traduit de l'anglais par Jeanne Scialtie
Préface d'André Bellessort

In-16 sous couverture originale.. 9 fr.

ANTONÉ TCHEKHOV
RÉCIT D'UN INCONNU
Nouvelles traduites du russe par Denis Roche

In-16 sous couverture originale, avec gravures en frontispice.............. 9 fr.

JAMES JOYCE
GENS DE DUBLIN
Nouvelles traduites de l'anglais par Yvan Fernandez, Hélène du Pasquier, Jacques-Paul Reynaud
Introduction de Valéry Larbaud

In-16.. 12 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

L'ERREUR DE CÉZANNE

> On ne peut nier qu'apercevoir les proportions, apercevoir l'ordre et en juger, ne soit une chose qui passe les sens.
>
> BOSSUET.

Lorsque j'ai défini l'art classique, j'ai dit, en mes précédentes études, qu'il était le plus libre de tous : parce que, ne considérant dans la nature que les lois, il s'exprime à son tour par ces lois, renouvelant l'acte libre du Créateur qui obéit, non pas à la matière, mais à l'esprit, c'est-à-dire à sa pensée même. Exprimer sa conception est donc le rôle essentiel du véritable artiste, qu'il soit peintre, sculpteur, musicien ou poète, et il n'est pas besoin de copier la nature pour y atteindre, mais de l'étudier, de l'observer, de la posséder enfin. Platon nous représente son disciple remontant des beaux corps aux belles idées et exprimant celles-ci par l'idéal dont il revêt tout ce qu'il conçoit. J'ai déclaré que, parmi tous les systèmes, quels qu'ils fussent, aucun ne me paraissait devoir permettre la *personnalité* autant que l'art classique : la personnalité la plus haute, la plus universalisée, la plus importante. Partant de là, je viens aujourd'hui réfuter cette opinion de Cézanne qui me semble une erreur : *le classique sur nature*.

I. — LE CLASSIQUE SUR NATURE

Ces termes s'excluent ; qui ne le voit ! Si le mot classique signifie continuation, classe, étude, il veut dire tradition ; or, la tradition et la nature sont de deux sortes. La tradition est faite d'idées générales ; la nature, d'idées particulières. Dès lors, quel bénéfice aura-t-on à redescendre des idées générales aux particulières, sinon d'amoindrir l'art, qui est le résultat de ces grandes et seules idées générales ?

Il s'agit de savoir d'abord si l'artiste est celui qui se contente de reproduire plus ou moins bien ce qu'il voit ou celui qui sait imaginer ou donner l'illusion de la chose créée, par sa science de l'imitation. Je nommerai le premier de ces deux hommes un peintre. Il aura une certaine habilete mécanique ; mais il fera une besogne primitive et inutile ; car, la chose la mieux peinte ne saurait intéresser l'esprit si elle ne présente quelque apparence de création. Quant au second de ces hommes, je le crois digne du nom d'artiste, parce que c'est par art, c'est-à-dire par artifice, qu'il m'ouvre un monde nouveau et me le fait croire réel. Le premier de ces deux hommes n'a pas la science de la nature, il copie plus ou moins bien ce qu'il voit, selon les illusions de son œil ou de son esprit. L'autre possède cette science et il fait assurément, tout en les imaginant, des choses plus vivantes que le premier. Que conclure ? Sinon que l'art le plus haut est dans le dernier, et que si une faculté humaine a quelque droit au nom de génie, c'est à celui-là qu'elle appartient. Or, quand Cézanne nous parle d'un *classique sur la nature*, il semble vouloir combiner ces deux hommes, ne se rendant pas compte que le classique est le résultat d'une étude préalable et complète de tout ce que le premier, tout en écarquillant ses yeux et passant sa vie devant le *motif*, ne saurait voir.

II. — L'HOMME ET LES OPÉRATIONS DE L'ESPRIT

Si nous étudions l'homme, nous nous apercevons immédiatement que sa partie sensuelle, si elle n'est pas mise au service de l'intelligence, l'égare plutôt qu'elle ne l'éclaire. L'œil ne voit bien que ce que l'esprit connaît ; sur le reste, il hésite. L'univers est notre prolongation matérielle par nos sens, prolongation limitée à nos connaissances. Si nous cédons à sa force centrifuge, nous perdons notre force centripète, laquelle réside en notre intelligence. Comprendre, c'est à la fois mieux voir et se posséder. Mes sens eux-mêmes captent plus de choses en ce monde, si mon esprit est clair, ma raison lumineuse. Mon entendement me fait mieux voir et mieux vouloir. Il découle de là que le peintre des réalités n'est qu'une sorte d'animal, comme le singe (duquel on s'est assez servi pour figurer cette catégorie d'artisans), incapable de surpasser son modèle par ses créations, et lié à son infériorité simiesque par l'impuissance. Il n'égalera jamais la nature, pour la raison majeure que d'abord il ne la comprend pas, et qu'ensuite il ne la connaît pas. Il peut s'être habitué à dessiner plus ou moins exactement une forme, à triturer des pâtes de couleur, à étendre l'une et l'autre sur une toile, selon une certaine pratique ; mais il ne fait rien que de vain, puisqu'il ne dit rien que la réalité ne nous dise mieux et qu'il ne montre nulle autre chose que son incapacité à rien deviner dans le monde. Il faut donc que l'homme, quel qu'il soit, parvienne des sens à l'intelligence et récupère les forces que son inconscience lui a fait inutilement disperser au dehors. Cette possession de soi-même, qui représente le point culminant de nos efforts, qui donc plus que le peintre la devra atteindre ? Il ne sera capable de supériorité qu'à ce prix, car, alors, faisant une étude théorique et raisonnée de la nature, il parviendra à en saisir les secrets et, se les appropriant, il les rendra éclatants dans ses œuvres, en les soumettant à ses conceptions.

Le véritable amour de l'invention est là tout entier. Procédant du dedans au dehors, l'artiste donnera la preuve évidente au peintre que ce n'est pas hors de nous, mais en nous que se fait l'art. Pour comprendre cette idée, il faut accepter que quiconque n'a pas la connaissance de l'art ne verra même pas les beautés dont la nature peut lui offrir l'aide. Il est absurde de croire que l'étude de la nature suffise au peintre, il faut qu'il fréquente et voie sans cesse les chefs-d'œuvre, afin que le monde lui apparaisse comme transposé en eux. Si la nature suffisait, si l'art naissait entièrement d'elle, le premier peintre aurait fait une œuvre insurpassable, ou tous les peintres en feraient au moins d'égales. Il n'en est pas ainsi. La peinture, appuyée d'abord sur les réalités apparentes, se fait art très lentement et ne parvient à son apogée que lorsqu'elle a découvert ses propres beautés. Alors commence la véritable époque des œuvres remarquables et leur production plus facile.

La nature ne peut pas entrer telle qu'elle est dans l'œuvre d'art, elle doit être réduite en rythmes et en proportions. L'art, en regardant la nature, y considère l'équilibre, le nombre, l'accord, en un mot tout ce qui répond à ces harmonies innées de l'esprit. Il arrive toujours que ce qui nous a émus dans la réalité ne nous émotionne plus en peinture. Pourquoi ? C'est que nous regardons la nature à travers le système de la beauté répondant à l'harmonie dont nous sommes constitués, en tant qu'êtres doués d'une âme, et que quiconque reproduit la réalité, sans la soumettre à ce système, supprime de ce fait même l'émotion esthétique. Ce n'est donc pas la nature qui nous montre l'art, mais au contraire, c'est ce dernier qui nous apprend à admirer celle-ci, car il nous en révèle les dessous. Il y a dans la nature les éléments de toutes choses; dans l'art nous ne nous attachons qu'aux éléments de la beauté pure. Certainement, la nature, étant l'œuvre de Dieu, dépasse en puissance l'art humain ; mais, pour nous, hommes, qui cherchons en tout l'image de notre esprit, de nos facultés, elle lui reste infé-

rieure. Le Mont-Blanc présente indiscutablement un des plus grandioses aspects du monde ; reproduit sur un tableau, il nous en dira moins que le *plafond de la Sixtine*, la *Joconde* ou le *Jugement Dernier*. Que dis-je ? Moins encore que le moindre fragment de ces œuvres ou le moindre dessin de ces maîtres. Pourquoi ? C'est que l'émotion de nos sens n'est pas celle de notre esprit, et que nous cherchons avant tout dans l'œuvre de l'homme son propre génie. Ce qui nous frappe dans la réalité ne peut donc entrer dans l'art que sous certaines conditions dues aux règles que découvrit l'intelligence. Voilà pourquoi l'école de l'art est nécessaire : elle enseigne les bases de la construction harmonique, elle rend claires les aperceptions que nous avons des beautés possibles et fragmentaires, elle nous conduit vers le désir de la perfection et nous apprend à nous connaître nous-mêmes.

Il ne faut point conclure de ceci que le peintre doive tourner le dos à la nature. Ce serait se stériliser. La nature doit être sans cesse contemplée, admirée ; l'artiste ne saurait assez méditer sur ses formes, ses couleurs, ses harmonies ; mais elle ne doit être que l'objet de ses études ; ses œuvres, qui en porteront le résultat, seront les enfants de son esprit. On se suicide par la tendance à trop vénérer la nature, comme par trop de déférence envers la routine des traditions. Il faut savoir échapper à l'une comme à l'autre, tout en faisant bénéfice des deux. Pour y parvenir, il faut avoir une parfaite connaissance de ses désirs et de ses aspirations. Les considérant toutes deux comme des *moyens*, on se réalisera par des inventions qui auront leur source dans un idéal ardent de Beauté. L'entendement et la volonté sont les meilleurs guides de l'artiste.

Nous sommes loin du système inconscient des réalistes, qui déclarent que tout est beau dans la nature et qu'il suffit de savoir le peindre. On peut faire une belle peinture — et c'est le cas de Courbet, — mais on ne fait point une œuvre belle en soi. Cézanne, qui appartenait à l'école réa-

liste, — ayant commencé sous Courbet et Manet — n'avait pas assez réfléchi sur ce qu'il disait, en affirmant : « que le classique devait désormais être fait entièrement sur nature ».

III. — POUSSIN

Et il ajoutait : *Imaginez Poussin refait sur le naturel.* Une telle supposition n'est-elle pas un défi à l'art et au bon sens ?

Analysons d'abord l'esprit de Nicolas Poussin. Dans notre école française, je n'en vois point de plus classique. Parti des Bolonais, Poussin remonta à Raphaël et à l'Antique. Très sensible à la nature, il se rapprochait pourtant des statues. Pourquoi ? C'est que, de plus en plus, il éprouvait qu'il ne faut pas copier la réalité, et que le tableau, étant une chose qui se regarde longuement, doit comporter de ces beautés profondes et rares qui *délectent l'esprit*. Il inventait donc d'abord son œuvre selon la meilleure architecture des lignes et des masses, puis il l'embellissait le plus qu'il pouvait, après en avoir pris dans le modèle les éléments essentiels. Se reportant aux Grecs, il cherchait dans ces artistes parfaits les règles qui pourraient lui faire trouver cette beauté dont il avait soif et faim, et il s'inspirait des statues antiques, les trouvant plus harmonieuses que la réalité. Eut-il tort ? Oui, si la peinture n'est qu'une reproduction de ce que nos yeux voient journellement. Non, si elle est destinée à satisfaire et les regards et l'intelligence par des *possibilités* supérieures aux accidents. Aristote l'avait affirmé dans sa *Poétique*, alors qu'il parlait de la tragédie, qu'il désigne comme la plus haute forme de l'art (réunissant le rythme, l'harmonie et le chant). Il dit aussi que la poésie est quelque chose de philosophique et de plus élevé que l'histoire, car elle parle plutôt de généralités et l'histoire de détails ; que le poète est un faiseur de fables (soit un inventeur). Poussin me semble avoir réalisé l'idée

traditionnelle et classique de la plus complète harmonie. Le lyrisme manque à son art (ce qui est sensible, quand on le compare à Michel-Ange), mais la beauté y règne en maîtresse ; et cette beauté, c'est, à proprement parler, l'essence de la nature réorganisée par le génie humain. Si vous enlevez cette beauté, qui est une création surajoutée à la conception, vous enlevez à l'art de Poussin ce qu'il a de *meilleur*, pour le reconduire au réalisme, c'est-à-dire au point le plus opposé à l'art classique.

IV. — LA MÉTHODE DE POUSSIN

J'emprunte au livre de M. Roland Freart, sieur de Chambray (1), ami de Poussin, les passages suivants qui résument les idées du maître français :

Ces fameux Anciens qui portèrent la Peinture au plus haut point de sa perfection, et qui la rendirent si admirable, observaient exactement dans leurs ouvrages cinq parties, qui sont proprement ses principes fondamentaux, parce que, sans eux, elle n'est qu'un art chimérique et une simple barbouillerie de couleurs. Mais avant que d'en donner l'instruction, je veux référer l'honneur de cette recherche à Franc Junius, Hollandais, qui, depuis vingt-cinq ans, a mis en lumière un beau traité de la Peinture des Anciens où toute l'histoire de cet art, depuis sa naissance jusqu'à sa dernière perfection, est excellemment décrite. Voici comment il en parle au commencement du troisième livre : « Les Anciens, dit-il, observent exactement, dans leurs tableaux, ces cinq parties : l'Invention ou l'histoire (le sujet) ; la Proportion ou la Symétrie, la Couleur, laquelle comprend aussi la juste dispensation des lumières et des ombres ; les mouvements où sont exprimées les actions et les passions, et enfin, la collocation (le Tout ensemble) ou position régulière des figures en tout l'ouvrage.

M. de Chambray expose ensuite ce qu'on doit entendre par chacune de ces parties :

(1) *Idée de la perfection de la Peinture*, par Roland Freart, sieur de Chambray, — au Mans, de l'Imprimerie de Jacques Isambart, MDCLXII.

L'Invention dépend du feu de l'esprit qui excite l'Imagination et la fait agir ; elle montre plus qu'aucune autre les qualités de la nature du peintre ; s'il est fécond, judicieux ou relevé, ou, au contraire, s'il est stérile et bas. Quant à la proportion, c'est une chose à la portée de tous les esprits, ce qui fait que l'ignorance en est sans excuse. Par la couleur, on ne doit pas seulement entendre le coloris ; car ce talent, quoique fort considérable en un peintre, cède néanmoins à la science des ombres et des lumières, laquelle est en quelque sorte une branche de la perspective où le centre du corps lumineux représente l'œil, et la section qui se fait de ses rayons sur le plan, ou sur toute autre superficie, exprime précisément le vrai contour et la forme même du corps éclairé. Quant aux mouvements, ils ne donnent pas seulement la vie aux figures par la représentation de leurs gestes et de leurs passions, mais il semble encore par eux qu'elles parlent et qu'elles raisonnent. Enfin, la Position régulière est la base de tout l'édifice de la Peinture et, pour ainsi dire, le lien et l'assemblage des quatre premières parties qui — sans celle-ci, n'ont ni forme ni substance. Les Géomètres, qui sont les vrais maîtres de cette question, pour en exprimer l'intelligence, se servent du mot d'optique, voulant dire par ce terme-là que c'est l'art de voir les choses par la raison et avec les yeux de l'entendement ; car, on serait bien impertinent de s'imaginer que les yeux du corps fussent d'eux-mêmes capables d'une si sublime opération que de pouvoir être juges de la beauté et de l'excellence d'un tableau, d'où il s'ensuivrait une infinité d'absurdités. Et, comme le peintre fait profession d'imiter les choses selon qu'il les voit, il est certain que, s'il les voit mal, il les représentera conformes à sa mauvaise imagination, et fera une mauvaise peinture. Si bien qu'avant de prendre le crayon et les pinceaux, il faut qu'il ajuste son œil avec le raisonnement, par les principes de l'art qui enseigne à voir les choses non seulement ainsi qu'elles sont en elles-mêmes, mais encore selon qu'elles doivent être figurées ; car, ce serait bien souvent une lourde faute de les peindre précisément comme l'œil les voit ; quoique cela semble un paradoxe.

Relativement à l'étude, il donne cette opinion, qui était aussi celle de Poussin :

Je n'appelle étudié que ce qui concerne les opérations d'esprit

et les judicieuses observations sur la partie de l'Ensemble, laquelle est comme un lien de l'Invention et de l'Expression, les deux plus nobles de nos cinq principes ; les trois autres, c'est-à-dire la Proportion, le Coloris et la Délinéation regardent plutôt la mécanique de l'art que le spirituel. Si bien que ceux qui n'appliquent leur esprit qu'à ces parties-là travaillent plutôt en gens de métier qu'ils n'étudient. Aussi ne sont-ils nommés, parmi les savants, que des praticiens, et n'auraient jamais été considérables autrefois en Grèce. Néanmoins, parce qu'ils sont en bien plus grand nombre que les autres, l'abus courant d'une certaine ignorance présomptueuse qui règne aujourd'hui sur cet art-là leur a tellement abandonné la possession du nom de Peintres et donné tant d'avantages de fortune sur les vrais savants, que ces derniers ne jouissent, pour l'ordinaire, que bien tard des bienfaits de la légitime gloire qui leur est due, demeurant presque toujours opprimés durant leur vie, par la multitude et par la cabale des ignorants, chez qui la peinture est maintenant une idole fort matérielle, au lieu qu'autrefois elle était considérée comme une déesse toute spirituelle. Nicolas Poussin, l'aigle de notre siècle, instruit dans les beaux livres, s'est conformé aux plus célèbres anciens par l'avantage extraordinaire qu'il a eu d'avoir étudié aux Lettres humaines avant que de prendre le pinceau, ce qui est présentement aussi rare entre les peintres comme il est absolument nécessaire à ceux qui aspirent à la perfection de l'Art. Car, puisque la Poésie et la Peinture ne sont qu'une même forme de génie, et qu'il est certain que, pour être poète, il ne suffit pas de faire des vers bien mesurés, avec des paroles agréables à l'oreille si ce qu'on dit n'est encore quelque chose de savant et d'ingénieux ; il s'ensuit aussi que, dans l'école de la Peinture, celui qui n'applique son esprit qu'à dessiner d'après un modèle, et qui appuie toute son étude sur le pinceau, ne sera jamais qu'un ouvrier mécanique, très indigne de la qualité de peintre, comme cet autre ne passe que pour un simple versificateur. Si bien qu'au service de cette noble et glorieuse princesse des Arts, la Peinture, qui est tout esprit, il faut avoir des talents et des connaissances extraordinaires pour oser prétendre à l'honneur de ses bonnes grâces ; et ceux qui, par la bassesse et la pesanteur de leur nature, ne se peuvent élever plus haut que la partie mécanique, ressemblent à ces mauvais courtisans de Pénélope, les-

quels n'ayant pas l'esprit de s'insinuer favorablement dans son entretien particulier, ni assez d'adresse ou de mérite pour se rendre considérables auprès d'elle, demeuraient derrière les plus galants et étaient réduits à faire la cour à ses suivantes.

V. — L'ART CLASSIQUE

L'affirmation de Cézanne est donc anticlassique. Elle n'a pour but que de ramener la peinture dans l'esclavage des apparences. Tout au plus, par son moyen, parviendra-t-on à reconstituer l'*académisme*, qui est aussi une antinomie du classique ; car, c'est par l'académisme, soucieux de copier le modèle tel qu'il est, que le classique a péri. Mais, loin d'être sa dégénérescence, l'académisme est son pire ennemi. Ne concevant pas qu'on crée par science et négligeant la science comme une convention, dépouillé de savoir, le peintre académique devait donc retomber dans le métier et y végéter misérablement ; privé d'ailes, il devait se traîner dans les recettes d'atelier, la routine et l'habileté. Il n'y eut plus que du savoir-faire ; point d'inspiration, de liberté ou de science. L'académisme se renferma dans l'histoire, se conforma à l'archéologie, devint une reproduction des mœurs, une reconstitution d'époque, assez analogue aux figurations théâtrales et aux mannequins de cire. Il retournait au réalisme par la copie directe qu'il aggravait de banalité et d'indigence inventive. Froid, compassé, sans dessous profonds, il n'informait ni d'une direction philosophique ni d'un sens quelconque du goût ou de l'idéal. Le nom de David vient ici sous ma plume pour témoigner du cataclysme de l'académisme, alors que celui de Michel-Ange me semble affirmer en tout point l'aisance que donne l'étude constante des lois de la nature à un génie lyrique.

Mais, il y a deux classiques, me dira-t-on, le grec et le chrétien. Je n'en connais qu'un seul, pour ma part. Car, je nomme classique tout ce qui est né d'une même manière de

concevoir. Or, quand l'artiste a fait le parcours de ses facultés ; quand il s'est rendu compte de ce qui forme la somme complète de l'art, il se trouve, en tout temps, vis-à-vis des mêmes lois et des mêmes règles, ces dernières étant présentes d'une manière permanente dans l'esprit et dans l'univers. Si les beaux modèles de l'art nous séduisent, c'est parce qu'ils nous parlent de cette harmonie générale, qu'ils nous la révèlent ou nous la rappellent ; qu'ils nous reconduisent à son foyer et sont, en quelque sorte, des prophètes qui nous éveillent à nos plus hautes destinées. Notre émotion complète devant eux n'est point le seul fait d'un charme sensuel ; elle a de très profondes racines dans la totalité musicale de notre être, et la preuve la plus certaine que j'en ai, c'est que nous n'y devenons sensibles que lorsque notre intelligence est assez formée pour comprendre que toute forme est un symbole, que tout spectacle est une pensée. Nous admirons le beau instinctivement, parce qu'il y a en nous assez d'idées innées pour le reconnaître ; mais, il ne nous devient pleinement compréhensible que, lorsque ayant fait l'ordre en nous-mêmes, il nous apparaît comme le son unique de notre propre harmonie.

L'art classique est le seul qui ait toujours tendu à cette unité mélodieuse par un concours de notre raison divine, aspirant à réaliser l'accord de nos facultés, de la plus infime à la suprême. C'est pourquoi il nous accorde l'expansion absolue de ce à quoi nous pouvons tendre.

Léonard de Vinci, commençant son *Traité de la peinture*, range celle ci parmi les sciences, et démontre que, sans la géométrie, on n'y saurait rien produire de bon, la géométrie étant la base de l'art du raisonnement. Il déclare la peinture une science inimitable, « car, dit-il, en toute autre, le disciple apprend du maître et l'égale ; mais, dans la peinture, cela n'est point constant. » Pourtant, il veut que son disciple, s'il a reçu le *don* d'être peintre, commence par apprendre la perspective, puis, les dimensions et enfin reçoive la théorie d'un bon maître. *Ensuite, écrit-il, il étu-*

diera le naturel pour se confirmer dans la théorie — alors, il regardera les œuvres des maîtres et prendra l'habitude de mettre en pratique et produire selon l'art.

Ainsi, dès la première Renaissance, laquelle ne fut pas encore tout à fait classique, on professait qu'il fallait acquérir l'art ou la théorie, avant tout, et on munissait les disciples des connaissances exactes et des lois universelles. De là, ils descendaient dans l'étude de la réalité, pour remonter, selon leurs forces, à ces principes essentiels, sans lesquels il n'est point d'œuvre. Ces principes avaient leur source dans la logique, la géométrie, l'architecture, la perspective, l'anatomie, les proportions, la théorie des couleurs, etc... Tout cela ne pouvait suffire au peintre pour créer selon la vie ; il lui restait donc à pratiquer sur le réel, durant de longues années, afin d'arriver définitivement au tableau. Il est certain qu'il ne quittait jamais la nature, poursuivant en des études constantes la connaissance des membres, de leurs mouvements, de l'expression, etc. Il nous est resté de nombreux dessins de Michel-Ange, démontrant avec quel scrupule il étudiait le corps humain. Sur certains, on voit des signes de son invention, qui reconnaissent les muscles ; en outre, on est frappé, quand on les considère, de leur différence avec ses peintures ou ses sculptures. Devant le modèle, ce grand maître descendait à fond dans les moindres formes de l'ossature, de la myologie et du contour ; son scrupule est en quelque sorte médical ; il ne dessine pas seulement, il dissèque et ses pages se couvrent du même membre, repris plusieurs fois. Ici, il a plus spécialement cherché les dessous du squelette, là tels muscles en action, partout l'enchaînement, le modelé vivant, le contour. Et cela à un tel point que le moindre morceau de ces études vit d'une façon singulière et semble plus animé que son modèle humain. C'est cette science, mise au service de la conception, qui a donné à l'art classique une force invincible et lui a constitué un corps éternel. Si l'on passe de ces dessins à l'ouvrage, on est

encore plus surpris de voir que toute cette dissection se résume en la plus grande simplicité, perd sa pédanterie, n'aspire plus qu'à la beauté parfaite.

Ainsi, d'une part, l'étude constante, acharnée de la réalité ; d'autre part, la liberté, la synthèse, l'imposante grandeur. L'erreur de l'académisme fut de passer trop vite au tableau avec la présence du modèle ; cela supprime l'étude ; l'on se contenta alors d'une certaine habileté de main et d'une certaine paresse d'esprit. N'était-ce point aller contre l'enseignement de l'art classique ?

VI. — LA NATURE

Et ce fut au nom de la Nature que l'on oublia le chemin par lequel on pouvait seulement y parvenir.

L'universel enseigné par l'art classique nous faisait considérer la nature et ce que nous donne notre esprit. Il alliait ce que nous apercevons de l'œuvre divine hors de nous avec ce qu'elle a fait en nous ; nos idées nous permettaient de reconnaître tout ce qui est en général dans les choses, par les semblables, et ainsi nous percevions l'ordre et les lois.

En oubliant cet enseignement, nous arrivâmes à l'ignorance de nous-mêmes. Séduits par ce qui était hors de nous, nous descendîmes de l'universel au particulier ; car la nature ne nous montre pas deux choses absolument semblables, et, pour que nous les reconnaissions comme telles, il faut la pénétration de notre raison.

Mais, il n'en alla pas ainsi ; on s'acharna à ne voir que du particulier en tout, se récréant dans une diversité qui devint bientôt une monotonie. De fait, il ne saurait y avoir rien d'entraînant pour notre âme dans la représentation des choses communes que la nature nous montre cependant dans un certain degré de perfection qui n'est pas possible au peintre. De là découlèrent chacune de nos erreurs plastiques ou sensorielles. Nous crûmes être plus parfaits en étant plus vrais, plus objectifs, parce que nous voyions dans

le réel un accomplissement singulier. Mais nous oubliions que l'art humain tire ses perfections de lui-même, qu'il ne saurait égaler celles de la nature, ni concourir, ne fût-ce que médiocrement, avec elle. Ce n'est pas dans nos yeux, mais dans notre intelligence que réside notre puissance artistique. Le sentiment du Beau, s'il est éveillé en nous par la beauté visible, nous est cependant encore plus intérieur que communiqué, car ce qui est beau ne l'est que relativement, alors que dans notre âme existe l'aptitude à la Beauté pure. Les beautés de la nature sont donc aussi parfaites que nous les croyions, inférieures au sentiment du Beau que nous portons en nous ; c'est pourquoi l'on peut dire, avec Platon, qu'il n'y a pas, ici-bas, de beauté sans tache.

Réduisant cette exposition à ce qui nous occupe présentement, nous sommes donc en droit d'affirmer que la beauté de l'art, qui ne relève que de notre conception, ne saurait parvenir à son *summum* par la nature seule, vue seulement par nos yeux. C'est pourquoi les réalistes, qui ont nié notre faculté intérieure, n'ont jamais produit que des ouvrages qui sont — selon le mot de Delacroix — à l'antipode de l'art. La nature ne saurait être que le champ de nos études pour la connaissance des lois.

VII. — IMPERSONNALITÉ ET PERSONNALITÉ

Et ceux qui voulaient recourir à la nature invoquaient cependant la personnalité, ils croyaient, en se niant eux-mêmes devant les apparences, donner quelque chose d'eux. Ainsi, ils engloutissaient à la fois la peinture dans l'ignorance et leur esprit dans les ténèbres. Ils ne savaient pas que c'est par l'impersonnalité de l'universel qu'on arrive seulement à la personnalité, par la connaissance. Les idées générales ont ceci de bon qu'elles résument le nombre infini de détails qui nous cachent la vérité ; ainsi, elles nous font savoir l'essentiel et nous montrent notre chemin. Perdu dans le multiple, le peintre réaliste est réduit à des morceaux de

cet immense ensemble qu'il ne saurait résumer dans une conception. Occupé de fragments qu'il ne peut jamais raccorder au tout, il se disperse sans pouvoir se retrouver jamais ; d'où il résulte que son œuvre n'est qu'hésitations et qu'il finit par douter de ce qu'il voit et de lui-même. Le chaos des apparences produit son propre chaos. Il invoque bien quelque fausse idole, mais il n'y croit guère et finit par tomber dans l'incrédulité totale. De là les changements constants du même peintre jusqu'à la catastrophe finale de sa négation. J'ai déjà parlé, en cette revue, de ces suicides, je n'y reviendrai pas. Je constaterai seulement que la personnalité qui n'a point pour appui l'universel n'est qu'une inconscience qui se voue à l'erreur et ne peut produire que des travaux à sa ressemblance, soit des sortes de monstres qui, pour se différencier du commun, n'en sont pas moins inférieurs à ce commun même.

VIII. — CONCLUSION

Telles sont les conséquences de cette affirmation de Cézanne, *le classique sur nature*.

Il ne saurait donc pas y avoir de *classique sur nature*. Comme toutes les inventions du génie humain, le classique est le résultat d'une conquête de l'Intelligence sur la nature ; il la dépasse par notre faculté de reconstituer idéalement le Beau dans sa totalité, et il témoigne à jamais de la supériorité de l'homme sur elle.

L'éternelle contradiction réside en ceci : que la plupart des hommes recherchent dans les sens ce qu'il faut puiser dans l'esprit, et qu'ils ne voient pas, ainsi, dans la réalité, autre chose que la matière. A force d'ouvrir leurs yeux, ils ont oublié de penser et ont amoindri leur cerveau. Ils ont cru que la lumière de leur esprit ne valait pas celle du soleil ; ils se sont donnés en proie à Baal.

Concevoir n'est pas seulement faire choix d'un sujet, c'est trouver l'analogie qui peut exister entre soi-même et un

sujet déjà connu, capable d'exprimer à un plus imposant degré ce que l'on ressent. Les sensations quotidiennes, les aspirations constantes, tout prend place dans l'œuvre et concourt à en parfaire l'expression. Au lieu de se traduire spontanément en toiles hâtives, l'artiste recueille et transpose ce qui l'a ému, en pensées, en qualités plastiques. Il arrive ainsi, au lieu de produire de nombreuses difformités inutiles, à l'ordre et à l'harmonie. Toute production qui n'a pour base que l'impression momentanée est nécessairement incomplète ; on ne parvient au parfait qu'en remontant l'impression à la pensée, la pensée à l'idée et l'idée à l'idéal. C'est ainsi que le sculpteur grec, dans une seule statue, pouvait enfermer sa vie journalière, accumulant rêve sur rêve, désir sur désir, produisant un total harmonieux de tout cela.

Voir l'univers dans son intelligence n'est pas le nier ; c'est l'apercevoir dans sa vérité. *Les idées sont les formes des choses en dehors de ces choses*, a dit saint Denys l'Aréopagite. *Non pas une chose, mais la similitude des choses*, a dit Cicéron.

Revoir le monde matériel à la lumière de l'esprit, c'est en découvrir le sens ; rester dans la réalité n'est que demeurer dans le détail. Tout art qui n'est fait que de sensations est inférieur. Le beau classique impose un réalisme spiritualiste et généralisateur, c'est-à-dire la connaissance des formes de la vie et celle de leur sens moral. Réalisme ici ne veut pas dire laideur, bien au contraire, le classique n'étant que la continuation de ce qui a été trouvé de plus beau.

Pour bien comprendre ces deux faces de la peinture : copie du modèle et création imaginative, il ne faut pas perdre de vue que l'une est toute simiesque et que le singe est son symbole ; que l'autre est toute divine et ne saurait être figurée que par un génie ou un ange.

L'erreur des réalistes est d'avoir aimé le singe.

ÉMILE BERNARD.

LE ROI THÉODORE

ROMAN CORSE

—

I

Gênes, septembre 1733

Familièrement, selon leur habitude, les mendiants adossés au mur tiède saluèrent le petit frère Angelo, franciscain.

Tous les jours, à la même heure, ils le voyaient sortir du Grand Hôpital et s'en aller, besace au dos, sous le soleil. Le moine manquait rarement de leur adresser au passage quelques bonnes paroles, marques de son humeur simple et joyeuse. Ce matin-là, pourtant, il répondit à peine, d'un clin d'œil, à leurs témoignages d'amitié.

Sous le cintre de la porte cochère, il s'était effacé avec respect devant un personnage dont les discours semblaient absorber toute son attention.

Ce gentilhomme de belle mine, vêtu à l'anglaise, se tenait fort droit et marchait d'un pas ferme, la main gauche caressant la garde d'une épée, la droite appuyée sur une canne à bec de corbin. Le petit frère, un peu voûté, trottinait autour de lui et, du chef, approuvait ses graves propos.

Ayant traversé toute la place de l'hôpital — l'Anglais très digne, le moine humblement affairé, — ils descendirent le raidillon qui plonge vers la ville et s'arrêtèrent devant une méchante auberge, dont l'entrée, noire et béante comme une gueule, s'arrondissait sous la double protection d'une Madone encastrée dans sa niche et d'une

enseigne en fer forgé portant les armes de Calvi, avec la devise : *Civitas semper fidelis.*

Des têtes de poissons pourrissaient sur le seuil, parmi des épluchures d'oranges et des flaques de vin noir. Quelques marches de pierre descendaient dans l'ombre fétide de la taverne.

Cette vue, ces relents brouillèrent d'une moue inquiète, sur le visage de lord Stonehaven, la majestueuse indifférence de ses traits.

Le frère s'en aperçut et se répandit, à mi-voix, en paroles rassurantes :

— Ce lieu, sans doute, montre un délabrement indigne de Votre Seigneurie. Daignez cependant considérer, Milord, que nous y serons à l'abri des curieux. Le patron est un homme à nous. Ceux de la République le croient dévoué à leurs intérêts, parce qu'il est de Calvi, où leur domination fut toujours bien assise. Ils le paient pour nous espionner. Mais tous les patriotes savent que Tommasini est un vrai Corse. Chez lui, les murs n'ont d'oreilles que pour servir la liberté.

Quand les deux hommes furent installés devant une fiasque, Angelo vit que son compagnon hésitait à parler, à cause de trois matelots attablés en silence dans un coin.

— Ne craignez rien, murmura-t-il, Tommasini leur a fait signe que nous devions être seuls. Ils vont partir.

Déjà les trois marins se levaient sans un mot, gravissaient l'escalier gluant, s'enlevaient en découpures noires dans l'orbe clair de la voûte et disparaissaient aux regards.

— D'ailleurs, continua le moine, ils me connaissent : ce sont eux qui me conduiront à Livourne...

L'Anglais ne parut point surpris.

L'autre poursuivait :

— Il est temps, Monseigneur, que vous connaissiez

mon vrai nom. Je m'appelle Ruffino et je suis de Sartène.

— Je le savais, dit l'étranger. Penses-tu, petit frère, que ma fortune soit dirigée par des aveugles? Ces augustes souverains dont les desseins s'accordent à ceux que nous formons ne m'ont pas laissé dans l'ignorance. Bientôt, à Livourne, tu retrouveras Ceccaldi, Aïtelli, Giafferi. Mais vous ne savez pas, ni toi ni eux, quelles puissantes mains les ont tirés des prisons génoises et arrachés à la hache du bourreau.

Le moine vida son verre et, la main sur le cœur, s'inclina. Ses paupières abaissées voilèrent un instant le brasillement de ses yeux sombres.

— Je ne suis, confessa-t-il, qu'un humble serviteur de Dieu et de la Corse. Votre Seigneurie ne connaît pas encore tout mon dévouement à sa généreuse entreprise. Veuille le Ciel m'offrir bientôt l'occasion d'en témoigner! Hélas, des années s'écouleront peut-être avant que je puisse rejeter cet habit qui protège ici ma pauvre besogne et retrouver là-bas le fusil que mes frères tiennent caché pour moi. Pourtant, Milord, soyez-en bien assuré : ici comme ailleurs, aujourd'hui et toujours, sans chercher à pénétrer vos secrets, je vous obéirai. Ma soumission s'égalera aux difficultés de la tâche comme à votre sollicitude pour mon pays.

Son compagnon l'arrêta d'un geste :

— C'est bien, Ruffino, tu ne perds pas tes peines. Tu sauras quelque jour ce que vaut la parole d'un pair d'Ecosse. Quand pars-tu pour Livourne?

— Demain, si le vent est bon. Je dois rencontrer ici le patron de la tartane. Ensuite j'irai prendre les ordres de Votre Seigneurie.

— Et quand revoyons-nous Vannina?

— Ce soir même, si vous le voulez bien.

Un vieil homme en guenilles entra dans la salle. D'une voix éraillée, il réclama une soupe et du vin. Le noble

lord crut reconnaître un des loqueteux qui, l'instant d'avant, se chauffaient au soleil contre le mur de l'hôpital.

Le frère lai changea de propos :

— Les outils dont vous me parlez, Milord, rendraient d'admirables services aux médecins et singulièrement aux pauvres religieux comme moi, que l'on autorise à pratiquer certaines opérations de l'art. Nous sommes trop démunis d'écus pour acheter de bons instruments et nos travaux s'en ressentent. Ainsi, pour arracher les dents...

L'autre avait compris.

— J'ai pu voir, coupa-t-il, que vous vous en tiriez fort bien, petit frère. Mais vous avez raison : ces nouvelles pinces que nous fabriquons à Sheffield sont assez ingénieuses. De même les lancettes. Entre vos mains, cela fera merveille. Je vais écrire à mes banquiers de Londres de m'en adresser un assortiment, que je serai heureux d'offrir à votre communauté.

— Votre Seigneurie est trop bonne. Les pauvres de Gênes ne l'oublieront pas dans leurs prières; le bon Dieu lui rendra ses bienfaits. Et quelle joie pour le Seigneur Econome d'apprendre cette bonne nouvelle! Un don si magnifique dans une année de misère comme celle-ci!

Tandis que le gueux avalait sa soupe, ils continuèrent à deviser chirurgie, médecine, charité, déplorant les malheurs du peuple et louant la sagesse du Sénat, qui, malgré tant d'épreuves et de difficultés, s'efforçait à combattre l'infortune publique.

L'homme, enfin, s'en alla.

— Qui est-ce? demanda lord Stonehaven.

— Je le soupçonne, siffla le Corse, d'être un espion du *Consiglietto*. Peut-être a-t-il trouvé étrange qu'un personnage de votre qualité se commette dans un bouge à matelots en compagnie d'un moine indigne.

Les deux compères, un long moment encore, s'entretinrent de leurs projets.

Un peu avant midi, l'étranger quitta l'auberge. Le frère y demeura, pour attendre, en grignotant des olives, le patron de la tartane qui devait l'embarquer pour Livourne.

On était aux premiers jours de septembre. Au soleil, le pavé brûlait. Par des ruelles ombreuses, le pair d'Ecosse descendit vers le port.

Deux vaisseaux seulement y reposaient sur leurs ancres. Trois navires marchands mouillaient dans leur voisinage. Des barques de pêche formaient plus loin un immobile troupeau. Quelques petits bâtiments, bricks, chébecs, felouques, se pressaient contre le môle. Dans la darse, plusieurs galères, précocement revenues de leur campagne d'été, montraient des agrès détendus, des flancs fatigués par la mer, des sculptures meurtries et déteintes. D'autres, entièrement désarmées, faisaient encore plus triste figure. Elles paraissaient à l'abandon. Aux alentours, on ne voyait ni forçats ni gardes-chiourme : sans doute la République employait-elle ses galériens à des ouvrages plus pressants que la réfection de ses escadres.

Le flâneur eut un sourire de dédain. Il se retourna vers la ville. Dans un hémicycle de collines boisées, Gênes répandait à profusion ses palais de marbre et ses masures de pierre sèche. Un air de richesse l'emportait encore, dans l'ensemble, sur les signes de décadence.

Lord Stonehaven reprit sa promenade. Il avait ouvert le col de son habit feuille-morte et, s'appliquant à marcher dans l'ombre étroite des maisons, il s'éventait de son tricorne. Devant le Palais Ducal, il échangea des saluts avec deux seigneurs qui en sortaient : le sénateur Pio Mari et M. de Campredon, envoyé extraordinaire de Sa Majesté Très-Chrétienne. Laissant à sa droite la façade polychrome de l'église Saint-Ambroise, il fit encore quelques pas dans une venelle déserte et se trouva chez lui. Son esclave maure lui avait préparé une collation qu'il

mangea distraitement. Une seule pensée occupait son esprit : la visite qu'il devait faire, dans quelques heures, à Vannina.

Il entreprit de se remémorer tout ce qu'il connaissait d'elle.

Appartenant à une maison illustre, à la lignée même, disait-on, d'Alphonse d'Ornano, maréchal de France, fils de Sampiero Corse, elle avait reçu au baptême le nom de cette épouse infortunée, que le héros trahi étrangla de ses mains, à Marseille, en 1553. De son origine presque fabuleuse, elle ne soufflait mot. En revanche, elle parlait beaucoup de ses parentés romaines. On la savait orpheline, nièce d'un cardinal, parente des comtes Fedi et Orsini, liée d'amitié à Mme Angélique Cassandre Fonseca, sous-prieure du couvent des SS. Dominique et Sixte, sur le mont Quirinal.

La rêverie du noble lord s'attarda un moment à évoquer le sourire de la religieuse. Pourquoi sœur Angélique ne lui avait-elle jamais rien dit de Vannina?

— Au fait, songea-t-il tout haut, il y a sept ans déjà que j'ai quitté Rome. Mlle d'Ornano était une enfant... N'empêche que l'avis des dames Fonseca me serait aujourd'hui précieux. J'aurais dû leur écrire... Mais non : les affaires du baron de Romberg ne sont point celles du comte de Stonehaven. Mes bonnes amies de là-bas doivent ignorer ma présence ici. Bientôt, l'heure sonnera de leur donner de nos nouvelles!

Sa pensée revint à Vannina.

Elle vivait depuis plus d'une année, avec un nombreux domestique, dans une belle demeure de la Strada Nuova. Une vieille femme — sans doute quelque parente pauvre — gouvernait son palais, où les plus grands personnages de l'Etat s'honoraient de fréquenter.

La voix publique attribuait à l'héritière des Ornano une fortune immense. On racontait que son père, né en

exil et qui ne s'était jamais montré ni en Corse ni dans aucune des possessions de la Sérénissime, avait eu cette fille aux Indes, d'une princesse mahométane. Devenu premier ministre d'un monarque puissant, il était mort en Asie, jeune encore, mais tout chargé déjà de gloire, d'honneurs et de richesses. Des serviteurs fidèles ramenèrent, pour l'ensevelir en terre chrétienne, le corps embaumé du père et installèrent l'enfant à Rome, dans une maison proche Saint-Jean-de-Latran, où l'oncle cardinal dirigea son éducation.

A vingt-deux ans, Vannina régnait sur Gênes. Ses parents disparus, ses oncles ayant donné au Sénat des gages de loyal attachement, rien n'empêchait qu'elle reçût bon accueil au foyer de la République. On lui prêtait les mêmes sentiments qu'à la belle aïeule dont elle portait le nom et que Sampiero tua pour la punir de préférer la douce vie ligurienne aux sanglantes rébellions qu'il déchaînait dans son île barbare. Ses aumônes lui assuraient l'amour des petites gens; sa grâce hautaine avivait aux yeux de tous les Génois l'éclat de leur cité. Tous les hommes la fêtaient, toutes les femmes lui souriaient. Mais son faste faisait pâlir de jalousie la dogaresse et son nom seul, tombant dans une conversation, versait plus d'inquiétude au cœur des belles que la dérobade d'un amant ou la cruauté d'un miroir.

On ne lui connaissait pas de faiblesse. De nombreux sigisbées avaient entrepris sa conquête : aucun ne pouvait se vanter du plus faible succès. Un sénateur que les plus riches matrones eussent désiré pour gendre s'était mis en tête de l'épouser: éconduit avec la plus exquise urbanité, après avoir annoncé partout son prochain mariage, il n'osait plus se montrer nulle part. Certains étrangers, comme M. de Campredon, ministre de France, et le comte Rivera, envoyé du roi de Sardaigne, prêtaient au cardinal d'Ornano des vues très ambitieuses sur l'établissement de sa nièce; elle-même, d'après eux, s'é-

tait juré de choisir son époux bien plus haut que dans les rangs du Sérénissime Collège.

Lord Stonehaven possédait d'autres renseignements. Bien que prévenu par des âmes charitables, il avait, lui aussi, courtisé l'inflexible. Pour lui comme pour les autres, elle se montra spirituelle, enjouée, taquine — et garda ses distances. Il ne s'acharna point.

Mais, depuis qu'entre eux le petit frère observantin avait colporté certaines paroles, le soupirant nourrissait de nouveau quelque espoir. Il savait que Vannina d'Ornano, sous les apparences d'une cruelle uniquement occupée à plaire, et à railler ensuite les victimes de ses appâts, se passionnait pour la cause de ses frères corses et consacrait sa fortune à soutenir secrètement leur révolte.

Informé par Ruffino d'actions et de projets dont ni les diplomates étrangers ni les espions génois ne pouvaient entrevoir la possibilité, il comptait bien en tirer sur ses rivaux un avantage inappréciable.

Une fois déjà, une seule, la jeune fille l'avait reçu chez elle, sans témoin, pour s'entretenir avec lui des choses qui les intéressaient tous deux. Il n'oubliait pas le trouble, vite réprimé, dont elle avait paru frappée en l'écoutant, surprise qu'elle était de trouver en lui une si parfaite connaissance des hommes et des événements, comme aussi de l'entendre développer, avec une calme et persuasive éloquence, des combinaisons audacieuses, mais réfléchies.

Aujourd'hui qu'il allait la revoir dans le même mystère, il s'agissait de ne pas laisser échapper une occasion qui, sans doute, ne reviendrait pas de longtemps. Aimait-il Vannina? Certes, il la désirait ardemment. Flagellé par une défense implacable et souriante, son désir le poussait aux résolutions extrêmes, mais sa raison lui commandait une prudente hardiesse.

Veuf depuis neuf ans d'une femme laide et vaniteuse,

il avait pensé plus d'une fois à consolider sa fortune par un nouveau mariage. Jamais encore alliance aussi enviable ne s'était présentée : la beauté, l'esprit, la richesse de l'orpheline corse pouvaient, hors de Gênes surtout, être associés aux destins les plus éminents. Lord Stonehaven en arrivait même à se dire que, pour ses entreprises futures, Mlle d'Ornano, unie à lui par les soins de quelque haut prélat, représenterait la plus sûre garantie d'un durable triomphe.

Il fallait, ce soir, la convaincre qu'en accordant sa foi au futur vainqueur de l'ennemi commun, elle assurait la libération de ses frères.

Le gentilhomme en était là de ses réflexions quand un bruit léger, pareil au grignotement d'une souris, l'appela vers la porte. Il alla ouvrir : c'était Ruffino, époumoné et ruisselant de sueur.

— Le vent s'est levé, râla le moine. La tartane partira ce soir. J'en ai prévenu notre dame, qui vous attend... Votre Seigneurie... me permettra d'ajouter... qu'Elle serait... bien avisée... en me venant joindre à Livourne... le plus promptement possible : il me semble... que certaines gens... commencent à nous porter... trop d'intérêt. Je vais, de ce pas, prendre congé de nos amis.

— Bonne chance donc, et à bientôt, répondit tranquillement l'Anglais.

Un peu plus tard, en habit de velours bleu de roi, brodé et soutaché d'or, dont les basques doublées de satin jonquille s'épanouissaient sur une culotte de soie blanche, il se présentait chez Vannina.

La cour d'honneur, en bordure de la Strada Nuova, s'en trouvait séparée par une sorte de muraille à jours, assez semblable à un portique romain. Sur un soubassement de marbre rouge, des colonnes corinthiennes s'alignaient, par couples régulièrement espacées, et soutenaient des arcs de plein-cintre, eux-mêmes surmontés d'une frise à rinceaux. Par ces fenêtres, des grilles en

fer forgé laissaient voir entre leurs volutes la masse claire de la demeure. Aux deux extrémités de la colonnade, deux ouvertures de même forme, mais plus hautes et plus larges, flanquées de bornes monumentales et dominées par des frontons triangulaires, étaient ménagées pour le passage des carrosses. Une chaussée, chef-d'œuvre de Pellegrino Tibaldi, les réunissait, décrivant de l'une à l'autre un parfait demi-cercle. Bordée d'une balustrade en marbre jaune, elle s'élevait par une pente douce pour former, devant la partie centrale du palais, un pont d'une seule arche surbaissée. Les équipages pouvaient ainsi arriver au niveau des appartements et s'arrêter, à l'entrée du grand vestibule, sous une loge dont six atlantes géants supportaient la corniche.

Le visiteur fit halte à mi-chemin pour contempler la belle ordonnance du lieu.

Au centre de la cour, une vaste mosaïque inscrivait dans le trait noir d'une circonférence une étoile bleue à cinq branches, chargée d'une croix en son milieu : aux yeux de ce kabbaliste, familier du Zohar, c'était l'exacte figure du pentacle séphirothique. La rampe curviligne, montant et descendant d'une porte à l'autre; les effets de symétrie, les motifs dérivés de la sphère et du triangle, judicieusement distribués sur la façade du palais, tout dénotait chez l'architecte une science des nombres, une maîtrise des emblêmes magiques dont un adepte ne pouvait manquer d'être ému.

Pour avoir autrefois déchiffré les hiérogrammes de Khunrath, lord Stonehaven lisait avec aisance ces symboles de pierre. Trop préoccupé cependant des réalités immédiates, il ne permit pas à son esprit d'errer longtemps parmi les mystères ineffables.

Une colombe posée sur une boule de marbre s'enleva, les ailes étendues, vers le sud : heureux présage!

Souriant, l'Anglais pénétra dans le vestibule.

Un négrillon vêtu de vert, coiffé d'un turban couleur

de feu sur lequel tremblaient des plumes rouges, s'empara de sa canne et le précéda vers la salle où se tenait Mlle d'Ornano. Puis un majordome ventru, soulevant les plis d'une portière damassée, annonça M. le comte de Stonehaven.

L'étranger s'avança, de son pas noble, vers la jeune fille, qui se tenait assise auprès de la fenêtre, dans un fauteuil aux bois dorés.

— Bonjour, dit-elle, sans presque tourner la tête. Vous êtes le bienvenu, monsieur de Romberg...

Il avait pâli. Ses jambes flageolèrent. Son salut achevé, il releva obliquement un visage anxieux et déconfit. Le rire de la belle sonna clair sous les voûtes.

— Ne faites donc pas cette figure d'enterrement, reprit Vannina quand sa gaîté se fut calmée. Puisque nous avons affaire ensemble, il est juste que j'en sache sur vous autant que vous sur moi. C'était à vous de me prévenir. Un galant homme devance toujours la curiosité des femmes. N'oubliez jamais cela si vous voulez me plaire, baron de Neuhof...

— Comment? balbutia-t-il. Vous savez cela aussi?

— Et bien d'autres choses, assura-t-elle dans un sourire nonchalant. Mais tranquillisez-vous : si, dans tout ce que l'on m'a rapporté sur votre personne, le mal me semblait l'emporter sur le bien, vous ne seriez pas ici en cet instant et vous n'eussiez jamais entendu certains propos dont je n'ai pas coutume de régaler des oreilles indiscrètes.

Il respira profondément.

Vannina, jouant de l'éventail, continuait :

— Asseyez-vous donc, cher ami, et causons, maintenant que vous voilà tout ensemble averti de ma prudence et sûr de mes bons sentiments.

Il obéit. Ses traits avaient repris leur expression majestueuse. Il osa la regarder, de bas en haut d'abord, puis dans les yeux.

Ample et roide, la jupe verte, lamée d'argent, de Mlle d'Ornano se cassait devant son fauteuil, en larges pans soyeux, avec des reflets pareils à ceux de la mousse quand le soleil, à travers les feuilles, joue à la caresser. La taille mince en jaillissait, très droite, enserrée dans une gaine de velours, La gorge se cambrait sous une dentelle de Gênes, bien tendue, qui descendait en pointe vers la ceinture. Un rang de perles marquait la naissance du col, flexible et long; il en émanait une lumière diffuse, avivant la fraîcheur d'un teint d'ocre très clair et l'éclat sombre du regard. Dans la crêpelure des cheveux blonds, une poudre bleue semait des transparences d'aigue-marine.

Dès qu'ils se mirent à parler de la Corse, un air de gravité s'inscrivit sur le visage de la jeune fille. Sa voix fut assourdie, son sourire disparut.

L'entretien porta tout d'abord sur les événements des dernières années.

L'insurrection de 1729, combattue par la République avec l'appui de l'empereur Charles et les lansquenets du prince de Wurtemberg, avait épuisé les forces des rebelles. Elle coûtait cher aussi aux oppresseurs. Les Allemands de Wachtendonck et les Génois de Camille Doria pouvaient marquer à leur actif la victoire de Vescovato, mais à Calenzana, le 2 février 1732, les Corses écrasaient l'armée de Doria. La guerre d'embuscades, en Balagne, détruisait trois mille Allemands; pour chacun de ces cadavres, la Sérénissime avait dû payer cent florins.

Wachtendonck montrait une inquiétude croissante. De leur côté, les chefs des insulaires, voyant la fatigue, entendant les murmures de leurs troupes, se résignaient à négocier. Wachtendonck les livrait à Gênes. Pour les sauver, il avait fallu que le prince joignît ses instances auprès de l'empereur à celles d'Eugène de Savoie et aux supplications du chanoine Orticoni.

Le soupirant de Vannina se flattait d'ailleurs d'avoir fortement contribué, par ses relations à la cour de Vienne, par l'amitié surtout que lui témoignait François de Lorraine, gendre de Charles VI, à obtenir la grâce des prisonniers.

Il appuya :

— Je vous le dis à vous, ma toute belle, à vous qui savez tant de choses. Mais vous pensez bien que c'est là un des nombreux travaux du baron de Neuhof et que personne ici n'en doit faire crédit au comte de Stonehaven, pair d'Ecosse.

La paix signée à Corte le 11 mai 1732 avait duré jusqu'au mois de juin 1733, époque choisie par le Sénat pour faire jurer aux populations de l'île d'observer un nouveau règlement qui aggravait les impôts. Des mouvements de révolte avaient éclaté en divers lieux, notamment dans la piève de Rostino, où le médecin Giacinto Paoli dirigeait la résistance. Un détachement génois chargé de la briser s'était rendu à merci. Le chanoine Orticoni devait être en route vers l'Espagne, où il comptait arracher à Philippe V la promesse d'un secours.

La République, à court d'argent, hésitait à lever des soldats pour ramener à l'obéissance ses indociles sujets. Pour eux, tant de fois déçus dans leurs espoirs, privés de plusieurs de leurs guides, ils s'avouaient impuissants à purger le pays des garnisons génoises et même à tenter une action contre l'une quelconque des places fortes tenues par l'ennemi, aussi longtemps du moins que le Ciel et quelque monarque ne se décideraient pas à leur venir en aide. En attendant, les pirates barbaresques, par de fréquentes incursions, achevaient de désoler et de dépeupler le littoral. L'an dernier, ils étaient montés jusqu'à Sartène, violant et massacrant des femmes, emmenant des hommes pour les galères de leurs princes et de jeunes garçons pour en faire des castrats.

Ayant longuement examiné les faits, pesé les ressources des gens, M[lle] d'Ornano et son visiteur constatèrent qu'ils étaient d'accord sur la conduite à tenir.

— Présentement, conclut Vannina, nous devons nous contenter d'entretenir dans le cœur des patriotes la haine de l'ennemi et l'espérance de jours meilleurs. Empêcher la révolte de s'éteindre, mais prendre soin qu'elle n'inquiète pas les gens d'ici au point de les décider à une nouvelle expédition.

— Oui, répondit le faux Anglais, il suffit que tous les nôtres ne désarment pas à la fois et que, le jour où nous serons prêts, je puisse débarquer en un lieu sûr. Pour le reste, je serai sous peu à Livourne.

— Il faut pourtant, dit-elle, laisser à Ruffino le temps de compléter les instructions que j'ai fait tenir à nos amis de Toscane.

— On peut compter sur lui, absolument?

— Son père fut le compagnon d'armes du mien. Je le tiens pour le plus fidèle de nos partisans, plus sûr même que Ceccaldi et Giafferi.

— Il n'est pas vraiment moine?

— Non, frère lai, de l'ordre que nous appelons dans l'île observantin. C'est moi qui lui ai choisi ce déguisement. Ne vous a-t-il pas dit qu'il avait à venger, outre les injures de la patrie, l'honneur et la vie d'une fiancée de bonne race, enlevée par nos ennemis, vendue aux Turcs pour les plaisirs du Grand Seigneur, étranglée dans le harem et jetée au Bosphore?

— Voilà qui est assurément fort triste, concéda l'étranger. Mais il y a pour lui d'autres femmes sur la terre.

En se levant pour prendre congé, il ajouta d'une voix lasse :

— Tandis que, pour moi, vous seule existez, Vannina. Avant que je m'en aille vers mon destin, ne me donne-

rez-vous pas un gage de votre foi, l'espoir au moins d'une récompense?

Elle ne répondit pas.

— Je peux, murmura-t-il encore, mettre une couronne sur ce front.

Elle quitta son fauteuil, ferma d'un geste sec son éventail, alla vers l'homme, le regarda bien dans les yeux.

— Il m'importe peu d'être reine, dit-elle enfin. Sauvez d'abord la Corse, nous verrons ensuite.

Il baisa le poignet clair, cerclé d'un serpent d'émeraude qui se mordait la queue.

II

Aleria, mars 1736

Le matin du 12 mars 1736, sur la plage déserte d'Aleria, un jeune berger regardait ses chèvres brouter, parmi les flaques salées des touffes de myrte et de genêt.

La mer Tyrrhénienne mourait à ses pieds sur la grève. Dans l'air, un peu de brume flottait. La brise moirait par places la surface terne des eaux, qui, très loin, soudaient à la voûte du ciel une muraille sombre, d'un bleu violacé.

L'enfant aperçut, dans l'Est, une voile. Elle paraissait immobile. Sans doute une barque de pêcheurs. Au bout d'un instant, il vit qu'elle s'était rapprochée, puis il distingua, au lieu d'une, deux voiles latines très inclinées et, flottant au-dessus d'elles, une longue flamme écarlate. Alors se rappelant la consigne reçue, il sonna trois fois de sa conque marine.

Le vent ayant faibli, le bâtiment n'avançait presque plus. A terre, rien ne répondit au signal du berger. Il le répéta. Enfin, d'une broussaille, un homme surgit, coiffé d'un bonnet pointu, la main en abat-jour sur les yeux, le mousquet sur l'épaule. Ayant vu, il s'en alla vers la ville, puis revint avec plusieurs compagnons armés.

Parmi eux, se trouvait, porteur d'une longue-vue, le vieil Antonio Rossi, qui avait servi longtemps sur les vaisseaux du grand-duc de Toscane.

Installé sous un olivier, il ajusta son instrument.

— C'est une galère, dit-il.

Au sommet de l'arbre de mestre, ce que l'adolescent avait pris pour une flamme rouge, c'était en réalité un grand pavillon blanc, traversé d'une croix de gueules : les armes de la République!

Dans ces parages depuis longtemps aux mains des insurgés, la présence isolée d'un navire génois avait de quoi surprendre. Or, la galère était seule et gouvernait vers Aléria.

Soudain, elle se montra par le travers. Le vieillard reconnut, à la poupe, l'étendard britannique : blanc, chargé des armes royales, que supportent la licorne d'argent et le lion couronné. En examinant à nouveau le pavillon du grand mât, il se rendit compte de sa méprise : ce n'étaient pas les couleurs de Gênes, mais celles de Saint-Georges : la croix rouge y est sensiblement plus large.

— Angleterre! annonça-t-il.

Tous, maintenant, pouvaient suivre à l'œil nu la manœuvre : on avait cargué les voiles; les longues rames battaient l'eau d'un mouvement régulier. Visiblement, le capitaine anglais ne nourrissait pas de desseins hostiles. Son bâtiment pavoisé, sous le soleil qui achevait de percer la brume, arborait des flammes multicolores; au bout des longues antennes, les pennaux de l'espale retombaient majestueusement.

Par prudence, cependant, les Corses s'aplatirent sous le couvert des myrtes.

A deux encablures environ du rivage, la galère vira de nouveau. Elle se présenta par tribord, dans toute sa longueur, qui devait être pour le moins de vingt toises. Elle nageait parallèlement à la côte. On apercevait, do-

minant l'éperon de bronze terminé en tête de lion, le cylindre d'un gros canon de fonte verte. Sous les couladours, des tritons dorés bombaient le torse. La tente, en partie relevée, découvrait la chiourme courbée sur les rames : le berger compta vingt-six rangs de forçats. On voyait se balancer le bâton des comites et s'abattre parfois sur une épaule nue le fouet des argousins. A l'arrière, le tendelet de velours cramoisi, frangé d'or, les figures sculptées de la poupe, l'étendard, le cartouche aux armes royales, les fanaux timbrés d'une couronne, le balcon, les bandins, les échelles de descente déployaient une magnificence incroyable. Aux regards éblouis des patriotes, le Saint-Père lui-même n'aurait pu apparaître sous un baldaquin plus fastueux.

Impossible d'ailleurs de discerner ce que recouvrait cette pourpre.

A peine la galère avait-elle dépassé l'endroit où se tenaient Antonio et ses compagnons que les rames se relevèrent toutes ensemble. Le navire parcourut encore une centaine de toises, puis l'erre fut cassée, les ancres tombèrent.

Peu après, un éclair jaillit, dans un nuage de fumée bleue, sous l'arbre de trinquet. Une détonation éclata, suivie de plusieurs autres : l'écho du maquis répondait. Au quatrième coup, un des Corses voulut décharger son fusil. Antonio l'en dissuada. Tandis que ceux de la galère continuaient à brûler leur poudre, il envoya un message à la citadelle et deux hommes à la rencontre des habitants que le bruit aurait pu attirer vers la grève, pour les engager à rester en ville en attendant que fussent connues les intentions de l'étranger.

Le salut des arrivants fut de vingt et un coups, tirés par la bâtarde de tribord. Ensuite, le silence régna. Un peu plus tard, on entendit la chiourme au repos qui chantait. Enfin, de l'arrière, un caïque se détacha, portant huit passagers : un à la barre, quatre aux avirons,

trois debout à l'avant, qui scrutaient le rivage et agitaient leurs bonnets de marins.

Quand ils furent à portée de la voix, Rossi crut pouvoir révéler sa présence. Il abandonna son fusil, mais vérifia ses pistolets, les replaça dans sa ceinture, enjoignit à ses compagnons de rester à l'abri du fourré et, placide, s'avança vers la mer. Les matelots, à sa vue, poussèrent des clameurs rythmées, selon l'usage des Anglais. L'embarcation s'enleva, pour venir, l'instant d'après, s'échouer doucement sur le sable.

Un des occupants tomba d'un saut dans les bras du vieux. C'était un homme de vingt-cinq ans, et qui parlait corse.

— Bonjour, oncle Antonio! cria-t-il en riant de toutes ses dents. Du diable si je m'attendais à vous trouver là pour me recevoir, après cinq années d'absence! Vous ne me reconnaissez pas?

Rossi, fixant ce visage hâlé, fouillait en vain ses souvenirs.

Le revenant finit par se nommer :

— Quilico Fascianello, d'Aleria.

L'autre se rappela l'histoire : Fascianello, ils étaient deux jeunes gens, deux frères, que des corsaires de Tunis avaient enlevés en plein midi, dans leur vigne au bord de la mer.

Il questionna :

— Tu as pu te sauver?

— Non, quelqu'un a payé pour moi, je vous raconterai... Mais d'abord, mes parents?

— Ils sont en vie, grâce à Dieu, bien seuls dans leur maison, à se désoler de n'avoir pas assez d'argent pour vous racheter tous les deux...

— Hélas! je ne puis pas encore courir les embrasser. Et je suis seul : Lucio, mon frère, est mort là-bas.

Quilico soupira, puis, comme si la mémoire lui revenait d'une tâche à remplir, adressa quelques mots, dans

un idiome inconnu, à deux Tunisiens qui, l'ayant suivi à terre, s'occupaient à ranger sur le sable de grandes corbeilles débarquées du caïque.

Le vieil Antonio essayait de parler aux quatre rameurs. Ils manifestèrent par signes qu'ils n'entendaient point son langage, se levèrent de leurs bancs, dressèrent leurs avirons en manière de salut, reprirent leurs places et, sur un geste du barreur, le bateau, repoussé au large par les deux Barbaresques, se dirigea vers la galère.

Les mécréants restés avec les deux Corses n'inspiraient guère confiance à Rossi, qui suivait tous leurs pas d'un œil sournoisement haineux. Ce que voyant, le jeune homme expliqua :

— Ce sont les domestiques préférés du généreux seigneur à qui je dois la liberté et peut-être la vie. Croyez-moi, oncle Antonio, ils méritent votre amitié : Ali et Mohammed nous aideront à sauver le pays!

L'oncle avait appelé ses hommes et, rapidement, les informa de ce qui se passait. Rien, cette fois, ne put empêcher les fusils de partir pour la bienvenue de Quilico. De la ville, des gens affluèrent, qui voulaient tout savoir. Bientôt, un cortège se forma, portant les corbeilles et pressant de questions le neveu retrouvé, qui proposa d'aller tenir conseil dans un petit bois d'oliviers, sous les murs du château.

Les délibérations furent longues; chacun promit de les tenir secrètes. Le soir même, néanmoins, les femmes en voiles noirs qui revenaient de la citerne, une cruche de grès sur la tête, se confiaient l'une à l'autre les paroles échangées et les décisions prises. Les hommes s'exaltaient bruyamment. Tard dans la soirée, des chants, des éclats de voix, des coups de feu retentissaient encore dans les rues d'Aleria.

Pendant que tout le monde s'entretenait de sa mira-

culeuse fortune, Quilico Fascianello se reposait au foyer de ses parents.

Sa mère, bien qu'on l'eût fait avertir par une voisine, avait pensé mourir de saisissement quand il s'était montré. Maintenant, elle rayonnait de bonheur et d'orgueil en écoutant Maria Falconetti, jeune poétesse dont la réputation s'étendait déjà sur tout le diocèse, célébrer, par une ballade impromptu, le retour du héros.

Cette délivrance promettait pour demain celle de la patrie.

Le poème s'achevait par un appel au personnage illustre que portait à son bord la galère arrivée de Tunis. C'était lui qui, de ses deniers, avait racheté Quilico; ce serait lui qui, avec l'aide du Tout-Puissant, ressusciterait la Corse : on verrait un soir surgir à l'horizon une flotte nombreuse et bien armée; dans les nuages enflammés du couchant, se dresserait, pour la bénir, la figure géante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que les patriotes, l'année dernière, avaient choisi pour leur gonfalonier; ainsi se trouverait exaucée la supplication de ceux qui, désespérant de tout secours humain, s'étaient confiés à la protection du Très-Haut; ainsi serait à jamais renversée la tyrannie des infâmes Génois!

Après la dernière strophe, jetée d'une voix rauque et haletante, la jeune fille demeura prostrée sur son escabeau. Aux applaudissements, aux exclamations des auditeurs, succéda le silence. Puis on parla de l'homme à qui chacun pensait, du maître de Fascianello.

Ce serviteur fidèle se bornait à répéter que le baron de Neuhof, de très haute noblesse et d'âme plus haute encore, montrerait sous peu de quoi il était capable. On ne demandait qu'à le croire. Pair de France au gré des uns; pour d'autres, lord d'Ecosse, grand d'Espagne ou prince du Saint-Empire, l'hôte du navire anglais, on n'en pouvait douter un seul instant, apportait dans son bagage l'amitié d'augustes souverains : le pavillon de

Saint-Georges désignait le roi d'Angleterre; la libération de Quilico devait être suivie du rachat de nombreux esclaves chrétiens; la présence d'Ali et de Mohammed dans la suite de l'étranger indiquait que les Barbaresques, renonçant désormais à rançonner et à piller la Corse, allaient se liguer avec elle contre Gênes.

— Qui sait, dit quelqu'un, si ces païens, devenus nos frères, ne vont pas confesser le vrai Dieu? C'est à nous, alors, que le Saint-Père devrait ce grand bonheur; il ne saurait manquer d'épouser aussitôt notre cause!

Un autre observa qu'il ne fallait pas aller trop vite en besogne et qu'il convenait d'attendre pour voir. On lui ordonna de se taire.

Une chose, en tout cas, s'affirmait certaine : dès neuf heures, un courrier était parti, porteur d'une missive adressée par le baron à l'illustrissime seigneur Luigi Giafferi; le vieil Antonio, qui savait lire, assurait avoir lui-même déchiffré ce nom sur un pli magnifiquement scellé de cire rouge.

On savait que Giafferi, en lisant le message, avait manifesté une joyeuse surprise et dépêché des gens à Sébastiano Costa, au médecin Paoli, à d'autres encore. A cette heure, convoqués par lui, les chefs des pièves avoisinantes devaient se trouver réunis à Matra, dans la maison d'un notable du bourg. C'est là que, sur l'ordre de Fascianello, on leur avait envoyé les présents de l'étranger, ces grandes corbeilles débarquées le matin, qui contenaient des langues fumées, des boutargues, des dattes de Barbarie, des confitures de roses et même plusieurs flacons à long col de véritable vin du Rhin.

Tout cela démontrait à l'évidence la richesse et la bonté du baron de Neuhof, l'estime où il tenait les principaux de la nation et que ceux-ci le payaient de retour. Un homme comme Giafferi, grand voyageur, grand politique, plusieurs fois général, qui connaissait le monde et avait failli périr à Gênes sur l'échafaud, n'eût certes

pas accueilli avec tant d'empressement la lettre d'un aventurier : il était renseigné, savait ce qu'il faisait, ne s'engageait pas en aveugle.

Celui à qui l'on avait imposé silence, parce qu'il ne partageait pas l'enthousiasme des autres, hasarda encore une objection :

— Si Quilico dit vrai, si son maître doit être notre sauveur, qu'attend-il donc pour se montrer?

— Vous le verrez demain, répondit l'ancien esclave. Il sait lire dans les astres, il y a vu que le mardi 13 mars 1736 est une date singulièrement favorable; il a donc décidé de venir à vous ce jour-là.

Devant de telles raisons, le fâcheux ne trouva rien à répliquer.

Chacun se préparait à rentrer au logis quand le galop ferré d'un cheval pétarada sur le pavé de la place. Abandonnant devant la porte sa monture fumante, un cavalier de Giafferi annonça que tous les chefs quitteraient Matra dès l'aube pour venir présenter leurs hommages au noble visiteur. Fascianello se hâta d'en porter la nouvelle à bord.

De bonne heure le lendemain, dans l'attente de l'événement, toute une foule se pressait sur la plage, assez éloignée de la petite hauteur où s'élèvent les remparts de la ville. Les hommes en *pelone* et en bonnet pointu, les femmes toujours en deuil, les enfants presque nus contemplaient la galère, immobile sur ses ancres. Quelques barques, au petit matin, avaient tenté de l'aborder, mais les curieux, requis fort poliment de respecter le sommeil du baron, étaient revenus à terre.

Un coup de canon serait tiré de la citadelle pour indiquer le moment où les seigneurs corses et leur garde d'honneur sortiraient de la ville. Une salve de mousqueterie devait marquer l'instant où, sur la grève, ils se trouveraient prêts à recevoir leur hôte. Enfin, dès que M. de Neuhof aurait abandonné son navire, le capitaine

anglais ordonnerait un salut de vingt et un coups, la forteresse d'Aleria répondant feu pour feu.

Tout se passa ainsi qu'il était convenu. A l'arrivée des chefs, la foule s'écarta pour leur livrer passage. On se montrait Giacinto Paoli, en robe de médecin; Giafferi, l'air hautain, l'épée au côté, le tricorne en bataille; Sebastiano Costa, preste et menu, bon enfant, beau parleur. On demandait à ses voisins les noms d'autres personnages dont les traits étaient moins familiers aux gens de la région. Dans certains groupes, le bruit courait que, la veille, au conseil secret de Matra, on avait arrêté d'importantes résolutions : le mystérieux inconnu serait acclamé roi de Corse; en échange, il apportait l'alliance de Don Carlos, Infant d'Espagne.

Quand l'artillerie de l'Anglais fit entendre sa voix, on ne regarda plus que la galère. Bientôt, un grand caïque, à tendelet rouge et blanc orné de houppes de soie, doubla la proue du bâtiment. Par une adroite manœuvre, il décrivit un grand arc, vira promptement et vint aborder par l'arrière. Ali et Mohammed, pieds nus, entrèrent dans l'eau pour aider à l'accostage. Une grande planche, tendue de velours incarnadin, s'abattit du bateau sur le sol. Mue par une force mystérieuse, la tente s'éleva, tel un dais, sur quatre colonnes dorées qui s'étiraient comme les tubes d'un télescope.

On vit alors, debout sur le banc de poupe, un homme de belle prestance, coiffé d'une perruque cavalière et d'un chapeau retroussé à larges bords. Il portait un long habit d'écarlate, bordé et doublé de fourrure, dont le bas se relevait par derrière sur le fourreau d'une épée à l'espagnole. Il s'appuyait sur une haute canne à bec de corbin.

Avec une majestueuse aisance, il franchit la passerelle et s'avança sur le sable sec. Les chefs corses, tête nue, s'inclinaient. Le baron de Neuhof se découvrit d'un geste large; un sourire plein de noblesse illumina son visage,

que barrait, sous le nez puissant, une moustache roussâtre.



LE BARON DE NIEWHOFF.
Soi-disant
Grand d'Eſpagne, Lord d'Angleterre, Pair de France, Baron du St Empire et Prince du Trone Romain : *& reconnu* Roi *par les* Corſes.
Sous le Nom de
THEODORE I.

IMPR. RÉUNIES NANCY

Avisant celui que cherchaient ses yeux, il s'écria, dans un italien très pur ;

— Enfin, seigneur Giafferi, le ciel nous favorise! Quel

bonheur de vous revoir sur ce rivage glorieux! Notre rencontre, que depuis si longtemps j'attendais, s'accomplit sous d'heureux auspices. Les mauvais jours de Gênes et de Livourne sont bien loin derrière vous; pour moi, c'est l'heure de tenir mes promesses. Avec des vaillants de votre trempe, nous allons faire de grandes choses...

— Votre Seigneurie est trop bonne, murmura le Corse, rougissant de plaisir.

Comme il se confondait en propos aimables, complimentait l'étranger de sa mine prospère, louait l'élégance de son langage, Théodore de Neuhof l'interrompit :

— Le toscan m'est devenu aussi familier que l'anglais. Ce n'est pas peu dire, car, pour cet idiome, je ne connais sur tout le continent que M. de Voltaire qui puisse se mesurer avec votre humble serviteur. Cette circonstance m'a bien servi, vous ne l'ignorez pas, pour berner les Génois.

Les assistants sourirent avec des hochements approbateurs.

Se tournant vers eux, le baron ajouta :

— Je me flatte d'être un assez bon polyglotte. Dans quelques jours, messieurs, je vous parlerai corse.

Giafferi présenta ses compagnons. L'illustre voyageur eut pour chacun quelques paroles pleines d'à-propos. A Paoli, médecin fort dévot, il parla science et religion; il sut féliciter Costa de la forte constitution que ce brillant juriste avait rédigée, l'année précédente, pour la consulte de Corte; il n'omit point de le taquiner aimablement sur son goût de la bonne chère. A d'autres, il demandait des nouvelles de leurs familles. Tous eurent l'agréable sentiment que, depuis toujours, ce magnifique seigneur s'intéressait à eux comme à de vieux amis.

Le caïque avait débarqué une suite nombreuse, qui se tenait, rangée en bon ordre, derrière son maître. Ce dernier nomma aux principaux des Corses son chape-

lain, le lieutenant-colonel commandant ses gardes
corps, deux officiers allemands, enfin le capitaine Di
patron de la galère. Le reste de l'escorte était menu f
tin : majordome, maître d'hôtel, cuisinier, soldats
domestiques.

Au moment de quitter la plage, Costa sentait bou
lonner en lui un tel enthousiasme qu'il voulut, par u
harangue, le communiquer à la foule. Des cris de jo
des coups de fusil saluèrent sa péroraison.

Ce fut pour M. de Neuhof l'occasion d'observer qu
malgré l'amour des insulaires pour les armes, beauco
d'entre eux n'en possédaient point et de faire connaît
que les cales de son navire en contenaient assez po
satisfaire plusieurs milliers de ces braves.

Avec autant de pompe qu'en permettait un mécha
chemin muletier, on se dirigea vers la ville.

Le baron examinait avec attention ce pays dont l'a
pect lui était aussi étrange que celui de la Californie
du Japon. On traversa d'abord une région sablonneu
toute hérissée de broussailles; comme dans cette Ba
barie d'où il avait fait voile pour la Corse, on voyait
dresser en buissons noueux des cactus d'un gris bleu
tre, avec leurs feuilles en forme de raquettes garnies
pointes, portant des baies rouges, appétissantes et
bondies. Ensuite apparurent des terres fertilisées p
le limon bienfaisant des inondations; il y eut des vign
des champs de blé d'un vert très pâle, des arbres fru
tiers, des prairies. Parfois, les myrtes en fleurs fo
maient au-dessus du sentier des voûtes de grappes bla
ches. Aux approches de la ville, le cortège longea d
vergers où les oranges mûres rutilaient parmi le feu
lage.

On atteignit, au milieu d'un grand concours de peup
la citadelle, construite sur une petite hauteur. Des app
tements y étaient préparés pour le seigneur Théodore
ses gens. Avant de s'y rendre, Neuhof voulut mon

jusqu'à la terrasse du château, afin de découvrir plus promptement une plus grande étendue de la contrée où le retiendrait désormais son destin. Seuls, Giafferi, Costa et Paoli obtinrent la faveur de lui servir de guides.

Lourde bâtisse de pierres sèches entourant un patio carré, la nouvelle demeure du baron s'élevait à côté de l'église et dominait la cité d'Aleria. D'en haut, toute la plaine étalait aux regards ses arbres fins, la verdure fraîche de ses champs, le cours sinueux de sa rivière.

— C'est le Tavignano, précisa Giafferi.

Un fortin en commandait la boucle. A l'orient, la côte basse s'étendait, presque en ligne droite, avec une seule échancrure sur la gauche : l'étang de Diana. L'horizon faiblement incurvé tendait, sous un ciel de cendre, l'ourlet bleu de la mer Tyrrhénienne.

Quand on se tournait vers l'Occident, des vergers et diverses cultures formaient une première zone, d'aspect riant et paisible; puis venait le moutonnement verdâtre du maquis; au fond s'élevaient des montagnes lointaines, où brillaient des plaques de neige.

Le futur sauveur de la Corse trouvait fort à son goût cette terre, que d'aucuns lui avaient représentée farouche et misérable. Il en supputait les ressources : si la seule plaine d'Aleria offrait de prime abord tant de visibles richesses, sans compter celles qu'en pourrait tirer l'esprit industrieux des hommes, quels trésors les autres provinces de l'île ne devaient-elles pas recéler?

Les Génois chassés, une œuvre sans seconde s'offrait à sa grande âme : instruire dans les travaux de la paix ce peuple de guerriers, le soumettre à de justes lois, lui apprendre la douceur de vivre, l'aider à faire valoir son patrimoine, lui donner des routes et des ports, l'initier aux sciences, aux lettres et aux arts.

Théodore de Neuhof s'exaltait sur ces thèmes.

Comme Paoli lui montrait, à la lisière d'un champ,

des vestiges de voie romaine et les ruines d'un cirque, il s'écria :

— Ne nous laissons pas éblouir par les gloires mortes de Rome : nous ferons mieux!

Il lui plaisait bien davantage de se poser en sage législateur, en père de la patrie que de brandir sur le front des armées le bâton du commandement. Il écartait les soucis de la tâche présente pour sonder, d'un regard de prophète, les larges avenues de la paix. Sa pensée s'évadait ainsi dans une rêverie à voix haute, dont l'avocat et le médecin étaient les confidents respectueux.

Profitant d'un silence, Giafferi, l'index allongé vers le Nord, prononça le nom de Bastia et parla des troupes qu'y possédait la République.

Le baron se rappela aussitôt qu'il fallait guerroyer avant de pacifier et sut trouver à ce sujet les paroles convenables. Il se mit à lire le pays comme une carte. Ses compagnons furent éblouis de le voir pointer sa canne, successivement et sans erreur, dans les directions d'Ajaccio, de Calvi et de Bonifacio, les trois autres sièges de la puissance ennemie.

Après une longue et brillante dissertation sur l'art de la guerre, il finit par avouer quelque fatigue. On le conduisit à ses appartements. Il prit un repas léger, congédia tout son monde et s'abandonna au repos jusqu'à la nuit tombante.

Quand on vint l'avertir que le souper était prêt, ses propos et sa mine montrèrent qu'il y ferait honneur.

Costa, que sa réputation de gastronome avait désigné au choix de ses amis comme ordonnateur de ce festin, s'était pris pour M. de Neuhof d'une respectueuse et fervente amitié. Il désirait le traiter de son mieux. Il avait prodigué à la tâche toutes les inventions de son génie, mais il appréhendait le jugement d'un homme qui avait coudoyé tous les grands de la terre, connu la cour du Régent de France, mangé à la table des rois.

Les circonstances vinrent à son aide.

Pêcheurs, chasseurs, vignerons avaient rivalisé de zèle. Une dame de la ville apporta des nappes d'une blancheur irréprochable. Deux autres prêtèrent de précieuse vaisselle : butin arraché aux Génois ou amassé par des marins en quelque aventureux périple. L'ensemble révélait certaines disparates, mais nul ne pouvait s'en offenser, tant chaque pièce offrait de mérites.

Avant de conduire le baron dans la cour du château, où le couvert était dressé sous une tente, on lui présenta le chanoine Albertini, qui sollicita quelques instants d'audience particulière.

Il tenait beaucoup à renseigner Sa Seigneurie sur ce qui s'était passé la veille au conseil de Matra : la lettre adressée à Giafferi et lue à l'assemblée avait fait naître dans certains esprits des scrupules absurdes. L'ecclésiastique se flattait d'avoir, aux lumières de la théologie, éclairé des consciences, droites sans doute, mais déplorablement pusillanimes :

— Paoli voyait dans le passage qui a trait à la liberté de conscience une injure à notre sainte religion. Je lui ai fait observer que, dans Rome, capitale de l'Eglise, le Saint-Père accorde aux Juifs eux-mêmes le libre exercice de leur culte. Je leur ai montré à tous que leur devoir était de vous accueillir comme un libérateur. Tous, maintenant, sont bien persuadés que la volonté de Dieu seule vous a conduit ici.

Neuhof remercia d'une pression de main silencieuse.

A table, où vingt-quatre convives étaient priés, l'hôte de la nation s'assit à la place d'honneur, entre Giafferi et Costa. Giacinto Paoli, flanqué du chapelain et du capitaine Dick, lui faisait vis-à-vis.

On servit d'abord des oursins et, sur de grands plats ovales, plusieurs centaines de ces huîtres énormes, célébrées déjà par Pline l'Ancien, qui peuplent l'étang de Diana. Les voisins de l'étranger l'engagèrent à goûter en

même temps d'une terrine de merles. Il en apprécia la vigoureuse amertume, qui s'alliait fort bien au sel de l'eau de mer et à l'acide saveur du jus de citron. Sur un signe de lui, Ali et Mohammed, qu'il avait mis avec ses autres domestiques à la disposition de Costa, vidèrent dans les coupes de nouveaux flacons de vin du Rhin.

Cette généreuse surprise charma les patriotes. Quand on apporta la soupe au poisson, épicée et brûlante, les langues étaient déjà très déliées. Seul, le capitaine Dick buvait et mangeait sans rien dire.

Il daigna cependant baragouiner quelques mots à la louange des truites du Tavignano qui succédèrent au potage. On avait choisi pour les accompagner un vin blanc récolté dans les environs de Bonifacio. Le baron le compara au Xérès, mais en lui donnant la préférence.

Les Corses s'émerveillaient des souvenirs de voyages, des histoires galantes, des intrigues de cour dont leur sauveur, avec un air de prodigalité nonchalante, leur faisait le récit.

Ils ne l'interrompirent que pour saluer d'une ovation un grand plateau de bois dur que les esclaves maures soutenaient à grand'peine et qu'ils déposèrent au milieu de la table chargée de quatre jambons de marcassin et d'une onctueuse purée de marrons.

Debout, solennel, allongeant sa taille brève, Costa remplit l'office d'écuyer tranchant.

— Ils sont braisés à l'aigre-doux, dit-il d'une voix émue en attaquant la première pièce.

La sauce de ce mets royal fut pour lui un triomphe. Elle était à la romaine, additionnée de cerises au vinaigre, de chocolat dissous à l'eau, d'écorces d'oranges et de cédrats confits, hachés menu.

Les compliments de M. de Neuhof touchèrent si fort le gastronome que, levant son couteau comme pour saluer de l'épée, il rugit :

— Vive le Roi!

Tous, même Paoli, se dressèrent ensemble pour répéter l'acclamation :

— Vive le Roi!

L'homme au vêtement d'écarlate sourit, demanda le silence, invita ses compagnons à se rasseoir et prononça quelques paroles de gratitude. La moitié de son discours se perdit dans le tumulte des applaudissements.

— Il faut, conclut-il, que ce magnifique festin s'achève comme il a commencé. Remettons à demain la politique. Oublions nos soucis. Bientôt, nous jetterons les fondations de notre royaume. Ce soir, nous ne sommes que des amis qui se réjouissent ensemble...

Et se laissant tomber sur son siège, il avala d'un trait son verre d'Isolella rouge, ardent et parfumé. Une expression de béatitude se répandit sur son large visage.

Il continuait d'être pour ses commensaux un camarade, presque un frère, feignant de s'indigner contre ceux qui alourdissaient de formes trop respectueuses un empressement sincère. Ce cri de Costa, repris par toute l'assistance, il l'attendait pourtant, depuis le matin, de minute en minute. Tout le jour, on l'avait traité d'Excellence et d'Illustrissime Seigneur. Personne n'avait dit : « Majesté ». Jusqu'à cet instant donc, le baron s'était senti inquiet. Il pouvait craindre que, dans son message à Giafferi, les mots : « si vous me choisissez pour votre roi », ne fussent une imprudence et la vraie cause des objections avancées par Paoli. Maintenant, il était tranquille, certain de gagner la partie.

Tandis qu'il savourait sa victoire, la valetaille, sous les ordres de son maître d'hôtel, emportait les reliefs du gibier, remplacés sur la table royale par des poulets à la broche et des salades d'asperges sauvages. Un vin rouge de Tallano, « chaud comme l'enfer », affirmait le chanoine, « mais suave autant que le lait de la Vierge », vint à point ranimer l'appétit défaillant des convives.

On en but encore avec le fromage de chèvre, pour reven au blanc lorsque parut le *bruccio*, fromage frais de br bis, qui s'accommode au sucre et au vieux rhum.

La gaîté tournait au désordre. Chacun à son tour levait, déambulait dans la cour, soulageait sa vessi allait embrasser un compère ou, d'une haleine vineus souffler à la face de l'étranger quelque plaisant hoi mage. Paoli chantait des ballades patriotiques, Cos bombardait le capitaine Dick de pépins d'oranges et noyaux de dattes. Il eut encore la force de faire prend à Théodore un doigt de liqueur de myrte avec des *ai bruccias,* pâtisseries légères, fourrées d'un mélange d' mandes douces et de *bruccio.*

Cependant, quelques-uns des Corses avaient quitté lieu du festin pour se répandre dans la ville. Vers minu ils ramenèrent sous les murs de la citadelle une fou joyeuse.

On entendit crier :

— Le Roi! Le Roi!

Ce bon prince ne pouvait se dérober au vœu de s sujets. Appuyé sur Giafferi et sur Costa, il monta jusqu la salle haute, puis s'avança sur le balcon, entouré d chefs les plus aimés du peuple, escorté de gardes et d'e claves qui portaient des flambeaux. Dans la fraîche nocturne, sous le ciel fourmillant d'étoiles, à la lueur d torches, le tricorne gansé d'or, l'habit d'écarlate, la can à bec de corbin, les uniformes des soldats, les turba empanachés des Barbaresques firent délirer la multitu

M. de Neuhof pria le chanoine Albertini de la bén Quand les fidèles se relevèrent, le roi, qui s'était a nouillé avec eux, tira l'épée et la fit tournoyer, ful rante, au-dessus de leurs têtes. Puis il se retira sans mot à l'intérieur du château.

Aux premières blancheurs de l'aube, les plus vailla de ses compagnons étaient exténués. Lui paraissait au dispos qu'au début du repas. Giafferi partit le dernier

Au moment de s'endormir, d'un sommeil paisible, sous la garde des sentinelles, le roi eut encore le plaisir d'entendre, quelque part dans la ville, un coup de feu, avec l'écho d'une clameur attardée :

— Vive Théodore!

RENÉ DE WECK.

(*A suivre.*)

LE JOUR OU L'ON M'ENTERRERA...

—

Le jour où l'on m'enterrera
(Je dors depuis si longtemps),
Il fera soleil comme aujourd'hui,
Et les maisons des vivants
Se gonfleront de leur bonheur de vivre.

Le ciel sera tendre et d'un gris bleuté,
Comme aujourd'hui.
Des gens s'arrêteront pour me livrer passage,
Et lèveront leur chapeau plein de printemps.
(Ce sera en mars ou en avril)
Des gens suivront parlant de leurs affaires,
Pour oublier qu'un jour ils feront des morts.
Et puis quelqu'un peut-être ne sera pas là,
A qui le trop beau ciel aura fait oublier
Le jour où l'on m'enterrera.

Ah! frileuse... vêtue de ta seule chemise,
Sans frissons pour la première fois,
Sans mal, sans souci, sans ce vide
Qui fait un trou dans ta tête,
Allongée, mains immobiles,
Tu passeras,
Un sourire au coin des lèvres.
Un sourire qui ne sera pas une barricade,
Un sourire neuf, sans lassitude,
Un sourire comme une récompense,
Pour toi.

La mort? Ah! tu l'as bien gagnée,
Sans paradis.

Larmes, angoisses, attentes...
Et la brusquerie de ces chutes
Dans le désespoir de n'être rien
Qu'un cœur qui bat,
Finies...

Sous les fleurs d'allégresse
Cache ta poitrine qui ne respirera plus;
Sens l'odeur de la terre moite qui fera revivre ta chair.
Espoirs dénoués, naissance...
Quel soleil
Le jour où l'on m'enterrera!

LAURENCE ALGAN.

LES DÉBUTS DE L'AFFAIRE MAROCAINE

D'APRÈS LES DOCUMENTS ALLEMANDS

—

Depuis que nous avions conquis l'Algérie, le Maroc étai protégé contre nous par l'Angleterre ; mais « le triste éta de l'Empire shérifien donnant lieu de craindre son écroulement » (comme Hatzfeldt le 8 février 1899 en faisait conve nir Salisbury), France, Espagne, Italie et Allemagne avaien des prétentions à établir leur « protectorat » sur tout o partie de son territoire. Hatzfeldt avait depuis longtemp essayé de faire admettre par Salisbury la candidature d l'Allemagne, mais le Lord évitait de prendre des engage ments. Le 3 novembre 1899, Chamberlain offrit à Hatz feldt de traiter la chose avec lui *à l'insu* de Salisbury. Bü low refusa : il voulait d'abord faire régler le partage d Samoa. Celui-ci effectué, Chamberlain, le 24 novembre renouvela son offre (et cette fois à Guillaume II en personne mais sans obtenir de réponse. En avril et mai 1900, Bülo dut s'employer à calmer les craintes de l'Italie à raison d notre action au Touat. Quoique désirant laisser l'Angleterr nous arrêter au Maroc, il en fit parler à Delcassé qui répond que « la France respectait les traités existants ». De nou veau à cette occasion, la question du Maroc fut traitée ave Chamberlain qui était toujours dans les mêmes disposition mais Hatzfeldt ne put tirer un mot de Salisbury. En en fa sant part à Bülow, il l'avertit de la possibilité d'une enten franco-anglaise relative au Maroc. « Elle aurait des cons quences *incalculables* pour la marche ultérieure de notre p litique *intérieure* et extérieure », annota Bülow. Hatzfel

ayant renouvelé son avertissement le 1er juin 1900 et écrit que « l'Allemagne devrait se contenter d'une *petite compensation* », Bülow annota : « L'opinion publique ne le permettrait pas et Sa Majesté ne le ferait pas. »

Vers le 16 janvier 1901, Chamberlain fit de nouvelles propositions, cette fois à Eckardstein. « Lui et ses amis voyaient maintenant clairement que l'Angleterre devait renoncer à la politique de *splendide isolement.* » Quelques personnages préconisaient une entente avec la Russie. Lui-même était pour une liaison avec l'Allemagne et la Triple Alliance et croyait qu'il fallait commencer par une convention secrète au sujet du Maroc. Guillaume, qui arriva à Londres le 20 pour les dernières heures de la reine Victoria, télégraphia triomphalement à Bülow : « Ils viennent où nous les attendions. » Mais les Allemands ne voulaient pas se contenter « de simples promesses ». Ils discutèrent donc avec méfiance un projet de traité d'alliance défensive. La négociation traîna. Le 25 octobre, le discours de Chamberlain à Edimbourg, où il parla des cruautés commises par les Allemands en 1870-71, vint tout arrêter. Le 8 janvier 1902, une réponse cinglante de Bülow au Reichstag changea Chamberlain en ennemi. Vers le 20, il proposa à l'ambassadeur de France d'arranger les différends anglo-français.

Depuis le commencement de 1900, Delcassé n'avait cessé de s'occuper du Maroc. Fin mars 1900, une grande expédition avait quitté Alger pour aller occuper les oasis de la frontière marocaine jusqu'au Touat. L'Italie, on l'a vu ci-dessus, s'en était inquiétée. Finalement, Delcassé lui persuada de signer les 14 et 16 décembre 1900 une déclaration de désintéressement en ce qui concernait le Maroc en échange d'une déclaration correspondante de notre part en ce qui concernait la Tripolitaine. Les négociations avec l'Angleterre mirent plus de temps pour aboutir. Ce n'est qu'en février 1904, après que le Japon eut commencé la guerre contre la Russie, que l'on commença à tomber d'ac-

cord. Les Anglais étaient désireux de nous donner une preuve de leur désir de ne point imiter les Japonais. Le 23 mars, Delcassé expliqua l'état de la négociation à Radolin. Le 8 avril, la convention réglant tous les litiges franco-anglais fut enfin signée.

En même temps qu'avec l'Angleterre, Delcassé avait négocié avec l'Espagne. En septembre 1903, la reine Marie-Christine confia à Bülow à Vienne que l'Espagne était parvenue à s'entendre avec nous pour le partage du Maroc. Mais rien n'avait été signé.

Les prédécesseurs de Bülow avaient toujours proclamé que l'Allemagne n'avait pas d'ambition au Maroc. Nous avons vu plus haut que Bülow avait adopté le point de vue opposé et ne voulait pas se contenter d'une « petite compensation ». Ses vues s'étaient arrêtées sur la région du Sous (le pays d'Agadir). A défaut du Sous, il se serait contenté de Fernando-Po, vieille colonie espagnole. Le 24 septembre 1903, le secrétaire d'Etat von Richthofen chargea Radowitz d'en parler à Madrid. Mais le ministre d'Etat répondit que l'Espagne attachait « la plus haute importance » au Sous à cause du voisinage des Canaries ; quant à Fernando-Po, il déclara « ne pas connaître assez bien la valeur de cette île pour pouvoir répondre à son sujet ». Ces sondages avaient naturellement inquiété les Espagnols. L'entrevue de Guillaume II avec Alphonse XIII à Vigo les rassura. Le Kaiser en résuma les résultats dans ce télégramme du 16 mars 1904 :

L'entrevue s'est bien passée. Le Roi a été absolument charmant. On a parlé du Maroc. Je l'ai félicité de son arrangement avec la France ; il est raisonnable et je l'approuve. Nous ne voulons pas d'acquisition territoriale au Maroc, seulement l'ouverture de ports, des concessions de chemins de fer et l'importation de produits fabriqués. Le Roi en a été très tranquillisé et réjoui. L'idée d'acquérir l'embouchure du Sous ne me paraît pas pratique ; c'est Fernando-Po que nous devons obtenir, contre paiement bien entendu.

D'après Radowitz, présent à l'entrevue, Guillaume était allé jusqu'à recommander à Alphonse « d'entretenir de bons rapports avec la France, d'y faire sa première visite et d'être circonspect avec l'Angleterre, mais en se maintenant sur un bon pied avec Edouard et en évitant d'éveiller la méfiance ». Alphonse en fit part à l'ambassadeur Leon y Castillo. Celui-ci se hâta de le raconter à son ami Delcassé, « qui en parut visiblement satisfait », écrivit Radolin le 30 mars. « Allons donc ! Il n'y a pas cru », annota Guillaume. C'était en tout cas de nature à rassurer Delcassé.

A vrai dire, ce ministre ne semble pas avoir eu de craintes à l'égard de l'Allemagne. Depuis l'affaire Schnæbelé, celle-ci observait à notre égard une attitude amicale. Elle avait en particulier résisté aux sollicitations gallophobes de Crispi. On considérait en France et à l'étranger comme une maxime du gouvernement allemand de laisser la France s'engager dans des aventures coloniales qui l'affaibliraient. C'était un axiome posé par Bismarck quand l'affaire du Tonkin avait commencé. Guillaume y adhérait encore en octobre 1902. Radolin ayant écrit alors que, « d'après des gens informés, un protectorat ne s'établirait pas au Maroc sans de durs combats et de grands sacrifices », Guillaume annota : « Ça sera d'autant mieux ! Alors ils auront pleinement de l'occupation. »

Vis-à-vis de l'Allemagne, l'attitude de Delcassé avait varié. Quand il était devenu ministre, anxieux de la situation créée par l'incident de Fashoda, il avait cherché à obtenir son appui et n'avait en somme pas obtenu de réponse (*Mercure*, 15-II-1925). Le public qui l'ignorait continua cependant à avoir pour l'Allemagne des sentiments amicaux (constaté par Schlözer le 3 août 1900), mais Delcassé était déjà dans un état d'esprit un peu différent. Il disait à Leon y Castillo : « Je ne demande pas mieux que d'entrer en relations avec l'ambassadeur d'Allemagne pour nous entendre sur toutes les questions... mais le prince Münster ne me donne pas le moindre encouragement. » En décembre 1900,

Radolin remplaça Münster. Le 15 juin 1901, Leon y Castillo vint voir Radolin et lui dit :

La manière dont vous avez été reçu à bras ouverts par toutes les classes de la société et par la presse est tellement extraordinaire et surprenante que j'en suis aussi stupéfait que nos collègues... J'ai parlé à M. Delcassé. Je lui ai demandé s'il était encore animé des mêmes sentiments conciliants pour l'Allemagne qu'il y a 8 mois... Il m'a répondu qu'il était tout à fait doué des mêmes idées qu'alors, qu'il ne demandait pas mieux que de s'entretenir sur différents points avec l'ambassadeur d'Allemagne et serait très désireux d'arriver à une entente avec lui, mais que, comme lui, Delcassé, représentait le parti vaincu, l'initiative d'un entretien devait venir de l'ambassadeur d'Allemagne...

Bülow vit dans ces ouvertures « une tentative du gouvernement français d'obtenir des clartés sur les tendances et les buts de la politique allemande au Maroc et dans l'Asie orientale ». Il souligna que Delcassé avait dit à Leon y Castillo : « A raison de l'opinion publique, aucun ministre français ne peut *prononcer* le renoncement à l'Alsace-Lorraine. » Il ordonna donc à Radolin « d'éviter une conversation qui, vraisemblablement, devrait être infructueuse ». Le 5 juillet, Hatzfeldt fut chargé d'en avertir Lansdowne et de lui dire que la réserve imposée à Radolin avait amené Delcassé à déclarer que « l'affaire du Maroc était maintenant terminée à la pleine satisfaction de la France ».

Vers le 26 octobre, le Danois Jules Hansen, déjà deux fois employé à des missions semblables, vint trouver Radolin et lui dit que Delcassé, quand il était allé à Saint-Pétersbourg, n'avait pas trouvé très correct d'avoir passé par Berlin sans visiter Bülow, « d'autant que son vœu le plus vif était de faire la connaissance de celui-ci. Mais comment et où, avait-il ajouté? Il m'est difficile de faire le premier pas, cela serait mal interprété. Après tout, le comte de Bülow est le vainqueur, ce serait à lui de nous tendre la main. » Le 6 novembre, Bülow répondit « que le moment ne lui semblait pas encore venu ».

Cette froideur de Bülow et des incidents en Asie expliquent qu'en mai 1902, Radolin ait constaté que Delcassé « ne semblait plus avoir tant d'inclination à se rapprocher de l'Allemagne ». Mais fin juin, des difficultés s'étant produites au Siam, Noailles demanda à Bülow « si au cas où la France devrait intervenir dans ce pays, elle pourrait compter sur une attitude amicale de la politique allemande ». Bülow attendit jusqu'à septembre pour répondre, d'ailleurs affirmativement, mais sous condition que nous n'entraverions pas les intérêts commerciaux de l'Allemagne.

Vers le 15 août, Leon y Castillo revint voir Radolin et lui dit :

J'ai eu l'occasion de parler avec Delcassé... Je lui ai dit que la France commettait une faute de ne pas se résigner à la perte de ses provinces...

« Mais je ne crois pas que l'Allemagne ait le désir de s'entendre avec la France, m'a-t-il répondu. Je vais vous dire plus : il y a 4 ans, on a dit à Berlin à M. de Noailles qu'il y avait des points sur lesquels les deux pays pourraient se mettre d'accord. « J'ai trouvé la chose si importante que je me suis rendu immédiatement chez le Président de la République et le Président du Conseil. J'ai été autorisé par eux à télégraphier à M. de Noailles pour lui dire que j'étais disposé à traiter... Il m'a répondu qu'on lui avait fait savoir à la Wilhelmstrasse que la question méritait d'être étudiée, vu son importance. Il y a 4 ans de cela ! Depuis ces 4 ans, pas un mot de plus n'a été dit à ce sujet à M. de Noailles. Notre ambassadeur attend encore la réponse ! Je suis tout disposé à discuter la question, mais il faut qu'on m'en parle. Que la réponse me vienne de Berlin ! »

A quel incident Delcassé faisait-il allusion? Les documents ne permettent pas d'y répondre et une déformation des faits par Delcassé est fort possible. Quoi qu'il en soit, Bülow fit répondre à Radolin que « l'ambassadeur de France avait parfois discuté académiquement certaines questions, mais que la France n'avait jamais fait de proposition sur un cas concret ». Radolin en fit part à Léon y Castillo qui alla le redire à Delcassé :

« Mais alors, M. de Noailles est fou », répondit celui-ci.

En avril 1903, Groeben constatait que Delcassé ne causait plus avec l'ambassadeur d'Allemagne « et le congédiait régulièrement au bout de 5 minutes, répondant à toutes ses questions que, depuis 14 jours, il n'avait pas reçu de renseignements... Malgré sa correction extérieure, la conduite de Delcassé était presque impolie ». La « haine enracinée de Delcassé pour l'Allemage » et son anglophilie étaient dès lors des axiomes pour Bülow.

On a dit que Bülow avait été surpris par la conclusion de l'accord du 8 avril 1904. Rien de plus faux : le 23 mars, en particulier, Delcassé l'avait annoncé à Radolin avec force détails. Guillaume, ayant appris la conclusion, ne montra pas de mauvaise humeur, il télégraphia seulement à Bülow qu'il espérait « que l'on veillerait à obtenir pour le commerce allemand au Maroc les garanties nécessaires ».

Bülow prit l'accord franco-anglais moins philosophiquement. C'était un nouveau succès d'un ministre détesté parce qu'il avait déjà su plusieurs fois disputer ou même enlever à Bülow le mérite de certaines initiatives. Au Reichstag, Bebel parla de l'isolement de l'Allemagne ; le nationaliste Reventlow déclara que les projets de la France au Maroc étaient « accueillis au delà du Rhin avec un sentiment de honte et de découragement ». Au Maroc, la « Marokkanische Gesellschaft » demanda que l'Allemagne réclame des compensations pour tout renforcement de la position de la France. Bülow, d'après Eulenburg, « tenait à sa place comme à la vie » (Haller, 306). *Pour conserver sa majorité au Reichstag*, il entama son action au Maroc.

L'Allemagne y avait alors des sujets de plainte (assassinat du Dr Genthe, emprisonnement d'un agent indigène, etc.) pour lesquels elle avait en vain demandé satisfaction. Von Mentzingen, le ministre allemand à Tanger, avait proposé que, pour donner plus de poids à ces réclamations, l'Allemagne envoie 1 ou 2 vaisseaux de guerre et occupe Agadir (5 avril). Cette proposition parut juste au prince

Lichnowsky, alors conseiller référendaire à l'Office étranger :

Nous avons besoin d'un succès dans notre politique extérieure, écrivit-il dans son rapport du 13 avril, car l'entente anglo-française et le rapprochement franco-italien *sont considérés comme des défaites pour nous.*

A mon avis, il faudrait charger Metternich de demander confidentiellement à Londres si l'Angleterre aurait des objections à une action de ce genre sur la côte occidentale.

Un autre diplomate, le secrétaire d'ambassade von Brüning, conseillait le 23 avril que l'on passe immédiatement à l'intervention demandée par Mentzingen, mais après avoir prévenu Delcassé. Il pensait en effet que celui-ci, « qui se défendait avec peine contre les coloniaux groupés autour de M. Etienne », ferait tout son possible pour décider le Maroc à donner satisfaction à l'Allemagne. [C'est très vraisemblable, annota le secrétaire d'Etat von Richthofen.] Cela ferait comprendre au gouvernement français qu'il devait s'entendre aussi avec l'Allemagne en ce qui concernait le Maroc. [Cela viendra, conclut Richthofen, *si nous traitons toujours la convention anglo-française comme un contrat entre tiers qui ne nous lie pas.*]

Cette annotation de Richthofen indiquait que le gouvernement allemand avait arrêté la ligne de conduite qu'il allait suivre. Mais auparavant se posait la question de l'attitude qu'il allait observer à l'égard de la partie égyptienne de l'accord franco-anglais. Il fut décidé de lier toutes les réclamations à l'Angleterre et de demander que celle-ci y satisfasse en échange de l'acceptation par l'Allemagne du décret khédivial qui devait mettre en exécution les concessions faites par la France. Quand Lansdowne revint de vacances le 1er juin, Metternich lui en fit la proposition, mais le Lord se montra peu enclin à l'accepter. Il ne consentait qu'à quelques-unes des demandes relativement aux intérêts allemands en Egypte. Ses collègues, quand il les en informa, se montrèrent encore moins conciliants. Trois

puissances ayant déjà donné leur adhésion sans condition, ils furent d'avis que l'Allemagne devrait en faire autant. Sir F. Lascelles déclara à ce sujet à Guillaume II qu'il ne comprenait plus son propre gouvernement et lui avait télégraphié en termes très vifs. Le Kaiser lui répondit : « Cela confirmera les pessimistes dans leur pensée que l'Angleterre et la France méditent quelque chose contre l'Allemagne. Je n'avais pas voulu y croire. Je saurai m'en défendre. » Finalement le 17 juin, le gouvernement anglais accepta les demandes relatives à l'Egypte. Metternich en prit acte le 19.

Tant que cette négociation avait duré, Bülow n'avait pas voulu dévoiler son plan au sujet du Maroc, mais, pour gagner du temps, avait encouragé en secret les Espagnols à se montrer exigeants dans leurs demandes au sujet de ce pays. Par l'art. 8 de la Convention franco-anglaise du 8 avril, nous promettions de nous « concerter » avec l'Espagne au sujet « de ses intérêts... sur la côte marocaine de la Méditerranée ». Nombre d'Espagnols trouvaient que c'était trop peu. Leon y Castillo était, en particulier, « assez excité... Fermant le poing dans sa poche », il laissait entendre à Radolin que « son ami Delcassé l'avait dupé ». Jules Cambon, notre ambassadeur à Madrid, confiait de son côté à Radowitz qu'on ne pouvait pas faire de grandes concessions aux Espagnols, à cause de leur incapacité comme colonisateurs. La reine-mère Marie-Christine, « dont l'antipathie envers la France » était notoire, comptait cependant « sur la popularité d'un rapport amical avec l'Espagne dans la nation française » pour faciliter à Delcassé de faire des concessions.

Le point litigieux le plus important était Tànger, que nos coloniaux revendiquaient pour nous. Bülow fit conseiller aux Espagnols de traîner la négociation en longueur et fit sonder les Anglais pour savoir leur intention sur ce point. Lansdowne « ne fit aucun mystère de son désir de ne point voir les Français parvenir à la côte entre Melilla

et la Sebou (1[er] juin). A ce moment, la négociation marquait le pas et Leon y Castillo disait « qu'il n'avait jamais rencontré de ministre aussi opiniâtre que Delcassé », mais, vers le 1[er] juillet, presque tout s'arrangea brusquement. Il n'y avait plus de litigieux que des précisions. Delcassé se refusa obstinément à les donner, disant que « le Maroc n'appartenait pas à la France ». Plus tard, dans dix ans par exemple, on pourrait peut-être les exprimer. Il arriva à persuader aux Espagnols d'y renoncer. Le 7 octobre, Bihourd communiqua à Richthofen le texte de la partie publique du traité, signé la veille.

Pendant ce temps, Bülow avait mûri son plan. Le 11 mai, le D[r] Vassel avait télégraphié de Fez que « le Sultan songeait à demander l'aide de l'Empereur contre les empiétements des Français ». Il lui fut répondu le 19 qu'il ait à déconseiller cette démarche tant qu'il n'aurait pas été donné satisfaction aux griefs allemands.

Par précaution, vers le 14 août, Bülow fit exposer par Metternich à Lansdowne ses prétentions avouables au Maroc. Lansdowne exprima l'espoir que nous donnerions satisfaction à l'Espagne. Quant à l'aide diplomatique promise par l'Angleterre à l'art. 9, il déclara qu'elle ne pourrait être invoquée contre les droits légitimement acquis par les tiers. « Mais dans mon opinion, ajouta Metternich, si nous essayions d'obtenir le contrôle d'un port sur la côte occidentale, l'Angleterre ne chercherait pas à éluder l'obligation qu'elle a contractée. »

Une période de silence suivit. Il fut interrompu le 7 octobre par la remise à Berlin par notre ambassadeur d'une note annonçant l'accord franco-espagnol du 3 octobre. Bülow avait songé à exploiter des difficultés franco-espagnoles. Cette ressource lui était ainsi enlevée. Le 22 octobre, le conseiller von Kries résumait ainsi la situation :

La France, dans ses traités avec l'Angleterre et l'Espagne, a garanti l'indépendance politique du Maroc. Tant qu'elle s'y tiendra, le commerce allemand avec ce pays sera sur une base sûre

par suite du traité non dénonçable du 1er juin 1890 et de la convention de Madrid du 3 juillet 1880. Mais ces traités ne protègent pas les intérêts allemands... *en matière de travaux publics*... Par le monopole français sur ce point, le grand commerce allemand se voit menacé dans son existence.

Ainsi, sauf des bénéfices possibles en matière de contrats de travaux publics, aucun intérêt allemand n'était menacé. Il n'eût pas été difficile à l'Allemagne d'obtenir satisfaction sur ce point. Mais éviter un éclat n'était pas ce qu'elle cherchait. Son « attitude muette et énigmatique entretenait le sentiment d'incertitude dans les cercles français ». Von Kühlmann, le chargé d'affaires allemand à Tanger, s'en félicitait le 9 novembre et exprimait l'espoir que ce sentiment persuaderait à M. Saint-René Taillandier, notre ministre à Tanger, qu'il serait bon d'écarter tout ce qui pourrait fournir un prétexte à une intervention allemande. Les réclamations allemandes pour l'assassinat du Dr Genthe, etc., restaient toujours en suspens. Peut-être, *de lui-même*, Taillandier les ferait-il aboutir. Bülow, le 18 nov., fit approuver la pensée de Kühlmann d'entretenir dans ce but de bonnes relations avec Taillandier.

Jusqu'alors, Delcassé n'avait rien fait pour utiliser au Maroc la convention du 8 avril. Mais on parlait depuis l'été de l'envoi de Taillandier en mission à Fez dans ce but. Il s'y apprêtait enfin quand le Sultan, vers le 16 décembre, fit signifier le renvoi de tous les sujets français, anglais et italiens employés par lui (il gardait les sujets allemands). Cette mesure impliquait le renvoi des instructeurs militaires français établis dans les places de la frontière franco-marocaine et à Tanger en vertu d'une convention de 1903. En présence de cette rupture de contrat, Delcassé ordonna à tous les Français établis dans l'intérieur du Maroc de revenir dans les places de la côte dans les 12 jours. *Le consul d'Angleterre donna le même ordre à ses nationaux*, mais les autres consuls suivirent l'exemple contraire de l'Allemagne et laissèrent les leurs libres de rester. Le 2 janvier

1905, Bülow alla un pas plus loin en autorisant Kühlmann à dire que la nouvelle lancée de Madrid, « que le Sultan semblait intimidé par l'unanimité des puissances européennes dans leurs démarches », était fausse, au moins en ce qui concernait l'Allemagne.

Le Sultan ayant peu après donné quelque satisfaction à la France, Saint-René-Taillandier annonça vers le 6 janvier qu'il partirait pour Fez le 10 ou 11 suivant. On avait cependant l'impression que la France avait subi un échec « moral », s'étant désistée des exigences étendues qu'elle avait d'abord annoncées. De plus, la presse nationaliste protestait contre une action au Maroc, qui nous y enchaînerait pour des années et empêcherait de profiter d'une occasion de revanche. Le Sultan, pendant cette crise, avait fait venir le Dr Vassel, représentant de l'Allemagne à Fez, mais Vassel, sans instructions, ne lui avait donné aucun encouragement ; il avait même contribué à notre demi-succès en demandant à un grand dignitaire marocain : « Qui donc a eu l'idée *malheureuse* de congédier les missions militaires étrangères ? » Le 16 janvier d'ailleurs, Bülow réitérait encore « qu'on ne pouvait pas toujours prendre avec le Sultan la responsabilité résultant de conseils ».

Le 29 janvier, le Sultan (peut-être sur le conseil de Mr Harris, le correspondant du *Times*) convoqua une Assemblée nationale des Notables de tout le Maroc pour délibérer sur les réformes. « C'est une mesure antifrançaise adroite », télégraphia Kühlmann de Tanger. Le lendemain 30, Bülow précisa ce qu'il fallait dire au Sultan : 1° les intérêts de la France et de l'Allemagne ne sont pas identiques, 2° l'Allemagne n'ayant reçu de la France aucune communication officielle au sujet d'une transformation du Maroc, n'a pas à tenir compte des projets de celle-ci. C'était encore bien modeste. Mais Bülow n'allait pas en rester là. Le 11, il télégraphiait à Kühlmann de faire conseiller au Sultan de résister à toute demande française de contremander l'Assemblée des Notables. Si les Français menaçaient

d'une invasion, il devrait déclarer la Guerre Sainte :

Les Français s'adouciront alors, disait-il, *car ce gouvernement pacifique* [ministère Rouvier depuis le 24 janvier], *où le ministre de la guerre* [Berteaux] *est un agent de change, a peur de la guerre*, parce qu'il craint d'être chassé, qu'elle soit malheureuse ou heureuse (dans ce dernier cas par le général victorieux). Le peuple français ne veut pas non plus la guerre parce qu'elle coûterait trop d'argent et de sang et qu'en outre il faudrait dégarnir la frontière allemande de troupes.

Le 25 janvier, Saint René-Taillandier arriva à Fez, mais sa négociation n'avança pas. Le 22 février, l'Assemblée des Notables ayant été ouverte, il y prononça une allocution où il présenta la France comme « le mandataire des puissances ». Pareille déclaration était attendue de sa part, et deux jours auparavant le Sultan avait demandé à Vassel ce qu'il devrait répondre dans ce cas. « Je lui dis, écrivit Vassel, qu'il devrait nier l'existence de ce mandat. En ce qui nous concerne, nous ne l'avons pas donné. »

La négociation de Taillandier traîna. Partout on commençait à nous dire que, pour réussir au Maroc, nous aurions dû dédommager d'abord l'Allemagne et les autres puissances, comme nous avions fait pour l'Angleterre. Bülow imagina alors de mettre fin à cette situation par un coup d'éclat. Guillaume II devait aller croiser dans la Méditerranée. Bülow lui conseilla de s'arrêter à Tanger, et ayant obtenu un demi-consentement, le fit annoncer le 19 mars dans la *Kœlnische Zeitung*, puis le 20 dans l'*Allgemeine Zeitung*. « V. Maj. mettra ainsi Delcassé dans l'embarras, télégraphia Bülow le 20 au Kaiser, traversera ses plans et servira nos intérêts économiques au Maroc. » Mais le Kaiser n'était pas content :

Je vois par Wolff et Wedekind, télégraphia-t il le 21, que la colonie allemande et les Marocains veulent exploiter ma visite et les Bretons m'utiliser contre les Gaulois. Il faut télégraphier aussitôt à Tanger qu'il est très douteux que j'y descende et qu'en tout cas, comme je voyage incognito et en touriste, ce sera sans audiences, ni réceptions.

Bülow dut avoir recours aux grands moyens : « Si Votre Majesté agissait ainsi, Delcassé répandrait le bruit que c'est parce que la France a adressé des représentations à Berlin... Je ne vois pas de raisons de lui préparer ce triomphe, qu'il ferait mousser avec sa virtuosité habituelle.» Guillaume s'inclina devant cet argument.

Depuis le 23 mars 1904, il n'y avait jamais eu ni à Paris, ni à Berlin, de conversation franco-allemande au sujet du Maroc. Tout au plus, vers mai 1904, au cours d'une causerie « sans portée » « sur des incidents de frontière », Radolin ayant dit à Delcassé qu'il n'avait vu nulle part un texte digne de foi de la convention franco-anglaise, le second lui avait-il répondu : « Vous pouvez en voir un dans le *Livre Jaune* ». Le gouvernement allemand voulait maintenant exploiter ce silence de Delcassé comme quelque chose de désobligeant et le bruit s'en était sans doute répandu, car le *Temps* le 21 essaya d'accréditer que « l'ambassadeur d'Allemagne avait questionné M. Delcassé sur les détails du traité anglo-français ». Bülow le fit aussitôt démentir dans la *Norddeutsche* et prescrivit à Radolin, pour le cas où Delcassé lui parlerait de l'affaire du Maroc, de lui répondre « avec la politesse la plus raffinée qu'il était sans instructions, que le gouvernement allemand depuis quelque temps ne s'attendait plus à ce que la France lui en parle et qu'il conviendrait de charger l'ambassadeur de France à Berlin d'éclaircir la chose, s'il y avait lieu ». Radolin s'absenta, Flotow (qui le remplaça) évita de voir Delcassé ; même à Berlin, les diplomates allemands reçurent l'ordre de prendre « une attitude de sphinx ».

Tout cela avait en partie pour but de rendre plus sensationnelle la visite à Tanger, mais Guillaume montrait peu d'enthousiasme pour celle-ci. S'embarquant à Brême, il prononça un discours où il protesta n'avoir jamais rêvé « un stérile empire du monde » et désirer seulement « inspirer partout la plus entière confiance comme un voisin calme, loyal et pacifique ».Bülow, pour le pousser en avant,

dut lui envoyer de longs télégrammes le 26 et le 27. Mais le Kaiser lui répondit de Lisbonne le 28 :

A Tanger, le diable est déjà déchaîné ; un Anglais y a été à moitié tué hier. Je tiens l'entreprise pour douteuse et comme Tattenbach, qui connaît le pays, a aussi des doutes, je lui ai ordonné de venir avec moi et d'aller voir les choses avant que je descende à terre. Ici, fatigues terribles par une chaleur sans nom dans des salles archipleines et surchauffées.

Nouveaux télégrammes de Bülow. « La croyance du monde en l'énergie imperturbable de S. M., disait-il dans l'un d'eux, a été un facteur principal dans le maintien pacifique de la situation de l'Allemagne. Si son prestige souffrait... nous serions à la première occasion placés devant l'alternative de nous battre ou de reculer. »

Le 31 mars, von Schœn put enfin envoyer à Bülow ce modeste bulletin de victoire :

S. M., devant Tanger, a hésité jusqu'au dernier moment et inclinait à éviter la visite sous prétexte de difficultés de descente. Grâce à mon ami le général von Scholl qui descendit adroitement à terre et rapporta des renseignements tout à fait encourageants, on réussit brusquement à vaincre cette hésitation et à accomplir l'acte historique qui fut exécuté avec bravoure.

L'incident capital avait été la réception du comte de Chérisey, notre chargé d'affaires. Il vint saluer l'Empereur au nom de Delcassé : « Ma visite, lui répondit Guillaume, signifie que j'exige pour l'Allemagne la liberté du commerce et l'égalité avec les autres nations » ; et comme Chérisey « l'accordait généreusement », le Kaiser ajouta : « Je m'entendrai directement avec le Sultan comme avec le chef d'un pays indépendant ; je saurai faire admettre ses légitimes revendications et je compte que la France les respectera comme elle doit. » Chérisey « voulut répondre, en fut empêché par un brusque congédiement et se retira la tête basse ».

ÉMILE LALOY.

LE DERNIER BULLETIN DE SANTÉ DE LA PEINTURE

—

J'ai reçu, l'autre jour, la visite d'un de ces amateurs-marchands pour lesquels le critérium en peinture est le suivant : « Le tableau commence à être beau quand il devient cher. » Mais une longue pratique permet à mon marchand de discuter en matière d'art.

— Je crois, me dit-il, que nous sommes au bout du rouleau. Et je crains bien que l'on n'arrive à se dégoûter de toutes ces liqueurs fortes dont nous abusons maintenant... Je viens de quitter l'un des plus révolutionnaires parmi les marchands de tableaux. A son avis, nous allons vers une réaction. « Malheur à nous, s'est-il écrié, si le franc se stabilise, ou si l'on revient à l'étalon-or comme en Allemagne ! » Selon lui, la catastrophe serait inévitable pour toute cette peinture d'après-guerre, sur laquelle nous boursicotons avec une confiance aveugle dans le boutiquier du coin qui débite la camelote de la jeune Ecole. Et dire qu'il s'ouvre chaque jour, dans toutes les rues de Paris, autant de ces boutiques-galeries que de dancings ou de petites banques ! Triste perspective, Monsieur ! poursuit mon fraudeur du fisc. Et savez-vous ce qu'écrit dans le journal un poète qui n'entend rien aux affaires d'un collectionneur de mon genre : « Ce drôle de type qui pense un jour faire de l'argent avec de la peinture moderne à laquelle personne (ni lui) ne comprend rien ! » Voyons, le Syndicat d'amateurs dont je fais partie ne devrait-il pas intervenir ?

» J'ai acheté dernièrement un lot de Soutines, — bon placement, Monsieur, soyez-en sûr. Tous les marchands de

la rue La Boëtie stockent les Soutines. Si vous voyiez ce quartier de veau saignant, ces paysages qui tournent comme des chevaux de bois, et cette couleur rutilante comme la façade d'une baraque foraine! Et ces figures humaines avec leur nez en biais, avec leur air sinistre, mais si expressives, elles ne sont pas jolies, jolies, mais elles sont d'un coloriste barbare qui a — croyez-en Mr Barnes, ce grand collectionneur américain de Soutines — plus de force que Van Gogh et plus de talent que votre Matisse... Et voilà qu'un scribouillard me traite de loufoque parce que j'aime la charogne qu'étale dans ses transpositions picturales ce grand peintre lithuanien. Lisez donc ce qu'on imprime. On qualifie Soutine de mariole ; on prétend qu'il peint des veaux avancés et des dindes faisandées pour en tirer une macédoine de couleurs dignes d'un Besnard retourné à l'état sauvage. On va même jusqu'à en faire un pompier déchaîné dont les haut-parleurs de la *Rotonde* ont proclamé la gloire. « Mais soyez tranquille, m'a dit ce bon vieux de la rue La Boëtie qui se trompe aussi rarement sur un tableau que sur un cheval. — Je lui souhaite une longue vie et beaucoup de chances aux courses ! — Depuis Cézanne et Renoir, il n'y a que deux grands peintres : Picasso, Soutine. » J'ai acheté aussi du Picasso cubiste, bien plus beau que toutes ces autres manières : bleue, ingresque, pompéienne, raphaélesque — et d'un mystère, Monsieur! que vous ne trouverez chez aucun autre maître ; ça, c'est de la peinture transcendante! Ce n'est pas comme Corot, Courbet, Manet ou Derain, ou Matisse : ceux-là, ma bonne elle-même est capable de les admirer. Allez! je suis à bonne école. Regardez-moi encore ce marchand qui vendait naguère des tableaux de tout repos, marchandise bien bourgeoise, et qui se voit à son tour obligé de suivre la mode. Lui qui, avant ou pendant la guerre, n'aurait pas risqué cinquante francs pour un Derain, qui n'aurait même pas regardé un Segonzac, un Bouche ou un Braque, achète aujourd'hui leurs toiles à coups de billets, sinon à coups de poing. Vous voyez,

Monsieur, que nous sommes forts. C'est nous qui dirigeons le goût.

— Et que faites-vous, répondis-je à cette longue tirade, que faites-vous des bons peintres qui ne rentrent pas dans vos calculs? Savez-vous qu'en 1900, Cézanne avait exposé à Toulon deux paysages de quatre cents francs chacun, et qu'un collectionneur de qui je tiens le fait avait hésité devant leur acquisition? Des exemples analogues ne manquent pas pour d'autres peintres fameux du XIXe ou du XXe siècle. Seulement, les gros prix qu'obtiennent certains grands artistes modernes résultent autant de la qualité intrinsèque de leurs œuvres que de la qualité des amateurs qui les avaient accueillies. Ces amateurs, qui achetaient pour leur plaisir et non pour spéculer, savaient mieux forcer l'admiration du monde entier à l'égard de leurs peintres préférés que ne sauraient le faire les amateurs-marchands d'aujourd'hui qui ne se fient qu'à la cote. Un vieux vendeur de peintures des maîtres impressionnistes a donc pu dire à un jeune confrère : « Moi, j'ai enrichi mes clients en leur faisant acheter les toiles qu'ils aimaient ; mais toi, tu les ruines en flattant leur snobisme et en n'excitant que des bas instincts de spéculation, pour leur coller des tableaux qu'ils n'aiment pas plus qu'ils ne les comprennent. »

— Et votre conclusion?

— Ma conclusion, c'est que ni la force capitaliste de vos compères, ni aucune conspiration ne peuvent faciliter ni entraver les manifestations de l'esprit, qui souffle où il veut. Le sort de la peinture n'est pas entre vos mains. Le problème est d'autant plus grave que nous sommes arrivés, dans ce domaine, au delà du bien et du mal.

Là-dessus, mon amateur me demanda de l'accompagner à la Rétrospective des Indépendants. Les trente ans d'existence de cette institution nous rappellent cet avantage qu'elle offrait jadis aux critiques et aux peintres de pouvoir se tromper sur nombre des grands artistes désavoués par l'esthétique officielle et qui, depuis, connurent gloire et

vogue commerciale. Si l'on réunissait aujourd'hui toute les gloses que les critiques d'art consacrèrent à Cézanne, Van Gogh, à Gauguin, à Seurat, à Lautrec ou à Matisse on serait édifié sur la sûreté de leurs jugements à peu prè comme on l'est sur celle des jugements de Diderot, quan on relit ses *Salons*. « Cela est plat, dit-il, en parlant d'u tableau de Fragonard, jaunâtre, d'une teinte égale et mo notone, et peint cotonné. » N'a-t-on pas, il y a seulemen un quart de siècle, reproché aux peintures de Renoir leu matière cotonneuse ? Quant à Boucher, l'appréciation d Diderot est plus extraordinaire encore : « J'allais oublie celui-là. A peine laissera-t-il un nom ; il eût été le premie de tous, s'il eût voulu. » Mais toutes ces erreurs sont large ment rachetées par la clairvoyance avec laquelle il déclar Chardin « le plus grand magicien que nous ayons eu ».

— Voyez-vous, fait mon interlocuteur que frappent visi blement ces citations d'une critique classique, la peinture c'est la bouteille à l'encre.

Nous arrivons devant les Lautrecs, pages d'une vie sai sissante où mon compagnon entiché d'abstractions ne voi que des anecdotes bien peintes. Les Van Goghs hallucinant de vérité et d'une exaltation mystique n'obtiennent, à so passage, qu'un sourire dédaigneux. En face des Cézannes d'une tragique austérité, il regrette que le maître aixoi n'ait pas poussé son art jusqu'à sa conséquence logique qui est le cubisme. Et il tira de sa poche, pour me le com muniquer, un papier de publicité ultra-moderne, où j trouve cet échantillon d'exégèse cézannienne :

Voici que s'élabore le plus formidable équilibre plastique, iss du cerveau d'un créateur : dans le cadre pittoresque et bana d'un « paysage » (genre dont l'impressionnisme semblait bie cependant avoir exprimé tout le suc), dans l'édifice concret d'ar bres et de rocs de terre, l'homme situe, en l'insinuant jusqu dans les cellules les plus infimes de ce protoplasme, le couran optique le plus pur, le moins originel, qui atteint au paroxysme de la poésie.

Et, quelques lignes plus bas, ces commentaires du Picassisme :

Le trajet érosif, éclatant et obstiné de Cézanne vers la pureté, s'inscrit sur une courbe régulière ascendante, sans heurts ni paliers : l'activité sismique de Picasso, foyer impulsif toujours en éruption, qui tourmente les continents, les froisse en d'énormes plissements, bouleverse les étendues en failles et anticlinaux, s'inscrit sur une ligne étrange et brisée. Chez le premier, l'électrolyse qui désorganise le bain de soude sans saute brusquée du potentiel, chez l'autre le précipité qui aveugle brutalement la transparence de la solution, d'où jaillit un sel inconnu.

Cette prose est sans doute d'un sous-ingénieur des Mines. Pour le coup, si les ingénieurs se mettent à l'école des pataphysiciens de l'Esthétique moderne, si pour leurs travaux d'art ils puisent désormais leurs formules dans le cafouillage des constructeurs cubistes, nous ne pourrons plus prendre le train ni le métro sans risquer les pires catastrophes.

Dans cette cohue d'artistes qui s'opposent aux fonctionnaires de la peinture d'Etat, y a-t-il encore, en vérité, tant d'Indépendants? Les peintres du dimanche eux-mêmes qui, dans le temps, faisaient notre joie, sont accaparés par la spéculation. Nul n'a plus besoin de s'insurger contre l'interprétation menteuse de la tradition. Les petites modes, si effarantes soient-elles, rentrent l'une après l'autre dans les mœurs et vieillissent tour à tour, ne laissant que des traces légères chez les rares talents qui ont gardé leur naturel. Les jeunes gens n'ont plus recours à l'enseignement faussé des institutions officielles; et tels peintres indépendants fameux, jusqu'à un cubiste comme Fernand Léger, ont autant d'élèves dociles dans leurs académies particulières que tel pompier réputé à l'école des Beaux-Arts. Or, ceci n'est pas sans aggraver le chaos qui caractérise l'art moderne. Les discussions des cénacles et parlotes de Montparnasse et d'ailleurs augment encore la confusion; elles accumulent les erreurs et les injustices commises jadis par

les jurys des Salons et maintenant par les comités de placement qui ne favorisent, à l'accrochage, que les privilégiés d'une coterie. D'où les doléances du parfait honnête homme qu'est Signac, quant à l'esprit d'intrigue de certains peintres politiciens, qui s'arrangent pour faire des Salons carrés où les plus roublards prennent la place des plus méritants.

Poursuivant avec mon amateur notre visite des Indépendants, nous nous sommes rendus au Palais de Bois de la Porte Maillot. On s'est arrêté devant quelques oiseaux rares du Cubisme, qui paraissaient déjà aussi démodés que les beautés louis-philippardes. Cet art si nouveau a évolué vers un art encore plus neuf dans l'imagerie et les jeux de patience de certains vétérans cubistes repentis qui veulent peindre la nature aussi joliment que Bouguereau. Les peintures d'un Metzinger, par exemple, pourraient bien figurer parmi les jouets du concours Lépine. Et la « sculpture pour aveugles » de Brancusi, qui représente la Muse endormie sous la forme d'un œuf d'albâtre !... Ce paysan valaque est aussi un fameux abstracteur de quintessence. Il explique, lui, la genèse du monde en ramenant toutes les formes non point à Adam et Eve, ni au singe, mais à l'œuf primordial. Un jour que j'ai visité son atelier : « Regardez-moi, me fit ce rustre madré, regardez-moi ce travail de Titan ! » en me montrant des oves en marbre ou en bronze, polis avec une patience de forçat. Et un *phallus cum testiculis* voulait traduire, par abstraction plastique, la tête et les seins d'une jeune princesse !

— Voyez-vous, dis-je alors, en me tournant vers mon campagnon, vous autres bourgeois, vous arrivez toujours trop tard. C'est à la mort du Cubisme que vous devenez cubistes.

Et je désigne un paysage de quelque peintre du dimanche, touchant par son émotion naïve.

— Croyez-moi, — insisté-je, en lui tapant sur l'épaule, — à être vrai, l'on ne trompe personne ; et l'on finit par

faire valoir son talent avec toutes ses qualités et tous ses défauts, bien mieux que par le maniérisme flatteur de tel arrangeur habile ou par le mensonge de tel styliste qui connaît toutes les ficelles de la composition des maîtres, voire par l'incohérence et le scandale d'un parvenu qui veut passer à tout prix pour un révolutionnaire. Un Conservateur de musée étranger me disait un jour : « Ce qui fait la force, la vitalité de l'art français, c'est qu'à l'encontre de ce qui s'est passé en Italie, en Hollande et ailleurs, jamais le maniérisme ne fut en France général ni de longue durée. C'est toujours le même sentiment très vif de la nature qu'apportent quelques bons artistes sincères qui ne laissaient pas la peinture se confiner dan des formules stériles. » Et, à défaut de savants praticiens, on trouve un primaire touché par la grâce, comme le douanier Rousseau, à qui des pions seulement reprochent l'ignorance de la perspective et d'autres infractions aux règlements de l'Ecole des Beaux-Arts. Non, Rousseau n'est pas le produit d'une mystification de Guillaume Apollinaire, ni d'aucun autre pauvre critique d'art, noircissant des papiers éphémères pour vanter, débiner ou passer sous silence les œuvres de tel ou tel peintre.

J'ai connu Henri Rousseau longtemps avant qu'Apollinaire ne l'eût découvert. L'honneur de cette découverte ne revient pas à Remy de Gourmont, ni à Jarry, qui le firent pourtant connaître dans la revue l'*Ymagier*, introuvable aujourd'hui. Il ne revient pas davantage à Gauguin, grand admirateur de ce génie candide ; mais, selon Gustave Kahn, ce fut Pissarro, ce maître impressionniste, non moins sensible qu'érudit, qui distingua le talent de ce primaire divin parmi les productions de tous les maniaques de la peinture. Apollinaire, en glorifiant le douanier, ne faisait qu'interpréter l'enthousiasme général qui régnait chez les peintres pour « ce primitif de Plaisance », ainsi que nous l'avons dénommé.

Rousseau peignait avec sincérité des paysages et des

figures d'une humanité si vraie ! Il les exprimait avec ce charme virginal dont seraient incapables les doctes byzantins d'aujourd'hui. L'apparition de cet artiste ingénu nous a rappelé, non sans opportunité, que l'instinct est, dans l'art, un guide plus sûr qu'une science accumulée automatiquement. Rousseau tirait de son chalumeau des mélodies qui convenaient à cet instrument ; tandis que les pseudo-primitifs d'à présent cherchent à faire rendre au leur des messes grégoriennes ou des oratorios de Bach. Son primitivisme n'avait rien de mensonger ; il n'était pas plus flamand qu'italien ; il appartenait authentiquement à ce simple douanier, qui vivait, dans un faubourg populeux de Paris, parmi les êtres les plus humbles, sans les dépasser par son intelligence. Ce qu'il possédait de technique picturale était en parfait accord avec sa nature. La spontanéité de l'expression, la force plastique obtenue à l'aide des moyens les plus simples, la fraîcheur de sa vision poétique ont pu le faire comparer à Breughel le Vieux. Cette comparaison n'est d'ailleurs nullement exagérée. C'est par son esprit que Rousseau s'apparentait au maître flamand, et non par son savoir de primaire sublime, capable de trouver les harmonies les plus rares et les équilibres les plus parfaits. Les compositions naïves de cet imagier évoquent aussi par leur grâce les miniatures persanes. Je ne sais quel peintre en renom a donné de son art cette définition si juste : « C'est une belle fleur des champs. »

Mon amateur-marchand me quitta et je repris le chemin de Montparnasse. Là, devant mon vermouth-cassis, je méditai sur l'inquiétude de mes contemporains que passionne la peinture moderne. Son caractère convulsif, grimaçant, grotesque, n'évoque-t-il pas les gargouilles démoniaques des cathédrales qui, à côté d'autres expressions d'une sublime sérénité, ne marquent pourtant qu'une seule phase de l'esprit humain ? Alors me revint en mémoire la thèse soutenue par le professeur tchèque Dvorak, de l'Université de Vienne, dans sa fameuse *Histoire de l'Art*, en tant qu'his-

toire de la spiritualité à travers les âges. Dvorak voit une analogie frappante entre le symbolisme gothique et cette esthétique moderne moins visuelle que subjective, qui ramène l'œuvre d'art à la traduction plastique d'une essence spirituelle. Mais cette essence spirituelle, ne connaissant aujourd'hui ni Dieu ni maître, s'incarne dans un art vraiment avachi ! Et cet art reflète toute notre mentalité morbide et répond aux tourments de l'âme contemporaine.

Je suis tiré de ma rêverie par la filleule d'un grand collectionneur étranger, laquelle, au sortir d'une séance de croquis, venait s'asseoir à la terrasse du *Dôme*. Cette jeune femme peintre me raconta que son parrain passait des journées entières à contempler ses nombreux Cézannes.

— Mais, à ce jeu, fis-je, il doit être tombé dans la neurasthénie noire ! A-t-on l'idée de ne regarder tout le temps que des Cézannes ? C'est comme si vous me forciez à entendre du matin au soir la neuvième Symphonie. Croyez-moi, ce qu'il admire surtout dans le maître d'Aix, c'est la peinture-or.

—Oh ! que vous êtes méchant ! riposte la charmante personne.

— Mais non ! seulement, voyez-vous, on a assommé la peinture avec Cézanne. Tenez, jetez un coup d'œil sur ce livre. C'est la glorification de l'art français au XIXe siècle par un de ses plus fervents admirateurs allemands, le Dr Waldmann, conservateur du Musée de Brême. L'art de Cézanne, écrit-il, « est la souveraine et ultime expression de la peinture française ». Les gens d'outre-Rhin croient-ils donc que l'école française serait morte avec le maître d'Aix ? C'est peut-être leur opinion. En tout cas, nous sommes envahis, depuis plusieurs années, par une peinture triste. La lumière — cette grande conquête du pinceau français au XIXe siècle, — la lumière s'éteint dans les œuvres des jeunes artistes. Le cubisme, d'après Segonzac, fut comme un long tunnel, qui a obscurci la vue de la nouvelle génération des peintres. On a abusé de la manière noire instaurée par Segon-

zac. Sous prétexte d'épaisse et riche matière, on a déterré de vieux empâtements munichois, fort à la mode il y a une trentaine d'années. Ces empâtements, Munich, à son tour, les tenait de Decamps, mais il les avait prodigieusement galvaudés. Les Allemands eux-mêmes, idolâtres des surfaces lumineuses de l'Impressionnisme français, avaient réagi contre ces denses bariolages d'enduits sales et graisseux.

» Avec le torchon gras revient aussi là couleur chère à Bonnat. Et cette nouveauté nous rajeunit de trente ans, alors que les rapins chantaient :

Bonnat, tu peins si bien les redingotes
Couleur de bottes
Sur fond caca...

— Vous charriez un peu, proteste mon interlocutrice! Et que faites-vous des Gromaire, des Dufresne, des Goërg, d'Alix et de tant d'autres?

— Gromaire, je ne vous le cache pas, eut à ses débuts toutes mes sympathies. Ses formes sculpturales jaillissaient avec une force quasi élémentaire et se massaient dans des compositions d'un rythme spontané. Il avait la fougue d'un jeune Flamand. Il mêlait la saveur des peintres du Nord, dont il gardait le souvenir le plus frais, à de très réelles qualités plastiques. Certes, des toiles comme la *Loterie*, *le Repas paysan* et certains nus de cet artiste ont de l'éloquence dans leur brutalité et elles effacent, par leur caractère éruptif, toutes ses dernières productions. Aujourd'hui, c'est le système qui apparaît chez lui, système bien tributaire des Nègres. Gromaire est désormais le prisonnier d'une formule. Sa recherche du volume pour le volume aboutit à un type de tableau qui, par l'absence de toute enveloppe, ressemble, plutôt qu'à une surface donnant l'illusion de l'espace, à un bas-relief recouvert d'une couleur monochrome ou d'une polychromie assez commune. Ses peintures sont pesantes et manquent d'intensité. Lui qui aime Seurat devrait comprendre que, sans la lumière, on ne peut définir

les volumes, et que seule sa vibration, et non pas un papillotage de couleurs juxtaposées, donne de la profondeur à la surface et situe les formes dans l'espace, au lieu de les plaquer sur la toile. Le sens de la lumière, voilà le don qui distingue le vrai peintre de celui qui fabrique seulement les formes d'un tableau. Ce sens fait défaut à beaucoup de jeunes qui admirent par-dessus tout les visions de Rouault, triturées en différentes matières. Mais chez ce dernier, une lumière savante équilibre les déformations tourmentées où se dissimule une armature toute classique.

Les défauts de Gromaire sont également ceux de son ami Goërg. Mais celui-ci voit mince ce que l'autre voit gros. On pourrait prendre les compositions maniérées et morbides de Goërg pour des parodies de Goya. Elles ne manquent pas d'esprit; toutefois, cet artiste utilisera mieux ses dons comme illustrateur. Je le vois distribuant harmonieusement les blancs et les noirs avec le burin du graveur plutôt qu'avec le pinceau d'un bon coloriste. Par contre, un Alix se rapproche davantage de la manière athlétique d'un Gromaire. Ce peintre aime l'hyperbole; il se plaît aux exagérations romantiques, et inscrit telle forte expression de Daumier ou telle forme puissante de Courbet dans des ordonnances toutes décoratives dont la saveur s'agrémente parfois d'une assez belle matière.

Tous ces costauds de la palette firent partie de la bande Le Fauconnier, qui comptait aussi parmi ses adhérents le Hollandais Conrad Kikert et le Polonais Makowski. Maintenant, l'on ne voit plus que la barbe flamboyante de Le Fauconnier, et sa peinture boueuse de cubiste assagi réjouit les cœurs bataves. De son côté, Robert Delaunay, un « athlète » également, voulait avant la guerre faire « peter » les baraques des Indépendants avec ses « orphiques » *Tours Eiffel*, ses *Trois Grâces de Paris*, ses *Joueurs de football*. Aujourd'hui, c'est sa femme qui applique les nouveautés « simultanées » d'antan aux chiffons pour couturiers.

Mais, depuis l'armistice, nous avons vu apparaître, en grande pompe, un néo-romantique, applaudi d'abord par tous les « copains », ensuite par le gros public. C'est Charles Dufresne. Nous l'avions connu, avant 1914, trimant, en pauvre orientaliste, sur de grandes machines assez innocentes où il n'osait pas encore froisser les visiteurs des Salons annuels par des audaces qu'aurait pu se permettre un Delacroix, sinon un Gauguin. Mais il n'a pas tardé à trouver son filon. Le public était mûr pour accepter toutes les outrances. Ce n'était plus, a dit un peintre non sans esprit, l'artiste qui épatait les bourgeois, mais le bourgeois qui prétendait à son tour épater l'artiste! Seuls le marchand de Dufresne et quelques froussards de ses amis furent terrifiés par la métamorphose de ce nouveau révolutionnaire... L'un d'eux poussa même son indignation jusqu'à s'écrier : « On n'attrape pas la ch..... p.... à quarante ans ». Bien qu'ayant fait une salade russe du Fauvisme, du Cubisme et du Post-Cubisme, Charles Dufresne s'est révélé comme un des mieux doués pour la grande composition décorative. Il affectionne autant les vignettes des almanachs romantiques, l'imagerie populaire, voire les tapis vulgaires vendus par les sidis que l'art majestueux d'un Delacroix ou d'un Véronèse. Il lâche la bride à son imagination abondante; il fond réminiscences et hallucinations, invente de somptueux décors pour ses spectacles fantastiques, cadence les attitudes de leurs figurants, et revêt ses affabulations poétiques d'un charme tout ensemble inattendu et familier. Il y a dans cet art l'âme d'un enfant qui croit aux contes de fées, qui attend les belles histoires de son papa revenu d'Afrique, qui s'imagine les aventures les plus extraordinaires; et tout ce monde de fantaisie se pare des plus riches effets d'une palette merveilleusement accordée. A ses nombreux admirateurs qui le comparent à Delacroix, Dufresne répond modestement: « Oui, un Delacroix du Marché aux puces! » Ne retrouve-t-on point d'ailleurs, dans ses fauves, comme dans ses études si expres-

sives de portraits et de bustes féminins, outre les conquêtes des coloristes modernes, les tons rauques de Barye ou le scintillement de la matière précieuse chez un Diaz ou un Monticelli? Ce néo-romantique est décidément de bonne race.

Le Romantisme nous revient aussi avec Segonzac. Mais ici, c'est le grand dessinateur qui va doter la peinture d'aujourd'hui d'une robuste sensualité. Il ressuscite cette écriture vivante et impétueuse des formes qu'illustrèrent, après Delacroix et Daumier, Degas, Lautrec, Rodin... Segonzac établit les volumes en accusant les masses par une armature de lignes asymétriques; il brise la fluidité des courbes élégantes pour mieux accentuer les rapports; il rompt le rythme pour intensifier les reliefs; il varie et contraste les inflexions pour donner du mouvement à ses structures vigoureuses. Son trait est d'une objectivité expressive, et dessine une réalité tout intérieure avec autant de justesse que d'acuité. Les saillies de son modelé nerveux ont beaucoup de force, mais se détachent des fonds opaques par un ingénieux artifice. Il procède comme un émailleur, en graduant l'éclairage de ses empâtements denses et rugueux, auxquels une tonalité grave prête des profondes sonorités. Un autre Prince Noir apparenté à Segonzac, Bouche, excelle, avec moins de virtuosité peut-être, dans l'emploi de cette matière épaisse qui, chez lui, devient tout à fait boueuse. Par contre, ses surfaces donnent mieux l'impression de la profondeur; et ses harmonies sommaires, avec leurs gammes de noirs et de gris ternes, affirment cette lumière avare qui enveloppe sa peinture d'un charme étrange. Ils sont tous deux naturels, tous deux ont une saine rusticité. Mais le talent de Segonzac est plus brillant; et ce peintre dominera la génération d'après-guerre par le sens qu'il a des belles formes. Robuste et voluptueux dans ses chairs de femmes, il est, dans ses paysages, le poète ému de la glèbe. Là, sa riche pâte précise la fermeté des éléments d'où n'est pas exclue une certaine tendresse; et

cette palette terreuse, par juxtaposition de touches véhémentes, est au service d'un sentiment grave et frémissant de la nature.

La même solidité se révèle dans ses natures-mortes d'une familiarité paysanne, où la lumière s'accroche aux reliefs plantureux des objets et crée cette intimité du détail qui fut chère aux peintres de 1830. Nous acceptons — pour reprendre le mot de Baudelaire — la fatalité d'un talent comme Segonzac; néanmoins, celui-ci a fait naître une Ecole qui ne se plaît qu'aux empâtements d'une matière grasse, mais ignorant la lumière : c'est en somme le retour à la triste peinture du trompe-l'œil, que la joie débordante des impressionistes avait bannie. Or, la lumière seule confère la vie à l'œuvre d'art, intensifie l'atmosphère du tableau et enveloppe les formes d'autant de vérité que de mystère. Ceci est aussi vrai pour la sculpture que pour la peinture. Rodin a stigmatisé, chez les sculpteurs contemporains, la méconnaissance de l'action transformatrice de la lumière. Sans quoi tout n'est qu'artifice, illusion d'optique, construction mécanique ou formes plaquées. La lumière, considérée comme l'âme du tableau, persiste chez tous les peintres de la génération des Fauves, depuis Matisse, Derain, voire de moins célèbres, tels : Puy, Manguin, Linaret — ce génial précurseur — mort trop jeune, jusqu'aux amis distingués de ce dernier : Kayser, Léopold-Lévy, Verger-Sarrat, et à ces sensibles interprètes de la réalité objective, comme Pequin, Mainssieux, Guindet, Lotiron, Frélaut, Chabaud et un Jean Marchand, dont le provincialisme austère dissimule un art intime et savant, jusqu'aux plus anciens, comme Suzanne Valadon, Roussel, Laprade, Charles Guérin, Dufrenoy, Lacoste. Un jour, un marchand de tableaux reprochait à l'un de ces nouveaux venus, qui excellent dans la sobriété de la composition classique, la matière trop mince de ses paysages et de trop sacrifier la couleur à la lumière, tout en ajoutant que la Provence peinte par lui était archi-vraie. Il s'attira cette réponse : « Tintoret disait

qu'on peut acheter les couleurs chez le marchand, mais non pas la lumière, qui ne participe que de l'esprit. » Une telle réplique rappela au négociant ce mot du fameux peintre académique Carolus Duran sur Corot : « Corot, ce n'est pas de la peinture, ce n'est que de la lumière. » Carolus Duran, dont les tableaux « sentaient la peinture » (terme péjoratif pour définir la mauvaise peinture), ne pouvait mieux, ni plus profondément caractériser l'art de Corot.

Les amis les plus proches de Segonzac, tels que Luc-Albert Moreau et Boussingault, font aussi de la peinture très étoffée. Un Luc-Albert Moreau accuse même son contact avec la nature par une morne sévérité. Le mérite de ces deux peintres est de ressusciter la lithographie romantique. Les impétuosités du crayon de Daumier sont appliquées par Moreau avec intelligence et passion pour illustrer *L'Amour vénal* de ce réaliste aigu qu'est Francis Carco, ou pour interpréter les types burlesques des music-halls, sinon la galerie équivoque des boîtes nocturnes. Les hardiesses et la fermeté de son dessin traduisent avec esprit les mœurs et les élégances perverses. La vénerie a trouvé en Boussingault un narrateur racé, cursif, qui conduit, non sans une grande virtuosité, le crayon lithographique. Mais celui qui promettait le plus, ce fut de La Fresnaye, mort prématurément. L'œuvre qu'il a laissée témoigne d'un des plus beaux tempéraments de peintre et d'une des plus fines intelligences de dessinateur qui soient. Talent substantiel, il entretenait des coquetteries avec le Cubisme. Il décomposait des formes en facettes où subsistait pourtant la vision d'un naturaliste pénétrant. Sa palette fut une des plus nourries et des plus variées. Et lui qu'épatait surtout Picasso s'est montré, par la production exaspérée de ses dernières années, un dessinateur d'une intensité et d'une noblesse de style dignes des meilleurs maîtres. Aux expressions abstraites il voulut substituer un art plus humain et d'une poésie tout objective. Les quelques peintures et les nombreux dessins d'après-guerre de La Fresnaye donnent

de l'autorité à cette nouvelle tendance qui doit réaliser les aspirations d'une esthétique plus saine, qui ne voudra plus étonner par des jeux de géomètres, mais qui mettra toute la science au service de la beauté sensible.

... Mais une main s'est posée sur mon épaule et j'entends une voix connue :

— As-tu fini de nous barber avec tes boniments sur la peinture?

C'était un sympathique « broco » de mes amis, connaisseur plus averti que tel magnat du commerce des tableaux.

— Allons, viens, je t'enlève! On va dîner et je t'expliquerai mon *business*... Tu sais que je travaille, moi aussi, dans la « dingomanie » moderne. J'ai pour client un vieux gaga qui, dans le temps, m'achetait des rossignols à tour de bras et qui, depuis dix ans, ne pige plus que les trucs de cette jeune peinture débraillée... Mais ça, c'est ton rayon... Tu pourras me tuyauter là-dessus. Je lui ai bien fourni des Derains, des Utrillos, des Segonzacs... Quand il en a eu marre, il me les a refilés avec bénef, en disant : « Ça, c'est bon pour votre magasin d'antiquités... » Puis, je l'ai approvisionné en mochetés de Rouault. J'ai même gardé, pour ma collection, une de ces horribles gonzesses... C'est puissant, tu sais!... Moi, ça ne me déplaît pas du tout, cette cruauté de formes!... Mais il s'est fatigué des Rouaults à leur tour, bons à ses yeux pour illustrer un mélo de l'Ambigu... Il ne voulait même plus de Soutines dont les beautés déclassées lui donnaient la nausée, ni de cette peinture primaire de gnafs et de marchands de frites, où il ne voyait, en bon bourgeois, que le lyrisme de la mistoufle...

» Puis, il a fini par trouver « malabare » l'imagerie décorative de Dufresne et les fillettes nues de Pascin, d'une polissonnerie trop provocante pour son âge... J'ai alors vendu à mon vieux zigue des devinettes cubistes... Mais il a déchiffré Picasso plus vite que moi... « Je croyais, m'a-t-il

avoué, distinguer dans ces spéculations un système scientifique, sinon philosophique ; mais j'ai dû reconnaître en Picasso un fantaisiste arbitraire qui se masturbe la cervelle pour fabriquer des mystères qui n'en sont pas ou qui n'ont de prestige que sur les simples d'esprit... Et, remarquez-le bien, quand les cubistes se mettent à peindre comme tout le monde, ou ça n'a rien d'extraordinaire — voyez Braque — ou c'est tout simplement lamentable, comme chez Juan Gris. » Et puis, regarde un peu ce qu'il a vu dans ce journal sur un surréaliste boche!

Et je lis :

Est-il possible de créer un art émouvant en juxtaposant des images qui s'évoquent les unes les autres, sans lien raisonnable, au gré d'une rêverie indolente ou d'une divagation subtile?...

— Hein! Qu'en dis-tu ?... Et ça :

D'abord une extraordinaire maîtrise dans la simple représentation de la modeste et vraie réalité ; quelques dessins pour une histoire naturelle sont des documents anatomiques d'une saisissante et puissante majesté ; un œil, un cheval, un oiseau... Et puis et surtout, des qualités de plasticien pur, dont la rareté raffinée se révèle avec éclat jusque dans des associations de matières curieuses ; papiers, lièges et verroteries; associations imprévues, certes, mais dont l'harmonie porte avec une extrême vigueur (1).

— J'ai déniché, aujourd'hui, pour mon type deux spécimens de ces fadaises vagissantes ; mais il ne les a pas trouvés d'une folie assez spontanée !... Ça sortait, disait-il, du désordre d'un esprit trop roublard. Il veut maintenant des productions de fous authentiques, qui traduisent plus directement les excitations et les troubles mentaux. Rien, d'après lui, de plus impulsif, de plus exalté que les bizarreries dessinées, peintes ou sculptées par les enfermés de Charenton et de Villejuif. Il ne trouve plus que chez les aliénés les synthèses pures, comme il dit, les formes vierges,

(1) Extraits d'un article paru dans *Paris-Midi.*

qui l'emballent autant que l'art nègre et les gaucheries archaïques.

» Au fait, peux-tu m'indiquer, toi, où l'on se procure des dessins de fous ?... Ils ne sont pas encore à la mode ; et, avant qu'ils ne soient cotés par les margoulins, peut-être en dégoterait-on chez quelque toubib ou infirmier des asiles. Vois-tu, mon poteau, je crois qu'il y a du pèse à gagner avec l' « Art en folie » !

ADOLPHE BASLER.

SUR LE QUAI WILSON [1]

—

IX

Le scandale soulevé par la mort de Rocco-Montès fut énorme, tant dans le monde de la S. D. N., auquel il avait réussi à s'incorporer, que parmi les banquiers touchés par sa débâcle, les fournisseurs impayés et les membres de la société genevoise et cosmopolite qui s'étaient liés avec le couple.

D'abord Morchaud fut si bien assommé par la tragédie, si bouleversé, si inquiet de se voir compromis, qu'il en oublia presque son chagrin personnel. Une idée l'habitait impitoyablement, le terrifiait : étant donné sa situation officielle, c'était tout le Palais du Quai Wilson, toute la dignité de l'Œuvre à laquelle il avait consacré sa vie qu'il avait engagés dans cette aventure. Quelle aubaine pour les folliculaires, les adversaires, les détracteurs de tous les partis, pour les sceptiques et les mécontents à l'affût des tares, des imperfections de cette grande entreprise, et qui cherchaient au microscope les germes morbides de l'institution ! Il voyait, il entendait déjà le thème... Il aurait pu écrire l'article... : « Voilà donc la vie privée des réformateurs du monde ! Ils prétendent apporter aux hommes une morale nouvelle dont ils formulent les obligations et les règles entre les bras des grandes aventurières internationales ! Tripotages financiers, prostitution, tels sont les dessous de cet organisme auquel on confie la destinée des nations ! Les peuples payent — et cher — des fonctionnaires qui, pour

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 665, 666, 667 et 668.

assurer leur bonheur, commencent par s'occuper fortement du leur et le trouvent dans la noce et le dévergondage. Société des Nations! Force idéale qui se dresse sur le monde, mais dont la lumière émane des boudoirs des grandes grues et des cabinets de toilette des grandes putains! »

Il se reprochait amèrement, avec une rude sévérité pour lui-même, l'imprudence de sa conduite, l'ignominie de ses amours. Et, s'attendant à être appelé dans le cabinet de Sir Eric Drummond, il se préparait à un acte de contrition, à se mortifier et à se frapper la poitrine.

Mais, assez rapidement, Morchaud se rendit compte que le scandale, pour réel qu'il fût, avait ce caractère ouaté, étouffé, mystérieux, qu'ont toujours à Genève les scandales qui affectent « la Haute ». On en parlait, mais avec précaution, entre soi, sans permettre au grand public de s'emparer des détails de l'affaire. On assourdissait les bruits, on diluait les échos, on atténuait la gravité... Bref, rapidement, en quelques heures, l'événement fut enfermé dans les limites d'un cercle d'initiés, dans un monde clos et étanche. Rassuré, étonné que cette lamentable affaire mît même une sorte d'auréole trouble autour de son front, Morchaud put s'informer discrètement, avec une circonspection et une prudence redoublées, de Mme Rocco-Montès.

Personne au monde ne savait ce qu'elle était devenue. Elle n'avait plus reparu chez elle depuis la minute où elle avait quitté son domicile en auto, aux côtés de son mari, pour se rendre au Châlet russe. On ne l'avait revue nulle part. Après le suicide, dans le tohu-bohu de l'événement, elle avait sauté dans son Hispano-Suiza, l'avait arrêtée au coin du quai et de la rue du Mont-Blanc et là, remontant peut-être vers la gare, elle s'était enfoncée dans la nuit, dans la vie, dans l'inconnu...

Morchaud fut à la fois atterré et soulagé par cette disparition. Pour rien au monde, il n'aurait osé se rap-

peler, même dans le silence de sa conscience, la cynique pensée qui avait, une seconde, terrifié son cerveau devant la table maculée de sang du restaurant, devant le cadavre vidé et flasque. Mais il savait bien pourtant qu'affolé, il avait eu l'ignominie de se dire immédiatement : « J'ai maintenant Mme Rocco-Montès sur les bras pour toujours! »

Quel dégoût de lui-même à ce souvenir! Comme il scrutait avec honte la nature de sa passion quand cette phrase chantait, implacable, en lui, et qu'en même temps il constatait qu'il aimait pourtant encore profondément, sincèrement, la fugitive!

Aussitôt que furent dissipées ses appréhensions et ses inquiétudes, il se retrouva devant la seule réalité d'un grand amour écroulé... Ce tête-à-tête fut atroce par sa brutalité et par ses contradictions. Bien qu'il cherchât à l'innocenter, à diminuer ses responsabilités, à relever son rôle, à lui trouver des excuses, il n'eût voulu pour rien au monde que Magda reparût, ramenant avec elle les complications, l'odeur de boue, les turpitudes. Mais son sentiment de délivrance et d'apaisement était le prix d'une rude souffrance.

Ah! il avait bien prévu, le soir atroce où elle lui avait mis le marché en main, que tout, sans elle, serait néant et désolation : le cabinet où elle ne viendrait plus, la chambre où elle ne l'aimerait plus, la ville où elle ne serait plus! La torture de chaque minute était encore plus lourde qu'il ne l'avait imaginé. Les choses, de quelque côté qu'il se réfugiât, étaient encore si imprégnées d'elle, de son fantôme, de sa grâce, de son parfum! Il la retrouvait toujours, sans pouvoir la fuir, au fond de ses nerfs et de son cœur, de son désir et de ses attentes! Il la retrouvait partout, lascive ou aimante, chaste ou perverse. Elle passait, insaisissable, dans une lumière, dans le miroitement du lac, dans la mélodie d'une vieille rue, dans le cri aigu d'une mouette, dans l'odeur d'un tilleul,

dans l'éclat d'un bijou, dans le charme du quai fleuri... Pas un coin, citadin ou campagnard, de cette terre où ils eussent passé ensemble, pas un coin donc où il ne la revît, tout en se déchirant lui-même à se répéter qu'il ne la reverrait plus nulle part.

Dès le lendemain du drame, quelques minutes après qu'elle l'eut appris, il avait reçu la visite d'Elisabeth, venue, en apparence, le plus naturellement du monde, l'entretenir de ses projets et de vingt autres choses. Il l'avait reçue avec autant de calme et de détachement qu'il lui était possible d'en affecter, mais il avait éprouvé un bizarre malaise de rancœur mêlé d'une secrète joie, quand il avait vu passer, sans qu'il se leurrât, une lueur de triomphe dans les yeux de Mlle Waltaire. Il fallait qu'elle l'aimât profondément pour avoir calculé aussi vite que, débarrassée de sa sérieuse rivale, elle aurait désormais partie rapidement gagnée.

Morchaud, épuisé par les émotions, par la véhémence des sentiments contradictoires qui bataillaient sans trêve en lui, par le rude labeur aussi qu'il avait fourni antérieurement, se décida à demander un bref congé. Il éprouvait le besoin urgent d'aller se retremper, ne fût-ce que quelques heures, dans l'air parisien, de reprendre contact avec les hommes de son parti. Il espérait retrouver là-bas, rue de Valois ou ailleurs, de quoi fortifier sa foi vacillante, de quoi consolider sa religion ébranlée. Qu'il retrouvât l'exaltation pure et intacte d'août 1924 et tout le reste serait balayé! Que pesaient les chagrins et les complications intimes devant la majesté de l'Idée!

Oui, son enthousiasme avait besoin d'être tonifié. Depuis le jour, qui lui paraissait maintenant lointain, où il débarquait à la gare de Cornavin, soulevé par la certitude inébranlable qu'une œuvre sacrée l'attendait, enfiévré par la venue prochaine du Protocole-Messie, l'ombre avait envahi bien des régions de son âme joyeuse, son élan avait souvent hésité. Il avait douté, souffert... Il

n'était plus possédé de cette croyance, la seule apaisante, qu'on ne discute pas. Il attendait un miracle de rajeunissement moral du bain de Jouvence qu'il allait prendre en se replongeant, même un court instant, dans les milieux de sa vraie patrie intellectuelle, où avaient grandi sa ferveur et son amour. Surtout, il avait sollicité à l'avance — et il était certain de l'obtenir — un entretien avec l'ancêtre de la politique radicale, avec le dernier survivant de la grande phalange de l'époque héroïque, avec le compagnon des Goblet, des Floquet... avec Jules Maison, le véritable père européen de la Société des Nations. Affaibli par l'âge, impotent, chargé d'honneurs et nimbé de la vénération quasi unanime, le Pontife, l'Apôtre était, aux yeux de tous, demeuré le détenteur incontesté de la parole, le Moïse de la Paix.

Et ce n'était pas vers lui seulement, ni vers ses chefs et compagnons de lutte que tendait ardemment le désir du cœur blessé et de l'esprit malade de Morchaud : obstinément, depuis presque dix mois, suivant un rythme de plus en plus long, mais jamais interrompu, sa pensée avait cherché à percer le mystère de la résignation d'abord, puis du silence d'Arlette. Ah ! ce petit appartement de la rue du Helder ! En dépit des jouissances violentes de ses amours tumultueuses ou des raffinements plus doux de ses fiançailles muettes, combien de fois en avait-il regretté l'intimité familière, le décor calme, l'affection paisible ! Maintenant, de toutes ses forces, de tout son désarroi, il désirait savoir si cet asile lui était à jamais fermé. Il n'attendait, certes, pas grand réconfort de ce retour au nid puisque son habitante avait spontanément brisé leurs relations et volontairement disparu de sa vie. Mais peut-être, quand même... Arlette n'avait aucune raison, en tous cas, étant donné qu'ils s'étaient séparés proprement, sans rancœur et sans haine, de lui refuser au moins un entretien, l'aumône d'une heure en tête-à-tête. Le logis de son ancien bonheur lui apparais-

sait comme un paradis de détente délicieuse. Il escomptait que le sourire résigné de son ancienne maîtresse, ses bons yeux un peu pitoyables, apaiseraient ses nerfs excédés et que la vue seule de cette créature sauvée par lui, arrachée par lui à l'ordure, lui redonnerait dans son idéal et en lui-même une confiance qui douloureusement se désagrégeait.

Et puis, Duvillier était revenu d'Amérique! Il lui avait adressé depuis son retour de nombreux appels. Tenu à son usine, il trépidait de retrouver le compagnon de son enfance et de confronter le point d'évolution de leurs deux cerveaux après leurs excursions dans des mondes si différents. Morchaud, qui connaissait la lucidité et la précision de la pensée de son vieil ami, savait bien le profit qu'il retirerait d'un long tête-à-tête avec elle : elle éclairerait l'obscurité qui envahissait maintenant l'éclat de ses convictions et de ses principes, qui en dévorait les contours, qui ruinait les positions intellectuelles et morales sur lesquelles il s'était longtemps cru définitivement établi. Rien ne pouvait le mettre au clair avec lui-même comme de tendre son esprit, d'en passer au crible les arguments, d'en surveiller les élans, d'en contrôler les raisonnements, pour tenir tête à la logique puissante, mathématique, pratique, de l'ingénieur.

— Pourtant, ajouta Sir Eric Drummond en souhaitant bon voyage à son collaborateur, ne vous attardez pas à Paris plus longtemps que la semaine. Il y un gros travail pour préparer le Conseil et l'Assemblée de septembre, et le temps file...

Et, ensemble, ils passèrent en revue les questions qui allaient être inscrites à l'ordre du jour et dont Morchaud aurait à préparer les dossiers dès son retour :

— Enterrement définitif du Protocole, prononça Drummond d'une voix assez indifférente mais qui fit tressaillir le jeune homme en lui révélant quelles souffrances sur-

gissaient encore en lui à l'évocation de ce grand rêve mort...

Drummond continua, consultant un mémorandum :

— Les minorités bulgares en Grèce, la gendarmerie de la Sarre, le droit d'investigation de la S. D. N... Naturellement, tous les embêtements habituels à propos de Dantzig... Puis la propriété scientifique, le rapport du comité économique, le rapport de la Commission des Contrôles, bien d'autres choses encore... et surtout cette assommante affaire du Vilayet de Mossoul. On n'épuisera pas, évidemment, toute la liste, mais il faut que tout soit prêt quand même...

Et, en dépit de sa parfaite correction, tout le vieil instinct britannique de conquête se réveillant soudain dans le son de la voix, dans le regard des yeux, le Secrétaire général ajouta :

— On parlera en tout cas de Mossoul.

En débarquant à Paris, Morchaud sauta dans un taxi et se fit conduire au coin du boulevard et de la rue du Helder. Sa valise à la main, gêné, surtout ému de se retrouver étranger dans son ancien quartier, il marcha le long du trottoir vis-à-vis la boutique, pour mieux l'apercevoir de loin. Maintenant, il ne savait plus bien ce qu'il venait faire là. Pourquoi, malgré le silence obstiné d'Arlette, s'avançait-il vers sa demeure comme s'il rentrait chez lui? Espérait-il donc, lui qui avait déserté leur amour tranquille pour courir la grande aventure des idées, espérait-il donc se réinstaller tout naturellement pour quelques heures et parce que cela lui plaisait, dans les meubles, dans le cœur, dans le lit de son ancienne maîtresse?

Une seconde, il lui sembla presque, tant il le souhaitait, pouvoir se bercer de cette illusion : ce chemin lui était si familier! Il en reconnaissait chaque pas! Il l'avait si souvent suivi, au sortir des batailles épuisantes de la politique, allant vers le tiède refuge!

Il s'arrêta. Il était bien en face de la boutique... Il en était certain... Et pourtant il ne la reconnaissait plus : elle était repeinte, transformée, changée en magasin de fleurs. Il leva les yeux sur les deux fenêtres de l'entresol. Des stores brodés voilaient les fenêtres, qu'il n'y avait jamais vus. Il entra chez la fleuriste, s'informa... La jeune fille ne savait rien de la précédente locataire.

Morchaud resta planté sur le trottoir, étourdi, désemparé par ce coup. Cependant, il l'avait prévu, il s'y était préparé, mais en gardant l'impossible espoir qu'il ne le frapperait pas. Il était accouru là avec l'idée étrange que le drame sanglant dont il tremblait encore, dont son esprit était encore hanté et qui avait soudain vidé son existence de la passion qui la remplissait, lui donnait droit à une sorte de compensation sentimentale et, en tous cas, obligeait Arlette à lui dispenser l'oubli et l'absolution. Voici que ses yeux se remplissaient brusquement, une fois de plus, en même temps que des nuances dorées de ce matin léger de printemps, du décor du Châlet russe, du corps écroulé de M. Rocco-Montès, de sa maîtresse hébétée, de son visage troublant, envahi par de grands cernes mauves, de sa beauté qu'il contemplait pour la dernière fois! Et Arlette n'était pas là pour l'accueillir au sortir de cet épouvantable cauchemar, pour le consoler, pour prendre sa tête tourmentée entre ses bras, contre sa poitrine! Pourquoi, pourquoi?

Pourtant — et dans son égoïsme monstrueux, il ne se souvenait plus qu'il était seul coupable d'avoir déserté le bonheur — ils avaient été heureux là, dans ces deux humbles pièces, aujourd'hui livrées à l'indifférence d'hôtes nouveaux! Il se rappelait des soirées chaudes, des dimanches de flânerie et d'intimité au milieu du Paris d'août brûlant et désert!

Quand il se reprit, il chargea sa valise sur un taxi et se fit conduire à l'hôtel du Louvre. Puis il demanda au téléphone l'appartement de Duvillier. Il savait bien que

son ami, occupé toute la journée à son usine de Creil, n'était pas chez lui. Par dépêche, ils n'avaient pris rendez-vous que pour le soir au restaurant — mais il avait, ne sachant où il descendrait, fait adresser son courrier et ses rendez-vous à son domicile. Le domestique lui annonça, en effet, qu'un pneumatique était arrivé à son nom. Il l'envoya chercher par un chasseur : Maison l'invitait à déjeuner. Il se sentit tout heureux d'avoir devant lui le temps de se reposer, de s'installer, de se ressaisir, de se baigner...

Le grand vieillard le reçut affectueusement dans un cabinet de travail immense, encombré par plus d'un demi-siècle de livres et de papiers. Il occupait un vieil appartement de la rue de Seine et sa silhouette puissante, courbée, déjà assez antique pour qu'elle s'incorporât à n'importe quel style du passé, était en harmonie parfaite avec les hauts lambris, les belles boiseries et les larges fenêtres. Cette noblesse somptueuse était hantée par des présences féminines invisibles qui circulaient alentour, par des frôlements d'étoffes, des bouffées de parfums.

La conversation, arrosée d'un authentique Porto, débuta par des généralités anodines sur l'état de l'Europe, sur la politique intérieure. Bien qu'il ne reniât rien de son ancien radicalisme, l'âge, sa haute situation, le soin qu'il avait pris de ne jamais s'engager à fond dans aucune crise grave, les idéaux assez vagues et assez larges auxquels il avait, depuis vingt ans, consacré exclusivement son activité, lui avaient conféré une place à part dans la République, au-dessus des partis.

— Cher ami, que se passe-t-il à Genève?... demanda-t-il enfin.

Morchaud fut abasourdi par cette question, encore qu'il ne fût venu que pour la traiter. Allait-il débonder son cœur, laisser couler son amertume? Allait-il révéler les vices mortels de l'œuvre à laquelle le vieil homme avait attaché sa vie? Allait-il saper de ses doutes désolés

la foi de ce lutteur à son crépuscule? Malgré tout, cette tête pâle et presque déjà fantômale était le sanctuaire de l'orthodoxie qu'il allait apostasier... Comment le jugerait ce grand-prêtre, et, après lui, la foule des fidèles?

Très fin, habitué à lire dans les âmes, Maison comprit l'hésitation, l'embarras de son hôte et, quand trois jeunes femmes radieuses l'eurent installé à table, bien calé dans un fauteuil, une couverture autour des jambes, une autre sur les épaules, il répondit lui-même à sa question, sans s'obstiner à la poser de nouveau :

— Voyez-vous, cher monsieur, j'ai des raisons... naturelles d'être indulgent pour le grand groupement humain auquel nous avons l'honneur d'appartenir. Au mois de septembre prochain, j'espère encore pouvoir lui consacrer mon ultime effort... C'est le vœu suprême de ma vie épuisée et ce sera mon dernier voyage. Je rendrais un mauvais service à la Société des Nations qui est un peu ma fille, en dissimulant la vérité à un de ceux qui peuvent le plus utilement la servir. Mon enfant s'étiole, je le sais, je le sens, dans l'air politique qu'on lui fait respirer. Ses poumons, faiblement constitués, étaient faits pour une autre atmosphère. On a voulu l'élever selon les mêmes méthodes dont on s'était servi pour éduquer la diplomatie d'avant-guerre, loin de la stricte loyauté, de la franchise intransigeante, de la vérité absolue. Pourquoi se le dissimuler? La Société des Nations est aujourd'hui déchirée entre deux tendances, entre deux partis : le parti anglais et le parti français. C'est une lutte d'influence, un dessein occulte de se servir de l'organisme pour des fins personnelles, surtout à Londres... Oui, à Londres plus que chez nous... Nous n'avons fait que suivre... Nous avons été obligés de suivre pour nous défendre... Mais, avec notre idéalisme impénitent, et qui nous fait si souvent ressembler à Don Quichotte, nous n'aurions jamais commencé si les fonctionnaires centenaires du Foreign-Office n'avaient pas vu dans le Covenant un nouvel instrument

de leur politique!... Joseph, versez donc du Volnay à monsieur et repassez-lui de la daube... Ce fut la grande erreur du Bloc National de se désintéresser plus ou moins complètement, plus ou moins ouvertement de la Société des Nations. L'Angleterre, trouvant le champ libre pendant quatre ans, mena naturellement à Genève une politique active... Vous vous souvenez, bien que vous n'ayez pas été mêlé effectivement à cette époque aux séances du Conseil, de l'Assemblée ni aux intrigues de coulisses... On a assez souvent déploré ce fait dans nos congrès!... C'est le grand honneur du Cartel et de M. Herriot d'avoir redressé cette lamentable situation, d'avoir remis la France à sa place dans ce haut conseil! Mais, ne vous y trompez pas : quand ils se rendaient à Genève, pour se jeter publiquement dans les bras de la délégation française, devant l'autel du Protocole, les Anglais étaient parfaitement décidés à torpiller dans l'ombre le projet Herriot-Macdonald qu'ils allaient voter. C'était le baiser Lamourette. Et même je me suis souvent demandé si M. Macdonald n'était pas complice de ce double jeu! Cela vous étonne et vous paraît invraisemblable? Je me souviens pourtant qu'au moment du vote final, lord Parmoor, membre de la délégation dont M. Macdonald, Premier d'Angleterre, était le chef, annonça en une phrase qui stupéfia tous ceux qui en saisirent au vol la portée, qu'il ferait tous ses efforts pour convaincre son Gouvernement de défendre le Protocole devant les Communes. Et c'était le Président de ce même Gouvernement qui avait, avec M. Herriot, tenu le Protocole sur les fonds baptismaux... La politique joue un trop grand rôle à la Réformation et surtout les événements de la politique intérieure de chaque pays y ont des réactions trop profondes et trop fréquentes.

Le vieillard se tut, mangeant en silence. Puis il poussa un soupir :

— Ah! nous sommes loin du grand élan spontané et sincère d'esprit nouveau qu'exigeait le Pacte!

Il réfléchit encore :

— Sans doute, continua-t-il, arrivera-t-on à conclure un traité de sécurité entre la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique. Nous marchons à grands pas vers cette solution, j'en ai la joyeuse certitude. — Mais, quel échec pour la Société des Nations si ce traité est discuté, négocié et paraphé en dehors d'elle, au cours de négociations spéciales! Et Dieu sait encore quelles difficultés l'admission de l'Allemagne — conséquence logique de ce traité — soulèvera! Sans doute, c'est bien de l'esprit de Genève que sortira finalement la Paix, mais à travers quels détours!

Sur le thème de cette mélancolique prosopopée, la conversation rebondit du rôti au dessert, du dessert au café, jusqu'à l'heure de la séparation.

Morchaud se replongea, désemparé, dans le fleuve humain des trottoirs. Cette conversation, la blessure du matin avaient abattu la dernière digue que sa volonté opposait péniblement, depuis quelques mois, au doute, au désespoir, au reniement, à la catastrophe.

La seule chaleur qui le réchauffât encore en cette lugubre journée, c'était la perspective du rendez-vous qu'il avait avec Duvillier. Ils devaient se retrouver à 19 h. 30 dans un des petits salons du vieux restaurant parisien Baugé.

Un court passage dans les bureaux de la rue de Valois lui avait révélé qu'on s'y occupait de bien autre chose que de la Société des Nations! On y dressait la statistique définitive des voix obtenues aux élections municipales, on y préparait le scrutin cantonal... On y pointait le nom des Sénateurs qui voteraient certainement contre le rétablissement de l'ambassade du Vatican. Il ne s'attarda pas au milieu de ces travaux.

Las, déçu, désœuvré, Morchaud s'installa, une heure

avant le moment fixé, dans le cabinet qu'il avait fait réserver. Terrible solitude où, dans le silence, il considéra d'un œil morne, avec une lucidité qui le surprit, la lamentable épave qu'il était devenu et qu'il amenait à cette entrevue. Evidemment, Duvillier, qu'à ses lettres il avait senti en forme, très affermi dans ses conceptions utilitaires et plein d'ardeur combattive, venait à lui, brûlant de confronter leurs thèses et de provoquer son amical adversaire. Quelle résistance, quels arguments lui opposerait-il? Comment se défendrait sa foi hésitante? Que restait-il de l'ardeur, de l'enthousiasme qui le soulevait, quand, au buffet d'Orsay, à la veille du départ pour Genève, il dressait, en face du nationalisme menaçant de son ami, l'Humanité apaisée et fraternelle qui allait surgir de ses dossiers et de son Verbe!

Mais, dès après l'étreinte, quand Duvillier, mieux découplé, plus puissant de muscles que jamais, le tenant par les épaules, se jeta un peu en arrière pour considérer, après cette longue séparation, en quel état il retrouvait son « zèbre », il découvrit dans le regard de Morchaud les reflets de sa détresse. Il comprit à demi. Pourtant la joie de se sentir, après si longtemps, en tête-à-tête avec le compagnon de sa vie, ragaillardit un instant Morchaud. Puis la commande d'un bon menu, d'un vieux Chambertin, le replongea tout à fait dans cette atmosphère d'intimité à laquelle il était si sensible. Il s'informa d'abord d'Arlette, sur un ton qui émut Duvillier.

— Mon pauvre vieux, expliqua celui-ci, au vrai, je ne sais à peu près rien. Je l'ai revue une fois après ton départ. Puis, quinze jours après toi, on m'a expédié en Amérique...

Les deux amis se turent. L'homme des luttes physiques tira le premier l'éternelle philosophie de cette disparition :

— Que veux-tu... C'est assez mélancolique de semer

ainsi sur les routes de sa destinée des êtres avec qui on a tant vécu et sans lesquels on ne pouvait concevoir la vie... Il faut s'y faire. Il n'y a guère que le mariage qui vous affranchisse de ces tristesses!... Et encore!... Par le temps qui court...

Avec les premiers verres de Bourgogne s'épanouirent les souvenirs; on se donna des nouvelles des amis et des camarades, on échangea des idées générales. Les confidences amoureuses de Duvillier, assez simples, commencèrent à assombrir de nouveau Morchaud en le ramenant à la vision obsédante de Mme Rocco-Montès, dont il dut bien confier l'histoire à son ami. Celui-ci l'écouta attentivement jusqu'au bout.

— Tu t'étonnes que ta liaison ait fini aussi tragiquement! conclut-il. Pauvre Jean! Mais vous voyez donc tout dans le brouillard à la S. D. N.?... La vie comme les hommes! Voilà donc où mène l'idéalisme forcené : à tout travestir. Toi-même, en me parlant de ton ex-maîtresse et de son mari, tu viens de me brosser les plus beaux portraits d'aventuriers qu'on puisse rêver!... Alors?... Que voulais-tu qu'il arrivât? Et c'est très heureux que tu sois débarrassé de ce couple qui aurait pu te mener loin.

Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Il n'en est pas moins vrai que, n'étant ni un homme public ni un don Quichotte, je vais, dès demain matin parler à notre administrateur-délégué de ces terrains à pechblende du Batang. Il a des rapports étroits avec une des banques que tu m'as citées... Ça peut être très intéressant.

Morchaud, tout aux angoisses de son cœur, reprit, la voix un peu lasse :

— Le seul avantage de cette sinistre conclusion, c'est que j'ai maintenant le champ libre... Tu as probablement remarqué qu'en te contant mon aventure, je t'ai,

malgré moi, parlé presque autant que de Mme Rocco-Montès...

— De Mlle Waltaire... parfaitement. Et je me suis douté... Mon cher, j'aurais bien des choses à te dire à ce sujet. Mais c'est tout à fait inutile. Ce que je te raconterais et ce que tu me répondrais, relèvent de nos manières totalement différentes de concevoir le monde. Tu sais ce que je pense du problème des races... Et je sais ce que tu en penses toi-même. Nos points de vue sont absolument opposés. Je n'ai pas besoin de t'expliquer une fois de plus ce que je pense de la fraternité avec les Allemands ou avec ceux qui ont une ascendance allemande, comme Mlle Waltaire... Tu ne partages pas mes opinions, c'est ton droit. Donc, en faisant abstraction de nos idées personnelles, et en laissant de côté les origines de ta fiancée éventuelle, je te félicite de ce qui se prépare, mon vieux, et là... pas des félicitations sur une carte de visite, tu sais, mais avec un battement de cœur !...

Ce ne fut guère qu'à la fine champagne, qu'ils se précipitèrent, pour ainsi dire, sur le sujet essentiel et que chacun d'eux avait fait effort pour éviter depuis la première minute de leur rencontre. Duvillier avait vite deviné quelle tempête de souffrance il allait remuer en Morchaud. Il avait, depuis longtemps, lu son immense déception entre les lignes de ses lettres. Mais, bien qu'il l'aimât avec toute la loyauté de son âme, avec toute la profondeur de sa pensée, avec toute la véhémence de sa vie puissante, il ne pouvait pas, étant homme, se priver plus longtemps du triomphe qu'il tenait. En septembre de l'année précédente, la veille du départ de Morchaud, ne s'étaient-ils pas donné rendez-vous, expérience faite, pour remettre face à face leurs convictions? Or, son ami venait de passer neuf mois bien remplis au quai Wilson et lui sept mois pleins d'enseignements

dans un pays d'où l'on voit les choses d'Europe sous un autre angle qu'en Europe même.

Tout en chauffant la précieuse eau-de-vie entre ses mains jointes, il commença :

— Eh bien! Mon vieux Jean, et... là-bas qu'est-ce qui se passe? Tu te rappelles nos controverses, il y a bientôt un an... Où en es-tu de tes utopies?

Morchaud blêmit, ramené tout à coup devant les ruines de sa pensée. Mais déjà Duvillier, homme de décision qui ne s'attardait guère à méditer et ne laissait pas les autres s'attarder, poursuivait :

— J'aime mieux te prévenir que mon voyage aux Etats-Unis a confirmé mes idées... mais là, jusqu'à la gauche. Est-ce que de ton côté, ton stage à la S. D. N....

Il lut dans les yeux tristes de son ami et, pris de remords, il ajouta aussitôt :

— Tu ne m'en veux pas de te poser aussi brutalement la question? Mais, entre nous, la sincérité même cruelle...

Morchaud était envahi par cette espèce de lassitude de parler qui l'assommait souvent après une conversation longue et soutenue. Rien, pas même le souci de défendre ses plus chères idées, ne pouvait, à ces moments-là, tirer autre chose que quelques monosyllabes de son apathie.

Duvillier d'ailleurs se chargeait de continuer :

— Vu de là-bas, je t'assure que ton palais du quai Wilson n'est qu'une misérable bicoque. Les Américains, qui le considèrent en perspective, après maintes nuits passées à discuter, à examiner, à retourner des situations avec la lucidité de leurs cervaux d'hommes d'affaires, m'ont mieux fait comprendre la réalité de notre situation européenne. Nous en sommes tout simplement à la décomposition d'une civilisation épuisée. Mais qui dit « décomposition » dit aussi « réaction, lutte, combat ». La dissociation suppose de formidables batailles. Ce n'est pas avec un Covenant, avec des Assemblées et

des Conseils, des délégués et des fonctionnaires qu'on arrêtera cette gigantesque agonie. Peut-être un vaste effort de nouveauté, qui aurait rajeuni les formules surannées du travail, qui aurait discipliné les ambitions démesurées du capital, qui aurait maté les appétits des nouveaux maîtres agricoles, peut-être une dictature européenne de fer, exercée sur la création internationale comme elle s'exerce sur l'hygiène, sur les postes, sur la propriété littéraire, serait-elle parvenue à libérer la politique pure et à rendre aux peuples l'indépendance de leur expension! Mais ouat!... On ne s'est même pas donné la peine d'inventer... On s'est traîné avec délices dans l'ornière... Wilson, que la plus grande partie des Etats-Unis a désavoué, a tout bonnement repris le problème sous son éternelle forme diplomatique. Et, après lui, on a fait semblant de transformer un peu les méthodes, de modifier un peu les buts — on a repeint le bâtiment... et c'est tout.

Morchaud s'était un peu ranimé. La parole de Duvillier, comme une lame qui réveille une chair engourdie, fouillait son âme et l'excitait en la blessant. Dans cette conception pratique d'une vaste réforme sociale, brièvement résumée, il découvrait un horizon inexploré, des points de vue qu'il n'avait pas encore considérés. Il retrouva la faculté de parler :

— C'est une autre manière de considérer les choses répondit-il. Pour faire sortir la paix d'une rénovation de nos sociétés, d'un bouleversement complet de l'ordre établi, il eût fallu limiter l'action de la S. D. N. à l'Europe seule.

— Parbleu! C'est ce soir que tu t'en aperçois! Mais même en acceptant la S. D. N. telle qu'elle est, comme un simple instrument de super-diplomatie incapable d'autre chose que de politiquailler, il est clair qu'elle crèvera d'avoir voulu trop embrasser. Elle ne pouvait vivre que d'une vie limitée. Sous sa forme actuelle, avec

un corps énorme et des poings débiles, elle râle, tuée par cette disproportion de forces, par des difficultés insolubles et qui l'achèveront. Que deviendra-t-elle, par exemple, quand le conflit du Pacifique se réveillera — ce qui est inévitable, — et que le Japon jettera sa cause devant son tribunal?...

Et Duvillier, ricanant, fit, en conclusion :

— Oui, je sais bien, il y a La Haye pour camoufler les impuissances!

Morchaud essaya de se cabrer. Mais déjà, dans le cabinet du Conseiller National genevois, à la veille du vote définitif sur le Protocole, le Chinois, avec sa finesse de vieux diplomate, n'avait-il pas, comme Duvillier avec son sens pratique d'ingénieur, dressé le même spectre?... Pourtant, il voulut combattre :

— C'est très joli, mon vieux, de dénoncer notre état d'esprit et notre état social européens! Mais que font-ils eux, tes amis, de l'autre côté de la mare aux harengs, sinon d'en exagérer les tares et les vices pour en rire? C'est plus aisé que d'en reconnaître les grandeurs! Sans notre civilisation, qu'ils enterrent bien vite, ils en seraient encore à manger avec des cuillères de bois, sous des tentes, et à garder les bœufs et les cochons.

— Oh! mon cher, ne crois pas cela!... Il y a un monde entre leur civilisation et la nôtre. Ce qu'ils nous doivent est bien peu de chose. Nous en reparlerons, si tu veux. Restons-en à notre discussion. Elle est capitale... D'autant que... Qui sait quand nous nous retrouverons? Mais sois bien persuadé qu'eux et nous, c'est le jour et la nuit : eux sont seuls et tout puissants dans leur nouveau monde. Ils n'ont à compter avec aucun voisin, puisque le Canada lui-même est, pour ainsi dire, dans leurs bras, avec aucune politique continentale. Ils peuvent en tout et pour tout se suffire à eux-mêmes. Ils sont libres, indépendants...

— Tu viens pourtant de parler du Japon...

— D'accord, mais une guerre, pour épouvantable que tu puisses la supposer, resterait, entre les deux puissances, une guerre maritime et coloniale. Pas un pouce du territoire de l'Union ne serait menacé. Les mots d' « invasion », de « morcellement », d'asservissement », n'ont aucun sens pour eux. Je t'assure que, dans ces conditions, on voit les choses comme elles sont et qu'on est plus libre d'esprit pour juger les événements, même ceux qui se passent loin de vous...

— Surtout quand on ne risque pas d'être touché par leurs répercussions, riposta Morchaud un peu énervé. Que les Américains pensent ce qu'ils veulent, je dis, moi, que la S. D. N., si imparfaite qu'elle soit, est la dernière espérance des hommes et que c'est un crime de la leur enlever.

— Ce n'est pas certain, repartit Duvillier. Il est peut-être moins dangereux de crier la vérité aux hommes que de les laisser se cramponner à un espoir qui va s'écrouler, à une institution qui va faire faillite! Dans quel abîme de folie les précipitera alors la déception qu'on ne leur aura pas fait prévoir?

Les nouvelles que Morchaud apprit le lendemain, au cours d'une conversation qu'il eut avec quelques radicaux notoires dans la salle des Pas-perdus du Palais-Bourbon, achevèrent de mettre la confusion dans son esprit. On admettait aisément, sans s'inquiéter des répercussions fâcheuses que la médiocrité de ces réunions pourrait avoir sur les peuples, que la session de septembre du Conseil et de l'Assemblée de la Société des Nations dût être assez terne. Mais on affirmait que, sur la base du mémorandum allemand de février, une conférence se réunirait quelque part, hors Genève, en automne, qui avait les plus grandes chances d'aboutir : le Reich, admis sur le pied d'égalité, déclarerait son adhésion à la S. D. N. Le Pacte de sécurité et, naturellement, la paix européenne sortiraient de ces événements.

L'entrée de l'Allemagne au Conseil et à l'Assemblée de Genève, la paix européenne!... Autant de mots qu'il se répétait à mi-voix en marchant le long du quai désert, vers le Champ de Mars, pour bien déguster leur douceur rédemptrice. Ils soulevaient son cœur de joie et d'espérance. Enfin! Son long rêve stérile, s'incarnant dans des faits, prenait un corps matériel pour une carrière féconde! Son songe creux de tant de veilles se gonflait de vie et de réalité! Ses yeux de chair allaient voir l'aube, l'aube qu'ils cherchaient depuis si longtemps dans la nuit et son doigt pourrait la montrer aux hommes à genoux!

Mais, peu à peu, son exaltation joyeuse se mit à un diapason moins élevé. Il réfléchit : cette paix si ardemment appelée serait donc l'œuvre d'une conférence spéciale, tenue en dehors de la Société et dans une autre ville que Genève, comme pour proclamer qu'elle s'était élaborée en marge du Covenant. Ainsi, la Société des Nations, qui avait défriché la voie douloureuse, n'aurait pas la gloire d'y conduire les peuples vers la bonne étape! D'autres viendraient qui, ramassant ses efforts demeurés inutiles, réussiraient, eux, à soulever la lourde pierre qui pesait depuis si longtemps sur la poitrine de l'Humanité. D'autres mains que les mains pieuses des ouvriers de la première heure ouvriraient aux moissons d'amour les sillons de l'avenir. Vers d'autres que vers ceux de Genève, les mères délivrées tendraient, comme une offrande reconnaissante, leurs enfants sauvés! Son amertume s'enfla comme une tempête. Des larmes montèrent à ses yeux et un dégoût à ses lèvres.

Le lundi, jour de son départ, en attendant l'heure où il devait dire adieu à Duvillier au buffet de la gare de Lyon, il erra dans Paris, effondré. Rompu, poussiéreux, assoiffé, comme s'il attendait de son passé sentimental quelque miracle qui, le sauvant de l'abîme où il sombrait, éclairât son départ, il se retrouva, sans savoir

comment il y était venu, secoué de sanglots, devant la petite boutique déserte de la rue du Helder.

X

A Genève, Morchaud reprit un peu d'assurance et retrouva un peu de calme. Pendant quelques mois, il avait si ardemment vécu dans cette cité, son cœur, son cerveau, son corps, y avaient connu tant d'alternatives d'espérances, d'enthousiasmes, de désillusions, de joies et de souffrances qu'il avait fini par s'incorporer à ses pierres graves, à son atmosphère de lumière, à ses horizons d'eaux et de monts : il s'y trouvait chez lui mieux qu'à Paris, mieux que partout ailleurs. D'ailleurs son appartement, son bureau étaient maintenant ses foyers fixes, les assises stables, permanentes de sa vie. Il y avait fixé ses habitudes physiques et morales, sa vue était accoutumée à leur décor familier, ses mains au contact des objets et des meubles, son corps à la forme des sièges, tous ses sens s'étaient adaptés aux mille détails de sa double installation.

Sans doute, en posant sa valise dans cette chambre qui lui rappelait tant de choses, vit-il se dresser devant lui, une fois encore, le fantôme d'une disparue! Mais déjà la résignation, la perspective d'autres projets insinuaient en lui un commencement d'apaisement. Et puis ces quelques jours d'absence si douloureusement remplis, avaient laissé ses soucis intellectuels se rétablir en maîtres, de plus en plus exclusifs, dans son cerveau et dans sa conscience.

En entrant, le lendemain de son retour, dans la rotonde du Palais du quai Wilson, il fut immédiatement replongé dans une atmosphère favorable de confiance et d'orgueil. Qui donc, quel fou avait pu douter et le faire douter du triomphe final de la Société des Nations? Les couloirs du bâtiment, plus animés que jamais,

étaient en pleine activité féconde, encombrés d'étrangers recueillis, sillonnés par des fonctionaires de la maison. Il retrouvait les jaquettes et les vestons du bon faiseur, les élégantes dactylos, chargées de dossiers. Les garçons dirigeaient les innombrables visiteurs vers leur destination; l'ascenseur, sans arrêt, déversait à chaque étage ses passagers; on délibérait dans les salles de séance du rez-de-chaussée; on téléphonait dans les cabines de la presse; les autos ronflaient sous la marquise sans interruption. Etaient-ce là des signes morbides d'agonie, des indices d'impuissance, des symptômes de décrépitude? La puissance formidable de l'organisme, au contraire, éclatait de cent façons. Entre ces murs solides, la nouvelle force des temps révolus, palpitante et agissante, enfantait irrésistiblement l'Ere attendue! Dans chacun de ces bureaux s'élaborait un fragment de la nouvelle Loi des hommes, fragments que la Volonté universelle agrégeait, coordonnait peu à peu en une synthèse triomphante. Qu'importaient les vicissitudes, les déceptions des débuts! La S. D. N. était et ne pouvait plus ne pas être.

Quelques conversations avec des collègues, un entretien de retour avec sir E. Drummond consolidèrent ces premières et réconfortantes impressions. On travaillait partout avec entrain.

Morchaud apprit, dans la matinée même, qu'Elisabeth avait été, grâce à sa recommandation, attachée aux Archives de la Société. Il en éprouva une grande joie, une détente heureuse. Il était satisfait de la sentir dans la maison, près de lui. Mme Rocco-Montès, Arlette, deux ou trois aventures liquidées... Il lui paraissait maintenant que sa route amoureuse s'était dégagée et que libre, claire, elle le conduisait désormais sans heurts et sans hasards vers l'affection définitive, vers Mlle Waltaire. La vie l'avait dirigé lentement, à travers ses embûches et ses tempêtes, vers elle, vers la paix du foyer qu'ils allaient

édifier. C'en était désormais fini des orages, des amours de rencontre et de passage. Il savait aujourd'hui comment coulerait la suite de son existence, il découvrait l'horizon de sa destinée : une maison joyeuse et cossue dans la campagne genevoise pour son cœur, une œuvre passionnée pour son cerveau!... Une sérénité descendait sur son âme apaisée.

Il monta rapidement au troisième étage et, au fond du couloir de gauche, il pénétra dans le domaine de M. Leak. Au milieu d'un encombrement de dossiers, de cartons, de fiches, de répertoires, il découvrit, courbée sur une table, la blonde tête de Mlle Waltaire.

Elle l'accueillit avec un contentement épanoui. Elle avait, dès les premières heures de leur amitié, escompté sa victoire. Elle avait su l'attendre. Les yeux joyeux du jeune homme, son front éclairé, son visage ému lui révélaient qu'elle ne s'était pas trompée et que son triomphe était complet.

Après des effusions, contenues par la présence du personnel de la section, après un rendez-vous pris pour l'après-midi même au golf où les deux jeunes gens espéraient reprendre contact en plus grande liberté, il s'engagea entre eux, pour la première fois, une conversation professionnelle. D'abord, elle leur donna l'impression de les rapprocher profondément, délicieusement. N'étaient-ils pas maintenant, l'un et l'autre, de la Maison?

— Si vous saviez, lui dit la jeune fille, comme mon service est amusant. Tenez, regardez ce qui passe par mes mains.

Et, sortant des cartons verts des dossiers de toutes épaisseurs, Elisabeth étalait devant Morchaud, sans comprendre ce qu'ils contenaient de tristesse, l'horrible, le lamentable résidu de cette folie humaine que soulève, en une lame vaseuse, toute idée qui se lève! C'était un ingénieur qui proposait à la Société un engin minuscule,

de la dimension d'une montre, et qui suffirait à lui assurer une puissance de contrainte sur toute la terre. C'était un doux rêveur qui suggérait de donner à la S. D. N. une forme monarchique et de confier à lui-même le soin de fonder la dynastie. C'était une pauvresse qui réclamait l'aide du Conseil pour recouvrer un héritage fabuleux dont elle avait été frustrée. Un correspondant, qui signait Louis XIV, se disait poursuivi par la haine du gouvernement suisse; un mystique offrait comme but d'activité à la prochaine Assemblée l'extinction du péché et la suppression du mal; vingt autres envoyaient des formules de remèdes infaillibles pour résoudre les problèmes financiers, sociaux ou politiques; il y avait des projets de Constitution, des méthodes sûres pour établir le bonheur universel, des réclamations personnelles...

Morchaud restait atterré en contemplant l'envers de son idéal. Mais Elisabeth ne lui laissa guère le temps de s'émouvoir :

— J'ai encore dans mon service une partie des statistiques, ajouta-t-elle, une petite partie, mais c'est déjà quelque chose!

Et elle montrait des montagnes de cartons dont elle tirait, entre autres, au hasard des chemises multicolores, le fameux dossier de statisticiens qui avaient, en combinant les chiffres les plus invraisemblables avec les hypothèses les plus incontrôlables, enfermé le problème du désarmement dans une formule mathématique.

— Et puis — tout en parlant elle entraînait Morchaud dans une allée voisine constituée par des murailles de casiers toujours chargés de cartons — et puis enfin, voici les archives des candidats fantaisistes, douteux, fumistes... ou escrocs.

En prononçant ces deux derniers mots, elle sortit et étala, bien en vue sur une table, une liasse beige, fortement bourrée, ceinturée d'une sangle, sur laquelle s'éta-

lait en belle ronde ce titre : AFFAIRES BATANG-ROCCO-MONTES.

Morchaud ferma les yeux, étouffé soudain par un battement de son cœur. C'était beaucoup de sa vie qui dormait là, dans ce sépulcre administratif. Dans la nuit de sa paupière, il revit en une seconde le matin du lac Vert, la chambre de Chamonix, sa propre chambre, des auberges ombreuses dans le soleil cru de l'été, et ses lèvres retrouvèrent, éclair fugitif, le goût affolant d'anciens baisers.

Quand ils se furent installés dans le petit réduit qui servait de bureau à Elisabeth, entre des colonnes de cartonniers, devant trois œillets rouges et du Porto, leur entretien prit, par la volonté de la jeune fille, un tour politique :

— Eh bien!... Et à Paris?... demanda-t-elle d'abord.

— A Paris... Rien de bien neuf... Le prix de la vie et la paix! On ne pense qu'à cela.

— La paix, la paix... reprit-elle avec cet autoritarisme qui, parfois, durcissait son regard et mettait comme une brutalité aux lignes de ses maxillaires, la paix, la veut-on réellement à Paris? Y a-t-on jamais eu sincèrement l'idée de tendre la main à l'Allemagne nouvelle?

— L'Allemagne nouvelle!... rétorqua Morchaud.

Encore une fois cette défense déguisée de l'Allemagne lui faisait éprouver un sentiment douloureux de gêne. Un sentiment si instinctif, si profond, qu'au moment même où Elisabeth prononça ces mots, il se produisit en lui une chose bizarre, indéfinissable, comme une fissure dans sa calme affection...

— L'Allemagne nouvelle! reprit-il, l'Allemagne qui a choisi Hindenburg pour présider à ses destinées, l'Allemagne qui ne paye pas ce qu'elle doit, l'Allemagne qui n'exécute pas le traité qu'elle a signé!...

— Le seul fait qu'Hindenburg ait été « élu », répondit véhémentement Mlle Waltaire avec une subtilité et une

mauvaise foi de vieux politicien, prouve, atteste, crie qu'il y a quelque chose de changé et de nouveau dans le Reich... « Elu », entendez-vous! « Elu. » Est-ce que Guillaume avait été « élu »? Ecoutez... Je puis me permettre de vous parler comme je vais le faire puisque ma famille, moi-même, vous le savez, vous en avez eu mille preuves, sommes passionnément Français de cœur, de vie, de mentalité, de raison. Mais enfin, pourquoi sommes-nous ici, sinon pour faire un effort d'impartialité et tenter de nous vaincre nous-mêmes? Je raisonne en ce moment dans l'intérêt supérieur de l'humanité et de la paix...

Et elle laissa tomber avec une évidente satisfaction ce mot du vocabulaire philosophique allemand qui sonna aux oreilles de Morchaud comme les bottes d'un pas de parade :

—... Objectivement!

Alors, le malaise du jeune homme se fit plus aigu, plus précis. Il se rendit compte, avec une sorte d'effroi, que l'injustice de la thèse soutenue devant lui précipitait toute sa sensibilité, sans que sa raison pût réagir, vers un réveil instinctif de son esprit français, vers la tradition de sa nation, vers une sorte de patriotisme ressuscité. Il se raidit pour échapper à ce retour offensif du vieil homme endormi en lui.

Il tenta, mais en vain, de détourner la conversation. Elisabeth continuait de sa voix timbrée et autoritaire, mue non seulement par l'orgueil d'affirmer, en émettant ses idées, qu'elle était désormais incorporée au Palais, mais encore par un besoin obscur et invincible qui la poussait, avant qu'ils fussent liés définitivement, à confronter leurs conceptions profondes :

— Voyez-vous, on se fait en France... et je vous le répète, je parle contre mes convictions et mes affections, mais dans l'intérêt supérieur de notre œuvre... (elle appuya sur le mot « notre ») on se fait chez vous une

idée fausse, absolument fausse de l'origine de la guerre et des coupables. C'est ce qui vicie tous les rapports franco-allemands. Berlin et Paris n'ont rien à se reprocher. Si d'un côté on a voulu le conflit, c'est incontestable, de l'autre, on a créé l'état d'esprit qui le rendait possible... C'est évident... D'ailleurs...

Morchaud l'interrompit brutalement :

— Non... Pardon... Je ne puis vous laisser dire cela. Il ne faudrait pourtant pas confondre la France avec le parti nationaliste. Et encore! Même chez celui-ci, le plus exalté, en 1914 vous n'auriez pas trouvé un seul membre de la Ligue des Patriotes qui eût accepté de déclancher une guerre, fût-ce pour reprendre l'Alsace-Lorraine! Je connais bien l'état d'esprit de cette époque-là! Assez bien pour ne pas permettre qu'on porte contre mon pays — qui est loin dans l'autre domaine d'être sans reproche — des accusations sans fondement!

Il avait parlé si énergiquement et si vivement qu'Elisabeth, un peu décontenancée, même inquiète, abandonna enfin ce terrain auquel elle s'était trop longtemps cramponnée. A la satisfaction de Morchaud qui sentait monter en lui des véhémences qu'il n'avait pas éprouvées, même au temps de ses batailles radicales les plus passionnées.

— En tout cas, je ne sais pas pourquoi — poursuivit-elle après un silence, battant en retraite sans vouloir fuir, je ne sais pas pourquoi la France s'oppose avec tant d'obstination à l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N., ce qui serait le meilleur gage de paix.

— La France ne s'y oppose pas, rectifia le jeune homme, décidé à ne rien laisser passer. Bien au contraire. Elle appelle cette adhésion de tous ses vœux. Mais il ne suffit pourtant pas d'avoir déchaîné le désastre sur le monde pour se croire autorisé à exiger des faveurs et prétendre entrer chez nous en posant des conditions exceptionnelles. La loi commune pour l'Allemagne. C'est

tout ce que veut la France. Moins de douze ans après la guerre et les atrocités dont le grand Etat-major l'a assaisonnée, alors que le traité de Versailles n'est pas encore exécuté et que le nationalisme allemand triomphe dans le Reich à chaque occasion, avouez que c'est une thèse qui est encore assez généreuse.

Morchaud regagna son cabinet en proie à un réel chagrin. Evidemment, de quelque côté qu'il retournât leur conversation, force lui était de constater qu'il existait entre Elisabeth et lui une opposition d'idées, ou, plus justement d'instincts. Assurément cette opposition était enfermée dans les limites d'un désaccord politique... Mais n'avait-elle pas, dans le mystère de leur inconscient, une autre envergure? Ne relevait-elle pas d'éducations, de mentalités, d'hérédités foncièrement hostiles, ennemies? Pour le moment, ce heurt évident ne l'inquiétait qu'à moitié. Il n'en voyait, il n'en voulait voir que l'aspect superficiel. A cent indices, à la manière affectueuse dont ils s'étaient quittés, il savait bien que le soir, au golf, derrière les buissons crépusculaires, dans le décor tendre des prés infinis noyés de brume chaude, leur intimité intacte se ressaisirait avec la joie de leur jeune amour.

Ce qui le troublait davantage, c'était l'impétuosité avec laquelle en quelques minutes sa race provoquée avait, une fois de plus, bousculé toute sa construction intellectuelle, laborieusement agrandie jusqu'à la notion d'humanité. Comme il s'était cabré spontanément, malgré lui, aux injustices jetées à la face de son pays. Comme il avait réagi rapidement et aigrement aux insinuations malveillantes et sans équité émises au nom, ou tout au moins, sous le couvert de l'idée pacifiste qui lui était si chère! Sa foi humanitaire était-elle donc toujours si fragile? Son âme subissait-elle encore si lourdement le joug des traditions et des préjugés? S'était-il encore si superficiellement consacré à une œuvre qui

demandait, qui exigeait pourtant, comme une religion, des convictions inébranlables et, pour ainsi dire, aveugles? Comment, pour sa part, aiderait-il utilement à dresser dans le ciel la cathédrale des temps nouveaux, lui qui tenait encore par tant de fibres et si solides aux idoles anciennes?

Cet incident détruisit immédiatement les effets salutaires qu'il avait ressentis en reprenant pied à Genève et le replongea sans tarder dans son angoisse douloureuse. Il éprouvait de nouveau à ses poignets cette espèce d'obsession fiévreuse qui l'avait poursuivi avant son départ et pendant son séjour de Paris.

Un peu rebuté, dès les premières semaines de son installation, par la froideur orgueilleuse de certains milieux genevois, Morchaud, même aux jours de sa liaison avec M[me] Rocco-Montès, avait pris un goût très vif pour le peuple même de la vieille cité, peuple instruit, critique, racé. Il fréquentait assez assidument les pintes de faubourg dont il goûtait le simple confortable démocratique, la propreté et les excellents vins ouverts. Parfois, il allait rejoindre Mylord dans son cabaret habituel. Assis à ses côtés, lui tenant tête, verre en main, il écoutait et méditait les aphorismes imagés de sa sagesse gouailleuse.

Souvent aussi, il s'en allait seul, au hasard, s'installant sur un banc de cuir peu rembourré, derrière des rideaux bien blancs. Il respirait, sans en être incommodé, les relents de fondue, d'escargots et de « blanc ». Autour de lui, il observait le singulier spectacle, inconnu partout ailleurs, de bourgeois cossus, attablés avec leur boucher ou leur laitier et discutant avec eux en parfaite égalité, sans qu'il fût question de respect et sans que se marquât la moindre distance. Alors, son esprit inquiet, malade, partait au loin, ses yeux vides demeurant accrochés aux affiches « Mâcon vieux », « Jambon de Fribourg », « La Côte bouché », « fondue Valaisane »... Ah oui!

ceux-là étaient des démocrates! Des démocrates selon la formule et la Seconde grande République, la Seule, la Vraie. C'était de leur esprit qu'aurait dû être imprégnée cette Société des Nations avortée et non de cet esprit oligarchique, de cet esprit de classe que lui avait imprimé la main-mise des Gouvernements! Toute son amertume lui remontait aux lèvres en même temps que, devant ses yeux passaient des visions : le Palais du quai Wilson clos, fermé... l'Europe abandonnée à la catastrophe décisive... Des armées en marche... Des nations ruées... Des incendies!...

Un jour, dans un de ces cabarets, il fut tiré de son rêve par trois ouvriers qui discutaient à la table voisine :

— Alors, ils vont revenir, tous les zicos de la haute!

— Oui, on va encore gobelotter à nos frais, aux Bergues, au Nord...

— Et on s'occupera par surcroît de la paix et de remettre les affaires sur pattes... quand on aura le temps.

— Enfin, ça amuse toujours ceux qui aiment barjaquer. Et puis, les discours, ça remplit les journaux à l'œil.

— Ah! oui, le monde en crèvera, de l'éloquence!...

Le plus vieux, qui avait écouté en silence, prit tout à coup la parole :

— Voyez-vous, l'idée du Wilson n'était pas tant bête. Ce qui a tout foutu par terre, c'est que les Nations, c'est pas tous les bougres qui vont arriver dans quelques semaines. Y a des années que j'suis la politique et que j'lis tous les bulletins... Eh bien! quand je regarde... Tenez!

Il tira de sa poche une feuille du matin qui donnait la liste des délégations :

— L'Autrichien... Mensdorff-Pouilly-Dietrichstein... Les Engliches... Parmoor, M[lles] Swanwick, Cecil Hurst... Le Bulgare, Théodoroff... Le Grec, Streit... Le Roumain,

Ionesco... L'Espagnol, Quinonès de Leon... Les Italiens, Salandra, Scialoja, Schanzer... Le Hollandais, M. le Jonkher H. A. Van Karnebeck... Tout ça, c'est des noms que je vois traîner dans les journaux depuis vingt ans!... qui ont été mêlés à la préparation de la guerre... Et encore! Cette année, les délégations ont été un peu renouvelées... Mais jusque-là, il n'y avait guère que la France qui ait délégué quelques hommes nouveaux dans la grande politique et, au moins, un porte-parole des syndicalistes! Cette année, elle a même un représentant des anciens combattants!

Morchaud paya et sortit. Cette conversation lui rappelait les paroles terribles qu'un jour Mylord avait plantées dans sa cervelle, les premières qui eussent sérieusement ébranlé sa religion et qui, depuis, avaient lentement miné ses autels et son culte. Ce mécontentement, ces récriminations contre les membres du Conseil et de l'Assemblée, contre la constitution, en somme, et l'esprit même de la S. D. N., revenaient, montaient de partout comme un leit-motiv :

Cherchant sa voie au milieu des doutes qui l'assaillaient de nouveau et le désemparaient, comprenait-il bien qu'il approchait de la grande crise? Auprès d'elle les précédentes n'auraient été que de passagers et médiocres conflits de conscience. C'est maintenant seulement qu'allait se constituer pour toujours sa vie morale et intellectuelle. Il s'était trompé jusqu'à ce jour quand il la croyait définitivement fixée. La canne au dos, il marchait. Il s'aperçut à peine qu'il sortait de la ville. Il continua droit devant lui, sur la route éclatante d'été où la poussière, comme lassée de son effort pour atténuer l'implacable lumière, retombait, blanche, sur les êtres et sur les choses. Il passa le long de parcs, il suivit des allées ombreuses, bordées de vieux chênes tordus comme des damnés, il traversa des campagnes brûlées et, bien qu'enfoncé dans son tête-à-tête tragique avec

sa pensée, sentant son corps las et trempé, il finit par s'asseoir au sommet de la colline, à la terrasse d'une auberge. Enfoui parmi l'ombre verte, il se reposait dans une sorte d'anéantissement voluptueux; son regard se balançait sur le lac endormi de chaleur, sur les rives touffues, confuses, piquées des taches massives des villas, le long de la ligne molle du Jura. Il s'abandonnait à une béatitude vide qui le réconfortait. Sa chair et son esprit, grâce à cet arrêt de l'action, se détendaient en même temps. Ces couleurs d'eau, d'arbres et de montagnes, rongées par la lumière torride, étaient comme enduites d'une douceur apaisante et l'ombre où il s'était installé pour boire le caressait d'une fraîcheur qui le délassait.

Tout à coup, il regarda autour de lui, réveillé en sursaut par un menu incident : cette auberge... il la reconnaissait... Cet auvent de tuile au-dessus de la grange... Ce vieux tilleul cerclé d'un banc de bois usé... Ce poulailler... Ce seuil de trois marches... Cette petite salle encombrée de réclames d'apéritifs, meublée de tables polies et de chaises rustiques qu'il apercevait par-dessus les demi-rideaux blancs... En face de lui, de l'autre côté de la route, ce mur de jardin étouffé sous un magnifique houx d'Ecosse... Voilà qu'un fantôme promenait maintenant ses petits souliers de daim vert sur les larges dalles poussiéreuses de la terrasse... un fantôme qui, peu à peu se précisait, s'incarnait, prenait une forme, des couleurs... Le fantôme de sa Magda!... Oui, il avait, en mars dernier, passé toute une journée de printemps avec elle, dans cette auberge... Une journée et une nuit... Ils s'étaient aimés passionnément, fougueusement dans cette chambre dont il voyait la fenêtre ouverte contre l'antique tronc de la glycine... Ces murs, au-dessus de lui, autour de lui, partout, étaient encore sonores des échos de son cher plaisir, encore imprégnés des parfums laiteux et poivrés de sa chair, de ses cheveux. C'est

là, sous ce chèvrefeuille, qu'elle avait attendu pendant qu'il parait leur sanctuaire d'amour. Il la revoyait!... Elle n'était pas évanouie, elle n'avait pas disparu, elle n'avait pas déserté leur tendresse. Elle était auprès de lui encore, toujours, fidèle à leur bonheur. Ils s'accueillaient l'un l'autre, émerveillés, comme aux jours les plus brûlants de leur passion splendide... Elle s'offrait dans ses crêpes amande sur lesquels la profondeur de sa chevelure jetait des reflets dorés! Mais il la retrouvait lourdement mélancolique, triste à mourir. Elle pliait, dans sa chair et dans son âme, sous le fardeau monstrueux de ses soucis, de ses doutes, de ses angoisses. Elle était devenue, dans son rayonnement funèbre, l'image même de la pauvre Humanité vagabonde, chargée de ses fautes, lancée sur une route incertaine, à la recherche d'un équilibre chimérique!

Morchaud n'était pas homme à renier sans combattre un idéal dont il avait fait la substance même de sa vie. Les longues luttes politiques menées durant les années de sa vie de militant avaient formé son âme aux crises, aux dépressions, aux chutes, mais aussi aux relèvements et aux résurrections. Il avait toujours surmonté, vaincu, dominé les échecs momentanés. Il résolut donc, pour l'aider dans la bataille qu'il livrait, d'aller chercher un tonifiant spirituel auprès du robuste optimisme d'Albert Thomas. Dans sa maison au moins, dans cette ancienne pension transformée en Bureau International du Travail, il savait bien qu'il contemplerait, qu'il toucherait une œuvre durable, agissante, bienfaisante, féconde, en plein rendement. Là, hors du domaine de la politique, on créait des réalités vivantes, on avançait sur une voie bien tracée, on dressait des résultats, on cimentait les assises de l'édifice clair et sain où, un jour, la force victorieuse des producteurs, enfin réconciliés avec la force créatrice du capital et affranchis de l'iniquité sociale, s'établirait dans ses droits!

Il se rappelait encore avec délices, avec un rafraichissement d'esprit réconfortant, l'activité bourdonnante du troisième étage du Thudicum quand Edgar Milhaud, à demi aveugle, mais soulevé par une foi superbe et entraînante, y dirigeait la grande *Enquête sur la production*. De son esprit souverain, entouré de collaborateurs aussi passionnés et dévoués que lui-même, il considérait alors, pour en faire le point de départ de son titanesque labeur de réfection de l'effort humain, il étreignait toutes les forces ardentes et fécondes de la Terre, toutes les conditions dans lesquelles elles besognent... Et, sur ces fondements solides, le Bureau du Travail, le B. I. T., comme on l'appelait, commençait à bâtir une législation nouvelle de justice et de fraternité.

Morchaud trouva Albert Thomas établi derrière sa table, au fond d'un immense bureau lumineux, commode, aéré. Les murs en étaient peuplés de livres, de papiers empilés, de graphiques épinglés, de tableaux, de gravures, d'affiches, de plans en bleu de l'édifice nouveau qui s'élevait rapidement et où les bureaux devaient trouver leur asile définitif. La tâche du chef s'étalait devant lui en montagne de dossiers, en chemises gonflées de courrier, en rapports et en projets... C'est au milieu de ce tumulte considérable de papiers qu'apparaissaient la tête léonine, la crinière lustrée à la Balzac, la barbe forestière, le front réalisateur, les yeux qui comprenaient et qui voulaient dans la gaieté...

— Voilà, fit Morchaud, quand il eut raconté toutes les nuances de sa déception, voilà où j'en suis. Je viens d'étaler devant vous les morceaux de mon enthousiasme écroulé... Peut-être, avec votre esprit synthétique, avez-vous vu plus loin que moi et pourrez-vous les recoller...

Thomas réprima sur ses lèvres ce sourire qu'en lutteur robuste et joyeux il esquissait toujours devant les embûches de la vie.

— Et pourquoi, demanda-t-il, avez-vous élu pour cette

confession le moins... pastoral des fonctionnaires de la S. D. N.?

Morchaud avait eu de ce choix des raisons précises. Il n'hésita pas dans sa réponse :

— Parce que, sortant l'un et l'autre de la même grande institution, de notre chère Ecole, il y a entre nous une fraternité d'esprit qui m'assure que vous me comprendrez mieux que quiconque. Entre un conscrit et un bica, il y a pendant toute la vie... Parce que aussi, j'ai constaté que vous, au moins, vous avez réalisé une œuvre.

Thomas sourit encore, sans répondre. Morchaud, très ému, insistait :

— Voyez-vous, je vous avoue tout haut, aujourd'hui, des choses que je n'avais jamais osé préciser pour moi, même dans le tête-à-tête muet avec ma conscience. Je n'ai plus de doute : la Société des Nations est en train de mourir de la peur des responsabilités. Pour quelques hommes résolus, que d'indécis, que de craintifs, que de délégués dont le secret désir est de tout renvoyer au tribunal de La Haye! Et puis... Une Société des Nations... Une association de gouvernements, et pas autre chose. Ce sont les gouvernements qui payent, qui nomment, qui délibèrent, qui décident. Que font les Nations dans tout cela? Et que devient notre idéal démocratique, le seul, je persiste à le croire, qui contienne en lui le germe du salut?

Il résumait tout ce qu'il avait entendu et pensé, tout ce qui le déchirait depuis si longtemps, soulagé de parler, enfin!

Après un instant de réflexion silencieuse, Morchaud ajouta encore :

— D'ailleurs, la Société des Nations meurt encore d'autre chose. Sa tâche eût été assez considérable et assez belle si elle l'avait limitée à la pacification de l'Europe. Quelle folie d'avoir voulu embrasser le monde!...

Il conclut, après avoir froncé les sourcils en un effort douloureux de son cerveau :

— On aurait dû créer une religion, on a prolongé une politique... Trop de politique, trop de luttes d'influence!... Viviani l'a dit justement un jour de mauvaise humeur : « Une boîte anglaise!... »

Thomas jugea que Morchaud avait vidé ses rancœurs et laissé couler les dernières gouttes de son amertume. Alors il parla :

— Mon cher ami, je ne puis vous parler que de ce qui me concerne. Je vous répondrai donc de mon seul point de vue. J'éprouve, moi, depuis que je travaille ici, quatre satisfactions et qui me payent amplement, je vous l'assure, des injures et des calomnies dont on m'a abreuvé!... Je manie d'abord une matière ferme, présente, tangible: le travail, la production... Je m'occupe ensuite d'améliorer les conditions de vie des peuples, non en manœuvrant des abstractions, mais bien des êtres réels, cellules essentielles des nations : les patrons et les ouvriers sont leurs forces vives mieux, et plus, vous avez raison, que les diplomates. Troisièmement, j'ai un but précis : internationaliser dans son perfectionnement, dans ses lois, dans ses résultats l'effort humain... J'ai derrière moi, enfin, qui espèrent en mon œuvre, la grande majorité de ceux qui peinent et qui créent...

Et il ajouta sur un ton ironiquement détaché comme s'il répondait à ses adversaires :

— Quand ça ne serait que la Fédération syndicale internationale d'Amsterdam avec ses vingt-cinq millions d'adhérents!...

Il sembla, pendant un instant, considérer l'ensemble de son labeur. Puis il reprit :

— Que n'avez-vous assisté à la Troisième Conférence internationale du Travail! Vous y auriez vu Burnham, Butler collaborant ardemment, fiévreusement avec Jouhaux et Mertens, animés eux-mêmes par l'incendie vivant

qu'est Baldesi! Et Poulton, qui apporte à nos discussions toute sa logique persuasive de Britannique, et le mobile Crawfort de l'Afrique du Sud! Vous auriez admiré ces délégués issus du monde ouvrier ou intellectuel, travaillant en un élan fraternel avec les représentants du patronat capitaliste, à la recherche d'une organisation meilleure de la production humaine. Vous auriez vu là comment s'édifient des conventions qui bouleversent les vieilles erreurs traditionnelles, des conventions qui deviennent des chartres sacrées, des lois universelles, une conscience plus jeune et plus sensible de la vie! Chez nous, je vous assure, on travaille en pleine matière... Et on réalise. Seulement, les problèmes qui sont posés devant nos Assemblées sont, ou plutôt paraissent être, d'ordre spécial. Aussi le public, qui pourtant, à son insu, subit profondément l'effet de nos décisions, n'y prête-t-il qu'une attention vague. Croyez-vous qu'on se passionne, par exemple, pour la question de la céruse? Non, n'est-ce pas? Pourtant, il s'agissait là d'attaquer de puissants empoisonneurs publics et de les terrasser!

Il passait dans le cœur de Morchaud un souffle frais, chargé de lumière, qui balayait la lourdeur sous laquelle il étouffait. On ouvrait une fenêtre, il entrait un air vierge et pur! Il émergeait, rassuré, délivré, dans une atmosphère assainie. Des ruines qui obsédaient sa vue, surgissait une maison neuve, active, saine, qu'il n'avait pas remarquée d'abord... Mais une maison où, hélas! il n'entrerait pas! Sa destinée était ailleurs, rivée indissolublement aux décevantes utopies, aux agitations politiciennes, au jeu mobile des idées. Sa place était là où l'on parlait, non là où l'on construisait. Il sentait peser sur lui l'empreinte ineffaçable de la politique qui seule désormais constituait sa chair, tant il s'en était nourri.

Il posa une dernière question :

— Si la Société des Nations venait à disparaître, croyez-vous que le B. I. T. subsisterait?

— Diminué, assurément, d'une grande autorité morale, mais il subsisterait. Rien ne peut désormais le détruire. Il est indispensable aux hommes.

Le long des chemins bordés de murs et caressés par l'ombre mouvante des grands arbres, par le Petit Saconnex et Sécheron, Morchaud redescendit vers la ville.

XI

Morchaud fut convié d'une façon spéciale et pressante aux noces d'argent de M. et Mme Waltaire. Il apprit par Elisabeth que la cérémonie serait d'importance. La prolifique famille Waltaire, à elle seule, quand elle était à peu près au complet, suffisait pour animer une vaste maison et un grand jardin...

— Heureusement, ajouta malicieusement un Genevois à qui Morchaud racontait ce détail, car les Waltaire ont peu d'amis...

Le jeune homme, considéré déjà comme le fiancé de la fille aînée, devait, dans la cérémonie en perspective, jouer un rôle d'importance, parmi les enfants eux-mêmes. C'était une occasion de l'incorporer officiellement à la tribu.

Le portail en fer forgé qui ouvrait sur la Route suisse, portail chargé de dorures et qui arborait à son fronton un médaillon de chiffres entrelacés, disparaissait ce jour-là, sous une décoration de drapeaux. Derrière ses lourds battants, sur une pelouse, on avait édifié un arc de triomphe en verdure de sapin, supportant une longue planche de bois peint où se détachait une phrase allemande : « Que Dieu bénisse nos hôtes ! » Partout, à tous les arbres de l'immense parc, étaient accrochées des draperies trop riches, qui en étouffaient ou en abîmaient la robuste beauté. Profanation suprême : on avait, le long du quai, masqué le plus beau spectacle du monde avec de longues perches qui, plantées dans le lac à quelques

mètres de la rive, dressaient en l'air, peints sur un calicot blanc, les portraits de M. et Mme Waltaire, de leurs parents et grands-parents. En outre, pour rendre cette fête plus mémorable, on avait doublé dans les grottes et dans les haies le nombre déjà imposant de nains en plâtre peint, venus directement de la Forêt Noire, vêtus de leur puérilité et de leur mauvais goût.

Morchaud fut, dès l'abord, très désagréablement surpris par cette orgie d'ostentation et ce manque évident de tact. Un peu rasséréné pourtant par la vue du buffet dressé en plein vent sur la terrasse, à droite de la maison, et qui offrait vraiment des promesses de débauches épulaires somptueuses et flamandes, il retrouva son impression morose dès le seuil du salon où il entrait pour complimenter les jubilaires. La tudesquerie des jardins était anodine auprès de celle de l'intérieur. Mais une prétention gênante rendait l'atmosphère, déjà lourde par elle-même, plus affreuse encore : si l'on exceptait la profusion de coussins brodés de devises allemandes, de bois pyrogravés où se lisaient des versets bibliques, toujours en langue germaine, si l'on exceptait cette bibeloterie qui ne visait, elle au moins, à aucun parisianisme, on s'était visiblement, dans le reste du meuble et de la décoration, efforcé d'atteindre le plus pur goût français. Bien en vain d'ailleurs. Le jeune homme eût admis aisément que, pour des raisons de famille, de souvenirs, de sentiments, on fût nettement, loyalement, revenu aux traditions ancestrales. Il lui semblait, par contre, douloureux qu'on ait fait effort pour les renier et que, malgré cette apostasie, on ait été invinciblement dominé par elles. La lourdeur des groupes floraux, la masse des cadeaux, orgueilleusement étalés sur une large table, les robes de Mme Waltaire et de ses invitées, la coupe des vêtements masculins, les cravates, les bijoux et les chaînes de montre, l'uniforme des servantes et des laquais gantés de coton blanc, l'odeur des cigares qui

venait du fumoir, cent objets pratiques et grostesques répandus sans discernement, tout créait un décor nettement allemand, profondément germanique.

Cet anniversaire émouvant, cette cérémonie familiale, Morchaud le comprit immédiatement, avait été fouailler jusque dans l'inconscient de la famille les atavismes longtemps endormis. Ils s'étaient réveillés, ardents, faisant craquer sous leur flamme tout le vernis gaulois, toute la surface latine péniblement, énergiquement, artificiellement entretenus. Avec les cinquante membres de la famille venus d'Allemagne ou de la Suisse allemande, tout l'esprit, tout le goût, toute l'hérédité brandbourgeois, bavarois, hanovrien, s'étaient rués dans cette maison romande, dans ces cœurs, dans ces cerveaux...

On n'eut pas le temps de présenter Morchaud à sa nouvelle famille car, au moment où il pénétrait dans les salons, commençait une sorte de culte familial, luthérien. Mais aussitôt que se furent éteintes les dernières notes du chœur d'enfants et de l'harmonium, Elisabeth le prit par la main et, résigné, il dut s'incliner devant M. et Mme Von Hurt, sœur et beau-frère de sa fiancée, industriel de Magdebourg qui avait fait toute la campagne 1914-1918 comme capitaine de hulans; devant le conseiller Flagerbild, un oncle, devant la « Frau docktor » Dieberstein, une cousine, devant des Bladenfeld, des Karkan, des Brouster, devant une foule venue des bords de la Sprée, du Danube et de la Vistude. Combien de déclanchements automatiques de corps raides, soudain cassés en deux, combien de minauderies d'épais visages de femmes, combien de « prosit », le verre en main, combien d'hôtes gourmés trop et trop froidement éloquents, combien de voix rudes et brèves, combien de regards durs n'eut-il pas à subir!

Il n'en pouvait plus! Maintenant, au milieu des lourdes, des sourdes caresses et des âpres harmonies du parler d'outre-Rhin, au milieu de la correction empesée,

de l'amabilité protectrice et dédaigneuse, au milieu des crânes tondus, des chevelures filasses, des lunettes d'écaille, des robes brumeuses et chargées, des redingotes taillées dans de l'acier, ses oreilles bourdonnaient de douces, claires et sonores chansons de son pays, ses yeux étaient pleins de la joyeuse et légère Cité où il était né! Ah! comme ils étaient alertes, allègres, francs, souples, là-bas! Il revoyait les fêtes familiales, pleines d'abandon, de grâce et de goût, sous des ciels de plume! Il respirait même un air frais d'indépendance et de joie libre, son regard rencontrait en souvenir des regards droits sans férocité, loyaux sans rudesse, des regards qui ne s'humiliaient ni ne dominaient pas.

Il étouffait littéralement dans ce monde où il se sentait aussi étranger qu'au milieu d'une tribu de Touaregs. Qu'y avait-il de commun entre ces gens et lui? La couleur de la peau et c'était tout. Comme il se sentait plus près du vieux philosophe chinois de la légation de Londres ou de tel Arabe racé qu'il avait connu jadis!

Il parvint, sans être vu, à s'enfuir par la petite porte de service du parc. Le premier groupe qu'il rencontra sur la route était composé de trois Genevois qui chantaient *La Madelon*. Il eut envie de sauter à leur cou, de les étreindre. Il respirait enfin!

Il remontait d'un fond où il avait plongé! Qu'était-il allé faire dans cette famille, dans cette société dont tout le séparait, au milieu de ces gens avec qui il n'aurait pas pu, eût-il vécu des siècles en leur compagnie, trouver une idée, une impression, un battement de cœur communs?

Il constata qu'il ne souffrait même plus en enregistrant cette nouvelle faillite de sa conception d'une humanité fraternelle et il réfléchit : « Il y a décidément, se disait-il, une impossibilité matérielle à la fusion générale que nous avions rêvée! Il y aura entre les nations l'irréductibilité des éducations, des formations morales et phy-

siques, des atavismes particuliers, jusqu'à ce qu'on parvienne, dans des siècles et des siècles, à ramener les tronçons divers de l'espèce humaine à l'unité de quelques sentiments essentiels. Mais en attendant cette lointaine bénédiction, ce qu'il faut, c'est arriver à fédérer ces races différentes et souvent opposées sous l'égide d'une grande Idée, dans la religion universelle du travail et de la paix! Qu'elles apportent au culte nouveau et qu'elles gardent chacune leurs défauts et leurs qualités, mais qu'elles se serrent la main devant le Tabernacle. Cela, c'est possible et ce sera déjà splendide. »

Il déserta son bureau pendant les trois jours qui suivirent cette journée. Il craignait d'y être relancé par Elisabeth. De fait, elle y vint plusieurs fois le réclamer. Elle téléphona même à son domicile où la femme de chambre avait consigne de répondre que « Monsieur était absent ».

Après un dur combat où il essaya, à plusieurs reprises, de ramener les incidents de la fête aux proportions d'un malentendu sans importance, il dut pourtant s'avouer à lui-même la vérité : il se trouvait en face d'un de ces événements qui, en eux-mêmes tout à fait secondaires, révèlent pourtant des secrets essentiels de l'âme.

Dès lors, il accepta, avec cette résignation épuisée que la longue série de ses douleurs avait versée dans son cerveau, la nécessité déchirante d'interrompre brusquement ses fiançailles! Comment pouvait-il songer à construire une famille, à édifier un foyer sur le heurt de deux races qui, malgré tout, s'affrontaient? Il avait souffert, il souffrait encore, et rudement, de l'écroulement de ce dernier rêve. Sa vie, désormais privée des trois femmes qui lui avaient, depuis une année, fourni une plénitude sentimentale à des titres divers, vidée de la grande illusion qui en avait jusque-là constitué la raison et l'allégresse, était vouée plus que jamais et probablement pour longtemps aux incertitudes, aux aventures, à la tour-

mente des célibats passionnés. C'étaient, de nouveau, les soirées solitaires, les meubles hostiles, les restaurants douteux, le tête-à-tête avec soi-même, l'égoïsme douloureux qui est quotidiennement son propre conseil et sa propre fin... Sa résolution le condamnait à redevenir un déraciné, un exilé, un errant. Mais pouvait-il ne pas la prendre?... Il avait mis tant d'espoirs dans le foyer qu'il voulait créer avec Elisabeth!... Etre deux à vivre!... Et, à deux, créer de la vie!... Que de fois avait-il imaginé, de toute sa sensibilité excitée, la chaleur morale qu'il allait trouver auprès d'elle! Avec tendresse et précision il avait déjà créé en rêve leur maison, leurs voyages, leur labeur, leurs enfants!...

Et voici que... Mais qu'y pouvait-il? Il courbait la tête. Cette nouvelle souffrance, il l'avait accueillie non sans combat, mais sans révolte. C'était la vie, c'était l'ordre universel, c'était toute l'histoire humaine qui, dans ce salon en fête, avaient décidé pour lui. Il n'y avait pas à hésiter : les faits étaient les faits.

Pourtant, il fallait entériner la volonté du sort. Une entrevue avec Elisabeth était inévitable, indispensable. Il la lui devait.

Redoutant par-dessus tout un tête-à-tête où leur chagrin se fût exaspéré et où leur silence eût, pour ainsi dire, souligné la voix de leur triste destin, il résolut de se rendre au bal que donnait le mardi, aux Bergues, la délégation espagnole. Il savait y rencontrer Mlle Waltaire.

Combien de fois avait-il monté, le cœur léger et l'esprit libre, l'escalier sans apparat, mais imprégné de noblesse ancienne, du bel Hôtel. Alors, il n'était occupé qu'à déguster le charme de cette décoration impériale qui enveloppait, caressait, balançait dans ses reflets d'or verdâtres les épaules des femmes et diaprait les soies, les velours, les crêpes, les linons de leurs robes d'un éclat lointain. Les proportions des couloirs, le silence des

tapis, la nudité des murs prêtaient aux habits noirs, tachés des croix et des rubans d'ordres multiples, une majesté fugitive. Dans cet air de calme et de dignité, tout s'aristocratisait, même les musiques vulgaires du bal qui, se diluant, se perdant dans l'étendue du hall démeublé, se teintaient de la poésie un peu neurasthénique des fêtes au bord des lacs italiens. Les hommes les plus puissants, les plus illustres de l'Europe, du monde, s'enfouissaient dans les fauteuils profonds, tandis que les attachés, secrétaires, chefs de cabinet emplissaient les salons de leur importance secondaire. Les femmes, flirtant, riant, minaudant, aimant, créaient autour d'eux, avec tout leur luxe éclatant, cosmopolite, emperlé, endiamanté, une atmosphère impalpable de beauté, de grandeur, de décadence et de désirs.

Ce fut Elisabeth qui aperçut Morchaud et vint à lui. Elle ne prononça pas un mot. Elle l'enveloppa seulement d'un regard douloureux, tandis qu'ils gagnaient le salon long et désert qui forme la façade de la rue du Mont-Blanc. Ils étaient debout, silencieux, encore frémissant de leurs fiançailles brisées et lourds de leurs regrets communs. Elle finit par dire, bien qu'elle eût déjà tout compris, mais parce qu'elle étouffait :

— Pourquoi vous êtes-vous enfui de notre fête de famille?

Morchaud la caressait de ses yeux si lointains qu'ils paraissaient clos. Il se décida :

— Pouvez-vous saisir ce que...

Elle l'interrompit en se pressant lentement contre lui et, quand ses lèvres furent contre les siennes, avant de les joindre pour la première et la dernière fois, elle murmura :

— J'ai compris.

Il tenait à pleine main le dossier d'un fauteuil et enfonçait ses doigts dans l'étoffe. Il souffla tout bas :

— C'est pour vous autant que pour moi!... Il y a de

ces choses irréductibles d'où naissent les grands malheurs!

Elle était moins forte, maintenant... Sa volonté fondait :

— Le foyer, les enfants que nous n'aurons jamais... reprit-elle, soulevée par une évocation douloureuse...

Et, après s'être tue, car leurs paroles étaient hachées par leur lutte contre les sanglots qui montaient, elle s'inquiéta :

— Et maintenant?... Quand nous nous rencontrerons?...

— Ne craignez rien. Nous ne nous rencontrerons plus. J'ai déjà donné officieusement ma démission. Avant un mois, j'aurai obtenu une situation... une situation de l'autre côté de la terre...

Elle frissonna :

— Alors, il va falloir sans retour faire nos vies l'un sans l'autre... après avoir été si près de les faire l'un avec l'autre?

— L'un sans l'autre... fit Morchaud, pas tout à fait... Pour moi, du moins... Car là-bas, où je resterai seul, seul, vous m'entendez, rien au monde ne m'empêchera... quotidiennement... la journée finie... assis devant ma maison... les paupières fermées pour mieux évoquer les rêve morts de l'Europe... de vous appeler en souvenir auprès de moi...

Et d'une voix tremblante, tenant à affirmer et à préciser quand même, il ajouta :

— Vous... sans les autres... sans les vôtres...

Ses yeux allaient faiblir sous le flot irrésistible des larmes quand Elisabeth, en un hoquet de jalousie rétrospective, laissa échapper toute sa vieille souffrance :

— Moi... Et Mme Rocco-Montès...

Morchaud se cabra et se ressaisit. Cinq minutes plus tard, il quittait le bal.

Son temps fut occupé, les jours suivants, à liquider sa

vie : opération douloureuse. Chez lui, à son bureau du quai Wilson il retrouvait, en remuant les cendres de cette année ardente, tous les détails des angoisses de son cœur et des déceptions de sa pensée.

Les premiers délégués à l'Assemblée de septembre arrivaient déjà chaque jour. Il lui semblait maintenant qu'un autre homme que lui-même s'était intéressé jadis à l'œuvre qui les rassemblait à Genève. Il classait ses dossiers, les épurait, déchirait des papiers, numérotait des documents; il se plongeait dans de vieilles lettres, il maniait des photographies, emballait des livres, séparait ses objets personnels du matériel du Palais. Rien ne l'occupait moins que la session qui allait s'ouvrir.

Il n'en savait que deux choses qui suffisaient à le confirmer dans sa décision de partir : elle serait terne, médiocre et répandrait sur le monde une impression d'impuissance. D'autre part, le seul problème grave qu'elle aurait à traiter, celui de Mossoul, serait résolu avec une éclatante injustice : confiée à La Haye, comme toujours, la conclusion inclinerait le droit naturel devant les intérêts financiers de Londres.

Cet attentat à la Justice l'écœurait sans plus l'indigner.

— Souhaitez, lui avait dit un Turc, qu'on ne découvre jamais de pétrole à Toulouse, car cette découverte ferait attribuer immédiatement votre capitale languedocienne à l'Angleterre.

Le soir où Dawson, Fozzioli et Mme Darbout-Lasnier, émergeant en trombe du salon, assez vannés et excités, vinrent jusque dans sa chambre l'arracher à sa mélancolie et lui proposer une partie chez Maxim's, il accepta avec reconnaissance la diversion de quelques heures qu'ils lui offraient.

Ils s'installèrent sur la banquette de l'établissement de la place des Alpes, devant une table. Les lumières roses, les girandoles de papiers multicolores, le chatoiement des robes et des peaux, la cohue des danseurs, les

petits drapeaux de soie, les affiches, le bruit, le jazz, tout ce décor, toute cette agitation de noce éblouirent Morchaud, confiné depuis longtemps dans la solitude, l'ombre et la souffrance.

C'était l'heure triomphale des restaurants de nuit : on commençait à s'embrasser et à se peloter derrière les bouteilles de champagne. Les professionnelles de dancing, en abandonnant leurs lèvres aux clients d'un soir, jetaient des regards où le défi le disputait à l'envie sur les soupeuses bourgeoises, venues en curieuses, qui n'étaient pas obligées, elles, par contrat de faire l'amour. Avec quelle aisance évoluaient, dans cet air brûlant, ces filles que les nuages de fumée transformaient en déesses d'orgie! Familières avec les garçons, aimables avec la gardienne du vestiaire, promenant leurs corps parés dans cette boîte close sursaturée de parfums, d'odeurs de viandes, de vins, d'alcools, de sueur et de havanes, elles quittaient, comme pour se rendre à une tâche fastidieuse, le repos des sièges confortables, quand les rauques appels nègres leur rappelaient qu'elles étaient tenues au tango, au shimmy, au two-step jusqu'au matin, jusqu'à épuisement.

Tout à coup Morchaud, qui avalait une gorgée de champagne, faillit s'étrangler. Il devint si brusquement livide que ses compagnons reposèrent leurs verres et, inquiets, se penchèrent sur lui. Sa tête — la durée d'un éclair — trinqueballa en arrière, contre l'affiche d'un apéritif. Puis il crispa les poings, se redressa avec effort, s'appuyant à la table de ses deux mains... Ses doigts redonnèrent machinalement une ligne à son nœud de cravate... Il finit sa coupe d'un coup, pour se stimuler et se leva enfin!... Il avait vu, de la porte des toilettes, sortir une grande brune, excentriquement fardée, impudiquement moulée dans un fourreau noir et or qui semblait offrir son corps... Une grande brune plus lascive, plus provocante que toute la troupe des danseuses,

malgré son air d'ennui, de pudeur et de résignation. Voyait-il bien?... Non, cette femme lasse et arrogante à la fois, espèce d'Impératrice de la Débauche... Ce n'était pas possible!...

Mais après deux minutes d'observation concentrée, tendue, brûlante, il fut certain de ne pas se tromper... il n'eut plus de doute... Arlette! Arlette! Disparue, retrouvée, retournée fatalement après son abandon au métier infâme qu'elle exerçait quand il l'avait recueillie, à sa destinée, à son vomissement...

Avant qu'elle ait pu rejoindre l'inquiétant danseur glabre et félin vers lequel elle se dirigeait, attirée par une sorte d'hypnose voluptueuse, Morchaud avait fendu les broussailles de serpentins, bravé le bombardement des balles ouatées!... Il avait rejoint la femme, et, sans que leurs bras aient fait un geste, côte à côte, d'un mouvement imperceptible de sa main saisissant la sienne, il lui murmura dans la figure :

— Arlette!...

Elle eut un rire lointain, mort, sur ses lèvres sanglantes!

— Je t'emmène ce soir, je te reprends...

— Non, Jean!

— Je te veux... Il y va de notre vie à tous deux!... Toi, ici!...

— Non, Jean.

Mais elle avait refusé cette fois d'un air moins assuré...

Comme un tourbillon, quatre années de bonheur se ruèrent en trombe dans leurs cervelles embrumées par le hourvari et les relents de la basse fête... La boutique, l'entresol bourgeois, le silence et la retraite, la propreté, la dignité, l'amour...

Etait-ce vraiment eux, là, au milieu de cette cohue ivre et prostituée?

Dans un vertige, ils eurent l'un et l'autre l'idée d'un cauchemar, d'une hallucination.

Morchaud ferma les poings :

— Tu ne veux pas revenir?...

Elle le considéra de ce regard hautain et veule dont elle avait repris l'habitude d'engluer le client.

— Trop tard!... répondit-elle. Fallait pas partir!

Il recula d'un pas... Emberlificoté dans les serpentins qui sifflaient, qui s'enroulaient, qui girandolaient autour de lui, tragique et grotesque, il la toisa, prêt à l'étrangler... Au milieu des hurlements de joie et de noce, au milieu du chahut du jazz, des cris des filles, des bruits, des chansons, visage à visage, il lui cracha en une nausée d'orgueil :

— Et pourtant, c'est moi qui t'avais rachetée!

Ce mot « rachetée » eut sur sa pensée, prodigieusement sensible à l'abstraction, une vertu immédiate et magique. Sans s'occuper de ses compagnons, il réclama son chapeau et sa canne, sortit et s'enfonça dans la nuit.

« Rachetée! » Ah! n'était-ce pas le mot, le mot religieux, le mot éternel qu'il cherchait dans la vie depuis de longs mois! Sur les ruines de son cœur et de son cerveau, tout le vieil atavisme moral et métaphysique sollicité, réveillé, se levait comme le souffle rajeuni du printemps sur des ronces brûlées! Dans son âme prête à croire en n'importe quelle Idée, pourvu qu'elle crût, le christianisme ancestral, bien qu'il s'en fût détaché depuis longtemps déjà et qu'il s'en sentît séparé par toutes les forces modernes qui le poussaient vers l'avenir, le christianisme ancestral revenait, laïcisé peut-être, mais vivant, chanter sa mélopée obstinée et que ne lasse aucune apostasie. « Rachetée! Rachetée! » N'était-ce pas là, pour son ardent besoin de se donner et d'entraîner les autres à sa chimère, le dernier terme de l'Action? N'y avait-il pas encore là une raison de vivre : prendre le cilice, la capuche et le bâton, marcher sur les routes du monde en offrant son cœur aux cœurs dévorés et ses lèvres de lumière aux lèvres de boue? Peut-être, après tout, était-ce hors des

complications fragiles, au-dessus des organismes modernes, au-dessus même des religions menteuses, dans le sacrifice sans dogme, mais impérissable, dans la simplicité des premiers apostolats voués à une nouvelle Rédemption, que se réaliserait pour la Terre, enfin éclairée, la Paix des hommes de bonne volonté!

La nuit de Genève, imprégnée de l'ombre humide du lac, gonflée des échos épars des orchestres de café, trouée de lumières, le baignait comme un enthousiasme. Là-bas, Arlette, brassant des remous de prostitution aux rythmes lascifs de son corps, avait, de sa déchéance, illuminé le désespoir qui descendait sur lui. Il savait désormais de quel geste sortirait la nouvelle Parole de Fraternité qu'il avait passionnément voulue!

Ce fut trois jours après cette grave soirée, au cours d'une réception que M. de Rabours donnait sur sa maison flottante à quelques personnalités politiques étrangères, que Morchaud annonça officiellement qu'il quittait la Société des Nations.

Le *Kimy*, au crépuscule, parant le lac autour de lui du reflet doré de sa massive construction et des taches pourpres de ses géraniums, sortait du port, remorqué par son canot à moteur. Il voguait dans le silence de l'eau, s'enfonçant dans la légère brume vespérale comme dans un monde sans tempête et sans passion. Lentement, les quais blancs, bordés de la ligne verte des platanes, les maisons lourdes, pleines de la joie et de la douleur des hommes, coulaient le long de ses bords, paysage déjà estompé.

A cause de la fraîcheur, le maître du navire et ses invités se tenaient au salon, bien installés sur les profonds divans, parfumant leurs lèvres éloquentes ou disertes, spirituelles ou véhémentes, d'un Madère de choix.

Morchaud, ayant remercié l'assemblée pour les regrets flatteurs qui avaient suivi l'annonce de son prochain départ, était blotti dans un fauteuil d'osier très

bas. Au milieu du bruit des conversations, il restait plongé dans les dernières écumes de la tempête qui l'avait soulevé le soir du Maxim's. Certes, dès le lendemain, retrouvant un peu de sang-froid, il avait dépouillé son émotion de toute sa religiosité, de tout son vieux rite, de tout ce qu'elle avait comporté de tradition agonisante.

Mais il en avait précieusement conservé l'essence éternelle et il y avait puisé l'intuition d'une méthode inédite pour vivifier son grand rêve. Seulement, il était encore trop meurtri dans son cœur et dans sa pensée pour trouver la liberté d'esprit de formuler intellectuellement les données nouvelles de sa sensibilité.

Au large de la Belotte, sans qu'on s'en aperçût, il quitta le salon et monta sur le pont. La nuit était presque venue. Il ne rôdait plus, sur le monde de montagnes et de collines qui retenaient à la fois ses yeux et les entraînaient vers des au-delà invisibles, qu'une lueur incertaine. On sentait l'eau, on entendait son clapotis, on ne la voyait plus. Une fraîcheur diffuse l'enveloppa délicieusement... Tout était fondu autour de lui dans une ombre que piquaient seules les fenêtres allumées de quelques villas dispersées dans la campagne. A l'arrière du *Kimy*, Genève n'était plus qu'une immense illumination. D'abord, vieil amour encore vivace, à tribord il chercha sans tarder la masse sombre du Palais des Nations, poudrée de lumières pressées. Chaque scintillement éclairait un fragment de l'énorme labeur auquel il avait cru et collaboré si longtemps. Puis il suivit la ligne des quais, quai Wilson, quai du Mont-Blanc, quai des Eaux-Vives, dont les globes électriques puissants étaient reliés par les girandoles lumineuses du Pont du Mont-Blanc. A tribord encore, l'incandescence des hôtels projetait sur le ciel un reflet roux... Et puis la Ville !... La Cité, qui n'apparaissait plus que comme un ruissellement d'étoiles clignotantes, dominée par la montée obscure, hostile, revêche, des hauts quartiers, ta-

che noire dans la nuit, couronnée par la silhouette massive, noire aussi, impérieuse, des tours de Saint-Pierre.

Ses yeux s'habituaient à ce tableau prodigieux. Il discernait à l'horizon mystérieux, fantômes lointains, les lignes fondues du Salève, du Jura, séparées par la trouée de l'Écluse où le ciel plus clair se coulait. Sur les rives, il remarquait des lumières qu'il n'avait pas aperçues tout d'abord, aux fenêtres de la campagne Peel, à babord, aux fenêtres de la campagne Ador, du château Broth; à tribord, le phare de la grande jetée l'énervait à rayer régulièrement la nuit de son feu tournant.

Il contempla longuement ce spectacle extraordinaire, cette ville de lumières en laquelle il avait tant espéré!

De toute la ferveur de son âme, il avait cru y trouver son Temple et son Culte, et voici qu'elle diminuait peu à peu devant ses yeux, dernier témoin, dernière vision des choses terrestres, tandis qu'il s'enfonçait d'un glissement lent, imperceptible, silencieux, avec le bateau, dans la nuit!

Epuisé, il se retourna pour chercher un fauteuil. Alors il découvrit qu'il n'était pas seul sur le pont, comme il le pensait. Appuyé à la balustrade, sous le feu de position, il vit le corps et la figure étranges de Wah Phou Yang, le vieux philosophe chinois qui, jadis, dans le cabinet de l'avocat du Grand Quai, avait porté le premier coup de pioche dans l'édifice de sa religion.

Les deux hommes s'assirent côte à côte et se mirent à causer :

— Voyez-vous, disait le Chinois, le Verbe est souverain. Il est le Commencement et la Fin de toutes les croyances. Des mots, et des mots seuls, ont toujours gouverné les hommes. Seulement des mots qu'on a si longtemps et si fervemment répétés qu'ils en sont devenus des réalités, des êtres. C'est l'idéologie qui a engendré les destinées des nations. La Religion... un mot. Le Roi... un mot. La Révolution... un mot. La Patrie... un mot!

Les hommes n'ont vécu que de mots! Mais ils ont peu à peu coulé, dans la forme sonore des idoles verbales qu'ils se sont créées, les émotions de leur cœur, les réactions de leurs nerfs et les méditations de leur cerveau.,. Pour remplir un mot, pour qu'il prenne son sens et établisse sa souveraineté, c'est long, c'est dur, c'est cruel... Il y faut des siècles, des siècles et des millions de martyrs...

— Ne pensez-vous pas, interrompit Morchaud tout à coup saisi, empoigné par cette vue nouvelle, que la guerre récente les a fournis d'un coup au Mot, au Mot sacré pour lequel nous sommes ici, ces millions de martyrs?...

— Mais non, répondit le Chinois après avoir médité un instant. Tous vos hommes qui sont tombés dans les deux camps ont encore donné leur sang pour une idéologie périmée. C'est encore à ce mot de « Patrie » qu'ils ont souri en trépassant, à ce mot de « Patrie » qui a mis dix-huit siècles à se constituer et qui, péniblement, a fini par remplacer, en Europe, l'idéologie chrétienne. Personne ne s'est encore donné à l'Humanité qui est l'idéologie de demain. Vos martyrs de la Grande Guerre sont morts pour ça — et il montrait un drapeau suisse qui flottait au-dessus du fanal — et pas encore pour ça — et il pointait son doigt dans la direction du Palais des Nations. Un jour viendra sans doute, quand l'Idée aura mûri obscurément dans les sillons des âmes et sera devenue la nourriture quotidienne de milliards d'espérances, quand sa forme vide aura été engraissée de moissons humaines, dans deux ou trois siècles, un jour viendra où le mot d'Humanité se lèvera, éteignant sous ses rayons les lueurs mourantes de la Patrie et de la Religion. Alors les temps auront sonné de la Société humaine...

— La Société humaine! répéta Morchaud illuminé...

Et non pas une Société cosmopolite!... Je viens de comprendre.

— Précisément. Le devoir des générations, leur unique devoir, c'est de préparer l'avènement!

— Et j'ai compris aussi, continua le jeune homme, vous venez de me faire comprendre... Le Mot existe! C'est à ceux d'aujourd'hui, de demain, d'après-demain, d'en créer la chair avec leur chair. Le Mot existe! Il faut le féconder avec des larmes. Nous avons voulu moissonner trop tôt. Il faut que les missionnaires se répandent sur le monde et défrichent les âmes pour y préparer la place du Temple!...

— Aucune paix, acheva le Chinois dans un sourire de suprême sérénité, ne sera fondée avant que l'esprit de Paix ne règne. Oui, des missionnaires... Ce n'est pas avec des discours ou des textes qu'on impose une Religion. C'est avec la Parole!

MARCEL ROUFF.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Edouard Herriot : *Dans la forêt normande*, Hachette. — Robert Bazin : *M. Herriot et les Normands*, Georges L'Enfant, Condé-sur-Noireau. — Stuart Merrill : *Prose et Vers*, Albert Messein. — Gérard d'Houville : *L'Enfant*, Hachette. — Charles Régismanset : *Autres contradictions* (5e série), Sansot. — Maurice Boissard : *Villégiature* « Edition de la Belle Page ». — Paul Léautaud : *Chroniques*, « Cité des Livres ».

Dans la forêt normande, par Edouard Herriot. Ce livre d'une érudition très sûre est en même temps un poème, et j'en voudrais citer de nombreuses pages, car jamais encore on n'avait, avec cette sincérité lyrique, évoqué, exalté mon « pays » normand, cette Normandie plus secrète dont la capitale est Caen; pays demeuré druidique et dont « l'arbre est roi ». Mais M. Herriot tire encore une philosophie sociale de sa contemplation de la forêt des hêtres et des chênes. Il écrit :

Durant l'hiver, la forêt sommeille ; aux premières chaleurs du printemps, elle pousse des bourgeons et ses branches, développe la tendre chair de ses tissus que l'été viendra pénétrer et colorer. Ainsi que toute vie, cette croissance est une lutte : lutte des espèces contre les espèces, mais aussi lutte des rameaux entre eux et des rameaux contre la tige, contre le poids de la neige qui accable la branche ou contre l'excès des feuilles qui tourmente l'arbre en s'enrichissant. Lutte, surtout, pour la lumière. L'émouvante beauté de la forêt, c'est qu'elle est, dans toutes ses parties, une ascension, un effort de chaque sujet pour s'affranchir de l'ombre mortelle du couvert, un élan, plus ardent en la jeunesse de l'arbre, mais aussi prolongé que sa vie, pour respirer sous le large de l'azur, si bien que cette masse, en apparence immobile, frémit incessamment sous l'effort qui tend à l'éloigner de la terre, se modèle, se récrée à tout instant, souffre comme nous, recherche comme nous un équilibre social qui se détruit à mesure qu'il s'établit. Vie laborieuse et presque douloureuse que compliquent encore les misères, les hasards de la reproduction, lorsque l'arbre, parvenu à son âge d'adulte, et dans le temps de sa force, laisse retomber sur la terre la semence que refusa

le sol stérile, mais que le sol meuble et fécond gorgera de vie pour la lancer à son tour vers le ciel.

La riche Normandie « s'épanouit entre les arbres et sous les fleurs », et M. Herriot, dans le petit jardin classique de Coutances, se récite, près du buste de Remy de Gourmont, « les litanies qu'il a consacrées à la rose » et, ajoute-t-il, « sans rancune contre celui qui les a maudites » — maudites comme on maudit en les adorant des femmes désirées et respirées — « les roses de Coutances encadrent l'image de Gourmont ». Mais suprême floraison du sol normand, voici les merveilleuses cathédrales, Lisieux, Bayeux, Séez ; et surtout Coutances, « un Parthénon chrétien », écrit M. Herriot :

Des hauteurs qui entourent la ville, on l'aperçoit à demi noyée dans la mer de verdure, pointant ses flèches en pierre de Valognes dont la couleur s'unit si parfaitement à celle des chaumes, et, plus bas, dressant sa lanterne centrale à terrasse. Les hautes flèches dominent...

L'une des splendeurs de la cathédrale de Coutances, continue M. Herriot, ce sont ses verrières du XIIIe siècle,

si pures encore, si fraîches malgré ce qui les recouvre, par places, de poussière et de lichen. Sur ces tapisseries transparentes, dans l'épaisseur de ces verres inégaux, chantent toutes les nuances du blanc et du jaune, du bleu et du rouge. C'est une mosaïque de saphirs, de turquoises, d'émeraudes : le jaune bistre voisine avec le rouge jaspé...

Et chacune de ces verrières raconte une belle histoire pour le naïf peuple des illettrés. Ruskin a raison, c'est une Bible :

La cathédrale de Coutances, dans les pierres de laquelle s'inscrivent déjà les lois de notre génie national, force dans l'ordre et simplicité, se dresse comme un témoin de la lointaine histoire et s'ouvre devant nous comme un livre vivant.

Et conclut M. Herriot :

Ce que je retiens de cet art français tel que je viens de le voir fleurir en Normandie, « c'est cette ordonnance de raison sur laquelle s'est déjà fondée l'esthétique de la Grèce. Ce que j'admire à Coutances, comme au pied du Parthénon d'Athènes, c'est l'intelligence mettant ses lois permanentes au service passager d'une foi ».

En citant ces lignes qui m'émeuvent particulièrement par cette merveilleuse compréhension de cette cathédrale de Coutances qui m'est chère, je n'ai fait qu'effleurer le livre de M. Edouard

Herriot, qui est encore une petite synthèse de l'histoire de la Normandie depuis Rollon jusqu'à nos jours: « Si l'on cherche dans l'histoire de l'humanité des efforts d'expansion comparables à celui des Normands, on ne trouve guère que l'élan des Hellènes après les guerres d'Alexandre... »

Deux longues études complètent ce volume : l'une sur « le tourment de M. de Rancé » et l'autre, qui est une réhabilitation, gardant tout son sens critique, de Marat, et, avec la même impartialité, une sorte d'homélie sur l'héroïque fanatisme de Charlotte Corday.

Pour compléter et rectifier sur quelques points cette histoire de Charlotte Corday, il faut lire le petit livre que M. Robert Bazin, un des Normands qui connaissent le mieux « la petite histoire» de son pays, consacre à **M. Herriot et les Normands**.

M. Robert Bazin, après avoir cité le poème de M. Herriot sur la forêt normande : « Il n'est point, écrit-il, dans nos anthologies sur la Normandie, une page plus poétique, et seul Barbey d'Aurevilly, lorsqu'il erre à l'aventure la nuit dans Saint-Sauveur-le-Vicomte, arrive à une si pure émotion ». C'est que, dit-il, M. Herriot « appartient à la race élue des mystiques ».

Le livre de M. Herriot doit figurer dans toutes les bibliothèques normandes.

§

Sous ce titre : **Prose et Vers**, M. Jean Royère, dans sa collection de la *Phalange*, a réuni les œuvres posthumes de Stuart Merrill. On trouvera dans ces pages de précieux souvenirs sur le symbolisme ; des études d'une lumineuse intuition sur Paul Verlaine, Jean Moréas, Remy de Gourmont, Pierre Quillard, Albert Mockel,... Walt Whitman, Oscar Wilde, etc. ; des fragments de lettres d'un poète à sa fiancée, où ceux qui ont connu l'auteur des *Quatre Saisons* retrouveront la sensibilité à la fois sereine et perpétuellement blessée de ce poète musicien dont la subtile virtuosité n'a jamais été dépassée. Parmi les poèmes publiés ici, l'un en prose : *A Tommy Atkins*, m'a particulièrement touché et je le signale aux prochaines anthologies. Tommy Atkins, c'est le soldat inconnu et qui est mort, héroïquement sans s'en douter et sans savoir pourquoi. Le poète regarde passer le convoi funèbre, le cercueil en bois blanc juché

sur un corbillard d'indigent. C'est à Versailles, dans la ville du grand roi « dont le nom te fut inconnu ». De rares passants saluaient la dépouille « selon la douce coutume de France » :

... Mais leur pensée était ailleurs : commerce, industrie, affaires. Puis ils pensaient peut être à leurs propres morts. Moi seul, étant un poète à qui Dieu a départi, comme à tous les poètes, d'assumer la douleur d'autrui, j'ai senti sous mes paupières couler des larmes, toi que je n'ai jamais connu,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins!

Aucune donneuse de baisers ne suivait ton cercueil, ni la mère dont le corps s'entr'ouvrit dans la douleur, il y a une vingtaine de printemps, pour te consacrer à la lumière, ni la sœur dont les paroles, lorsque tu te sentais malheureux, étaient pour toi une bénédiction, ni l'amante qui te livra, une nuit que toutes les étoiles chantaient au ciel, la fleur la plus secrète de sa chair,

Tommy Atkins, ô Tommy Atkins.

. . . .

Mais voici, d'après une lettre datée du 2 novembre 1909, la belle conception que Merrill se faisait de la poésie et de son rôle de poète :

Dès mon enfance j'ai voulu être un poète, et les psaumes de David me ravissaient... que m'importe que je sois un mauvais poète, mettons un poète tout à fait négligeable dont le nom mourra avec lui ? J'ai dû à la poésie les plus hauts transports de ma vie ; j'ai aimé les poètes avec une passion toujours égale et fidèle, j'ai chanté à mon tour. J'ai mis dans mes vers toute mon âme. J'ai parfois ressenti à les écrire une douleur tellement intense que je ne la distinguais plus de la joie supérieure. S'exprimer, jaillir hors de soi-même en chants, voilà la seule raison vraie de la vie. Quand on est ainsi hanté, que voulez-vous que cela me fasse, l'approbation de celui-ci, le blâme de celui-là ? Je sais que je suis aimé et approuvé par les divins lyriques, puisque c'est pour moi et mes pareils qu'ils ont écrit. Et je suis résigné à vivre sans renom, puisque j'aurai sans cesse communié avec les âmes les plus harmonieuses de l'humanité.

Dans la très belle préface qu'il a écrite pour ce volume, M. André Fontainas constate que « personne n'échappe absolument à ses origines, ni aux traditions de sa race ». Des critiques, dit-il, se sont étonnés que Stuart Merrill, venu d'outre-Atlantique à la littérature française, et « appartenant, en dépit de lointaines parentés lyonnaises, à une famille anglo-saxonne, ait pu

créer une œuvre, dans son expression comme dans ses tendances, si pure de tout élément étranger, si marquée au goût essentiel du lyrisme français... » C'est, en effet, répond-il, le miracle de Merrill. Son art n'a rien ignoré des inépuisables ressources de notre langue, ni des idées ni de la culture française. Pourtant, écrit M. Fontainas, il y a, aux poèmes si clairs de Merrill, quelque chose qui les distingue des poèmes de tradition uniquement française. Tandis que le poète français « se dresse en isolé sur le monde, s'offre, en exemple, en expiation, en holocauste, à la foule misérable, confuse, ignorante », Merill, ainsi que Walt Whitman, « ne croit pas être l'élu que désignent des facultés spéciales : il ne s'exprime qu'au nom et en faveur de tous : il est une âme dans la foule, *Une voix dans la foule*, selon le titre de son recueil suprême ». Cette très importante remarque situe l'œuvre de Stuart Merrill dans le temps et marque ce qu'elle apporta de nouveau à la poésie française. La mort prématurée du poète seule nous a dépossédés, dit encore M. Fontainas, « d'entendre, comme lui-même l'écrivait de son compatriote illustre et puissant (Walt Whitman) le verbe qui plie à son rythme l'histoire de l'avenir, le chant lyrique de la Sainte Démocratie ». Merrill aussi serait devenu « le Prophète qui marche au devant de sa race et de son époque ». Et peut-être que, dans son œuvre, ne faut-il considérer ses premiers recueils où l'allitération savante s'allie aux plus subtiles acrobaties verbales que comme des *gammes* préparatoires à la poésie de pure sincérité et d'expression d'une race élargie par un sentiment de communion humaine — que traduisent déjà ses derniers livres. Merrill fut un précurseur, le précurseur d'une poésie cosmopolite où toute l'émotion humaine par delà les petites sonorités locales des patois et des langues, les petites vanités des patriotismes nationaux, s'unifiera en une sorte d'unanimisme de l'intelligence et de la sensibilité humaines. Ne nous enfermons pas derrière la muraille de Chine de notre petit patois de l'Ile-de-France, en nous hypnotisant dans la contemplation des célèbres haï-kaï de nos poétiques mandarins, au subtil pinceau. Elargissons notre curiosité et enrichissons notre sensibilité des sensibilités étrangères. Il faut, à ce sujet, remercier J. Fournier-Pargoire de nous avoir donné cette merveilleuse traduction des *Poèmes* de Thomas Hardy (1), si proche

(1) Librairie de France, « Bibliothèque des Marges ».

de notre Vigny, poèmes que tout Français cultivé devrait connaî-tre et aimer. Il faut que de plus en plus les petites barrière[s] littéraires et intellectuelles disparaissent entre nations euro-péennes, et c'est par ce moyen, plus sûrement que par les propa-gandes pacifiques, que nous arriverons à supprimer les guerre[s] inutiles. « Nous autres Européens », écrivait déjà Nietzsche, dan[s] la vie et l'œuvre duquel Amance voit déjà le « germe d'une reli-gion d'Europe ». Je parlerai de ce nouvel Evangile.

§

Parmi tous les livres qui déferlent vers mon rocher immobile comme les vagues d'un océan, voici un petit chef-d'œuvre d'émo-tion et de style : **L'Enfant**, par Gérard d'Houville : « Jail[li] d'un doux corps écartelé, environné de tout l'appareil de l[a] mort... » : mais comment toucher d'une main trop lourde à ce[s] intuitions du sentiment, à cette pureté du plus beau poème de l[a] chair blessée ? *Domina, non sum dignus...*

De M. Charles Régismanset, la cinquième série de ses « remar-ques et anecdotes » : **Autres Contradictions**, qui fon[t] involontairement penser à Chamfort. Ceci :

Dédicaces de thèses médicales :
Dr N... Le palper abdominal.
A ma mère.
A ma sœur.
Dr L... L'hypertricose des organes génitaux chez l'homme.
A ma fiancée.

Cette pensée un peu ironiquement déçue : « Que de femme[s] sont comme le chat de Rivarol qui ne nous caresse pas, mai[s] se caresse à nous. » Mais ce chat de Rivarol ne serait-il pas l[e] chat de Montaigne ?

Je veux signaler encore deux petits livres de luxe, dont l'u[n] de Maurice Boissard : **Villégiature** est le premier volum[e] de la collection des *Editions de la Belle Page*, et est aussi un[e] divagation... théâtrale. Car pour Maurice Boissard, la vie es[t] un spectacle, et lui-même. L'autre petit livre : **Chroniques** où l'on rencontre Stendhal et Jules Claretie, a été écrit dans u[n] fauteuil d'orchestre, les yeux levés vers les étoiles du souvenir[.] Il est signé d'un nom beaucoup moins connu que M. Boissard[,] mais tout de même assez distingué : Paul Léautaud.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Philéas Lebesgue : *Les Chansons de Margot*, Edgar Malfère. — Fagus : *Clavecin*, « à la Cité des Lettres ». — Jean Lebrau : *Témoignage*, « au Pigeonnier ». — Gabriel Mourey : *Marie-Madeleine à la Sainte-Baume*, « Librairie de France ». — Maria-Pia Bério : *Humaines*, Figuière. — Jean d'Orsal : *La Coupe de Cristal*, « la Rénovation esthétique ».

M. Philéas Lebesgue a réuni en un volume, **Les Chansons de Margot**, toutes les délicieuses fantaisies rustiques que, semble-t-il, l'*ivresse de la musique*, *sous le vieux noyer*, ou bien *au coin du feu*, lui a incessamment inspirées et redites. Que de poètes, en notre temps, ont essayé de rejoindre ainsi la verve attendrie, amusée d'un rien, amoureuse, spirituelle ou galante, des vieilles romances françaises, d'un rythme toujours pimpant, pénétrant et comme impromptu. Leur labeur, à part des réussites de hasard, sent presque toujours la fatigue d'une volonté un peu pédante et trop doctorale, et ne conserve longtemps la grâce et la jeunesse du sourire. Seuls de grands poètes, Hugo, Verlaine, Verhaeren, Merrill, Moréas, avaient réussi par boutade et par exception. Francis Vielé-Griffin, parmi les vivants, et Gustave Kahn et Tristan Klingsor, quelques jeunes. Mais nul ne pourrait au recueil de M. Philéas Lebesgue opposer un recueil d'une fraîcheur aussi constante et aussi constamment renouvelée. Tantôt M. Lebesgue s'inspire de quelque motif que tout le monde répète depuis l'enfance, le plus souvent il crée le refrain et tous les vers du poème. On a la sensation que c'est durant le labour et les travaux allègres des champs qu'il improvise. Et ses cadences s'allient aux babils des oiseaux et des sources, au glissement des brises dans le feuillage, au doux ondoiement par la plaine, entre les pommiers et les blés, des lumières qui se meuvent et des ombres qui s'allongent.

Toute la campagne française tient dans de tels rythmes, avec le rêve, le prestige de l'espoir, l'ardeur souriante des baisers qui s'éludent ou s'échangent, avec tout le don de soi-même et la fine ironie et les tendresses divines du voir, de l'ouïr, du toucher.

« La mélodie, assure M. Lebesgue, ne se sépare guère de ce genre de lyrisme. » Ces chansons sont nées avec la musique. On est imprégné de leur musique quand on les lit. Je n'en connais pas l'arabesque et le fredon ; mais on l'improvise à part soi, et, je le gage, très proche toujours des intentions de l'auteur. Au surplus,

une note en appendice en fournit l'exemple convaincant, et l'on en trouverait d'autres aux *Chansons de Printemps et d'Automne*, éditées par la « Maison des Jeunes », ou aux chansons introduites en guise de supplément à tel solfège pour enfants.

Il n'y a ici aucun pastiche. L'inspiration du poète est toute spontanée, et naïvement, joliment pimpante, selon un goût français originel et constant :

> Sont venus deux, sont venus trois,
> Sont venus trois cueillir la Rose ;
> Les dards pointus piquent les doigts,
> Sont venus trois :
> Le premier n'ose.
> La Rose dit : « Tant pis pour toi !
> On ne partage pas la Rose... »

Fagus au lecteur le déclare : « Celui qui fait profession de poésie doit s'efforcer dans tous les genres, apportant même soin au madrigal, au sonnet sans défaut, qu'à construire un long poème. C'est la meilleure méthode, sinon la seule, pour se rendre maître du plus sublime des instruments. » En réalité, quelqu'un s'en est-il jamais rendu maître absolument, sans défaillance ? Fagus ne le pense, sans doute, non plus que moi. D'autant plus est-il indispensable d'approcher cette perfection, avec respect, avec zèle, et du plus près que l'on pourra. Ah ! oui, se plier à tous les exercices du **Clavecin** sans doute, ajouterait J.-S. Bach, « bien tempéré », et y exceller de doigts prompts, souples, forts et agiles. Alors, au moment où se lèvent les grands thèmes, on se sentira, non peut-être tout à fait prêt, ni tout à fait *Maître* surtout, mais armé et courageux pour affronter la lutte et l'obstacle, en triompher obstinément pour peu que les dieux y consentent. Et M. Fagus, après le tourbillonnement emporté et étourdissant de sa prodigieuse *Danse Macabre*, après l'apaisement attendri et profond de sa *Guirlande à l'Epousée*, improvise sur des données rythmiques que lui suggère la tradition. Et ses trois ballades sont d'une liberté de ton, d'une sûreté d'allure que peuvent lui envier les meilleurs auteurs de ballades qui soient venus depuis Villon ; ses sonnets familiers et badins atteignent, sans laisser aller comme sans banalité, à une harmonieuse perfection ; de même son noël, ses chansons, son « double rondeau fleuri », son triple haï-kaï, et la plupart de ses « épigrammes et

madrigaux », avec parfois un élan spontané, les ailes ouvertes à l'azur, comme en ce tercet héroïque :

> Pour qu'à nouveau l'on pût tendre sur l'univers
> Une arche de beauté, de deuil et d'espérance,
> Le sonnet fils des dieux ourdit deux fois sept vers.

Il est vrai que, tout à côté, se profile « le maître poète » pour la *Confection sur mesure*, « avec le maître menuisier » :

> On assemble, et cheville et rogne,
> Et Minerve au fond du panier
> En pénitence grogne, grogne.

Ce délicieux recueil forme la lettre F de l'Alphabet des Lettres qu'impriment pour « La Cité des Livres » MM. Ducros et Colas, maîtres-imprimeurs à Paris, chef-d'œuvre de présentation.

En présence de **Témoignage**, le livre nouveau du charmant poète des *Quinze tonnelles de Marie*, j'avoue ma perplexité. « La plupart de ces poèmes », déclare M. Jean Lebrau, « sont antérieurs à ceux de mes deux derniers recueils, *le Cyprès et la Cabane* et *le Ciel sur la Garrigue*. Si je les ai réunis à part, c'est pour qu'ils aient, groupés ainsi, toute leur valeur de *Témoignage*. » Soit ! Mais peut-on faire état pour les reprocher au poète plus mûr, plus sûr de sa technique, plus subtil et plus net qu'il n'était alors, des constantes insuffisances de moyens qui balbutient, de mièvreries peu adroites qui tentent de donner à de minuscules « images du Bon Dieu » une apparence de gaucherie naïve ? Elles se confondent trop souvent avec des maladresses dont l'écrivain s'efforce de tirer profit sans toujours y parvenir, parce que son procédé est trop visible.

Dans chacun de ces poèmes il y a de jolies, de très jolies choses, des vers balbutiés, tendres, de fraîche extase, et c'est pourquoi, rétrospectivement, j'aime mieux ne tenir compte que de ce que le délicat poète est devenu que de ce qu'on peut trouver dans ce recueil parfois charmant, mais presque toujours inquiétant et ambigu.

Précédé de la reproduction d'un beau bois du XVI[e] siècle, le poème nouveau de M. Gabriel Mouroy nous montre **Marie-Madeleine à la Sainte-Baume**, épuisée de fatigues, de misères, de tourments, de doutes, de tentations, d'extase par le divin souvenir, émue de tendresse, exaltée d'espoir et d'amour, de renoncement et de foi, et, enfin, comme en l'image li-

minaire, voyant venir le frémissant essaim des anges qui la raviront vers le Seigneur, dans les cieux. Sans doute, dans un poème conçu de cette façon, l'essentiel est de communier avec l'héroïne objectivement. Mais un courant mystérieux, à peine indiqué, discret au point qu'on le pourrait ignorer, signifie aussi, je pense, la longue durée des espérances de l'artiste que sa réalisation déçoit toujours. N'importe ! il se souvient, il aime, il se donne, dans l'enthousiasme et, la joie, et, il ne l'ignore pas, en dépit des injustices, des leurres, des mensonges et des iniquités, il sera entraîné vers sa place divine dans le chœur des chanteurs immortels, le front ceint de laurier.

Les vingt parties dont se compose le poème se succèdent, d'un ton non pas uniforme, mais analogue par le rythme brisé, repris, enlacé et vivant, de leur essor qui se ploie et se résorbe indéfiniment harmonieux, en dépit de ce que souvent les dictions familières à M. Mourey ont de bref, de saccadé, de rude même à l'accoutumée. Ici il s'est discipliné, ou s'est servi, selon des desseins calculés, de ces défauts. Ils correspondent à merveille, dans le discours dramatisé de la Madeleine, à des épuisements de la respiration, à des exaltations de sauvage aspiration, à des abandons d'oraison et de ferveur.

Quand Madeleine évoque les soirs de Magdala, les idylles bibliques où elle voit préfigurée la sienne, quand à ses yeux d'ivresse religieuse luit l'image sacrée et compatissante du Fils de l'Homme, son chant est de lumière, mais des ondes d'ombre le creusent aussi lorsqu'y reviennent les souvenirs de volupté et de joies malsaines. Oh ! que n'est-elle l'humble servante de la Mère ? Que ne lui est-il donné de la suivre, obéissante, en tous lieux ? Mais Lui, son visage, sa faveur, sa grâce l'ont-ils abandonnée ? Elle est ressaisie, malgré sa misère, de tant de fièvres ! Mais quoi ! ne sont-ce ses yeux de bonté qui s'ouvrent sur elle ; n'est-ce sa voix de bonne mansuétude qui l'appelle ? Jamais elle n'osera encore paraître devant lui, et pour l'Eternité ! Le Paradis s'entr'ouvre, les chœurs des anges et la lumière étincellent : n'est-elle, en Lui, d'avance et à jamais anéantie et abîmée ?

Il y a, dans ce poème chaste, troublant et réussi, de M. Gabriel Mourey, un ton de ferveur vraie et innocente qui, différent par d'autres considérations, plus (si j'ose dire) matériel et moins trempé de ciel et de rosée, l'apparie à la miraculeuse *Chanson*

d'Eve de Charles van Lerberghe. Et je ne suis pas certain que, selon son droit, M. Gabriel Mourey ne l'a pas fait exprès.

Poèmes emplis de vers solides ou fins, savamment ourdis, les poèmes signés Maria-Pia Bério, **Humaines**, se répartissent en deux séries, dont la première, plus objective, plus extériorisée d'images, est de beaucoup la meilleure. L'ambition de l'auteur grandit, mais il n'est point assez sûr de lui, de sa technique et de sa pensée même pour douer de chant, en des rythmes appropriés, son intimité psychologique.

La Coupe de Cristal, de M. Jean d'Orsal, renferme une cinquantaine de sonnets d'une frappe parnassienne auxquels il n'y a rien à reprendre. C'est ferme, précis, suffisamment sonore, savant et tranquille : réalisation des plus estimables.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Guillaume Gaulène : *Le Mémorial secret*, F. Rieder. — André Maurois *Meïpe ou la délivrance*, Bernard Grasset. — Marcel Rouff : *L'Homme et la montagne*, Emile Paul. — Philippe Soupault : *En joue...!* Bernard Grasset. — Henry Champly : *Le goût du sang*, Baudinière. — Dr François Nazier : *Trois Entretiens sur la sexualité*, Editions du Siècle. — Jean Dorsenne : *Le Nouveau Dominique*, Editions du Monde Moderne. — Mémento.

Le Mémorial Secret, par Guillaume Gaulène. Maints écrivains se sont proposé, depuis 1918, de nous montrer quel désordre dans les âmes les plus généreuses ou les mieux trempées la guerre a produit, et quel effet désastreux, surtout, a eu sur elles l'égoïsme indifférent de leurs maux ou avide de jouissances des non combattants. Aucun, cependant, n'avait réussi, jusqu'à M. Gaulène, à nous introduire dans une de ces âmes, et à nous faire le tableau de ses souffrances au lieu de les énumérer et de les commenter avec indignation. *Le Mémorial secret* n'est point une œuvre éloquente ou philosophico-sociale, mais réaliste et dont un courant d'inquiétude spirituelle émeut pathétiquement l'horreur de l'évocation. Point de personnages plus grands que nature dans le roman de M. Gaulène. Des êtres moyens, au contraire. Son héros même ne se distingue d'autres hommes comme lui, catholiques, agités comme lui de sentiments tantôt tendres et tantôt cruels, que parce qu'il est un peu plus ardent, un peu plus inquiet, et qu'il vaut un peu mieux, sans doute. Paysan d'origine, ayant été poussé aux études par l'ambition de sa mère, il

est plus instinctif encore que réfléchi, et la sérénité qu'il cherche, ou l'apaisement, dépasse la portée de ses élans vers une mystique nouvelle — la foi de son enfance ayant sombré dans le cataclysme. La fatalité qui a voulu qu'il allât gagner sa vie dans une ville de l'est, sur le sol même que tant de ses camarades ont baigné de leur sang, l'entretient dans la rancune farouche du martyre qu'il a enduré. Il n'a plus qu'une crainte : celle d'être dupe ; et il passe son temps ou il use ses forces à lutter contre les meilleurs mouvements de son cœur. Dans ce stérile combat où il se déchire, il accumule les ruines autour de lui, et pousse ou laisse glisser à la déchéance suprême une pauvre fille qui lui inspire de la haine, par accès, parce qu'il se sent près de l'aimer. Il est le bouc émissaire d'une humanité que la guerre a rendue ignoble, l'instrument (parfois honteux de son rôle) du mal dont cette humanité criminelle a accablé le monde pour plusieurs générations, peut-être, à cause de son cynique reniement des morales qu'elle avait paru respecter jusque-là... M. Gaulène avait d'abord songé à ce titre pour son livre : *Journal du temps de la peste des âmes.* C'est bien cela. Mais quelle pitié ! Et comme l'atmosphère du drame dont il nous rend témoins est conforme à l'impression de désespoir qui s'en dégage ! Je ne recommande pas la lecture du *Mémorial Secret* à ceux qui ont eu une responsabilité quelconque dans la guerre, ou qui en ont profité : ils risqueraient de connaître le remords... M. Gaulène est un artiste, d'un tempérament magnifique, et d'une rare sensibilité. Poète (ses tableaux sont d'une beauté sinistre), il a aussi tous les dons du romancier, le sens du détail expressif et de la vie. Les quelques négligences que l'on peut relever dans son style, et qui sont, je crois, imputables à la fougue de son inspiration, n'ôtent rien à ce style de sa couleur et de sa vivacité. Je mets M. Gaulène au tout premier rang des jeunes écrivains d'aujourd'hui.

Meïpe ou la délivrance, par André Maurois. Un philosophe que les lecteurs du *Mercure* connaissent, et qui fut une manière de précurseur de Freud, M. Jules de Gaultier, a étudié dans ce qu'il appelle le *bovarysme*, du nom de l'héroïne de Flaubert, « le pouvoir departi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est ». N est-ce pas un des aspects ou une des variétés de ce pouvoir que nous révèle, à son tour, M. André Maurois dans les trois récits qui composent son nouveau livre, où l'on voit deux

personnages réels (Gœthe et Mrs Siddons, la grande actrice anglaise), puis un personnage imaginaire, chercher dans la création littéraire, dans l'interprétation dramatique et dans la lecture un refuge contre la vie réelle ? *Meïpe*, c'est ce pays chimérique et pour cela même délicieux, où une petite fille, comme la plupart des enfants, s'en va régner sur ses parents quand ceux-ci, par leur absurde despotisme, l'ont banni de leur empire. « Poésie, c'est *délivrance* », déclarait Gœthe. Ayant emprunté au grand Allemand la moitié du titre de son livre, c'était bien le moins que M. Maurois lui fît les honneurs de celui ci. Aussi nous montre t-il, d'abord, quelles amours précédèrent la passion de Werther, et comment, en déformant les héros de l'aventure qu'il vécut, Gœthe se débarrassa d'eux, si j'ose dire. Exalter le vrai, c'est le rendre inoffensif. Mais celui-ci prend quelquefois sa revanche : à preuve le jeune homme plein de talent dont M. Maurois nous narre, ensuite, l'histoire, et qui ruine son avenir pour avoir singé Sorel et Rubempré Mieux avisée, Mrs Siddons se borne à se soulager de ses inquiétudes et de ses chagrins dans les rôles qu'elle incarne. Plus calme après chacun des orages qui l'ont bouleversée sur la scène, elle traverse la vie avec une sérénité placide qui est l'honneur du *Self control* britannique... Et tout cela est très intelligent, très spirituel et fort joliment conté.

L'homme et la montagne, par Marcel Rouff. Un ou deux contes tragiques de Maupassant, *L'Alpe homicide*, de Paul Hervieu, une nouvelle de M. H.-R. Lenormand, dans *Le penseur et la crétine*, et de M. Edouard Estaunié dans *Le silence dans la campagne*, d'autres récits, sans doute, que j'oublie, nous avaient déjà, en partie, initiés au caractère et à la nature des émotions des hommes qui hantent la montagne. Mais ces récits avaient moins étudié les mœurs de tels hommes qu'ils ne nous avaient montré la fascination exercée sur eux par le vertige des glaciers. Or, M. Rouff a pris ses personnages dans le peuple même qui vit à rivaliser d'adresse avec les chamois, et ce n'est pas du point de vue sportif — celui-là même qui passionnait l'alpiniste Georges Casella — qu'il a analysé ou décrit les sentiments de son héros, le guide Clément (trahi par une *payse*) en face de la montagne. Il l'a montré, cherchant dans sa lutte sans cesse renouvelée avec la mystérieuse géante, une sorte d'ivresse héroïque — et l'apaisement de son désir de mâle exaspéré. Con-

teur dru, et qui sait l'art de ménager l'intérêt, c'est par l'évocation de scènes successives, traduisant, dans la brièveté de leur aspect fragmentaire, l'inquiétude et le tourment de son malheureux guide, que M. Rouff a composé son œuvre. Il a réussi à la faire atteindre à une pathétique beauté.

En joue... ! par Philippe Soupault. C'est une œuvre très inégale, et qui, à des pages remarquables, mêle pas mal de détails oiseux, ou sans signification, que M. Soupault nous donne dans son dernier roman, puisqu'il lui a plu d'appeler ainsi cette biographie d'un désaxé d'après-guerre.

Julien, le héros de M. Soupault, ne s'est pas battu comme celui de M. Gaulène. Il s'apparente à ces malheureux, en effet, que l'orage de 1914-18 a fait pousser comme des champignons au pied du vieil arbre pourri de la civilisation, et dont la littérature d'avant-garde s'est hâtée de faire la récolte, pour les jeter, avec non moins d'empressement, sur le marché... Ce qu'il y a de plus caractéristique chez ces jeunes hommes, à propos desquels on a parlé d'un nouveau « mal du siècle », c'est leur manque à peu près total de caractère. Leur originalité réside dans une absence de personnalité telle qu'elle a quelque chose de fantasmagorique. Lors même que, comme Julien, ils rêvent de suicide, après avoir assassiné l'amour d'une femme, et avoir jeté un homme à l'eau, pour rien, pour ne plus le voir ni l'entendre, ils ne se dégagent point de leur vie larvaire, et ne se différencient pas d'un iota de leurs innombrables compagnons de misère morale et d'impuissance physique. M. Soupault a des dons certains de psychologue et de très réelles qualités d'écrivain. Mais son acuité d'observation ne perce que des fantômes, et l'allant ou l'entrain de son style me produit l'impression d'une course au néant.

Le goût du sang, par Henry Champly. Après avoir éprouvé jusqu'à la nausée, avec ses précédents époux, les émotions que peut procurer la pratique des péchés capitaux qu'on appelle la gourmandise, la luxure, l'avarice, la paresse et l'envie, Nohomi, dite « Ma-Douceur », ressent, avec un sixième mari, celles de la colère. La pauvre femme, qui n'a jamais voulu qu'être heureuse, passe, comme on l'imagine aisément, par une série d'expériences qui, pour avoir d'abord l'attrait de la nouveauté, ne laissent pas de la décevoir bientôt, à l'égal de celles qu'elle a traversées déjà. A vrai dire, il existe entre les vices des hommes des affinités ou

une espèce de parenté mystérieuse qui les fait se ressembler tous... Ainsi, dans Aïschâar, le violent, dont elle partage la couche, et qui l'entraîne, toute haletante, à de dramatiques aventures, Noémi retrouve bien des traits communs avec ses frères. Près de quel homme, au surplus, vivrait-elle dans une atmosphère qui ne fût pas saturée par l'odeur de la volupté et de la mort? M. Champly, qui a l'esprit philosophique, a aussi le don du pittoresque. Il conte avec verve, et le tableau qu'il brosse du monde oriental est d'une très heureuse vraisemblance historique.

Trois entretiens sur la sexualité, par le Dr François Nazier. Le Dr Nazier, qui a réfuté avec force dans *l'Anti-Corydon* le téméraire ouvrage où M. André Gide a tenté la réhabilitation de la philopédie, expose, ici, par la bouche d'un de ses confrères, les théories qu'il professe sur l'amour, et qui sont celles d'un esprit qui ne perd pas de vue l'origine tout animale de ce sentiment. Sa manière est un peu celle du Diderot des dialogues philosophiques, et il a, de ce grand naturiste, la saine franchise ou l'audace délibérée. Ce n'est cependant pas à une dame de l'âge de la maréchale qu'il explique le phénomène du désir, et celui de la fécondation, définit les caractères de l'homosexualité ou énumère les différentes zones érogènes de la femme... C'est à une jeune fille — et nous ne sommes pas autrement surpris qu'à la fin des entretiens qu'il a avec elle, celle-ci se découvre éprise de lui. « Parler d'amour, c'est faire l'amour. » Ajoutez que le savant initiateur de M. Nazier parle en plein air, dans l'un des plus beaux décors du monde, en Italie : vous conviendrez qu'il avait en mains tous les atouts.

Le nouveau Dominique, par Jean Dorsenne. C'est un de ces paradoxes libertins dont le XVIIIe siècle faisait ses délices que M. Dorsenne a pris pour thème de son petit roman et qu'il a poussé jusqu'aux suprêmes conséquences, pour ne pas dire jusqu'à l'absurde. Deux amis aiment la même femme. Elle les quitte, et les voilà à ce point privés et affolés par son départ qu'en cherchant à étreindre son ombre, entre eux présente, ils tombent dans les bras l'un de l'autre... Libre à nous de poursuivre l'aventure et d'en imaginer le dénouement, car M. Dorsenne « baisse le store des convenances », comme le dit M. Carco, qui a écrit pour son œuvre une élogieuse préface, au moment où il le fallait. M. Dorsenne ne manque pas d'esprit ni de goût, si ce goût est

peut-être d'un raffinement par trop pervers. Mais que restera-t-il à ses deux amis quand ils auront fini d'épuiser, dans leur juvénile avidité de plaisir, ce qui traînait encore sur eux, ou dans leurs souvenirs, de la séduction de leur commune maîtresse? On frémit de penser au réveil qui doit suivre leur rêve...

Mémento. — Nombreux, relativement, sont les auteurs qui, bien que m'adressant avec un exemplaire de leur livre l'expression de leur « estime littéraire » et même de leurs « sentiments admiratifs » — ce qui veut me donner à croire qu'ils me connaissent — écrivent mon nom comme celui du boxeur célèbre, Carpentier. Ce sont de mauvais stratèges littéraires, comme dirait M. Fernand Divoire. Mais je ne leur en veux point de leur étourderie, car il m'est arrivé, quand leur livre m'avait plu, de le dire tout de même, et ce sera le cas, aujourd'hui, pour *Lisbeth ou la perversion intellectuelle* (A. Fayard), de M. André Foucault, qui est un roman épistolaire intéressant, écrit dans une bonne langue. M. Foucault s'élève sans déclamation, avec un bon sens nuancé d'ironie, contre le dédain des hommes qu'affectent certaines jeunes filles, parce qu'elles ont décroché mieux que le brevet supérieur, et il prédit un noir destin à ces présomptueuses. — Aussi fidèlement que le dessinateur Poulbot à ses gosses, M. Léon Frapié demeure attaché à la peinture des enfants des écoles, maternelles ou communales. Il a trouvé là une veine qu'il exploite avec bonheur, et il fait dans *Les Gamins de Paris* (Wald Rasmussen) un plaidoyer éloquent, en même temps que généreux, en faveur des « Ligues de bonté ». — Le récit d'Honey, le récit de Cortamon, le récit de Philippe, tous trois en état d'hypnose : ce sont *Les confessions amoureuses*, de M. René Jouglet (Plon), qui attestent que, lors même qu'on a toutes les raisons de les croire sincères, les hommes mentent ou, du moins, ne peuvent pas dire la vérité, quand ils parlent de leurs bonnes fortunes. Les réactions du subconscient sur le conscient les font mêler le réel à l'imaginaire. Et M. Jouglet a très subtilement étudié cette opération mystérieuse de l'âme. — *Ton pays sera le mien*, de M. André Lamandé (Grasset), se passe dans le Quéraz que l'auteur a évoqué avec art. Il importait qu'il nous initiât au charme de ce pays où son héros réussit à acclimater une Allemande, il est vrai en partie rhénane. L'histoire est émouvante et fort bien contée. Dans *Une ferme sur la Tille* (Editions du Monde Moderne) M. Georges Bouchard s'élève contre la désertion des campagnes. Il connaît ce dont il parle, et il en parle bien. — Je me borne à signaler, faute de place, un recueil de nouvelles de M. Ernest Pérochon (*Huit gouttes d'opium*, Plon) où l'on retrouve les fortes qualités d'observation de l'auteur de *Nène*, et l'amusant *Monte là-dessus* de M. Maurice Privat (Editions du Siècle).

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Un rayon de soleil, comédie en trois actes de M. Philippe Maquet, théâtre de la Potinière. — *Poisson d'Avril ou les griffes du Destin*, d'après Colportage, un prologue et trois actes de M. Georg Kaiser, version française de Mlle Madeleine Lindauer, théâtre de l'Œuvre. — *Vive la République !* revue en deux actes et vingt tableaux, de MM. Sacha Guitry et Albert Willemetz, Théâtre Marigny. — *Tout pour le mieux*, comédie en trois actes de Luigi Pirandello, version française de Benjamin Crémieux, théâtre de l'Atelier.

M. Philippe Maquet nous a donné au théâtre de la Potinière, une pièce douce, honnête et familiale, *Un rayon de soleil*. Depuis que, trompé par des bruits de couloir, j'ai pris un certain Lousberg, dit Adéen, pour une femme — et, à ce propos, M. Henri Martineau m'a confié qu'il avait, dans le *Divan*, commis la même erreur, ce qui m'a un peu consolé — je me méfie de mes informateurs. Je ne vous apprendrai donc que sous d'expresses réserves que M. Philippe Maquet est le propre petit-fils d'Auguste Maquet, le collaborateur de Dumas, et qu'il a depuis quelque temps déjà dépassé la soixante-dixième année de son âge. Pour rectifier, s'il y a lieu, ces renseignements biographiques, M. Maquet voudra bien s'adresser, selon l'usage de cette maison, au rédacteur des échos... Dans **Un rayon de soleil**, M. Maquet nous conte l'aventure sentimentale d'un professeur de philosophie d'abord épris de sa voisine du dessus, une veuve charmante, fort désirable encore, dont il demande la main et qui la lui accorde avec plaisir, mais sur ces entrefaites la fille de cette aimable femme revient d'Angleterre où elle était en pension, et voilà notre barbon de philosophe — au temps de Molière on était barbon bien avant l'âge de M. Huguenet, qui jouait ce rôle évidemment fait pour lui, — voilà notre barbon qui prend feu pour la fille, délaisse la mère, et les choses en viendraient peut-être à un point des plus délicats si le fiancé de la fillette ne débarquait d'Angleterre pour rentrer en grâce auprès d'elle et empêcher le philosophe de commettre des extravagances fort préjudiciables à sa carrière universitaire. La pièce finit par deux mariages ; c'est plus que n'en demandent les spectateurs des casinos balnéaires où cette bluette, vraisemblablement contemporaine de feu Pailleron, connaîtra, espérons-le, une fortune méritée.

§

Le poète Jacques Dyssord a bien voulu me remplacer au der-

nier spectacle de l'*Œuvre*. C'était le soir du samedi-saint. Sortant d'un long jeûne, j'étais allé me mettre au vert pour deux ou trois jours :

M. Lugné-Poe est un homme qui a toutes les audaces. Il supprime la guerre et les temps qui l'ont suivi. Il reprend la vie théâtrale à pied d'œuvre, si j'ose dire, et cela ne nous réserve pas des surprises. **Poisson d'Avril**, de Georg Kaiser, traduit par Mme Madeleine Lindauer, c'est le *Gendre de M. Poirier* pour mangeurs de choucroûte. Le procès de la noblesse y est mené de façon un peu lourde et fruste. Les nouveaux riches y trouveront leur compte. La pièce d'ailleurs est admirablement jouée : Mmes Greta Prozor, Jeanne Lion, Marcelle Rueff, MM. Francis Baisal, Huchet, Jacques Roussel et Jean Wall ne méritent que des compliments. Ils ont stylisé de leur mieux un mélo à prétentions ironiques. Ce sont d'excellents acteurs.

§

A Marigny, où l'heureux M. Volterra semble devoir retenir la fortune longtemps rebelle, nous avons été conviés à entendre une revue de MM. Sacha Guitry et Albert Willemetz. Volterra, Sacha Guitry, Willemetz, ce sont là des noms synonymes de succès, dirai-je en employant un vieux cliché littéralement vrai dans l'occasion présente. Le succès, M. Sacha Guitry en est devenu l'incarnation la plus photogénique. Quant je pense que son *Mozart*, où je me suis tant ennuyé au commencement de la saison, fait encore pâmer d'aise des salles combles ! C'est de la magie ! Mettons plutôt que c'est de la psychose, comme on disait pendant la la guerre. Il existe une psychose parisienne dont M. Sacha Guitry est l'heureux objet. Et combien d'autres comme lui, Mistinguett par exemple ! Je suis allé la voir dans la revue qui porte son nom au Moulin-Rouge. Elle est charmante, c'est entendu, d'un charme canaille et un peu voilé qui n'est pas vulgaire du tout, mais comme elle m'a paru loin de mériter l'enthousiasme enivré qui monte vers elle ! Du reste, c'est peut-être moi qui me trompe, et pour *Mozart* et pour Mistinguett. N'en parlons plus. J'ai aujourd'hui à vous rendre compte de la revue de Marigny, **Vive la République !**

Deux actes et vingt tableaux. Le premier acte est consacré à la satire politique ; le second à l'actualité parisienne. Au premier tableau, Marianne est malade, des médecins sont appelés à son chevet en consultation. Sous la défroque moliéresque, nous re-

connaissons Briand, Poincaré, Herriot, Painlevé, Léon Blum. Le bon sens, représenté par une soubrette accorte, leur dit de dures vérités, mais Briand y répond par un petit couplet sur les variations de l'opinion publique qui n'est pas mal non plus. Deuxième tableau : fuite du capital et de la confiance, figurés par une jeune « poule » et un gigolo. Troisième tableau, scène dans la salle entre un spectateur et sa femme. Ici, la politique et la finance font trêve un instant, ainsi qu'au tableau suivant où nous voyons en un contraste symbolique s'opposer la vieille galanterie française, la muflerie contemporaine, le cosmopolitisme et la bohème poétique de 1830. Cette idée de scène n'est pas nouvelle, mais elle a fourni à M. Baugé l'occasion de faire valoir sa belle voix de baryton. Je n'ai pas bien compris la signification qu'il convient d'attacher au plumage de Mlle Geneviève Vix (le cosmopolitisme). Mlle Vix nourrit visiblement l'ambition de nous faire oublier Mistinguett. Quoi que j'aie dit de celle-ci tout à l'heure, Mlle Vix a tort. Revenons à la politique. Dans son laboratoire, le professeur Briand examine au microscope le sang qu'il a prélevé dans les veines de Marianne, il y voit la lutte des globules rouges et des globules blancs. Aussitôt, la lentille du microscope est projetée sur la toile de fond et nous assistons à un numéro de danse qui met aux prises un globule blanc, Mlle Mitty, et un globule rouge, M. Tillio. Ce sont deux artistes de grand talent, doublés de deux excellents acrobates. Le globule rouge symbolise le bolchevisme et le globule blanc le fascisme, peut-être, ou le capitalisme, on ne sait pas. Toujours est-il que le globule blanc finit par l'emporter, ce qui, interprété médicalement, doit se traduire par la mort. Je ne crois pas que ce soit cela que les auteurs de la revue aient voulu nous faire entendre. Ils ont eu bien raison d'ailleurs de ne pas s'embarrasser d'une logique trop rigoureuse. Le public a été enchanté de voir le globule blanc écraser le globule rouge à bonnet de cosaque. Septième tableau : un député radical vient consulter la voyante pour savoir s'il sera de la prochaine combinaison ministérielle. Elle le prend pour un malfaiteur et lui soutire un nombre respectable de billets. Après quoi, le malentendu s'éclaircit, car le député reçoit avis qu'il est nommé ministre des Finances. C'est M. Alerme. J'ai approché naguère M. Alerme dans un petit restaurant de la rue Villedo où il était assurément le plus effacé, le plus discret des clients. Qui lui aurait

prêté tant d'entrain, tant d'abatage sur la scène ? Ces comédiens sont d'étranges gens. Voilà donc M. Alerme ministre des Finances. Malheureusement, il n'a aucune idée en tête, aucun plan financier, et c'est en vain qu'il fait appel à la compétence des visiteurs qui assiègent son cabinet. L'un d'entre eux s'est même trompé de ministère et lui soumet le plan d'un biplan. Or, voici que, tout à coup, les trois lampes qui ont pour mission d'annoncer la chute des ministères s'allument sur le bureau du ministre. M. Alerme n'est plus ministre. Il s'en va et laisse en partant un pourboire à l'huissier, un billet de mille francs français... hongrois. L'huissier, d'abord déçu, apprend avec satisfaction que les billets français... hongrois font prime et valent plus cher que les vrais. Sur quoi Colbert, Sully et Turgot descendent de leur cadre pour échanger des propos patriotiques. Turgot dit avoir conservé dans un tiroir secret du bureau ministériel le relevé des sommes dues par l'Amérique à la France. Serait-ce la solution de nos difficultés financières ? Quoi qu'il en soit, les trois ministres remontent dans leurs cadres, mais le vieux Sully se trompe de fauteuil et s'assied, singulier anachronisme, dans celui de Turgot. Les deux tableaux suivants représentent la Bourse en 1886, puis en 1926. En 1886, la rente française, le franc français se voyaient courtiser par la livre et le dollar. C'était aussi le temps où le baron Rothschild, père de l'auteur dramatique André Pascal, initiait son rejeton aux mystères de la vie financière, mais le petit baron manifestait déjà l'intention de faire du théâtre et nous apprenons qu'au théâtre Rothschild, qui s'ouvrira prochainement sur les pentes de Montmartre, les artistes et les machinistes ne seront pas seuls appointés, les spectateurs aussi toucheront des cachets. En 1926, la Bourse, hélas, voit la chute du franc et la montée insolente de la livre et du dollar. Le comique Boucot indique très drôlement les soubresauts du franc en remontant et en descendant tour à tour sur son derrière les degrés de la Bourse. Le public a ri. Le public a un heureux caractère. Le final du deuxième acte comportait naturellement un défilé de petites femmes, personnifiant diverses valeurs de bourse. A côté des défilés somptueux auxquels nous ont habitués les Folies-Bergère, le Casino de Paris et le Moulin Rouge, celui-ci a paru piteux. Je veux bien que *Vive la République* soit une revue satirique et non à grand spectacle, mais tout de même !

Le deuxième acte contient l'inévitable scène sur Sylvain au music-hall; la représentation d'une comédie pédérastique destinée à faire la contrepartie de la *Prisonnière* de M. Bourdet (très amusant et très osé, ce tableau, mais comme la moralité publique a changé depuis la guerre ! une pareille scène eût été impossible en 1914) ; une adaptation moderne du *Barbier de Séville* de Rossini (elle m'a paru longuette) ; une « répétition en costumes » de *Toutes nues*, la nouvelle hyper-revue du Concert X... (idée de scène assez piquante) ; une parodie cinématographique où nous entendons Wellington lancer le mot de Cambronne à Cambronne lui-même qui ne comprend pas le français, car il est Anglais ; un gracieux numéro de danse où Tillio et Mitty transposent à la fois un tableau de Degas et les débuts de Mlle Zambelli dans le corps de ballet de l'Opéra ; un sketch burlesque où Raimu, nouveau jeûneur, est en proie à une indigestion ; enfin une scène qui nous montre Marianne recevant à bras ouverts un sauveur masqué, le dictateur de demain sans doute. Toute politique mise à part, ce symbole m'a paru fade.

Au total, une revue amusante où l'on sent la main de deux maîtres et qui fera venir du monde. Etourdissante ? Non.

§

M. Dullin vient de faire, dans la nouvelle comédie de Pirandello, traduite par Benjamin Crémieux, **Tout pour le mieux**, une de ses plus fortes créations. Il a été justement acclamé. Je ne me souviens pas d'avoir pris à entendre cet artiste pareil plaisir depuis son interprétation de l'*Avare*, au Vieux Colombier, en 1914. Disons franchement que le succès de la soirée a été pour lui. *Tout pour le mieux* n'est pas une des meilleures pièces du dramaturge italien. C'est une comédie brutale, à la Bernstein. Les ressorts en sont gros. Imaginez qu'un modeste fonctionnaire, Martino Lori, attaché mystiquement au souvenir de sa femme morte vingt ans auparavant, apprend soudain qu'elle le trompait et que sa fille n'est pas de lui : elle est de son ancien chef, le sénateur et académicien Manfroni. Or, cet homme couvert d'honneurs est un voleur, il a volé au père de celle qu'il aimait ses papiers, ses notes, et il est devenu un grand savant par supercherie. Lori le sait. S'il ne l'a pas dit plus tôt, c'était par reconnaissance pour les témoignages d'affection donnés par ce Manfroni à celle

qu'il croyait, lui, Lori, être sa fille et qui était en réalité la fille de Manfroni. Lori va-t-il se venger en révélant au public l'imposture de l'académicien ? Non, il se contentera de le déshonorer dans l'esprit de sa fille, et tout sera pour le mieux, il vivra désormais choyé et respecté de ceux qui jusqu'alors n'avaient que du mépris pour lui. Cette pièce, construite sur une donnée mélodramatique, ne manque pas d'indications saisissantes et profondes. Au demeurant, c'est de l'excellent théâtre, et l'on y compte deux ou trois renversements de situations qui nous ont tenus haletants. Mais nous nous attendions à tout autre chose.

ANDRÉ BILLY.

HISTOIRE

Gustave Glotz, avec la collaboration de Robert Cohen : *Histoire Ancienne.* Deuxième partie : Histoire grecque, tome Ier, des origines aux Guerres médiques, Les Presses universitaires de France. — Frantz Funck-Brentano. L'Histoire de France racontée à tous : *Les Origines*, Hachette. — Etienne Dupont : *Le véritable Chevalier Destouches*, Perrin et Cie.

M. Gustave Glotz, membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne, publie le tome premier d'une « Histoire grecque », comprise dans la deuxième partie de l'**Histoire ancienne**, comprise elle-même dans la vaste série d'une Histoire générale devant compter une cinquantaine de volumes ayant chacun 600 pages 8°. Ce sera une immense synthèse. L'auteur du présent tome (écrit en collaboration avec M. Robert Cohen, professeur au Lycée Henri IV), qui dirige cette monumentale publication, M. Gustave Glotz, caractérise ainsi la méthode synthétique prévalant ici :

Il ne s'agit pas, dans une œuvre pareille, de se placer à un point de vue spécial, de faire entrer les sociétés disparues dans des cadres tracés à *priori*... C'est l'histoire intégrale que nous voudrions résumer.

L'histoire intégrale, objective. « Non, d'ailleurs, observe M. G. Glotz, qu'on doive dénier à l'historien le droit de choisir les sujets qui répondent le mieux aux préoccupations de l'heure présente, à condition naturellement qu'il se garde de l'anachronisme psychologique. » Regarder « de près des hommes en chair et en os, des peuples en action... Décrire la civilisation qui naît ou grandit dans le milieu placé sous nos yeux », c'est là faire œuvre synthétique.

L'histoire ne devient sensible, tangible, que par la synthèse :

mais le document est la mesure de la synthèse (surtout quand il s'agit de la Grèce et de l'Orient). Cette question est abordée ici avec le plus grand souci de mise au point. La bibliographie générale de l'Histoire grecque, en tête du volume, donnera une idée de cette préoccupation.

Anthropologie, géographie, ethnographie forment la base (une base qui doit être aujourd'hui de plus en plus large et solide). Viennent ensuite : la période homérique, la colonisation (chapitre important : là est l'hellénisme), la transformation de la Grèce du VIII[e] au VI[e] siècle (étude de l'évolution sociale et économique de la Grèce durant cette période). L'ouvrage se continue par des chapitres sur la Grèce orientale avant la conquête perse, sur la Grèce propre jusqu'à la fin du VI[e] siècle, sur Sparte jusqu'aux guerres médiques, sur le régime aristocratique d'Athènes (jusqu'à Dracon) et son régime démocratique (de Solon à Clisthènes). Il s'achève par le tableau d'ensemble de la civilisation grecque (antérieurement au V[e] siècle) : lettres, arts, mœurs, idées, religion, droit. Signalons, dans la conclusion, après ces pages où l'on est préoccupé de culture, d'unité, le passage sur les éléments de concorde internationale. C'est là, en Histoire grecque, un point de vue d'autant plus curieux qu'il fut plutôt décevant, du moins sous le rapport politique. L'Hellénisme fut une unité ; des conditions communes ont créé des traits communs. Mais quant à la concorde politique entre peuples grecs, on sait qu'elle exista peu.

Dans la série de « l'Histoire de France racontée à tous », M. Fr. Funck-Brentano, en assumant la direction générale de l'entreprise, s'était réservé le moyen âge et **Les Origines**. L'ouvrage sur le moyen âge a paru le premier (1922) ; et voici maintenant les Origines. L'œuvre est divisée en cinq parties : la préhistoire, la Gaule celtique, la Gaule romaine, les Mérovingiens, les Carolingiens. Après les grands travaux de Camille Jullian sur l'Histoire de la Gaule, une synthèse du celtisme était d'autant plus intéressante. C'est ce tableau d'ensemble de la Gaule indépendante et de la Gaule romaine que nous signalerons principalement ici, sans vouloir amoindrir l'intérêt des autres parties. M. Camille Jullian, en dehors de ses œuvres de longue haleine, avait donné, de son côté, il y a peu d'années, un volume sur nos Origines (*De la Gaule à la France*, 1922). Dans un cadre assez semblable, M. Funck-Brentano a fait œuvre personnelle, riche

de détails, colorée, agréable à lire, car M. Fr. Funck-Brentano n'a point perdu de vue qu'il s'adressait au grand public. La thèse de l'ouvrage appelle, semble-t-il, quelques réserves.

Comme M. Jullian, M. Funck-Brentano estime qu'« il y a une patrie gauloise », et qu'à la veille de l'invasion romaine « la Gaule n'est pas en décadence ». Tout le monde partagera cet avis. Mais pourquoi mettre en face de cet éloge de la Gaule le dénigrement systématique de Rome ? « Ah ! elle a été jolie, la civilisation romaine en Gaule ! » s'écrie M. Funck-Brentano. « Et dire qu'on a voulu — qu'on veut encore — nous faire sortir de là ! » On ne veut rien. Seulement, ce procès fait par le celtisme au romanisme est un peu factice : c'est surtout, de nos jours, une mode littéraire. Tout le celtisme plus ou moins littéraire n'empêchera point que Rome ait civilisé la Gaule. C'est un fait, et que Fustel de Coulanges n'a pas exagéré. Qu'était Lutèce avant la romanisation ? Une bourgade informe dans une île de la Seine. Qu'était Lutèce après la romanisation ? Une ville aux beaux monuments en amphithéâtre sur la rive gauche. L'esclavage existait en Gaule avant aussi bien qu'après Rome. La civilisation romaine l'a plutôt adouci, car, somme toute, il ne faut pas croire que l'esclave ait été si malheureux sous l'Empire, et quand on a patiemment étudié les mœurs romaines on sait à quoi s'en tenir. Chez les esclaves comme partout, il y eut heur et malheur. Voilà un autre fait. C'est aussi un fait que notre langue dérive du latin, et que le dialecte gaulois, dont quelques mots à peine survivent dans les appellations géographiques, a disparu. Notre langue ! C'est-à-dire ce qui est le plus lié à nos façons de sentir, de comprendre, d'agir. Comment ne voit-on pas que rabaisser la civilisation romaine, c'est nous rabaisser nous-mêmes ? Il est peut-être regrettable que nous ne parlions pas gaulois ; mais nous parlons français, c'est-à-dire roman, voilà le certain, et c'est le seul fait sur lequel nous puissions tabler pour produire nos titres, nos titres gaulois comme les autres.

La haine un peu convenue de Rome amène les historiens celtisants à considérer comme un bonheur, pour ainsi dire, les invasions du IXe siècle, parce qu'elles balayèrent, dit M. Funck-Brentano, en même temps que le germanisme des Mérovingiens, le romanisme des Carolingiens. Sur le sol ainsi nettoyé de la France, vide de toute forme politique et sociale, M. Funck-Brentano voit

germer, au ɪxᵉ siècle, un phénomène nouveau, la féodalité, qu'il appelle un phénomène néo-gaulois, — tentant une assimilation hasardeuse des clans gaulois d'avant la romanisation aux groupes féodeaux du xᵉ siècle. Soyons-en certains, Fustel de Coulanges a eu ses raisons pour dire, au contraire : « Une grande différence existe entre ces vieilles institutions (la seigneurie et la clientèle gauloises) et celle du moyen âge. »

D'autre part, nous sommes, nous aussi, d'accord avec Godefroid Kurth « quand il parle des survivances celtiques dans les classes populaires ». Soulignant l'importance du fait, M. Funck-Brentano ajoute : « Les origines de notre histoire sont là. » Disons, si vous voulez : l'esprit qui a contribué grandement à féconder notre histoire est là. Mais est-ce une raison pour mépriser, exclure le romanisme ? On ne le pense pas. Il ne faut pas projeter sur notre Passé nos sentiments actuels. Nos sentiments patriotiques n'ont rien à voir avec le romanisme. Le romanisme n'est pas le germanisme. Celtisme et romanisme, pourquoi ne pas admettre qu'ils coexistent dans notre développement et nos destinées ? Voyez Chateaubriand et Renan : incarnations du génie celtique, leur sens historique n'en a pas moins compris la civilisation de grande ville de Rome impériale.

Les personnes qui ont lu *Le Chevalier des Touches*, de Barbey d'Aurevilly, liront certainement avec un intérêt tout particulier l'ouvrage si documenté de M. Etienne Dupont sur **Le véritable Chevalier Destouches**. Moi-même, j'ai saisi cette occasion de relire le roman de Barbey d'Aurevilly : je n'en ai que mieux lu, ensuite, l'œuvre historique de M. Etienne Dupont. Elle est curieuse et amusante, en ceci justement qu'elle ne substitue rien que des traits prosaïques à la figure du Chouan illustré par Barbey. Le Chevalier sort assez diminué de la minutieuse investigation documentaire de son nouvel historien vraiment local.

Barbey d'Aurevilly avait fait de Des Touches une figure de haute allure ; plus inquiétante qu'attirante, d'ailleurs ; une figure cruelle, en somme. D'autre part, il avait eu envie, surtout, de grouper, d'arranger, de « thyrser », autour du célèbre chouan granvillais, des figures et des caractères, des destinées, des apparitions, « beaucoup de choses », enfin, de son invention à lui (bien qu'elles fussent en partie vraies), où il pût mettre, et où il mit, son art le plus aigu. Cet art, ici, comme dans l'*Ensorcelée*,

est, avec des couleurs mi-*diaboliques*, mi-*célestes*, celui de l'é
vocation historico-légendaire ; il a sa manière, son « éclairage
propre ; et Barbey d'Aurevilly eût il possédé tous les documen
locaux qu'il sollicita de ses compatriotes et que ceux-ci lui refu
sèrent assez malveillamment, qu'il n'eût pas produit une œuvr
bien différente de ce qu'elle est, — sans documents ; et que cet
œuvre fût restée très différente, au contraire, de tout ce qu'on
fait et pourra faire, sur le même sujet, du point de vue docu
mentaire.

M. Etienne Dupont nous fait connaître maints épisodes
maints personnages dont Barbey d'Aurevilly n'avait pas dit u
mot, et n'avait pas à dire un seul mot, car ces épisodes et ces pe
sonnages, la plupart d'entre eux, du moins, n'ont aucun ra
port avec Destouches. Entre les diverses parties du sujet princ
pal, qui est la jeunesse, le procès et l'enlèvement du Chevali
Destouches, s'intercalent donc des faits et gestes et des figures d
la Chouannerie normande : la vindicte du chouan Sans Nez,
petite dame d'Anjou, Bellavidès, justicier, Pipette, Fleur d
Muguet, l'Evasion de Blandamour, Mlle Fortunée. C'est un cho
de chroniques chouanniques.

Parmi ces pages de M. Etienne Dupont, je signalerai, comm
se rapprochant le plus, il me semble, pour la couleur du sujet, d
l'épisode traité par Barbey d'Aurevilly, les exploits de Bellavidè
des exploits vraiment d'une « simplicité gigantesque », selo
l'expression d'un critique local qui a cru pouvoir regretter d
n'avoir pas assez trouvé ce genre de simplicité dans le livre d
Barbey d'Aurevilly. Le caractère, terrible en effet, dans sa simpl
cité, des exploits de la chouannerie normande paraît bien êt
dans celui-ci. M. Etienne Dupont conte agréablement, sa
« fioritures » (autre expression de reproche du critique granvilla
parlant de Barbey d'Aurevilly). Tout de même, le genre de c
épisode inouï, recueilli par un écrivain aussi documenté
aussi positif que paraît l'être M. Etienne Dupont, fait pens
que Barbey d'Aurevilly n'a pas exagéré le genre du sien ; e
quoi qu'on dise, les « fioritures » tragiques y sont bien à le
place.

Nous donnerons la prochaine fois la bibliographie des revu
d'histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Emile Devaux : *L'Allure du développement dans les deux sexes* ; pourquoi la femme est plus petite que l'homme, Revue générale des sciences, 1925. — H. Vignes et G. Barbaro, P. Rinjard, E. Curot, J. Dufrénoy : *Avortement et stérilité*, éditions de la Revue de Pathologie comparée et d'Hygiène générale, 1926. — Apert, Barbaro, Blechmann, Cornil et Bertillon, Drugeon, Dubail, Favreau, Hervé, Papillault, Saintyves, Siffre, H. Vignes : *Les Jumeaux*, Revue anthropologique, 1925.

Le Dr Emile Devaux, médecin principal en retraite, est l'auteur d'une série d'études sur l'évolution, fort originales. Il a insisté en particulier sur l'importance biologique de **l'allure du développement**. Pour lui, ce qui distingue profondément une espèce d'une autre espèce, animale ou végétale, c'est que, placées dans des conditions identiques de milieu, elles ne parcourent pas à la même vitesse les diverses phases de leur développement ; leur allure de développement est différente. C'est ainsi qu'un Ane est depuis longtemps un adulte à un âge où un Cheval n'est encore qu'un enfant ; à trois ans, un Ane ne grandit plus ; à quatre ans et demi, un Cheval grandit encore. Différence de même ordre entre Chien et Loup : entre 15 et 18 mois, un Chien achève de grandir ; à 30 mois, un Loup grandit encore. Cette discordance entre les allures de développement de deux espèces voisines expliquerait la stérilité absolue ou relative entre ces espèces. Enfin, plus le développement est lent, plus la taille atteinte par l'adulte est considérable.

Mais, l'allure du développement est différente aussi suivant les sexes. Chez les Mammifères, le mâle est un tardif par rapport à sa femelle ; il est encore un enfant, il est plus ou moins impropre à la reproduction à un âge où sa femelle est déjà un adulte et s'est même déjà reproduite. Aussi la femelle, chez les Mammifères, est plus petite que le mâle.

La précocité sexuelle de la femme par rapport à l'homme est indéniable. La loi française a fixé l'âge minimum du mariage légal à 15 ans pour les femmes, à 18 ans pour les hommes. La durée de la croissance est plus courte chez les premières que chez les seconds, et en particulier l'accroissement du cerveau s'achève plus tôt chez la femme (16 à 18 ans) que chez l'homme (19 à 20 ans). Dès les premières phases embryonnaires, la femme se développe plus vite que l'homme. De même, l'ascension psychique est plus rapide chez la femme que chez l'homme.

Corporellement, sexuellement, cérébralement, la femme est une précoce, mais elle est aussi une tôt achevée et, parce qu'elle devient adulte plus tôt que l'homme, elle a moins de temps que l'homme pour acquérir de grands et gros organes : voilà pourquoi, physiquement, elle est plus petite et moins forte que l'homme ; elle a également moins de temps que l'homme pour acquérir et éduquer un puissant cerveau : voilà pourquoi, cérébralement aussi, elle est plus petite et moins puissante que l'homme. Organiquement et intellectuellement, la potentialité physiologique de la femme est moins élevée que celle de l'homme.

Certes, le Dr Devaux proteste contre l'« esclavage millénaire » des femmes, contre leur « mise en tutelle, honteuse et révoltante ». Il admet même qu'il puisse y avoir des femmes géniales, mais dans les pays du nord. En Suède, en Norvège, en Russie,... il y a une forte proportion de « cérébrales » ; mais précisément ce sont des « tardives » ; chez les septentrionales, la puberté n'éclôt qu'à l'âge de 16 ans et au delà, au lieu de 12 à 14 ans, comme chez les méridionales. Pour le Dr Devaux, en général, intellectuellement, la femme est myope, l'homme est presbyte, et ce qui manque le plus à la femme, c'est le sens de l'abstraction.

En fait, il n'est pas une seule découverte un peu importante, pas une seule découverte qui ait sa date dans l'histoire, qu'il s'agisse de science, d'art ou d'industrie, qui soit l'œuvre d'une femme.

Aux féministes de répondre.

§

Bien des cas de sexualité, de **stérilité**, trouveront leur explication dans la chimie. Ceci ressort en particulier du rapport de M. Dufrénoy sur la stérilité chez les plantes.

Ainsi chez l'Olivier, Petri a observé un rapport évident entre certaines conditions de végétation et le développement des organes de la reproduction. La formation exagérée des fleurs mâles, par avortement du pistil, se voit surtout dans les régions méridionales, sur les terrains soumis à des périodes très prolongées de sécheresse, tandis que sur les terrains pourvus d'eau en quantité suffisante pendant la période végétative, les fleurs régulièrement constituées se forment en proportion élevée. On peut du reste, artificiellement, provoquer chez l'Olivier la formation exclusive des fleurs mâles en réduisant l'ascension de la sève, soit en arrachant toutes les feuilles des rameaux à fleurs dès que

leurs bourgeons vont s'épanouir, soit en soumettant à la sécheresse prolongée de jeunes plants élevés en pots. L'analyse chimique a démontré que, dans les rameaux à fleurs exclusivement mâles, il y a manque de substances azotées. Des faits semblables ont été observés par Karsten chez les Palmiers, qui présentent une oscillation dans leur polygamie, selon qu'ils poussent sur des terrains riches en eau ou secs.

D'une façon générale, la floraison et la fructification des plantes sont en rapport étroit avec la durée du jour ; d'après W.-W. Gardner et H.-A. Allard, ce serait une question d'éclairement.

Je ne parlerai pas ici de la stérilité chez les animaux et chez l'homme, qui a donné lieu, dans le même ouvrage, aux savants rapports du médecin vétérinaire Ed. Curot et de l'accoucheur bien connu H. Vignes. Ceux-ci relèvent plutôt de la rubrique médecine.

§

Le Dr Vignes a été également l'instigateur d'une enquête sur **les Jumeaux**. Il y a deux sortes de Jumeaux : ceux qui proviennent chacun d'un œuf distinct, et ceux qui dérivent des deux moitiés d'un même œuf. Dans ce dernier cas, les jumeaux, toujours du même sexe, ont une ressemblance qui va presque à l'identité.

D'après le Dr Apert, il y a des « maladies gémellaires » : deux jumeaux ont une conjonctivite en même temps, l'un à Paris, l'autre à Vienne ; ils sont tous deux asthmatiques : originaires de Marseille, ils n'ont jamais pu demeurer dans cette ville sans être pris de leurs accès ; à Paris, à Toulon, rien ; certaines localités sont funestes à l'un et à l'autre. Il y a des « folies gémellaires » : jumeaux ou jumelles pris au même âge de troubles mentaux identiques, guérissant en même temps, subissant une rechute en même temps, et cela même quand ils vivaient séparés l'un de l'autre, et avaient été internés dans des maisons différentes.

L'influence de l'éducation serait subordonnée à l'influence héréditaire. Et c'est pour le Dr Papillault l'occasion de développer certains « aperçus psycho-sociologiques sur les jumeaux ». Tout le XVIIIe siècle, à peu d'exceptions près, a conclu que nos défauts et nos qualités dépendent de nos institutions sociales, et qu'en réformant celles-ci on réforme du même coup la constitution des individus. Le Dr Papillault déplore que ces « croyances erronées »

n'aient point disparu ; elles ont présidé à toutes les réformes politiques et sociales qui se sont déroulées au XIX[e] siècle, et elles y président encore.

Depuis la guerre, le nombre des jumeaux aurait augmenté. A Naples, d'après le professeur Cristalli, de 1914 à 1921, le nombre des accouchements gémellaires a monté progressivement de 25 à 289. Cristalli écarte les causes psychiques, car il ne voit pas comment les modifications de la vie de l'esprit auraient pu accélérer la maturation des ovules, alors que celle-ci est certainement fonction des oscillations du métabolisme. Pendant la guerre, l'alimentation a été profondément modifiée en quantité et en qualité ; or, une alimentation déficiente exalterait chez la femme la fonction ovulogène. Les femmes adipeuses sont souvent stériles, et les populations pauvres ont une grande prolificité. A Bordeaux, le Dr Favreau n'a constaté aucune variation dans le pourcentage des grossesses gémellaires, mais les femmes de Bordeaux, estime-t-il, n'ont pas eu à subir de privations du fait de la guerre !

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Francis Delaisi : *Les Contradictions du monde moderne*, Payot. — Gustave Kass : *Le Maintien à la terre*, Editions de la Revue des Indépendants. — Mémento.

C'est un bien gros volume que M. Francis Delaisi a consacré aux **Contradictions du monde moderne**, mais en dépit de beaucoup de remarques, de détails justes, ce gros travail dans l'ensemble n'a pas de valeur, ou même a de la contre-valeur, étant basé tout entier sur une erreur formidable.

Cette erreur consiste à dire que la dernière grande guerre est due à l'impérialisme des industriels. Elle est plus que formidable, elle est odieuse. Je sais bien que M. Delaisi n'est pas seul à la commettre, et que les Allemands comme les Socialistes (ces gens-là sont toujours unis contre nous) en jouent avec complaisance, mais puisqu'ils ne se lassent pas de répéter à satiété cette fausseté, il ne faut pas non plus se lasser de leur répondre que c'est une fausseté. La guerre a été l'œuvre unique des Kaisers et de leurs entourages, et tant pis pour les Allemands et les Socialistes si cette vérité leur déplaît !

Dans mon jeune temps, c'était une autre explication qui avait

cours ; on disait alors que c'étaient les officiers qui faisaient déclarer les guerres, pour avancer ! Depuis les dernières hécatombes, on n'ose plus soutenir cette ineptie, mais on la remplace par une autre à peine moins larvée, car qui ne voit que les industriels gagnent plus à la paix qu'à la guerre, et que même les métallurgistes ont plus d'intérêt à construire des outils que des fusils, des machines que des canons, et des tôles de cargos et paquebots que des plaques de cuirassés ? Je ne dis d'ailleurs pas (il faut se garantir contre la mauvaise foi discutante des Allemands et des Socialistes) que le facteur économique soit en pareil cas sans importance et que l'échéance du traité de commerce germano-russe et l'accélération giratoire de la politique d'industrie du Reich n'aient pas été pour beaucoup dans la déclaration de guerre du Kaiser, mais, comme cette politique était l'œuvre dudit Kaiser, cela ne fait que confirmer ma thèse.

Le point de départ de M. Delaisi étant faux, sa conclusion ne peut qu'être fausse ; le remède aux « contradictions modernes », qu'il propose et qu'il définit : « passer du polythéisme des souverainetés au monothéisme économique » (ne pourrait-on pas vraiment s'exprimer plus simplement ?) est pur machiavélisme, car son but réel est de tout socialiser à la Karl Marx, sous prétexte de lutter contre l'impérialisme des industriels. Le pire tort qu'on puisse faire à la Société des Nations, en qui nous espérons tous, est de vouloir la transformer en une Sur-nation devant qui toutes les autres devraient s'incliner ; ce genre d'asservissement, qui pue d'une lieue son germanisme et son bolchevisme, aura toujours contre lui toutes les âmes un peu hautes qui se flattent de concilier les patries et l'humanité et de ne sacrifier aucun des droits légitimes des individus à un prétendu droit supérieur de la collectivité.

§

La diminution de notre productivité agricole, qui est un de nos grands fléaux nationaux, est due principalement à la raréfaction de la main-d'œuvre ; presque partout en France les campagnes se dépeuplent, de là l'importance de la question que traite M. Gustave Kass : **Le Maintien à la terre**. Si nous ne cultivons aujourd'hui que 5 millions et demi d'hectares de blé quand nous en cultivions 6 et demi avant la guerre, c'est que l'agriculture manque de plus en plus de bras. Mais pourquoi cet excde

rural ? Chacun le sait, c'est parce que le paysan est attiré par la vie de la ville qu'il croit plus facile et qui est toujours plus brillante et plus distrayante ; « la ville s'éclaire quand le village s'éteint », et surtout l'ouvrier citadin ne travaille que 8 heures quand l'ouvrier agricole travaille tout le temps. M. Gustave Kass a un réel mérite ici, et aussi M. Victor Boret, ancien ministre de l'agriculture, qui a préfacé son livre, à dire les méfaits de cette loi de 8 heures, qu'a votée la Chambre de la guerre dans un but bassement électoral et qui est en train de ruiner notre pays. Du moins est-ce à elle que nous devons la désertion de nos campagnes ; songez donc à l'attrait que produit sur le paysan cette simple phrase : ne travailler que 8 heures ! Nos socialistes ne se doutaient pas de ceci en la faisant voter, ou peut-être s'en doutaient-ils, mais le souci du bien général n'est pas pour les arrêter ; et au mal qu'ils ne peuvent nier avoir fait ils ne trouvent qu'un remède, c'est de l'aggraver avec l'extension de cette loi au travail agricole : *Pereat mundus dum fiat politica!*

M. Kass a raison d'insister également sur le malthusianisme de nos classes rurales, qui est un fléau plus grand encore que leur exode, et sur leur médiocrité professionnelle : notre cultivateur est moins instruit que son confrère de l'étranger, et dans aucune culture nous n'obtenons les rendements à l'hectare, même à sol égal, que l'on obtient dans d'autres pays ; sur 800.000 environ jeunes cultivateurs des deux sexes, 3250 seulement fréquentent des écoles d'agriculture ; il y aurait ici tout un redressement de notre instruction primaire à effectuer, mais allez donc demander cela à nos politiciens ! Ils ont transformé l'instituteur en courtier électoral, ça leur suffit. Il faudrait également préciser une politique de l'appel à la main-d'œuvre étrangère et de la naturalisation des meilleurs éléments qu'on fixerait sur notre sol (j'ai souvent indiqué ici la nécessité de donner des noms français à ces immigrés), mais ici encore nos députés ont bien d'autres soucis en tête !

Faut-il aller, en vue de ce maintien à la terre si désirable, jusqu'à d'autres mesures que préconise l'auteur, la suppression de l'égalité successorale et la dispense du service militaire? En vérité, je ne le crois pas, et peut-être même est-il regrettable qu'une cause aussi bonne soit défendue avec des arguments si dangereux et dont nos politiciens abuseront pour ne rien faire du tout en sa

faveur. Le rétablissement du droit d'aînesse choquerait tout le monde, et la liberté testamentaire n'engendrerait qu'intrigues et discordes ; au surplus, le but que poursuit l'auteur, le développement de la petite propriété et de la maison de famille paysanne, peut se poursuivre, même sous le régime du partage égal, celui-ci nettoyé d'ailleurs des chicanes des gens d'affaires. Quant au service militaire, il est vraiment impossible, dans le système de la nation armée, d'en dispenser le paysan, mais il serait certainement possible de faire accomplir le temps de service, qui serait du coup diminué, dans des camps d'instruction en pleine campagne, d'où le jeune soldat ne mettrait pas le pied à la ville, et ainsi le paysan serait soustrait à la séduction et aux contagions diverses de la vie urbaine.

Mais au fond tout le monde est d'accord sur ce qu'il faudrait faire pour relever notre agriculture et nos agriculteurs, et j'ai déjà ici rendu compte (voir notamment *Mercure*, 15 août 1923) de livres de MM. Georges Risler et Augé Laribé tout à fait remarquables sur cette matière, mais, toujours la même réflexion : que faire avec nos députés ? — et quand on n'a à peu près rien obtenu des bons citoyens de la dernière Chambre, que peut on espérer obtenir des mauvais bergers de l'actuelle ?

Mémento. — M. Julien Hayem publie la 9e série de ses *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du Commerce et de l'Industrie en France*, et on ne peut que louer les sérieuses études qui constituent ce nouveau volume : « Le commerce maritime de la Bretagne au XVIIIe siècle », par M. Henri Sée, et « Quelques professions connues, inconnues et méconnues », par M. Julien Hayem. — Dans la *Revue politique et parlementaire*, M. le doyen Berthélemy étudie « les limites du pouvoir législatif », sans indiquer franchement le principal remède, qui consisterait à donner force de loi constitutionnelle à la déclaration des Droits de l'homme de 1791. Un autre collaborateur anonyme précise « les premiers principes de l'assainissement financier », qui sont les suivants : équilibre du budget avec une marge de sécurité ; fixation de ce budget pour cinq ans ; respect des échéances du Trésor ; pas d'emprunts, sauf pour des consolidations volontaires ou pour la stabilisation monétaire. Dans le même sens, M. Bourbon, étudiant « le contrôle du marché des changes », subordonne le même assainissement aux trois conditions : arrêt de l'inflation, équilibre du budget et stabilisation relative de la monnaie obtenue par une action continue sur le marché des changes. En somme, tous les avis des gens compétents sont con-

formes, mais celui des politiciens socialistes est contraire, et du coup, tout se trouve paralysé. — Dans la *Grande Revue*, M. Paul Descamps donne un article très documenté sur le « Féminisme anglo-saxon et scandinave », lequel ne semble pas, comme le nôtre, essentiellement malthusien. — A propos de repopulation, les *Bulletins* de l'*Alliance Bertillon*, de *la Plus Grande Famille*, de *la Ligue française*, attirent l'attention sur les résultats très sérieux, au point de vue de la natalité, obtenus par M. Michelin dans ses usines de Clermont-Ferrand : avec des gratifications et des primes, le taux des naissances est passé de 10 à 40. Vraiment, nos gouvernants feraient bien mieux d'appliquer les systèmes Michelin que les orviétans Karl Marx ! Tous nos maux viennent de la karlmarxomanie. — Lesdits gouvernants ont d'ailleurs entrepris l'œuvre du redressement financier du pays, et ils ont commencé par redresser leur indemnité parlementaire, laquelle, passée maintenant de 27.000 à 42.000 francs, hélas ! papier, fait néanmoins bonne figure. Montons au Capitole !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Contrat de mariage : immutabilité, propriété artistique, droits d'auteur, droits du conjoint survivant. — Affaire Bajot contre Léon Daudet : questions au jury, pourvoi en cassation, diffamation, presse, compétence du jury, compétence de la cour d'assises, points de fait et points de droits. — Mémento.

L'immutabilité des conventions matrimoniales est affirmée par l'art. 1395 du Code civil, lorsqu'il dispose que ces conventions « ne peuvent recevoir aucun changement après la célébration du mariage ».

La veuve de Saint-Saëns a vu appliquer cet article en sa faveur dans une affaire qui repose aussi sur le principe essentiel de la *propriété artistique*.

Décédé le 16 décembre 1921, Saint-Saëns vivait depuis plus de quarante ans séparé de sa femme et, par testament du 11 août 1911, il avait institué sa cousine, une dame M..., pour sa légataire universelle.

Son testament indiquait de façon expresse qu'il entendait détruire ainsi le bénéfice éventuel qui, lui défunt, pouvait résulter au profit de sa femme de l'art. 767 du Code civil.

Sans cette disposition testamentaire, la veuve possédait sur les biens de la succession un droit d'usufruit. De par cette disposition, elle était privée de ce droit, conformément à l'art. 767, qui règle les *droits du conjoint survivant*.

Mais ce qu'elle perdait en ne pouvant plus invoquer l'art. 767, la dame Saint-Saëns le tenait — et bien au delà — de son contrat de mariage, passé le 18 janvier 1875.

Ce contrat avait d'abord stipulé que toutes les œuvres musicales produites par Saint-Saëns lui demeureraient propres ; que, lors de la dissolution de la communauté, lui ou ses représentants en reprendraient la propriété entière. Toutefois, ajoutait l'article 9, dans le cas où la future épouse survivrait, « la présente clause ne ferait pas obstacle à l'exercice des droits résultant en sa faveur des lois régissant la propriété artistique ».

En quoi consistent ces droits ? — Dans la jouissance, pendant 50 ans, des *droits d'auteur*, s'ils n'ont pas fait l'objet d'une cession où d'une libéralité au profit d'un tiers.

Mais — disait notre cousine légataire universelle — tous les droits d'auteur de Saint-Saëns m'ont été donnés par lui...

— Sans doute, mais l'art. 1395 existe, et, par arrêt du 8 janvier 1926 (*Gaz. Trib.* des 14-16 fév. 26), la Cour de Paris a décidé que la veuve de Saint-Saëns possède, dans les termes de l'art. 1er de la loi du 14 juillet 1866, la jouissance des droits qui appartenaient à son mari sur la totalité de ses œuvres.

§

Par arrêt du 26 février, la Cour de cassation a rejeté le pourvoi des sieurs Delest, gérant de l'*Action française*, et Léon Daudet, contre l'arrêt rendu le 15 novembre 1925 par la Cour d'assises de la Seine, à la requête du sieur Bajot. Cet arrêt les condamnait pour diffamation et injures : le premier à 2 mois de prison et 500 fr. d'amende, le second à 5 mois et 1.500 fr., et solidairement à 25.000 fr. de dommages-intérêts.

Le pourvoi était assorti de quatre moyens, et le rapporteur et le ministère public ont conclu à l'admission du quatrième. Ce moyen nous conduit sur le délicat terrain des **Questions au jury**.

*Delest est-il coupable... d'avoir à Paris, le... en qualité de gérant de l'*Action française, *vendu ou distribué... mis en vente ou exposé dans les lieux publics un article intitulé... commençant par ces mots... et finissant par ceux-ci... et contenant notamment les passages suivants* (suivaient intégralement

les passages visés par la citation) *et d'avoir ainsi diffamé le sieur Bajot ?*

Ainsi étaient libellées les trois questions — car Bajot incriminait trois articles publiés par l'*Action française* — se rapportant au délit de diffamation ; et les questions relatives à Léon Daudet, pris comme auteur des articles, étaient libellées de même.

Le pourvoi soutenait qu'au lieu *d'avoir ainsi diffamé le sieur Bajot*, il fallait dire : *d'avoir ainsi imputé au sieur Bajot un fait de nature à porter atteinte à l'honneur ou à la considération du susdit.*

Le pourvoi émettait cette prétention en raison de ce que l'art. 29 de la loi du 29 juillet 1881, applicable en l'espèce, est ainsi conçu : « Toute allégation ou imputation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne ou du corps auquel le fait est imputé est une diffamation. »

Qu'a répondu la Cour ? — Ceci :

Attendu qu'il est prétendu par le pourvoi qu'il ne résulterait pas des questions telles qu'elles ont été libellées que Delest ait été reconnu coupable d'avoir imputé à Bajot un fait de nature à porter atteinte à son honneur ou à sa considération et qu'en déclarant Delest coupable « d'avoir diffamé » le sieur Bajot, le jury se serait prononcé sur une question de droit que la cour d'assises seule pouvait résoudre ; — Attendu que, s'agissant d'un délit de diffamation commis par la voie de la presse, aucune nullité non plus qu'aucun empiétement sur les attributions de la cour d'assises ne saurait résulter de ce que la question posée au jury contiendrait l'expression « avoir diffamé le sieur Bajot », au lieu de la constatation de l'imputation d'un fait « de nature à porter atteinte à l'honneur ou à la considération dudit sieur Bajot » ; — Attendu, en effet, que le mot « diffamer » implique par lui-même, et en vertu de sa définition légale, l'imputation d'un fait de la nature de ceux qui sont spécifiés en l'art. 29 de la loi du 29 juillet 1881 ; qu'il suit de là qu'en déclarant, par des réponses affirmatives aux questions qui reproduisaient les passages des articles incriminés par la citation, Delest coupable de diffamation à l'égard du sieur Bajot, le jury, a, par cela même, déclaré Delest coupable d'avoir imputé au sieur Bajot un fait de nature à porter atteinte à son honneur et à sa considération et, d'autre part, que la condamnation prononcée contre Daudet pour avoir, en qualité d'auteur de l'article, procuré à Delest le moyen de commettre ladite action est également justifiée ...

§

Le moyen repoussé revenait, on le voit, à soutenir que le jury

s'était prononcé sur un point qui n'était pas de sa compétence, mais de celle de la cour d'assises.

Quel est le principe qui délimite les compétences respectives du jury et de la cour?

On peut le formuler ainsi : le jury prononce sur le fait, la cour statue sur le droit.

Le jury, explique très bien Dalloz (*Répertoire*, v. *Instruction criminelle*, nos 2421 et suiv.), « ne doit, quant au fait, que vérifier ses éléments matériels ; la cour d'assises apprécie ensuite si, aux éléments que le jury déclare exister, s'applique le caractère légal constitutif du fait délictueux ».

Le lecteur appréciera (il n'est pas le moins du monde nécessaire d'être juriste pour en décider, et le droit marche nécessairement avec le bon sens) si, en disant, *avoir diffamé* au lieu de *avoir imputé un fait de nature à porter atteinte à l'honneur ou à la considération* — le jury a résolu un point de droit.

Pour moi, je tiens nettement que non et je dis même qu'à choisir entre les deux formules, le point de droit serait plutôt dans la formule proposée par le pourvoi que dans celle libellée par la question.

Interrogeons au surplus le seul article du Code d'Instr. crim. qui soit à interroger en la matière : l'art. 337. Que nous répond cet oracle ?

La question résultant de l'acte d'accusation sera posée en ces termes : L'accusé est-il coupable d'avoir commis tel meurtre, tel vol ou tel autre crime? — avec toutes les circonstances comprises dans le résumé de l'acte d'accusation.

Tel meurtre, tel vol... telle diffamation ! — La question posée au jury était donc en obéissance à l'exigence de la loi. Et quant aux mots « toutes les circonstances », cela signifie, dans l'espèce, que le jury devait dire si Delest avait bien agi en qualité de gérant ; si le numéro de l'*Action française* contenant l'article avait bien été mis en vente ou exposé dans les lieux publics ; si Bajot avait bien été entrepris en sa qualité de témoin, en raison d'une déposition par lui faite...

§

On a dit que la Cour de cassation était revenue sur sa jurisprudence. — C'est une erreur.

Tout d'abord, jamais elle n'avait eu à statuer, du point de vue dont s'agit, touchant un cas de diffamation.

Ensuite, on chercherait vainement, parmi ses arrêts, un arrêt qui donne un argument sérieux à la thèse du pourvoi. Du moins je n'en ai trouvé aucun.

Sa jurisprudence au contraire est toute en faveur de son arrêt d'aujourd'hui, et le passage suivant de la *Pratique criminelle* de Faustin Helie (dans son édition la plus récente, celle revue par Depeiges, t. I, p. 562) suffira à l'établir.

Dans une accusation de subornation de témoin, on peut substituer le mot *suborner* aux faits constituant la subornation (Cass. 9 nov. 1815).— Dans une accusation de vol, employer le mot *vol* au lieu de *soustraction frauduleuse de la chose d'autrui* (Cass. 3 janv. 1835). — Dans une accusation d'empoisonnement, employer le terme générique, au lieu des mots : *attentat à la vie par l'effet d'une substance pouvant causer la mort* (Cass. 17 décembre 1874). Il importe toutefois de ne pas employer des termes complexes tels que meurtre, vol, rébellion qui, leurs éléments n'étant pas toujours connus des jurés, peuvent les égarer...

Sans doute ; mais alors la Cour de cassation recherchera si les jurés ont réellement pu être égarés, et elle ne cassera que le cas échéant. Ainsi a-t-elle décidé (Dalloz, v. *Instruct. criminelle*, n° 2750) « que le mot *meurtre* est une expression légale et que le président, en l'employant dans la question posée au jury au lieu des mots *homicide volontaire*, ne viole aucune loi », la suite de l'arrêt expliquant pourquoi cette expression de « meurtre » n'a pu laisser dans l'esprit des jurés aucun doute.

« Il suffit de spécifier dans la question les circonstances constitutives du crime sans attribuer à ce crime son caractère légal », a dit auparavant Dalloz. Et il a cité (n° 2748) un arrêt du 7 avril 1842, déclarant qu'« il suffit de demander au jury si l'accusé est coupable d'avoir perçu au delà de ce qui lui était dû, sans lui demander s'il s'est rendu coupable de concussion ».

Je n'en finirais pas à invoquer des documents de jurisprudence aussi nets que celui-ci en faveur de la décision qui nous occupe et à développer les arguments qui la mettent, selon moi, hors de contestation sérieuse. Mais, comment ne pas remarquer que, s'il y a matière où la thèse du pourvoi soit à soutenir moins qu'ailleurs, c'est celle de la diffamation. — Pourquoi ? Parce qu'ici (chose qui ne peut avoir lieu qu'en matière de délits par la parole

ou par la presse; chose que la loi sur la Presse, d'ailleurs, exige) parce qu'ici la *question au jury reproduit le fait délictueux, dans sa substance même.* Comment imaginer raisonnablement que le jury ait pu concevoir un doute sur le sens de l'expression : *avoir ainsi diffamé*, alors qu'il a sous les yeux, textuellement et tout au long, les passages de l'article dont il proclame le caractère diffamatoire !

§

Mais enfin, me dites-vous, si la question est tellement simple et pareillement certaine, pourquoi le rapporteur et l'avocat général ont-ils conclu à l'admission du moyen ?

— Ma foi... je vous le demande.

Mémento. — *Les Crimes des « Cardinaux »*, par Louis Sadoul, préface de Me Henri Robert (Albin Michel). Il s'agit d'une famille Arnould, de Vittel, dont cinq membres furent exécutés le 16 septembre 1905, après avoir été déclarés coupables d'assassinats. Quelques mois auparavant, des ossements avaient été exhumés d'une carrière voisine de leur maison, lesquels avaient paru ceux de marchands de bœufs du Morvan, venant chaque année à Vittel pour leur commerce, et qu'on n'avait pas revus depuis une dizaine d'années. Ce crime célèbre était aspirant à la catégorie des erreurs judiciaires. M. Louis Sadoul (qui est magistrat et qui a étudié le dossier de l'affaire conservé au greffe du tribunal d'Epinal) l'y fait entrer d'une façon définitive, semble-t-il. Mais il connaît moins bien l'Affaire Fualdès que celle-ci, et son rapprochement de l'une à l'autre me semble d'une légèreté excessive pour (qu'il me pardonne !) un magistrat. Il invoque les études « très fouillées » de MM. Armand Praviel et Combes de Patris. Mais les pièces de la procédure elle-même se trouvent facilement; s'il les étudiait, je pense que la culpabilité des Jausion et des Bastide lui paraîtrait difficilement discutable et qu'il ne jugerait pas tellement énigmatique la conduite de Mme Mansion. — *Notre-Dame de Praslin*, par Armand Praviel (Perrin et Cie). Quand la préoccupation politique ne dirige pas ses facultés de psychologue, M. Armand Praviel est à suivre, et j'ai dit combien son *Histoire tragique de la Belle Violante* offre un remarquable ouvrage. Il s'agit ici de l'assassinat commis, le 17 août 1847, sur sa femme, fille du maréchal Sébastiani, par le duc de Choiseul-Praslin, pair de France. On sait que l'assassin a échappé aux poursuites en s'empoisonnant. M. Praviel entend finir de détruire la légende qui voulait qu'il fût mort en Angleterre, le gouvernement de Louis-Philippe ayant provoqué son évasion. Il y arrive aisément et ses commentaires des lettres adressées par la très écrivante duchesse à son époux, ainsi que du journal de

la duchesse, nous découvrent les ressorts de ce drame retentissant. — *Le Voleur et le Sphinx*, par Louis Roubaud (Bernard Grasset). Après avoir interrogé, dans leurs colonies pénitentiaires, l'âme des « enfants de Caïn », l'auteur mis en goût — et reporter de métier — s'est allé pencher sur celle des bagnards. Il y a découvert une « angoissante énigme ». — « Les voleurs, les meurtriers, les traîtres peuvent-ils être encore des hommes ? Voilà son souci. Les traîtres surtout! On gracie, on réhabilite, on révise à tour de bras. N'est-ce pas un peu le tour de l'île du Diable, jusqu'ici négligée ?... M. Roubaud pose la question et, ma foi ! avec un relief, une couleur, une verve descriptives, décor et personnages, avec une telle émotion aussi que... nous la trouvons naturelle, tant qu'il nous tient entre ses pattes — je veux dire : entre ses pages.

MARCEL COULON.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Démocratie et dictature. — La réorganisation du Conseil et de l'Assemblée se prépare. Les gouvernements hésitent. Le socialiste qui représente la France à la S.D.N. est en train de découvrir la Pologne. La première, l'Italie a pris carrément position : « Nous représentons un principe nouveau dans le monde : nous représentons l'antithèse nette, catégorique, définitive de tout le monde de la démocratie, de la ploutocratie, de la franc-maçonnerie, en résumé de tout le monde des principes immortels de 1789. » Cette déclaration a produit dans le monde un effet considérable. On cherche ici modestement à comprendre.

L'Italie entre à pleines voiles dans une nouvelle renaissance. Elle a eu la chance de trouver, toute question de sympathie ou d'antipathie mise à part, un pilote émérite. Tant mieux pour elle et respect pour lui. L'expérience italienne, sa durée, ses répercussions vont renseigner par les faits sur les perspectives de la transformation démocratique. S'agit-il d'une expérience isolée, locale, et sans lendemain, ou l'Italie a-t-elle vraiment pris une initiative et dit une parole nouvelle au monde ? C'est la question. Il est encore trop tôt pour y répondre, mais la grande colère des démocrates semble indiquer qu'ils se sont sentis touchés.

La déclaration de Mussolini est regrettablement sommaire, comme il est d'ailleurs naturel dans un discours au peuple. Elle frappe par son caractère négatif. Si on sait assez bien ce que

sont les principes immortels de 1789, on sait beaucoup moins bien ce qu'il en reste en 1926. Et quelle est l'antithèse des principes de 1789, ou de 1926 ? Mussolini raille impitoyablement « la fraternité sans fraternité, l'égalité inégale, la liberté avec caprices ». Mais la suite de son discours montre qu'il est pour la fraternité italienne, l'égalité italienne (dans un système corporatif), et la liberté absolue de l'expansion italienne. Alors ?

Mussolini a frappé la franc-maçonnerie, mais il est loin d'être prouvé qu'il ait porté atteinte à ce qu'on appelle la ploutocratie. Toute sa doctrine va contre celle du maître Georges Sorel dont il se réclame. Les *Réflexions sur la violence* s'inspirent essentiellement de la lutte de classe et combattent le sentiment corporatif. Par sa doctrine et son action, Mussolini entraîne l'Italie en sens inverse. Les cohortes fascistes sont au service du Dieu-Etat.

Parmi les immortels principes de 1789, il y a la liberté. Comme pour répondre aux « provocations » du dictateur, trois cents intellectuels européens viennent de fonder, contre tous les fascismes, la Ligue européenne pour la défense de la liberté. Cette ligue part d'un bon naturel, mais il doit y avoir peu de journalistes parmi ces trois cents intellectuels bien intentionnés. La liberté de la presse, où ont-ils vu cela ? La volonté du peuple, quand par toute l'Europe le nombre des abstentions (1) va grandissant ? Si les « dictatures » aboutissent presque toujours à la guerre, où y avait-il une « dictature » quand a éclaté la plus grande des guerres ? Défendre la liberté, c'est défendre la paix ? Il faut envier ceux qui comprennent ce que cela veut dire. Où avez-vous vu une liberté organisée, agissante et productrice Est-ce au pays des monnaies dépréciées et des douzièmes provisoires? Malheur à vous, hommes d'étude et de pensée, s'il vous prend fantaisie, demain, de dire votre pensée sur les changes et la situation financière. On ne vous fera pas absorber de l'huile de ricin, dans des régimes de « libre discussion ». Mais on vous mettra en prison pour défaitisme. Car dans les régimes de vérité et de justice, en un mot de liberté démocratique, la police politique est au service de la raison d'Etat.

Démocratie, dictature, il faut se méfier des antithèses faciles et des mots usés. La démocratie s'accommode très bien d'un régime d'autorité, qui peut être poussé fort loin, et en fait c'est

(1) Cf *Quotidien* du 6-4-1926.

toujours une minorité qui gouverne, plus ou moins tyranniquement. On peut dire cependant qu'il y a conflit entre la démocratie et la dictature dans la mesure où la démocratie, sous prétexte qu'elle n'a pas d'ennemis à gauche, s'écarte et s'éloigne du principe d'autorité, et où au contraire la dictature proprement dite, par l'emploi de la force à l'exclusion de tout consentement populaire, développe jusqu'à l'absurde le principe d'autorité.

A l'intérieur, la démocratie tend à éviter les conflits par des concessions. C'est tantôt un signe de faiblesse et d'anémie, tantôt un signe de richesse et de puissance, comme on le voit par exemple aux Etats-Unis d'Amérique. En d'autres termes, les faibles ne peuvent pas résister et les riches peuvent se payer le luxe d'être prodigues. Cette tendance est corrigée par les nécessités économiques. Il vient un moment où les impôts et les salaires ne peuvent pas être augmentés. Les puissants, avec ou sans dictature, ont alors la ressource de faire payer leurs voisins.

A l'extérieur, cette tendance aux concessions pour résoudre les conflits aboutit à l'arbitrage international. Les pauvres n'ont rien à perdre et les riches gardent leurs gisements. On s'adressera donc aux tribunaux. Et s'il arrive que les juges ne soient pas d'accord, eh bien ! ceux qui ont une flotte ou une armée s'en serviront.

Telles sont les forces qui cherchent leur point d'équilibre dans la Société des Nations. Une école dit : Economique d'abord ! Une autre école dit : Politique d'abord ! Pareillement, certains gouvernements mettent au premier plan l'esprit de conciliation ; d'autres gouvernements, la souveraineté nationale. La conciliation, jusqu'où ? La souveraineté nationale, jusqu'où ? La réponse de chacun dépend du cœur et du ventre. L'avenir, disait Renan, est à ceux qui ne sont pas désabusés. Et qui ont assez à manger. La prochaine conférence économique de Genève donnera une première mesure des vertus et des appétits.

FLORIAN DELHORBE.

GÉOGRAPHIE

Paul Soulier : *Le relief de la terre, ses origines, ses lois, son évolution*, 1 vol. in-8, Paris, Alcan, 1925. — J. Rouch : *Sur les côtes du Sénégal et de la Guinée, voyage du Chevigné*, 1 vol. in-8, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1925. — E. de Martonne (avec la collaboration de P. Feyel et de M. Teissier) : *Les grandes régions de la France : région médi-*

terranéenne, album de 61 planches photographiques et 3 cartes avec notices géographiques, Paris, Payot, 1925. — Mémento.

Voici un ouvrage considérable, fruit de longues études et de longues réflexions : **Le relief de la terre, ses origines, ses lois, son évolution**, par Paul Soulier. Ce sont, suivant l'auteur, *des principes nouveaux de géographie physique.* Disons simplement que c'est une tentative d'explication rationnelle du relief terrestre. Tâche difficile entre toutes ! Le relief terrestre, c'est l'aboutissement provisoire et instable d'une série indéfinie de contingences où s'affrontent presque toutes les formes d'énergie cosmique et d'énergie moléculaire. Comment réduire cette forêt d'accidents à quelques lois simples et à quelques principes générateurs ? M. Soulier l'a essayé. Je ne crois pas qu'il y ait réussi. Je ne crois pas cependant que sa tentative soit inutile. C'est un bel effort de synthèse. Il sera stérile sur beaucoup de points. Mais il sera fécond sur quelques-uns, et cela suffit.

M. Soulier est ancien élève de l'Ecole polytechnique. Cela se voit : il aime la déduction et les symboles mathématiques. M. Soulier a beaucoup étudié la géographie physique et la géologie, bien que l'Ecole polytechnique les ignore. Cela se voit aussi : il est très informé et généralement bien informé. Les deux tendances de son esprit se concilient-elles ? Pas toujours, et pas très bien.

M. Soulier part du principe qu'il y a deux lois de la nature applicables à l'orographie : la loi d'*évolution* et la loi des *écarts*. Inutile de définir la première. La seconde tente d'exprimer en symboles mathématiques, selon les probabilités, les variations dues au hasard.

Or, M. Soulier constate une grande ressemblance entre les courbes géométriques qui expriment graphiquement la loi des écarts et la *courbe hypsographique* de l'écorce terrestre, telle que l'ont construite les géographes et les géologues : celle où les abscisses représentent les superficies émergées et immergées, et où les ordonnées représentent les altitudes et les profondeurs.

L'analogie d'allure des courbes théoriques de la loi des écarts et des courbes hypsographiques de l'écorce, représentant soi-disant la réalité, domine l'esprit de M. Soulier au cours de tout son livre. Les courbes hypsographiques qu'il a construites ou empruntées à ses devanciers demeurent toujours à la base de son argumentation.

Que nous donne-t-il donc ? Est-ce bien une théorie mathématique du relief terrestre ? Puiseux, qu'il cite souvent et qu'il a raison de citer, ne lui a-t il pas démontré que *c'est là, dans l'état de la science, une entreprise sans espoir ?*

Mais oui. M. Soulier s'en rend compte comme Puiseux. Il semble reconnaître sur plus d'un point, notamment p. 19, que la loi des écarts ne s'applique pas à la formation du relief. De la part d'un homme qui a longuement et sérieusement étudié ces choses, une telle attitude intellectuelle ne saurait nous surprendre, mais elle rend un peu vaine l'exposé de la loi des écarts.

Alors ? Comment résoudre la contradiction ?

Passons. L'auteur recherche les causes originelles de la formation du relief. Il rejette la contraction de l'écorce par refroidissement, jusqu'ici généralement admise. Il admet, comme causes de la formation du relief, l'*eau*, agissant souterrainement, *la gravité*, *la chaleur*, faisant sentir leur action de concert sur une pellicule d'une vingtaine de kilomètres d'épaisseur qu'il appelle la *zone orogénique*, et qui se divise en *zone orogénique active* (au-dessous) et *zone orogénique consolidée*. « Sous l'action de la gravité, dit-il, l'eau pénètre dans les couches profondes de l'écorce terrestre et en provoque l'extension par suite du foisonnement des roches, résultant de leur hydratation, ainsi que des pressions énormes qu'elle y exerce sous l'influence de la chaleur. »

Comment ces forces se traduisent elles sur le dessin géographique de la surface ? D'abord, par la création de *cirques orogéniques* constitués dans les parties les plus creuses où sont rassemblées les eaux marines. La naissance de ces cirques est le fait primitif de l'orogénie. Cela implique la permanence des grands Océans tout au long de l'histoire de la planète, depuis la consolidation de l'écorce.

Cette vue générale a été inspirée à M. Soulier par l'étude des cirques et des formes annulaires de la Lune, astre où il n'y a ni eau, ni air, ni végétation qui puissent masquer ou détruire les formes structurales. Je suis bien loin de critiquer la méthode, je la crois féconde. Je crois, comme je l'ai dit nettement dans mes *Sciences Géographiques*, que l'astronomie physique est appelée à rendre les plus grands services à la géographie. Mais j'estime que cette première application de la méthode n'est pas très heureuse.

Pourquoi ? Ce n'est pas à cause de la conséquence tirée par l'auteur : la formation des montagnes par plissements tangentiels étranglés entre les cirques, qui sont comme des *centres d'expansion* des forces actives de l'orogénie, — bien que dans la théorie de M. Soulier les cirques orogéniques ressemblent étrangement aux *cratères de soulèvement* des géologues du siècle dernier.

Non. Ce qui m'inspire un sentiment de réserve, ce sont les idées de M. Soulier sur les Océans, auxquels il attribue un si grand rôle dans l'orogénie. Ces idées me paraissent très critiquables, notamment sur les deux points suivants :

1° M. Soulier croit à la permanence des grands Océans à travers les temps géologiques. Passe pour le Pacifique, sur lequel nous ne savons rien. Mais il ne paraît guère douteux qu'il y a eu des continents, aujourd'hui effondrés, sur tout ou partie de l'Océan Atlantique et de l'Océan Indien. Pas de preuves absolues, des indices seulement, mais ces indices sont bien nombreux et bien concordants.

2° Chose plus grave : la *preuve décisive* de sa théorie, pour M. Soulier, c'est la *différence essentielle qui existe entre les formes du relief continental et celles du relief océanique*. Il entend par là surtout les *formes très adoucies* et l'*horizontalité* qu'il suppose exister au fond des mers, en contraste avec les *formes heurtées* du relief émergé. Eh bien ! je regrette de le lui dire, cette idée-là, inspirée par les sondages du plateau télégraphique d'Islande à Terre-Neuve, cette idée-là retarde. Nos progrès, bien faibles encore, dans la connaissance du relief sous-marin, nous le montrent de plus en plus varié et accidenté. D'autre part, nous savons encore trop peu de chose sur ce relief, dans son ensemble, pour hasarder des conclusions solides. Nos cartes bathymétriques des Océans sont le domaine des interpolations, autant dire des hypothèses. D'où il résulte que les courbes hypsographiques, chères à M. Soulier, sont quelque peu fantaisistes en ce qui concerne le relief immergé.

En définitive, le livre de M. Soulier prête à la critique, comme toute grande tentative de synthèse appuyée sur des faits insuffisamment élucidés. Pourtant, la tentative n'est pas vaine, et le livre marquera une étape.

Le livre très attrayant de J. Rouch, **Sur les côtes du Sénégal et de la Guinée**, raconte, sous une forme toujours

vivante et colorée, les souvenirs et les impressions d'une mission hydrographique de reconnaissance des estuaires, à bord du *Chevigné*, de 1911 à 1913. C'est donc une image d'avant-guerre du littoral de l'Afrique occidentale française ; mais des notes fort instructives font connaître, parmi les changements survenus depuis une douzaine d'années, les plus importants. J. Rouch a vu ce front de mer de notre domaine colonial, de Saint-Louis à Konakry, en marin, en touriste, en colonial, et parfois aussi en ethnographe et en économiste à qui rien n'est étranger. Il y a bien des inconvénients à vivre sous ces climats torrides ; il y a bien des misères, des mesquineries et des lacunes dans notre œuvre coloniale : Rouch ne dissimule rien de tout cela. Il garde son indépendance d'esprit, il ne fait pas du *colonialisme* à outrance. Nous n'en sommes que plus portés à lui faire confiance, lorsqu'il vante l'œuvre malgré tout accomplie, lorsqu'il note les résultats de l'héroïque labeur de nos pionniers de la brousse et lorsqu'il reconnaît la fidélité et la vaillance des noirs du Sénégal et des Rivières du Sud. Voici Dakar, la grande escale de l'Afrique occidentale, si vite sortie des sables, avec ses bassins, ses magasins et ses usines, malgré le climat brûlant, le paysage désolé et les menaces de la fièvre jaune. Voici Saint-Louis, la vieille ville coloniale qui a conservé tout l'attrait exotique et le genre de vie aimable des colonies anciennes. Voici le puissant Sénégal, qui trace sur le désert un ruban de verdure et de fertilité. Puis les grands estuaires que gonfle la marée et où se concentrent les pluies tropicales, avec leurs comptoirs toujours vivants, si peu nombreux que soient les Européens, ceux de la Casamance et du Rio Nunez. Puis la nouvelle ville coloniale enfouie sous la verdure des palmiers, Konakry, très inférieure comme activité économique à Dakar, très supérieure pour le séjour. Tout cela parfois enlaidi par les hôtes désagréables de ces climats, des plus gros aux plus petits, les caïmans dans les rivières, les requins dans la mer, les mouches et les moustiques sur tout le littoral.

L'**Album photographique de la région méditerranéenne**, publié chez Payot par E. de Martonne, est le premier d'une série de dix qui sera consacrée aux grandes régions de la France. Il comprend 61 planches et 3 cartes, accompagnées d'un texte explicatif très court, très clair, où ressortent fort bien

les caractères géographiques essentiels du littoral développé des Albères à Menton, plus la Corse. L'idée de cet Album est très heureuse, l'exécution ne l'est pas moins. Les auteurs ont pensé que la géographie, aidée par des illustrations photographiques choisies avec discernement, est devenue capable d'intéresser un public bien plus étendu qu'autrefois. Le tourisme lui-même s'est fait curieux et chercheur : il demande autre chose que de simples impressions esthétiques et pittoresques ; il demande l'explication physique et humaine des paysages. On ne pouvait mieux commencer, pour attirer l'attention, que par la région où se trouve la merveilleuse Côte d'Azur. Les planches ne sont pas indignes des sujets. Il ne leur manque que la couleur. Les lignes, les perspectives y sont toutes, vues de points admirablement bien choisis. Ceux qui ont eu l'ineffaçable impression de l'Esterel et du rivage de Cannes la retrouveront avec plaisir dans l'album. Ceux qui aiment à voir les traits du paysage historique encore vivants dans les paysages actuels retiendront les vues aériennes de la Cité de Carcassonne et d'Aigues-Mortes. Ceux qui s'intéressent davantage à la transformation du sol par le travail humain n'auront que le choix entre les vignes du Roussillon, celles du Languedoc, la plaine irriguée du Rhône près de Barbentane, avec ses rideaux de cyprès, et les champs d'œillets et de violettes de Grasse. Les vues prises en avion comptent parmi les plus réussies et les plus significatives.

Mémento. — *L'encerclement bolchevik en Asie et en Afrique*, par Yves-Guyot (*Journal des Economistes*, du 15 janvier 1926) : vigoureux raccourci de géographie politique, où l'auteur montre, avec une grande sûreté et une grande richesse de documentation, que le *Komintern* de Moscou essaie systématiquement de grouper, avec la Russie, la Chine et les pays d'Islam contre la civilisation de l'Europe et de l'Amérique. C'est en réalité une lutte qui s'annonce, sourde ou déclarée, entre la civilisation et la barbarie. — Robert-Perret : *La représentation du rocher sur les cartes topographiques* (*Annales de Géographie* du 15 juillet 1925) : question très difficile, que l'auteur, appuyé sur une longue expérience, propose de résoudre à l'aide de conventions spéciales pour chaque *facies* de terrain ; très belles photographies. — Le regretté géographe italien Ricchieri, mort récemment à Milan, avait publié dans l'*Universo* de septembre 1925 une très intéressante relation de son voyage en Egypte, à l'occasion du congrès de géographie du Caire (*Dal Cairo ad Assuan*).

CAMILLE VALLAUX.

ANTHROPOLOGIE

Gudmundur Hannesson : *Koerpermasse und Koerperproportionem der Islaender, Ein Beitrag zur Anthropologie Islands*, Reykjavik. Supplément à l'*Annuaire* de l'Université d'Islande pour 1925, 8°, diagrammes et carte.

L'anthropologie de l'Islande était pour ainsi dire inconnue quand M. Gudmundur Hannesson se résolut à recueillir des données vraiment scientifiques sur les **Mesures et proportions du corps des Islandais**, ses compatriotes. On sait qu'en anthropologie comme dans d'autres sciences, les îles constituent un domaine de recherches plus important, plus typique, parce que divers éléments complexes d'évaluation y sont éliminés et que notamment les invasions, les settlements et les croisements s'y discernent plus aisément. En Islande aussi, les mélanges de races ont été moindres que dans les pays scandinaves voisins. Le fait inattendu, qui ressort des longues et précises recherches de M. Gudmundur Hannesson, est pourtant que si certains problèmes antérieurement posés à propos de l'Islande sont maintenant résolus, il s'en pose d'autres nouveaux...

D'abord, y a-t-il des autochtones ? Ou bien le gros de la population est-il seulement immigré de Norvège ? Et comment se fait-il qu'à l'élément blond se juxtapose un élément brun ? La réponse serait qu'il est entré en Islande une proportion, plus forte que ne le donnent à supposer les documents historiques, d'Irlandais, donc de membres de la race dite celtique, brune, petite, à quoi s'ajouterait aussi un groupe de race néditerranéenne, brune, grande. Ainsi, presque à l'extrême nord de l'Europe et dans une île écartée se trouvent de nouveau en présence quelques-unes d'entre les races de l'Europe occidentale.

D'après les méthodes de Rudolf Martin, de Zurich, l'auteur a pris sur un millier d'Islandais mâles une quarantaine de mensurations ; il n'a pas mesuré de femmes, la difficulté étant de les mesurer nues ; même certains hommes n'ont pu ou voulu se déshabiller entièrement. L'auteur signale cet obstacle et dit aussi que les chiffres qu'il publie ne sont pas absolument comparables à ceux des anthropologistes norvégiens, surtout en ce qui concerne les mensurations délicates : il faudrait unifier les systèmes et ne confier qu'à un seul savant le soin d'instruire les étudiants des trois pays scandinaves et de l'Islande (p. 214).

Les Islandais appartiennent en très grande majorité à la race

dite nordique (grands, blonds, dolichocéphales) ; ils ressemblent surtout comme taille et pigmentation aux Norvégiens, mais ne leur sont pourtant pas identiques; l'auteur ne saurait dire si cette différence tient à des croisements ou à des conditions différentes de milieu climatique et alimentaire. « Il va sans dire que la variabilité individuelle est grande. On rencontre un assez grand nombre d'hommes de petite taille, à épaules carrées; les yeux bruns ou sombres ne sont pas rares. » Ainsi, même dans ces conditions insulaires, on ne se trouve pas en présence d'une race unique. Ce qu'il y a de remarquable dans ce livre, ce n'est pas seulement le soin avec lequel l'enquête a été faite à la fois aux points de vue anthropologique pur, sociologique et généalogique, mais aussi l'exposé des scrupules qui empêchent l'auteur de généraliser.

Il est vrai que mille mensurations masculines faites à Reykjavik sur une population d'environ 20.000 habitants, et sans enquête correspondante dans les campagnes, peu habitées d'ailleurs, ne donnent pas une proportion suffisante pour conclure. En 1920, la population totale de l'île était d'environ 95.000 habitants, principalement répartis dans les zones côtières, le centre montagneux de l'île étant presque inhabitable. Or, c'est un fait que les zones côtières forment partout des sortes d'îlots raciaux par rapport au gros de la population intérieure, plus ou moins indigène. Le fait est bien connu en Océanie; et il faut considérer que le peuplement des côtes européennes, îles comprises, s'est fait à l'époque préhistorique dans des conditions comparables à celles des demi-civilisés modernes.

Quand donc M. Gudmundur Hannesson a limité son enquête à la ville capitale, qui est port de mer et où affluent forcément des gens de tous les coins de l'île, où ont dû aussi se perpétuer les descendants d'immigrés commerçants, naufragés, etc., il se plaçait dans cette condition défavorable de tomber dans le nid même du métissage. Sa monographie est si consciencieuse, elle a été achevée malgré tant de difficultés, elle témoigne de tant de prudence, que j'éprouve des scrupules à formuler des objections. Mais enfin, il faut bien rappeler ici un conseil que m'ont donné, quand j'étudiais à l'Ecole d'Anthropologie, le vieux Topinard, puis mon ami Deniker : on doit préférer la recherche dans un petit village perdu, loin des voies faciles de communication, et

où. par suite des circonstances économiques, plusieurs familles se sont intermariées pendant des siècles. Si j'avais continué sérieusement l'anthropologie physique, j'aurais en conséquence choisi comme terrain de chasse tel petit village des Alpes, quitte à mettre vingt ans à mes mensurations.

Il me semble que si M. Gudmundur Hannesson veut se consacrer à cette science difficile, minutieuse et longtemps ingrate, puisqu'il est Islandais, il lui sera relativement facile de faire des observations meilleures dans les campagnes de son île qu'à Reykjavik. Un pourcentage de 1 pour 100 environ d'une population, et encore dans des conditions anormales, ne peut fournir des données scientifiques définitives. L'important serait de déterminer le pourcentage très exact des adultes des deux sexes de chaque race pure et des divers métissages. Je suis d'ailleurs d'accord avec l'auteur lorsqu'il ne s'agit que des éléments d'appréciation superficiels, quand il dit par exemple que « les artistes voient en ces matières aussi clair que les anthropologistes » (p. 251) et cite à ce propos l'opinion du peintre de portraits et sculpteur islandais Rich. Jonsson qui, ayant été interrogé sur les races de l'Islande par un savant allemand et ayant examiné les tableaux employés pour l'enseignement dans nos laboratoires, donna les proportions suivantes : race Nordique, 10 à 17; race Alpine, 1 à 3; race Baltique, 3; race Dinarique (de Deniker, Cévenols par exemple), 1.

Mais c'est là un à peu près, qui peut amuser comme un jeu de salon ; on peut s'y exercer aussi dans le train, l'autobus, le métro et pendant les vacances, sans obtenir de résultats valables, parce que sur le vivant sont aisément dissimulés par la chair quelques-uns des éléments scientifiques les plus importants, surtout l'indice nasal.

Si l'on étudie les données de M. Gudmundur Hannesson sur ce point précis, on voit se marquer une énorme différence entre les Islandais et ces Norvégiens auxquels les rattachent la couleur des cheveux et des yeux, la stature et même l'indice céphalique. L'indice nasal des Islandais est en effet de 60,24 et celui des Norvégiens de 65,4 ; la proportion des leptorhiniens est de 95,4 pour 100 chez les Islandais et de 70,5 pour 100 seulement chez les Norvégiens, les mésorhiniens étant proportionnellement de 4,6 pour 100 chez les premiers et de 28, 6 pour 100 chez les seconds.

Il suffit de se reporter aux tables de Dixon, de Haddon, etc., pour constater que de telles différences sont considérables et empêchent de classer ensemble les deux populations, d'autant plus que les tables norvégiennes donnent bien la moyenne 65,4, mais avec un minimum 61,2 (donc déjà supérieur à la moyenne islandaise) et un maximum 74,3 ; or la moyenne des Français est de 67,3, celle des Chinois de 72,9 ; et pour trouver une moyenne aussi faible que celle de l'Islandais, il faut la chercher, en Europe au moins, chez les Danois (60,19). L'auteur remarque lui-même que l'indice nasal des Islandais est comparativement très bas ; il semble mettre le fait en concordance avec la taille, l'indice étant d'autant plus bas que la taille est plus élevée. Mais ceci ne vaudrait sûrement pas pour les Hamito-Nilotiques, qui comptent parmi les plus grand des hommes (taille moyenne 1 m. 80).

Que le fait ne soit pas anormal chez les Islandais est prouvé par l'abondance des Hyperleptorhiniens, fait très rare ailleurs, puisque M. Gudmundur Hannesson en trouve 17,8 pour 100 alors qu'en Norvège, dans le district de Troendo, il y en a 4,2 pour 100 et dans un autre 2,1 pour 100 seulement. On voit que sur ce point existe un problème anthropologique difficile à résoudre et qu'il importe de signaler. On disait autrefois que les nez étroits à la racine se rencontrent surtout dans des pays secs, et les nez larges, à muqueuses plus épaisses et aptes à plus de travail, dans les pays humides. Mais à mesure que l'exploration anthropologique du globe se complète, des explications aussi simplistes s'éliminent et on constate qu'il s'agit de caractères anatomiques, surtout ostéologiques, qui ne se meuvent que dans des limites étroites de variabilité et ne dépendent que peu des métissages, à cause de la tendance persistante au retour à l'un ou à l'autre type ancestral.

En tout cas, la monographie de M. Gudmundur Hannesson, malgré les lacunes signalées, rend un grand service à la science en ce qu'elle apporte des données nouvelles, on peut même dire inattendues, sur une population relativement pure et isolée, jusque-là presque inconnue du point de vue anthropologique.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Princesse Bibesco : *Les Huit Paradis*, Bernard Grasset.

Mme la princesse Bibesco a fait en Perse un intéressant voyage, d'où elle a rapporté le très joli volume qu'elle intitule : **Les huit Paradis.** Parmi les sites et déserts de l'Iran et du Touran, il y a, en effet, des merveilles rares, des zones privilégiées, des jardins aussi merveilleux que l'Eden, le Paradis, que les traditions bibliques placent au commencement du monde et que peuplent les fleurs et les oiseaux.

Selon un itinéraire que nous connaissons déjà, c'est par la mer Caspienne que la princesse arrive en Perse. Au débarquement, à Piré-Bazar, pour gagner Rescht, après une vision indo-chinoise, à cause des rizières et des toitures de chaume qui parsèment la plaine, elle rencontre à Rescht, sur une rivière, un pont dont les arches portent une tourelle, — une jolie tombe couverte d'émail blanc — et où jadis une femme fut emmurée vivante.

Azodos-Sultan, fils du Schach, gouverneur de la ville, l'invite à déjeuner. Il a vingt-deux ans, sept femmes, — et la queue de son cheval blanc teinte en rouge. Plus loin, vers la mer, on aperçoit la tour de Tjébrig qui fut la prison d'une sorte de prophète ou Christ du pays. On nous parle ensuite de Téhéran et de sa vie commerciale fort curieuse, et des industries qui s'exercent dans la rue, ainsi que des marchands de curiosités qui se rendent volontiers à domicile pour placer leur camelote.

La voyageuse visite le harem du prince régent, une cinquantaine de femmes, dont la principale, une personne obèse et constellée de diamants, porte moustache et des *sourcils de cérémonie.*

Plus loin, c'est la salle du trône — trône en or massif chargé de rubis et d'émeraudes, avec un soleil héraldique que fait mouvoir un mouvement d'horlogerie. La princesse gagne cependant, à travers le désert, Khoum la Sainte, dont la mosquée, à la coupole d'or, abrite le tombeau de sainte Fatméh.

On arrive cependant à Ispahan qui est une grande ville quasi déserte, avec des bazars, des mosquées, des palais, d'immenses places sans animation. Après avoir parlé de l'accoutrement des femmes en Perse, on nous montre le bazar des parfums, « plein de ténèbres et de frôlements d'ombres qui chuchotent » ; le bazar

des tapis, — qui restent une des productions les plus admirables de l'Iran.

C'est enfin une visite à Zilès sultan, roi du pays d'Irak, dans un palais entouré de sept jardins ; et ensuite au *Medress'eh* fameux, « l'Ecole aux portes d'argent », parmi des jardins où les étudiants sont plongés dans de hautes spéculations.

Sur tout cela sont toujours des fleurs, toujours des roses, que la narratrice semble avoir effeuillées doucement sur les pages de son livre.

Elle revient par la mer Noire, par Trébizonde et par Constantinople, à laquelle elle a consacré encore de jolies pages, — mais peut-être un peu rapides.

Le volume de Mme la princesse Bibesco est une des publications les plus heureuses de ces derniers mois.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Sir James G. Frazer : *Le Folklore dans l'Ancien Testament*, Paris, Geuthner, 1924 ; *Le Bouc émissaire*, Paris, Geuthner, 1926. — H. Delafosse : *L'Epître aux Romains*, Paris, Rieder, 1926. — M. Goguel : *Les épîtres pauliniennes*, I. Paris, Ernest Leroux, 1925.

On voit au Luxembourg le buste de Frazer sculpté par Bourdelle. Le front très haut est barré d'un système de rides. La tête tendue cherche à l'horizon des continents inconnus. L'habitude de porter la tête en avant a donné aux muscles de la nuque un développement extraordinaire. On dirait une figure de proue fendant comme un coin l'immensité de l'Océan.

Cet océan qui s'étend devant lui à perte de vue, où sa pensée robuste lutte à se frayer un chemin, c'est l'amas formidable des légendes et des traditions populaires, accumulées au cours des âges, sous toutes les latitudes, par toutes les races.

Deux nouveaux volumes de l'œuvre géniale de Frazer viennent de paraître en français.

Dans la préface qu'il a écrite pour le **Folklore dans l'Ancien Testament**, M. René Dussaud rappelle que Renan écrivait en 1866 :

La critique de l'Ancien Testament est ce qu'on peut appeler une science close. On ne trouvera pas d'autres textes hébreux ; on n'a guère de moyens pour améliorer les textes connus... Des générations de

savants ont consumé leur vie sur ces textes ; presque toutes les combi naisons possibles ont été essayées.

Renan se trompait largement. Au moment où il écrivait ce lignes, Graf publiait ses observations sur le Pentateuque, qui on complètement changé le point de vue de la critique biblique. L critique de Graf a été comme un réflecteur dont les rayons, con centrés sur l'Ancien Testament, ont fait apparaître une série d plans superposés. Aux textes, elle a donné brusquement du relief de la profondeur, une troisième dimension.

La critique de Frazer est un deuxième réflecteur, placé autre ment. Elle éclaire les racines qui relient les légendes, les coutu mes et les superstitions consignées dans l'Ancien Testament à l'évolution générale de l'esprit humain. C'est ce que Frazer appelle, d'un mot qui durera, « l'anatomie comparée de l'esprit »

Dans le **Bouc émissaire**, il examine spécialement un de sujets les plus importants du folklore universel.

Parce qu'il est possible de faire passer une charge de bois, de pier res ou de quoi que ce soit de notre propre dos sur celui d'autrui, l sauvage s'imagine qu'il lui est également possible de colloquer le far deau de ses peines et de ses douleurs à quelqu'un d'autre qui le por tera pour lui. Il agit en conséquence ; le résultat est l'emploi d'u nombre incalculable d'expédients peu généreux pour se débarrasser su un autre des maux qu'on ne tient pas à supporter soi-même (p. 1).

Ce nombre incalculable d'expédients, Frazer en dresse un espèce d'inventaire dans les 484 grandes pages qui suivent. Le maux dont on veut se débarrasser, on les charge tantôt sur u objet, tantôt sur un animal, tantôt sur un homme ou un dieu Le dieu, en ce dernier cas, est représenté soit par son effigie, soi par un homme traité comme un dieu, puis mis à mort.

Le dogme chrétien du Fils de Dieu mis à mort pour les péché du monde n'est qu'un cas particulier d'un thème général de folk lore. La résonance que ce drame a trouvée dans les plus vieille traditions populaires explique, d'après Frazer, la propagatio rapide du christianisme dans les premiers siècles de son exis tence. Cette vue est profonde et juste. Dans le récit même de l Passion, on trouve quelques traits : le manteau de pourpre, l couronne d'épines, le sceptre de roseau, qui donnent à Jésus l caractère d'un roi de carnaval, c'est-à-dire d'un bouc émissaire.

Dans un compte rendu paru dans la *Revue d'histoire et d*

philosophie religieuse, M. le professeur Causse se plaît à citer ce passage de *Folklore dans l'Ancien Testament* :

L'origine d'Israël et du judaïsme sans Moïse n'est pas plus intelligible que l'origine du bouddhisme sans Bouddha, celle du christianisme sans le Christ, ou celle du mahométisme sans Mahomet. Il y a de nos jours dans certaines sphères une tendance à soutenir que l'histoire est faite par les impulsions collectives et aveugles de la multitude sans l'initiative et la direction des esprits extraordinaires ; mais cette pensée, fille de la fausse et pernicieuse doctrine de l'égalité naturelle des hommes, est contredite aussi bien par l'enseignement de l'histoire que par l'expérience de la vie. La multitude ne peut se passer d'un chef, et sans lui, quoiqu'elle possède une grande faculté de destruction, elle est pour ainsi dire incapable de construire (p. 307).

M. Causse estime que sur ce point il convient d'apprécier la modération et le sens historique de Frazer. Sur ce point, au contraire, avec l'école sociologique française, je me sépare de Frazer. Un spécialiste des études bouddhiques comme Sénart a pu mettre en doute l'existence historique du Bouddha. Faudra-t-il dire que le brahmanisme ne s'explique pas sans Brahma, la religion dionysiaque sans Dionysos ? Quel a été le fondateur du shintoïsme, ou celui de la religion de Mithra ? Même quand un mouvement religieux collectif semble se concentrer dans un individu, comme l'Islam dans Mahomet, on peut se demander si cet individu n'a pas été le porte-voix ou le résonateur de l'idée collective autant que son initiateur. Que sait-on de Moïse ? Le cas de Jésus n'est pas celui de Mahomet, puisque Jésus fut dès le principe l'objet du culte nouveau, le dieu adoré, comme furent ailleurs Brahma, Dionysos, Mithra, Allah.

Enfin est-il légitime, dans le domaine des idées, de distinguer entre la destruction et la construction ? La destruction d'une croyance comporte la construction d'une croyance nouvelle. Parmi les progrès de l'esprit humain, les mieux acquis sont des destructions d'antiques erreurs.

La séparation entre textes marcionites et textes antimarcionites est la clef du Nouveau Testament. Depuis que M. Delafosse a découvert cette clef et l'a fait jouer de main de maître, nous voyons tourner sur ses gonds la lourde porte qui interdisait l'accès du mystère des origines chrétiennes.

Déjà le problème du quatrième Evangile a perdu beaucoup de sa complexité le jour où M. Delafosse, avec cette élégance qui est le propre de toute opération scientifique bien conduite, a dégagé, dans le texte johannique, le noyau marcionite de son enveloppe antimarcionite. Aujourd'hui, la main toujours armée de son bistouri bien affilé, ce critique nous convie à une nouvelle séance de dissection.

Dans **l'épître aux Romains** il distingue, comme dans le quatrième Evangile, une couche marcionite et une couche antimarcionite. Il démontre l'opposition radicale de deux doctrines, de deux christologies amalgamées dans le texte actuel. On aperçoit sur un exemple typique comment le Nouveau Testament a pu sortir, pour les trois quarts, de la controverse marcionite.

Mais, après avoir traversé les deux couches superposées, la sonde rencontre un obstacle plus résistant : elle a mordu sur le roc primitif. Sous les textes marcionites et antimarcionites, M. Delafosse découvre un troisième groupe de textes, antérieur aux deux autres, d'une impressionnante unité de style, de pensée et de doctrine. Ce noyau primitif, qui comporte 115 versets sur les 432 de l'épître, est une lettre authentique de Paul.

Le personnage de Paul, tel qu'il se dégage de cette analyse, est parfaitement plausible. Il est beaucoup plus près de la vraisemblance historique que les nombreux portraits qu'on a jusqu'ici essayé de tracer. Paul n'est pas un théologien (le théologien, c'est Marcion). Il est un messianiste, un apocalyptiste, dans la lignée juive. Il attend l'arrivée imminente du Messie, l'instauration du royaume messianique, l'accomplissement de la promesse faite par Dieu à Abraham. Cette promesse concerne la possession de la Palestine et l'empire du monde. Paul admet qu'y ont part tous ceux qui ont foi au Messie, qu'ils soient Juifs ou Grecs, et non pas ceux qui ne tiennent à Abraham que par le sang. C'est ce dont il veut convaincre les messianistes de Rome et, par eux, ceux de Jérusalem.

En résumé, d'après M. Delafosse, l'épître aux Romains est une lettre de Paul dont l'école marcionite s'est emparée pour y insérer sa haute théologie de la mort rédemptrice du Christ. La liturgie catholique l'a prise en cet état, l'a corrigée pour la mettre au point de l'orthodoxie et l'a enrichie de quelques suppléments.

L'auteur nous promet une étude complète des écrits attribués

à saint Paul. Si son exégèse est juste en son principe, elle doit trouver son application dans toutes les épîtres pauliniennes et même dans tout le Nouveau Testament.

Dès à présent, on peut tirer une conséquence à laquelle l'auteur n'a peut-être pas songé. Le livre antimarcionite par excellence est celui de Luc, Evangile et Actes. Aux autorités romaines Luc veut démontrer que les chrétiens ont droit à la même tolérance que les Juifs. A cet effet, il reprend la tradition juive qu'avait reniée Marcion. Il enchâsse dans son récit quantité de textes d'origine juive. De même, dans l'épître aux Romains, le rédacteur antimarcionite semble emprunter à la tradition littéraire juive les éléments de ses interpolations. Dès le chapitre premier, la diatribe contre l'idolâtrie paraît être un morceau tout fait, tel qu'on en rencontre dans la littérature juive d'Alexandrie. Ces emprunts à la tradition juive trahissent la même méthode, peut-être la même main, qu'on décèle à chaque page des écrits lucaniens. Il y a dans les épîtres de Paul une couche *lucanienne*.

Le chapitre que M. Delafosse consacre à la fête de Pâques est d'une importance capitale. Dans l'Eglise primitive, on célébrait encore la pâque selon le rite juif.

> Cette pâque archaïque resta en vigueur dans l'Asie pendant tout le second siècle; on ne sait quand elle disparut. A Rome, les réformateurs réussirent à l'abolir dès 150... Avant eux, la pâque chrétienne était tout simplement la pâque juive... *La réforme pascale est l'œuvre de l'école marcionite* (p. 83-84).

Cette découverte éclaire d'un jour nouveau le problème des origines du rite eucharistique. Ce rite fut adopté expressément pour remplacer la pâque juive. C'est ce que semble avoir compris le rabbin Benjamin, dans Isidore de Péluse, quand il accuse les chrétiens « d'avoir inventé une oblation nouvelle et étrangère, en consacrant à Dieu du pain, au lieu que la loi établit les sacrifices dans le sang » (*Isid. Pelus.* l. Ier, Ep 401). M. Delafosse aura à reprendre ce problème quand il disséquera la première Epître aux Corinthiens.

Auprès de la critique de M. Delafosse, celle de M. Goguel, dans le premier volume qu'il consacre aux **épîtres pauliniennes**, paraîtra fort timide. Voici un exemple.

Les deux épîtres aux Thessaloniciens contiennent chacune un fragment apocalyptique. Le premier annonce que le *jour du Sei-*

gneur viendra comme un voleur dans la nuit au moment où l'on s'y attendra le moins. Le second, au contraire, annonce et énumère les signes précurseurs qui viendront avant le *jour*. Telles sont les deux tendances opposées de l'apocalyptique. Nous les trouvons séparées dans les *logia* de Luc, puis emmêlées dans les *logia* de Matthieu.

Pour M. Goguel, les deux épîtres sont de Paul. Et comme Paul ne peut pas se contredire, mais seulement s'adapter à des circonstances différentes, M. Goguel écrit :

> La conciliation théorique des deux développements est aisée... Le même homme peut parfaitement, suivant les dispositions de ceux à qui il s'adresse, les exhorter à la vigilance en disant que la parousie vient comme un voleur dans la nuit, ou chercher à les calmer en disant : « Elle n'est pas encore là ! » (p. 324).

Cette harmonisation à tout prix nous ramène aux pires époques de l'exégèse orthodoxe.

Il faut pourtant louer dans ce livre l'ampleur de l'information et la probité de l'exposition. J'y trouve sur un point une correction intéressante au commentaire des Actes publié en 1922.

M. Goguel déclarait alors le discours d'Etienne « nettement secondaire ». Maintenant il écrit :

> Le fait que le discours d'Etienne contient sur les relations de l'Evangile avec le judaïsme une théorie très différente des idées pauliniennes ou deutéro pauliniennes qui sont celles de l'auteur des Actes, conduit à lui attribuer une grande valeur documentaire.

Le discours d'Etienne paraît être en effet une pièce antique.

L'avocat qui a rédigé les Actes l'a trouvée dans le dossier qu'on lui a apporté et qu'il a plaidé. A ce titre, elle est précieuse. Elle aide à reconstituer le christianisme primitif et la phase intermédiaire entre le judaïsme et le christianisme. M. Goguel a raison d'être revenu du dédain avec lequel il la traitait naguère.

P.-L. COUCHOUD.

LES REVUES

Nos Poètes : un beau portrait de M. Raymond de La Tailhède, par M. Ernest Raynaud. — *La Revue Universelle :* vers de M. R. de La Tailhède. — *Le Navire d'Argent :* M. Blaise Cendrars et le principe de l'Utilité. — *La Revue de Paris :* parade à un coup de force communiste. — Naissance : *Le Bec de Gaz*. — Mémento.

M. Ernest Raynaud publie dans **Nos Poètes** (15 mars) un

beau portrait littéraire de M. Raymond de La Tailhède, et **La Revue Universelle** (1er avril) s'honore d'imprimer en tête de son fascicule d'admirables poèmes de l'auteur de *La métamorphose des Fontaines*. Nous avons toujours pensé qu'après ces années de fièvre, après les années de sang, une révision des valeurs se produirait. Voici que la gloire touche au front un des poètes les plus dignes d'elle par sa vie et par son œuvre.

M. E. Raynaud conte la lontaine rencontre de M. de La Tailhède avec Jules Tellier, à Moissac. Les premiers vers parus de « l'adolescent merveilleux » font dire à Leconte de Lisle, peu prodigue de compliments : « Un grand poète nous est né ». La mort de Jules Tellier inspire à La Tailhède *Le Tombeau* qu'il élève au souvenir de son ami. Et c'est Moréas fondant l'école romane, qui attire le « gentil esprit, l'honneur des Muses bien parées ».

Son effacement volontaire me surprit dès notre première entrevue, en 1886, dans la petite chambre d'étudiant pauvre que Jules Tellier occupait, avenue des Gobelins, à deux pas de la maison où, plus tard, devait venir loger et terminer sa carrière Maurice du Plessys. Tandis que je m'entretenais de choses et d'autres avec Tellier, Raymond de La Tailhède, dans un coin, assis sur une malle, faute de chaise disponible, se tenait immobile et muet. Je ne sais pas s'il ouvrit la bouche durant tout l'entretien. Je lui ai souvent retrouvé, depuis, ce je ne sais quoi de furtif et d'absent dans la mine. On dirait que le monde l'importune et qu'il s'étudie à y glisser en fantôme, comme pour justifier l'adage que, « si l'univers appartient aux poètes, ils ne s'y sentent chez eux nulle part ». Impossible de saisir sa pensée ailleurs que dans ses vers. Il se retranche inviolablement en soi, autant par souci d'indépendance que par mépris du verbiage inutile.

..... Je ne l'ai jamais vu s'échauffer en société que pour réciter des vers. J'avoue qu'il y excelle et qu'il n'avait, peut-être, pas tort de répondre un soir à un acteur, réputé pourtant, qui lui demandait la permission de réciter en public l'un de ses poèmes : « A quoi bon ? Moi, seul, sais les dire ! » Il s'inquiète d'ailleurs si peu de sa renommée que je l'ai entendu, une autre fois, répondre à un conférencier venu l'aviser qu'il se proposait de lui consacrer sa prochaine séance : « Vous m'obligeriez de n'en rien faire. Je n'ai pas besoin de réclame. »

Qu'une telle réponse est loin, par sa fierté, de notre misérable époque où la réclame appliquée aux Lettres est un scandale !

Peut-être la fidélité de M. Ernest Raynaud à son maître Moréas le fait-elle préférer toujours les poèmes romans de M. de

La Tailhède à ses autres œuvres ? Partout, M. de La Tailhède est un inspiré et qui tend vers la perfection de la forme — témoin ces strophes empruntées au chœur des Océanides de son *Prométhée* :

Nous allons au-devant du jour...
Si les choses longtemps celées
Doivent bien être révélées,
Elles renferment tant d'amour,
De tant de rayons enflammées,
Qu'auprès d'elles ce sont fumées
L'éther, et l'azur irréel :
Seul Phébus a les mains armées
De la claire splendeur du ciel.

. . . .

Tel parfois le soir illumine
La crête des monts orageux,
Et l'on voit répondre à ces feux
Une torche sur la colline :
L'éblouissement d'un bûcher
Etincelle à chaque rocher,
Astres arrachés de la nue,
Qui dans les rêves du nocher
Plongent leur lueur inconnue...

§

Voici comme un poète toujours en route à travers le monde, M. Blaise Cendrars, considère les Etats-Unis :

Pour un homme intelligent, les Etats-Unis offrent un des plus beaux spectacles du monde. Ce machinisme intensif fait penser à l'industrie prodigieuse des hommes de la préhistoire. Quand on rêve dans la carcasse d'un gratte-ciel ou dans le Pullman d'un rapide américain, on découvre immédiatement le principe de l'utilité.

Ce « principe de l'utilité », M. Blaise Cendrars l'expose dans **Le Navire d'Argent** (1er avril) :

Il y a chez l'homme moderne un besoin de simplification qui tend à se satisfaire par tous les moyens. Et cette monotonie artificielle qu'il s'efforce de créer, et cette monotonie qui envahit de plus en plus le monde, cette monotonie est le signe de notre grandeur. Elle marque l'empreinte d'une volonté, d'une volonté utilitaire ; elle est l'expression d'une unité, d'une loi qui régit toute notre activité moderne : la Loi de l'Utilité.

La loi de l'utilité a été formulée par les ingénieurs. Par elle, toute la complexité apparente de la vie contemporaine s'ordonne et se précise. Par elle, l'industrialisation à outrance se justifie et, par elle, les aspects les plus nouveaux, les plus surprenants, les plus inattendus de notre civilisation rejoignent les plus hauts sommets atteints par les plus grandes civilisations de tous les temps.

Cependant, ne serons-nous pas encore quelques-uns à penser que ce qui est le plus utile à l'esprit est ce qui n'a, précisément, que cette utilité-là ?

Aussi bien, M. Blaise Cendrars procède par affirmations qui lui tiennent lieu d'axiomes :

Le berceau des hommes d'aujourd'hui est dans l'Amérique Centrale. Les dépôts de cuisine, les shellmounts de la Baie de Californie, les shellheaps qui jalonnent toute la côte de l'Atlantique, les paraderos argentins, les sambaquis brésiliens sont là pour l'attester. Ces énormes accumulations de débris, amas de coquilles, d'arêtes de poissons, d'os d'oiseaux et de mammifères, hauts comme des montagnes, prouvent que des groupes humains très nombreux ont vécu là de très bonne heure, bien avant les dates historiques... Et la marche actuelle de la civilisation, de l'est à l'ouest, de l'Orient vers l'Occident, n'est qu'un retour aux origines. (C'est ce qu'on appelle l'Histoire.)

Voilà qui est d'un poète, plutôt que d'un voyageur sensible surtout aux efforts utiles matériellement. Et c'est encore un poète qui a écrit cette page :

De l'autre côté des mers, des pays tout neufs, dont chacun est plus grand que plusieurs pays d'Europe et dont plusieurs sont plus vastes que l'Europe tout entière, renoncent déçus aux formules étriquées du vieux monde. Même dans les Etats les plus paisibles, les plus neutres, les plus reculés, on entend quelque chose de vermoulu qui se disloque : les croyances en lutte, les consciences en travail, les nouvelles religions qui bégaient, les anciennes qui font peau neuve, les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec l'utile. On ne recherche plus une vérité abstraite, mais le sens véritable de la Vie. Jamais le cerveau humain n'a encore supporté un tel courant d'idées à haute tension. Pas plus en art qu'en politique, qu'en économie générale, les formules classiques ne sauraient suffire. Tout craque, tout cède, les armatures les plus séculaires et les échafaudages provisoires les plus audacieux. Dans la fournaise d'une guerre libératrice et sur l'enclume sonore des journaux se tordent, se refondent et se reforgent toutes les membrures du corps politique.

§

Un anonyme expose à **La Revue de Paris** (1er avril) « L'organisation communiste en France ». Cette organisation paraît à l'auteur de l'article une menace très sérieuse. Toutefois, il rassure ses lecteurs par cette conclusion :

Toute la conception part de ce fait, supposé acquis, que le gouvernement *laissera faire*, ne réagira pas ou du moins réagira tardivement. Il est bien évident, en effet, qu'un gouvernement informé, qui voudrait ne pas perdre l'initiative des événements, n'aurait qu'à empêcher la publication d'une feuille communiste pour retarder la mise en marche de la machine révolutionnaire. L'occupation du 120 de la rue Lafayette et de quinze ou seize autres locaux *vitaux*, qui devraient être connus du gouvernement, jetterait, d'autre part, un trouble irrémédiable dans la mobilisation. Mais, sur ce point, le calme, et même l'ironie, des chefs communistes restent absolus. Ils ne croient pas à la résistance gouvernementale. Tout ce qui se passe depuis plus de deux ans donne à penser qu'ils ont leurs raisons pour ne rien redouter.

§

Le bec de gaz est né en mars : 50, boulevard Edgar-Quinet. C'est une revue mensuelle dirigée par M. François Sage, graveur de bois très réussis. M. Georges Hamelin précise l'objet de la nouvelle publication par une invocation au bec de gaz « classique » :

Puisse cette revue placée sous ton égide découvrir tant de choses diverses ! Nous n'aurons pas comme toi la prétention d'éclairer la nuit, la nuit des temps ou des idées, mais que notre faible éclat ne soit pas ignoré. Nous sommes tous jeunes, que ta vieille expérience nous serve un peu, et si l'indulgent lecteur s'intéresse à notre travail, le but poursuivi sera atteint.

Ce premier numéro contient un fort impressionnant récit d'exécution militaire : « Prise d'Armes », par M. Georges-R. Bellair, qui date cette relation de Meknès, juin 1921.

Mémento. — *La vie morale* (janviers-mars) : M. E. Caslant : « Les facultés Supra-Normales ». — M. Eudes Picard : « Entretiens sur le Tard ».

Cahiers Léon Bloy (Mars-avril) : « Léon Bloy et Balzac », par M. René Martineau. La suite du « journal d'enfance ».

Le Divan (mars) : « Notes de littérature et de théâtre », par P.-J. Toulet. — « Le petit Cantique », de Mme Yvonne Ferrand-Weyher. —

« Ph. Chabaneix », par M. H. Duclos. — « Odelettes », de M. A. Météré. — Notes Stendhaliennes.

Revue des Deux Mondes (1er avril) : début de M. Francis de Croisset, par des « Impressions cinghalaises » très colorées.

La Revue de France ((1er avril) commence « L'exode », nouveau roman de M. Abel Hermant, et « En Russie soviétique », par M. Maurice Bourdet, qui revient de l'U. R. S. S. — « Les Réprouvés », remarquable récit de M. A. Armandy sur les disciplinaires.

La Revue hebdomadaire (3 avril) : De M. Antoine Bourdelle : « Prophéties sur la sculpture ».

Jabiru (mars) s'estime « un bien joli numéro ». Il contient un « Carl Sternheim », par M. Marc-Henry, — « Idylle », un poème de M. Albert Robin, qui rappelle un peu la fantaisie de Charles Cros, — et « Sport à Paris », par M. Armand Rophé.

L'Ephémère (15 mars) : « Jean Royère », par MM. J. Les Pins et R. de Montégon. — « Le Scandale de Montparnasse », par M. J. Les Pins.

Le Correspondant (25 mars) : Lettres inédites d'Auguste Cochin sur la guerre de 1870. — « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », par M. Francis Jammes.

Revue bleue (20 mars) : M. Adolphe Boschot : « L'expression musicale et les scientistes ». — « Cimetière à la Nouvelle-Orléans », poème de M. Emile Ripert. — « A. L. Thomas », par M. Théodore Joran.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Eve de Balzac, d'après des documents inédits (*Journal des Débats*, 14 avril). — Les six jours littéraires (*l'Impartial français*, 10 avril).

M. Louis Villat nous donne dans le **Journal des Débats**, et d'après une petite brochure de M. Charles Léger, de précieux renseignements sur l' « Ange d'amour » de Balzac : *Eve de Balzac, d'après des documents inédits.* « Réquisitoire singulièrement dur et peut-être décisif », écrit M. Louis Villat.

La brochure s'ouvre par la reproduction d'une miniature de Sowgen, jusqu'alors ignorée, et qui nous représente la jeune épouse de Venceslas Hanski en 1825, au temps où elle vit désœuvrée, l'âme lourde d'une tendresse inexprimée, dans le somptueux château de Wierzchownia (Russie méridionale)... Sept ans après, c'est la première lettre de Balzac (novembre 1832) et l' « Etrangère » se confie au romancier inconnu qui sut parler de l'amour comme d'une « vertu céleste » et d'une « émanation divine ». Et Balzac écoute avec ravissement : car il a été

amoureux, passionnément et orgueilleusement, de Mme de Castries, et il vient par elle de connaître une souffrance « horrible ». Dès 1833, il rencontre Mme Hanska en Suisse; puis dans une correspondance assidue, il fait entendre « un chant délicieux, personnel, qui charma, dans toute l'acception du mot, son inspiratrice ». Après la mort de M. Hanski, survenue le 10 novembre 1841, on se revoit à Saint-Pétersbourg, à Dresde, — où Balzac, poursuivant « sa vie de cratère ensanglanté », arrive en habit bleu à boutons d'or avec escarpins vernis et bas de soie, — en Pologne. Enfin, le mariage est célébré le 14 mars 1850. Mais il meurt cinq mois après, « assassiné en détail » par celle qu'il aimait depuis 17 ans et qui ne l'aimait plus.

Car elle était d'humeur « agressive, hautaine, ombrageuse, un peu acariâtre », ainsi qu'en témoigne son propre neveu, Stanislas Rzewnski, et il ne semble pas qu'elle ait eu pour le grand disparu le culte du souvenir. Le convoi n'avait été que de troisième classe, et, dès 1853, le *Siècle* signale les herbes qui protègent la pauvre tombe du Père Lachaise. Lorsque Alexandre Dumas s'attache au projet de faire ériger un monument à Balzac, la veuve intervient, stupéfiante, et assigne Dumas devant le tribunal civil pour s'être occupé d'une affaire qui ne le regardait pas.

Et le voile peu à peu se découvre. On put lire, en 1887, dans les papiers de Victor Hugo publiés sous le titre de *Choses vues*, quelques pages inoubliables sur la mort de Balzac, qui constituent la première révélation publique, accablante pour la mémoire de l'*Etrangère*, de son absence au chevet du moribond : « Une vieille femme, la garde et un domestique se tenaient debout des deux côtés du lit. . Je soulevai la couverture et je pris la main de Balzac... Je la pressai. Il ne répondit pas à la pression. » Et, précisant l'accusation, Octave Mirbeau, à la veille de faire paraître, en 1907, la « 628-E. 8 », déclara tenir du peintre comtois Jean Gigoux ce récit douloureux : en cette nuit du 18 août 1850 où Balzac expira, Eve, apeurée, était avec Gigoux dans une chambre voisine, et il fallut trois appels de la garde pour qu'elle vînt, à peine vêtue, la chevelure en désordre, se porter auprès du cadavre. « Calomnies abominables! s'écrie Mme Anna Moriszech, la fille de Mme Hanska. A l'époque de la mort de M. de Balzac, ma mère ne connaissait même pas M. Gigoux. » Et M. Paul Lapret, l'exécuteur testamentaire de Jean Gigoux et son légataire universel, adresse au *Gil Blas* une protestation analogue.

Mais M. Charles Léger est impitoyable. Il rappelle les soirées de l'Arsenal, où Gigoux fut mis face à face avec Balzac, et leurs rencontres chez Gavarni en 1839, dans le salon de la duchesse d'Abrantès, dans l'atelier de David d'Angers. Et il nous dit comment, après Jean Gigoux, ce fut le tour de Champfleury. Celui-là, pourtant, n'était ni un

dandy, ni un bellâtre, « avec sa mise négligée, son teint blafard, un nez puissant, — sur une moustache raide, en désordre, — qui tendait à rejoindre un menton de galoche ». Mais il approcha Mme de Balzac en 1851, pour s'occuper avec elle des romans inachevés, des notes de son mari. Il avait 30 ans, elle en avait 45, et cette femme « courte et grosse, avec de beaux yeux et une figure charmante », dégageait de tels « effluves magnétiques » que, dès la première visite, l'intimité alla très loin...

Telle fut la vie, singulièrement trouble, de cette femme impulsive et sensuelle. « Cette descendante d'une des grandes maisons de Pologne, qui tenait au rang, avait le goût du faste ; sa famille étant ruinée, elle se mésallia — croyait-elle — en épousant Hanski. Son mysticisme, sa sensualité, son orgueil, son esprit vagabond l'attirèrent dans les bras de Balzac. Enfin elle se donna sans débats à Gigoux et à Champfleury pour satisfaire ses sens irrassasiés. »

Mais c'est par un mot de Balzac qu'il convient de terminer, par une terrible sentence retrouvée dans les papiers de Théophile Gautier. Mme Laure Surville, la sœur de Balzac, l'avait copiée de sa main, mais n'osa pas l'insérer dans le livre qu'elle consacra à son frère; M. Charles Léger la reprend pour en faire l'épigraphe du remarquable volume que nous venons d'analyser : « Et l'on parle du premier amour ! Je ne connais rien de terrible comme le dernier : il est strangulatoire ! »

Il sera peut-être permis maintenant dans les prochaines éditions du livre de Mirbeau. « La 612-HP. », de rétablir le chapitre consacré à la mort de Balzac, et qu'un jugement du tribunal avait fait supprimer des volumes. La vérité psycho-physiologique est beaucoup plus intéressante que l'hypothétique vertu de Mme Hanska.

§

Dans l'**Impartial français**, M. Georges-Armand Masson, l'auteur célèbre du *Parfait Plagiaire*, nous donne sous cette forme de « dialogues vraisemblables » une amusante et ironique critique des mœurs actuelles de nos plus célèbres éditeurs : *Les six jours littéraires*.

La scène se passe à l'Assemblée générale du syndicat des Editeurs. M. Bernard Grasset constate qu'« il serait vain de le nier, l'édition traverse une crise grave, extrêmement grave. Allons-nous, s'écrie-t-il, adopter la politique de l'autruche, en nous croisant les bras » ?

M. GASTON GALLIMARD. — Belle image. Je la note pour Léon Treich,

qui va publier à la Nouvelle Revue Française une série de morceaux choisis des grands orateurs.

M. BERNARD GRASSET. — Nous ne pouvons rester passifs. Il faut agir et sans plus tarder, sinon c'en est fait des lettres françaises. Le cinéma, le phonographe, la T. S. F., l'automobile, nous mangent chaque jour un peu de notre clientèle. Jadis, dans les châteaux, dans les demeures provinciales, on ne connaissait, à part le bésigue, qu'une distraction : la lecture. Aujourd'hui, le nombre des machines à tuer le temps a tellement augmenté qu'on n'a plus le loisir d'ouvrir un roman. La « souriante Madame Beudet » a son poste récepteur, et de six à sept écoute le *Ballet Egyptien* et la sélection de *Ta bouche*. Elle est amoureuse du conférencier de la Tour, comme, il y a cinq ans, elle l'eût été de Pierre Benoit. Bientôt, le monsieur qui lit sera une exceptiou, une sorte de fossile, comme le piéton, le poète, le fonctionnaire, le cocher, l'amoureux...

M. ALBIN MICHEL. — Que voulez-vous faire à cela ?

M. OFFENSTADT. — Fonder de nouveaux prix littéraires. Nous venons précisément d'en créer un de six mille francs pour les romancières et un autre pour les romanciers.

M. GASTON GALLIMARD. — Chacun sa méthode. La vôtre, c'est d'encourager la production. Pour moi, je suis plutôt partisan d'un certain malthusianisme littéraire. Je recrute mes collaborateurs de préférence parmi les écrivains qui travaillent au compte-gouttes : les Paul Valéry, les Claudel, les Gide. Moins ils produisent, plus leur œuvre acquiert de valeur. En somme, vous êtes inflationniste. Moi, je suis pour la déflation.

M. BERNARD GRASSET. — Il est certain que pour infuser un sang nouveau à la littérature, il faut trouver autre chose que le système des prix.

M. ALBIN MICHEL. — Vous avez une idée ?

M. BERNARD GRASSET. — Je ne mériterais pas le surnom que je me suis donné, de « Napoléon de la littérature », si j'étais venu à cette réunion sans un programme neuf et hardi. Voici mon projet : introduire le sport dans les lettres françaises.

M. GASTON GALLIMARD. — J'ai déjà fait quelque chose dans cette voie : j'ai publié un *Tableau des Courses*, un *Tableau de la Boxe*...

M. ARTHÈME FAYARD. — Et moi, le *Jeune Homme au cycle-car*.

M. BERNARD GRASSET. — Vous n'y êtes pas. Je veux dire qu'il faut que nous adoptions résolument, nous et nos poulains, l'esprit sportif. Instituons non plus des prix, mais des championnats entre écrivains, des challenges... Tenez : cette semaine, au Vélodrome d'Hiver, trois cent mille personnes iront voir tourner les concurrents de la course des Six jours. Dans toute la presse, on ne parlera que de cette épreuve. La

vogue de ce spectacle doit nous être un enseignement. Créons une course des Six jours pour les littérateurs. Vous semblez sceptiques ! Allez, allez au Vél' d'Hiv', vous comprendrez ce que c'est que l'enthousiasme, en regardant cette foule haletante, ce que c'est que la gloire en écoutant ces cris, ces hurlements, ces applaudissements à l'adresse des grands favoris. Qu'est-ce que le succès d'un Pierre Benoit auprès de l'ivresse que suscitent les Van Kempen, les Girardengo, les Degraeve, les Mac Namara !

Imaginez un tournoi du même genre entre romanciers ! Chaque éditeur présenterait une équipe : Albin Michel : Vautel-Benoit, Béraud-Dorgelès ; La Nouvelle Revue Française : Cocteau-Gide ; les Editions du Siècle : Benda-Jean de Gourmont ; Flammarion : les frères Fischer ; moi : Delteil-Montherland, Maurois-Mauriac, et ainsi de suite. Nous louerions le Grand Palais, ou le stade de Colombes, et nos poulains travailleraient, pendant cent quarante-quatre heures, devant un public sans cesse renouvelé de cinquante mille spectateurs fiévreux, aux cris de : Hardi ! Carco ! Vas-y, Delteil !

A mesure que l'un d'eux aurait fini une phrase, il la lirait, avec un porte-voix. Des primes de mille francs pleuvraient des tribunes, pour le chapitre le plus émouvant ; des primes de cinq cents francs, pour la plus belle page écrite sans ratures ; des primes de cinquante francs, pour la phrase la mieux venue ; de cent sous, pour l'image la plus originale ; de cinquante centimes, pour la meilleure épithète... Huit jours durant, la T. S. F. tiendrait le monde entier, minute par minute, au courant des incidents de la course. Les journaux consacreraient des pages entières aux concurrents, avec croquis et pronostics, au lieu de ces maigres colonnes qu'ils concèdent dédaigneusement au courrier littéraire, composé en caractères d'indicateur des chemins de fer, et que lisent seuls les gens de lettres.

Et l'on verrait enfin passer sur les écrans de nos cinémas d'autres visages d'écrivains que ceux de Louis Feuillade et d'Arthur Bernède. Je ne vois pas d'autre moyen pour ranimer dans le grand public le goût de la littérature.

Ces « maigres colonnes qu'ils consacrent dédaigneusement au courrier littéraire composé en caractères d'indicateur des chemins de fer, et que lisent seuls les gens de lettres », caractérisent bien le parfait mépris, non des journalistes, mais du public pour tout ce qui est littéraire.

Pour le public, il n'y a encore qu'une littérature : le théâtre. Aussi les journaux consacrent-ils des feuilletons entiers au moindre vaudeville. Et il y a là dans la critique des journaux une telle adaptation passive à la bêtise du grand public, qu'on ne peut

s'empêcher de le remarquer. Et quant à la critique des livres, elle doit de plus en plus se restreindre aux petits potins, aux questions de prix littéraires, et autres niaiseries. Autrement le public se fâche et, si on lui parle de livres sérieux, il demande si on se f... de lui et se désabonne.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Mort de Georges Bénédite. — Au Musée du Louvre : installation du *Cirque* de Seurat ; exposition de dessins anciens. — Exposition d'orfèvrerie ancienne au Musée des Arts décoratifs. — Mémento bibliographique.

La mort soudaine, à l'âge de soixante-huit ans, le 22 mars, à Louqsor, de **Georges Bénédite**, conservateur du département égyptien du Louvre, atteint douloureusement notre grand musée, où il avait conquis une des premières places, et le monde savant, où il jouissait d'une autorité universellement reconnue. Ce fut une véritable vocation qui le poussa vers l'égyptologie. Elève architecte à l'École des Beaux-Arts, il s'était senti, en admirant les monuments grandioses laissés par les Pharaons, irrésistiblement attiré vers l'étude de la civilisation, encore si enveloppée de mystère, dont ils étaient les vestiges et, après avoir suivi à la Sorbonne, à l'Ecole des Hautes Études, à l'Ecole du Louvre et au Collège de France les cours nécessaires, il avait été nommé membre, en 1887, de la Mission archéologique du Caire. Un an après, il était désigné comme attaché au Musée du Louvre. C'était le début d'une carrière qui allait être singulièrement féconde, surtout par suite de la conception nouvelle qu'il se fit du rôle d'un conservateur de musée : ne se résignant pas à n'être qu'un simple fonctionnaire suivant, du fond de son cabinet, les progrès de la science, estimant au contraire qu'il servirait mieux le Louvre en se tenant en relations étroites avec le pays qui recélait encore tant de trésors, il obtint d'abord de terminer son stage de trois années en Egypte pour poursuivre ses investigations dans les tombeaux de la Vallée des Reines et de la Vallée des Rois, aux temples de Philæ et au Sinaï, et il ne revint à Paris que décidé à reprendre le plus fréquemment possible contact avec la terre objet de ses études. De fait, de 1890 à 1926, il ne fit pas moins de dix-neuf fois la traversée de Marseille à Alexandrie, et c'est au cours du dernier de ces voyages qu'il est tombé frappé sur le champ même de son activité.

Grâce à cette façon de comprendre ses devoirs de conservateur, à son zèle toujours en éveil, à sa science et à son goût artistique, à sa ténacité mélangée d'habileté, il fallait, surtout à partir de 1907 où il succéda comme conservateur en titre à M. Pierret, dont il était l'adjoint depuis 1895, enrichir de façon exceptionnelle les collections confiées à ses soins, en même temps qu'il les transformait complètement en y supprimant tous les morceaux inutiles ou accessoires pour n'y laisser que des œuvres significatives. En vingt-cinq ans, il en fit un des premiers musées égyptiens d'Europe — sans doute le plus beau — en y faisant entrer plus de 1.000 pièces dont plusieurs sont des œuvres hors ligne : tels, dès 1894, l'exquise statuette de la prêtresse Toui, puis le *mastaba* d'Akhoutotep (Ve dynastie), la plus importante et la plus belle chapelle funéraire qui soit hors d'Egypte, les vases canopes de Ramsès II, l'extraordinaire buste d'Aménophis IV-Akhounaton, le couteau préhistorique de Gebel-el Arak, le bas-relief néo-memphite de la *Cueillette du lis*, la grande statue d'*Amon protégeant Toutankhamon*, enfin, en ces dernières années, le *Chien-loup* de la XVIIIe dynastie, la tête d'un pharaon de la XIIe, et ces deux charmantes petites têtes de princesses royales, l'une en pâte de verre bleu, l'autre en marbre vert, exposées dans la salle des bijoux (1). Par ces insignes services, par sa forte personnalité, Georges Bénédite aura son nom inscrit dans les annales du Louvre à côté de ceux de ces grands conservateurs qu'ont été Léon Heuzey, Courajod et son successeur André Michel, Edmond Pottier (qui, lui, heureusement nous reste encore).

En même temps, il prenait une place en vue parmi les égyptologues par son érudition, par l'originalité et la nouveauté de ses vues que sont venues confirmer les découvertes ultérieures (telle sa théorie, émise dès 1895, de deux courants parallèles dans l'art égyptien : d'une part une tradition hiératique et religieuse, d'autre part un art laïque et populaire plus libre), par son enseignement à l'Ecole du Louvre et, pendant quinze ans, au Collège de France où il avait été choisi par Maspero pour le suppléer, enfin par ses écrits dans les grandes revues d'art : les *Monuments Piot*, la

(1) Nous avons parlé ici même de la plupart de ces œuvres lors de leur entrée au musée : v. *Mercure de France*, numéros des 1er mai et 1er août 1906, 1er août 1918, 1er septembre 1920, 1er août 1922, 15 mars et 1er août 1923, 1er mars 1925.

Gazette des Beaux-Arts, la *Revue de l'art ancien et moderne*, etc.

Dans ces deux rôles de conservateur et d'archéologue, il aura été le digne successeur de Champollion, de Mariette, du comte de Rougé, de Maspero, et un de ceux qui auront le mieux servi la science, créée chez nous, de l'égyptologie. Et au chagrin de voir disparaître si brusquement et si prématurément, un an à peine après son frère Léonce Bénédite, ce vaillant ouvrier, s'ajoute celui de la perte d'un homme plein de franchise et de loyauté, cordial et bon.

§

La date du 9 mars 1926 comptera dans les annales du **Musée du Louvre** : ce jour-là y vit installer solennellement, après les impressionnistes, si honnis à leurs débuts, un novateur plus audacieux encore : le père du néo-impressionnisme ou pointillisme, Georges Seurat. Nous avons annoncé ici l'an dernier le legs fait à nos collections nationales par un amateur de New-York, M. John Quinn, d'une des toiles capitales du peintre : *Le Cirque* ; c'est ce tableau qu'on vient d'accrocher dans la dernière des petites salles consacrées aux maîtres français du XIXe siècle, au-dessus des pastels et aquarelles de Manet et de Toulouse-Lautrec. Exécutée en 1890-91, c'est la dernière peinture de Seurat, mort en mars 1891, à l'âge de trente-deux ans, et c'est une de ses meilleures. Son procédé de division des tons, — application à la peinture des découvertes scientifiques de Chevreul sur les couleurs complémentaires, — ce pointillisme, poursuivi, comme il le faisait toujours, jusque sur le cadre de la toile pour que ce dernier s'harmonise mieux avec elle, l'a servi ici avec un bonheur particulier : ce poudroiement blond rend bien la lumière diffuse, l'atmosphère comme voilée de poussière, de l'enceinte où s'ébattent les clowns, où l'écuyère en jupe de gaze voltige sur son cheval blanc (1).

En quittant cette salle et en se dirigeant vers celles du mobilier, on trouvera dans la salle consacrée aux expositions temporaires de dessins un ensemble, tiré des cartons du musée, de feuilles des écoles flamande et hollandaise du XVe siècle et du début du

(1) On trouvera dans le numéro du 15 mars de la revue *Beaux-Arts* un excellent article de M. Robert Rey sur cette œuvre et sur l'art de Seurat en général.

xvie : trente-quatre dessins, parmi lesquels nous avons noté surtout une *Tête d'homme* et une *Tête de femme* à la pointe d'argent, d'un métier et d'une expression admirables.

§

Au **Musée des Arts décoratifs**, la récente exposition de l'œuvre d'Odilon Redon et des tapis de G. Fayet a fait place, pour jusqu'au 12 mai, à un magnifique ensemble d'orfèvrerie civile française du xvie siècle au Ier Empire, comprenant plus de 1.000 pièces prêtées par les collections publiques ou privées françaises et étrangères (au nombre desquelles celles du roi et du prince Charles de Suède) : vaisselle, surtouts, gobelets, couverts, articles de toilette, flambeaux, montres, etc., dont la plupart, mais surtout celles du xviiie siècle et les créations des Thomas Germain, des Auguste, des Odiot, des Biennais, sont des merveilles de composition, de goût et d'élégance qui font admirer une fois de plus la supériorité de notre ancien art décoratif.

Mémento. — Nous avons pris infiniment de plaisir et de profit à lire dans le numéro de juillet-août 1925 de la *Gazette des Beaux-Arts* un important et remarquable travail : *Nouvelles études sur Nicolas Poussin, à propos de l'exposition du Petit Palais*, dû à la plume d'un de ceux qui connaissent le mieux l'artiste : M. Paul Jamot (tirage à part, 46 p. av. 19 fig. et 4 planches). Les nombreuses toiles de Poussin que renfermait la récente exposition du paysage français au Petit Palais ont été pour cet écrivain une magnifique occasion de poursuivre l'enquête qu'il mène depuis longtemps sur ce peintre (et dont la *Gazette des Beaux-Arts* avait déjà auparavant enregistré plusieurs fois les résultats) et de l'enrichir de nouvelles et précieuses observations. Après avoir d'abord examiné et écarté les toiles qui étaient faussement attribuées à Poussin, il étudie successivement les œuvres qu'on peut, d'après leur caractère, classer dans la période antérieure au séjour à Rome — et dont la principale était un *Paysage avec des bergers* appartenant à la Walker Art Gallery de Liverpool, — puis les autres toiles, venues du Prado et de la collection du duc de Devonshire, offrant de nouveau le motif des bergers d'Arcadie, l'admirable *Parnasse* du Prado, la pathétique *Mort d'Adonis* du Musée de Caen, le *Thésée à Trézène* de la Galerie des Offices de Florence, le *Triomphe de Bacchus* et le *Triomphe de Pan* qui firent partie de la série des quatre *Bacchanales* peintes pour le cardinal de Richelieu (et c'est pour M. Jamot l'occasion d'élucider à nouveau, en une discussion serrée qui est un modèle d'érudition, de finesse et de logique, la question de l'identification de ces toiles, disparues, dès la fin du xviie siècle, du châ-

teau de Richelieu où elles furent remplacées par des copies aujourd'hui au Musée de Tours), enfin les compositions où le paysage tient la place principale et où les figures ne sont qu'un accessoire : la *Femme de Mégare recueillant les cendres de Phocion*, le *Paysage avec la femme qui se lave les pieds*, le *Paysage au serpent*, le *Paysage avec trois moines*, le *Lac de Bolsena*. Ce travail, extrêmement documenté, où l'érudition s'accompagne du sentiment artistique le plus délicat, devra prendre place dans la bibliothèque de tous les historiens d'art.

Il faut en dire autant d'un volume récent de M. Prosper Dorbec qui concerne également notre école française de paysage : *L'Art du paysage en France : essai sur son évolution de la fin du XVIIIe siècle à la fin du Second Empire* (Paris, H. Laurens, in-8, 208 p. av. 32 planches; 25 fr.). Couronné il y a quelques années par l'Académie des Beaux-Arts, cet ouvrage nous apporte des informations extrêmement précieuses par leur nouveauté — dont l'auteur avait fait bénéficier également les lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts* — sur les débuts de notre paysage français moderne. On s'imagine trop facilement — bien que la récente exposition du Petit Palais ait déjà ouvert les yeux sur la fausseté de ce point de vue — que cette forme de paysage est née au commencement du XIXe siècle sous l'influence des peintres anglais, et notamment de Bonington et de Constable. En réalité, ce mouvement date de plus loin et, quoiqu'il y ait eu depuis Claude pénétration réciproque de l'art des deux pays voisins et échanges fructueux, surtout après l'affluence des paysagiste anglais chez nous au lendemain de 1814 (Crome le Vieux, Cotman, Bonington, Fielding et autres), a pris naissance sur notre sol. M. Dorbec nous en montre l'origine dans la transformation, à la suite des *Rêveries d'un promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau et des *Etudes de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre, du sentiment et de la vision qu'on avait eus jusque-là de la nature, et voici, parmi les premiers artistes qui ont subi ce renouvellement, le mariniste Alexandre Noël, le charmant Louis Moreau, révélé au Salon de 1793, Fragonard, et les premiers peintres du paysage parisien : Bruandet, de Marne, Langlacé, J.-F. Robert, Bidauld, et ce Georges Michel, « puissant poète de la plaine » et des moulins des environs de Paris, qui annonce le romantisme, puis, plus tard, Génillon, Cochereau, Dagnan (dont le Musée Carnavalet conserve la charmante toile *Le Boulevard Poissonnière : effet du matin*, peint en 1834). Mais la participation retentissante des Anglais au Salon de 1824 a achevé la rénovation de la palette des artistes, et c'est alors l'école de Fontainebleau, avec Rousseau, Decamps, Paul Huet, Jules Dupré, Ravier, suivie d'une réaction néo-classique avec Paul Flandrin, d'Aligny, Bertin, Cabat, cependant que Corot, unissant, dans ses divines toiles, tradition et modernisme, les domine tous ; après quoi, sous le Second Empire, une nou-

velle évolution, de tendances plus objectives et réalistes, donnant plus d'importance aux figures dans le paysage, se produit avec Millet, Courbet et Daubigny, celui-ci annonciateur des premières recherches impressionnistes. Appuyé sur une documentation nourrie, plein d'aperçus personnels et justes, écrit d'une plume élégante, ce livre, illustré de 45 reproductions des œuvres les plus significatives, restera comme un document essentiel pour l'histoire de notre art français. Il eût été plus précieux encore si l'éditeur avait consenti à le munir, pour faciliter les recherches, d'un index des noms des artistes cités.

On lira avec non moins d'intérêt la monographie d'*Eugène Fromentin*, publiée par le même auteur à la même librairie dans la collection des « Grands artistes » (p. in-8, 128 p. av 24 pl. ; 9 fr.). Basée, elle aussi, sur une information très sûre, mais exposée sans sécheresse, allant, au contraire, jusqu'au fond de l'âme sensitive du peintre et de l'écrivain, elle retrace d'abord la carrière de l'artiste : son enfance à La Rochelle et sa formation intellectuelle et morale ; ses études à Paris sous Louis Cabat, complétées par l'influence de l'orientalisme de Decamps et de Marilhat ; ses séjours en Algérie, puis en Egypte et à Venise. Après quoi l'auteur montre le caractère particulier, fait d'intelligence, de goût et de sensibilité, de l'œuvre picturale de Fromentin et la place qu'il occupe dans la suite des orientalistes : son fin sentiment de la lumière et de la couleur auquel s'ajoute ce que M. Dorbec appelle son « hellénisme », c'est-à-dire un atticisme né de la nourriture puisée dans la poésie antique et dans l'amour de la plastique grecque. Une analyse non moins pénétrante des écrits de Fromentin, dans lesquels le peintre se révèle à chaque page — ses deux livres sur le Sahel et le Sahara, son exquis *Dominique*, et cette œuvre maîtresse de critique que sont *Les Maîtres d'autrefois*, — termine cette excellente étude qu'illustrent de belles reproductions des œuvres capitales de l'artiste.

Dans la même collection des « Grands artistes » a paru également une non moins bonne monographie de *Ver Meer de Delft* (1) (p. in-8, 128 p. av. 24 pl. ; 9 fr.) due à M. Jean Chantavoine. Tombé peu après sa mort dans un injuste oubli, quoiqu'il eût été très considéré de son vivant, resté dédaigné jusqu'en 1866, date à laquelle il fut remis en lumière dans la *Gazette des Beaux-Arts* par W. Bürger (Thoré, de son vrai nom), on sait combien aujourd'hui est apprécié l'auteur de l'exquise *Dentellière* du Louvre, de la limpide *Vue de Delft* du Musée de La Haye, le plus beau paysage du monde, et de tant de scènes d'intérieur que la magie de l'éclairage baigne d'une poésie si séduisante ;

(1) On se demande pourquoi l'auteur a cru devoir modifier la forme traditionnelle du nom de l'artiste : « Vermeer », usitée déjà du vivant de celui-ci, et pourquoi il semble considérer comme inexact le véritable nom du peintre : Van der Meer.

alors qu'en 1696 la *Vue de Delft* était vendue seulement 200 florins et qu'au siècle dernier ses toiles se donnaient pour quelques francs (nous avons cité naguère ici le cas de la *Jeune fille au turban* du Musée de La Haye, admirée à l'exposition du Jeu de Paume en 1921, qui en vente publique fut adjugée 2 florins 30 cents, c'est-à-dire environ 5 francs !) la petite *Laitière* de l'ancienne collection Six, qui n'avait atteint que 1.550 florins à la vente de Bruyn en 1798, était vendue en 1921 751.400 florins, soit plus de 4 millions 500.000 francs, et, quelques mois après, la *Ruelle* de la même collection, adjugée seulement 72 florins en 1696 à Amsterdam, atteignait 625.000 florins. En plus de la qualité rare de ces œuvres, leur petit nombre contribue à les rendre singulièrement précieuses : on n'en compte guère qu'une quarantaine, qui représentent sans doute à peu près toute la production de Vermeer (1). Les plus belles de ces toiles (reproduites dans le livre de M. Chantavoine) sont, outre les cinq que nous avons citées plus haut, l'*Atelier du peintre* de la collection Czernin à Vienne, la *Scène galante* et la *Lettre* de la Galerie de Dresde, la *Servante endormie* des anciennes collections Rodolphe Kann et Benjamin Altman, et la *Femme écrivant* de l'ancienne collection Pierpont-Morgan, toutes deux au Musée métropolitain de New-York, la *Femme à l'aiguière* du même musée, le *Goût du vin* et la *Femme au collier de perles* du Musée de Berlin, la *Femme au clavecin* de la National Gallery de Londres, le *Géographe* du Musée Staedel à Francfort, etc. M. J. Chantavoine a consacré à cet ensemble d'œuvres exquises la plus intelligente des études, essayant d'établir l'ordre chronologique de ces peintures, analysant finement leur charme et leur qualité exceptionnelle, montrant quelles préoccupations de perspective et d'éclairage ont présidé à l'arrangement de ces compositions où la lumière joue un si grand rôle, et expliquant pourquoi il était réservé à notre époque de revenir à ce peintre « si moderne » et de le comprendre mieux qu'aucune autre ne l'a fait.

AUGUSTE MARGUILLIER.

(1) A celles qu'a citées M. Chantavoine il faut ajouter une toile qu'a publiée dans le n° de mai 1925 de la *Revue de l'art ancien et moderne* M. P. Lavallée : une *Jeune femme au chapeau rouge*, qui figura en 1822 dans la collection Bullion et que Bürger a citée dans son étude de la *Gazette des Beaux-Arts* (mais en écrivant par erreur *Jeune homme* au lieu de *Jeune femme*). Acquise par le général baron Atthalin, de Colmar, elle était, il y a encore quelques mois, la propriété de Mme le baronne Laurent Atthalin. A en juger par la reproduction donnée dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, c'était une œuvre fort belle, qui, au dire de M. Lavallée, montrait l'artiste « dans l'épanouissement parfait de son génie ». On regrette d'autant plus d'apprendre qu'elle a, paraît-il, passé dernièrement en Amérique, et l'on déplorera vivement que le Louvre n'ait pu l'acquérir. La France, maintenant, ne possède plus que trois Vermeer : *La Dentellière*, au Louvre ; *L'Astronome*, dans la collection A. de Rothschild ; *Le Géographe*, dans la collection René Gimpel.

LETTRES ANTIQUES

Mario Meunier : *Les Vers d'Or de Pythagore,* suivis du commentaire d'Hiéroclès, l'Artisan du Livre, Paris.

Sainte-Beuve dont le génie était universel, et qui par conséquent pouvait juger de tout, épingle cet aveu au portrait de l'helléniste Boissonade :

Dans le détail, il nous échappe complètement, autant que si nous avions à apprécier un géomètre et un analyste d'un ordre élevé.

Cette remarque se réfère aux travaux de critique et de corrections, à la mise au point du savant éditeur des Poètes grecs. Pour le reste, M. Boissonade restait bien dans la tradition des grands hellénistes français qui n'accablent pas leur texte sous un encombrant appareil de notes et, nous épargnant toute fatigue, se plaisent à ne donner de leur labeur que le miel.

M. Mario Meunier est aujourd'hui le meilleur représentant de cette famille d'esprit. Mais ce qui manquait à M. Boissonade, helléniste un peu musqué, plutôt dilettante et curieux que passionnément épris du grand problème de l'antiquité, Mario Meunier le possède pour notre chance. *Le pain des professeurs*, selon la boutade envieuse des Goncourt, demeure en effet le seul aliment qu'il soit donné aux hommes d'assimiler et de faire partager complètement. Il suffit pour cela de savoir quels sont les besoins de son temps (les Goncourt, eux, les ignoraient, malgré leurs prétentions, et bien que le *Journal* s'applique à donner le change). C'est pourquoi, dans la crise profonde que traverse la foi religieuse et civilisatrice du monde européen, l'hellénisme d'un Mario Meunier revêt toute sa signification. Il nous ramène aux assises fondamentales de la cité, qui sont d'abord celles du Temple, il nous montre où sont les vraies *Mères* de cet Occident, qui se meurt, non d'épuisement, mais de déracinement.

M. Mario Meunier est bien heureux. Ce que d'autres n'obtiennent qu'au prix de longs tâtonnement, de blessures et d'accrocs infinis, lui a été octroyé simplement, par étapes et ascensions régulières, du fait qu'il s'est ainsi tout jeune acheminé dans la bonne voie. Je veux dire que la pensée religieuse lui a servi de porte d'accès sur le monde antique. D'ailleurs, il n'en existe pas d'autre. Un Dostoïevski est plus près d'Eschyle et de Sophocle que, par exemple, Anatole France, qui n'a su que mouler son

plâtre sur les petits marbres alexandrins. M. Mario Meunier, à qui nous devons déjà cette pénétrante méditation : la *Légende dorée des Héros et des Dieux*, nous enrichit encore d'un livre plein de lumière : les **Vers d'or de Pythagore**, suivis du commentaire d'Hiéroclès.

Belle réponse aux appels de l'Orient, subtile réponse d'un helléniste à ces appels à l'Orient que nos contemporains lancent d'une manière pour le moins inconsidérée. Pythagore, en effet, représente comme l'extrême pointe du génie occidental, par où ce dernier rejoint la métaphysique et la mystique de l'Orient. Mais avec lui du moins le contact reste établi entre nous et les réalités extérieures. L'ésotérisme de la doctrine pythagoricienne, bien que celle-ci fût réservée à un petit nombre d'initiés, n'avait rien de sectaire. Le but de Pythagore, rappelle M. Mario Meunier citant Fabre d'Olivet dans ses Examens des vers dorés, était « d'éclairer les hommes, de les purifier de leurs vices, de les délivrer de leurs erreurs, de les ramener aux vertus, à la vérité ; et après les avoir fait passer par tous les degrés de l'entendement et de l'intelligence, de les rendre semblables aux Dieux immortels ». Cette ascension, caractérisée ici par une progression toute géométrique due à l'essence même du génie de Pythagore, communique à tout le livre son rythme interne et son unité.

Les commentaires d'Hiéroclès, précise le traducteur, se subdivisent en trois parties. La première nous enseigne la philosophie pratique, la vertu morale qui doit préparer à la connaissance de la vérité et en donner le désir et l'amour. La seconde enseigne la philosophie contemplative, nous apprend à nous unir par l'exercice de notre intelligence à l'intelligence divine, nous arrache aux douleurs de la vie séparée pour nous mener aux joies de la vie unitive et nous conduire à ressembler aux Dieux. La troisième traite de la philosophie initiatique ou des moyens de donner à notre corps lumineux la pureté qui lui sied pour qu'il aide notre âme à monter vers les Dieux, à s'y maintenir et à communiquer dès ici-bas avec eux.

Ce n'est pas le moindre bénéfice que de repasser ainsi, en lisant Pythagore, les leçons du cathéchisme. Que dit le premier article du Décalogue ? « Un seul Dieu tu adoreras... » Et le premier vers d'or : Honore en premier lieu les Dieux Immortels *dans l'ordre qui leur fut assigné par la loi*. Autrement dit : Dieu essence à travers ses diverses figures. La pensée de Pythagore s'exprime par symboles : *En prenant pour cocher l'excellente Intelli-*

gence d'en haut... — Et si tu parviens, après avoir abandonné ton corps, dans le libre Ether. Nous voici loin de cette grossière mésempsychose à quoi se résument les connaissances de plus d'un de nos contemporains à l'égard de la doctrine pythagoricienne, et qui n'est, rappelle M. Mario Meunier d'après les commentaires mêmes d'Hiéroclès, « qu'une figure ou une allégorie pour nous faire entendre que l'homme devient semblable aux bêtes par la vie, ou à Dieu par la vertu, et qu'il ne peut être ni l'un ni l'autre sans aller à l'encontre des lois qui régissent l'ordonnance du monde ».

Philosophe néo-platonicien, l'un des derniers représentants de la pensée hellénique, Hiéroclès fut de ceux qui, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, cherchaient à réaliser la grande synthèse philosophique et religieuse, « philosophie et religion pouvant être considérées comme les deux expressions d'une même tendance, comme une double voie pour parvenir au même but : l'union à Dieu ». Le livre des commentaires est donc, on le voit, une espèce de somme, et l'on soupçonne bien que sa valeur analytique, sa beauté d'ordre et d'agencement seraient de peu d'intérêt pour nous s'il ne recélait une telle substance. Non content de nous donner cet inestimable trésor, M. Mario Meunier n'a rien négligé de ce qui pouvait contribuer à l'intelligence philosophique du texte. Il n'est peut-être pas inutile de noter ici que la plupart des citations se réfèrent à des exégèses d'auteurs français, ce qui montre une fois de plus que l'humanisme est et a toujours été en honneur dans notre pays. Ajoutez à cela le rare mérite d'un écrivain dont l'éloge n'est plus à faire. Tous ceux qui ont lu les belles traductions du *Banquet*, *du Phèdre*, *des Bacchantes*, etc.,., retrouveront dans les *Vers d'Or* et les *Commentaires* (sous une présentation typographique qui ne laisse rien à désirer) ce style nombreux, rythmé, d'une pureté classique et d'une souveraine clarté.

Il n'y a pas, Dieu merci, que des romanciers. M. Mario Meunier est un de ces Français irremplaçables, heureusement détachés de l'éphémère, dont la signification dépasse dans la durée le terme assigné par les Parques à une vie d'homme.

JEAN CHUZEVILLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'influence de Gracian, en France, aux XVIIe et XVIIIe siècles. — Il me semble qu'il y a intérêt à donner un résumé sommaire de cette question qui a déjà été fort disputée et sur laquelle notre ami Emile Magne a publié ici même (1) son opinion, à mon avis bien laconiquement négative. C'est la lecture de son texte qui m'a incité à donner ce petit état littéraire sur une de ces questions d'*influence* qui échappent d'ailleurs toujours à un dosage précis.

M. F. Baldensberger tient l'influence de Gracian pour considérable (2) dès la première moitié du XVIIe siècle ; il montre que *El Heroe* (Huesca, 1637) notamment, contribua pour beaucoup à écarter l'italianisme de l'homme supérieur du XVIe siècle au profit de la formation de ce grave individualisme du type d'humanité français qui fut le nôtre au cours du second tiers du XVIIe siècle.

C'est dans son texte original que le *Héros* de Gracian contribua à donner sa forme à l'esprit et à la moralité française, et cela bien avant la diffusion des traductions de ses autres œuvres. Celles-ci devaient pourtant avoir un bien autre succès que le *Héros*.

En France, au XVIIe siècle, et pendant une partie du XVIIIe siècle, alors que dominait le goût de la psychologie morale, Gracian a trouvé un terrain des plus propices pour son influence. Elle est attestée d'abord par ses traductions et leur débit.

En consultant de Backer (Bibliographie de la Cie de Jésus) et le Catalogue de la Bibliothèque Nationale, on relève 14 éditions ou réimpressions de la traduction de l'*Oraculo*, faite par Amelot de la Houssaie sous le titre : *L'Homme de Cour* : savoir, 9 de 1684 à 1696 (soit à Paris, soit en Hollande) : 4 au XVIIIe siècle (1702, 1716, 1738, 1748) ; et 1 en 1808.

A quoi il faut ajouter, toujours pour l'*Oracle*, la traduction Courbeville : *Maximes* (1730) ; traduction qui, tout en étant trop peu fidèle, n'est pas sans mérites ; si elle n'a obtenu qu'une seule édition, cela doit tenir à ce qu'Amelot avait déjà la possession.

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1925.
(2) *Etudes d'Histoire Littéraire*, Hachette, 1907.

Le *Héros* a été traduit par : Gervaise (1645) ; le P. de Courbeville (3 éditions : deux en 1725, une en 1729).

Le *Politique* a été traduit par : Anonyme (de Silhouette) 1731 ; Courbeville (1732).

Le *Discreto* a été traduit (ou plutôt adapté) par Courbeville, sous le titre de *l'Homme Universel* (trois éditions de 1723 à 1724).

Le *Criticón* a été traduit par Maunory (pour la 1re partie) et par un anonyme pour les deux suivantes, sous le titre *L'Homme détrompé*, 4 éditions : 1697 (1re partie seulement), 1723, 1725, 1734.

Chose assez curieuse, le *Comulgador* (*La Sainte Table*), traduit par le chanoine de la Grange, en 1693, n'a jamais été réimprimé, tandis qu'en Espagne, et surtout au Mexique, il a eu d'innombrables éditions. Le clergé français aura reculé devant ses truculences !

A noter que les diverses traductions françaises de Gracian, surtout celle d'Amelot, mais aussi celles de Courbeville, l'ont propagé, en dehors de la France, dans toute l'Europe. Elles ont été retraduites (avec mention expresse de leur base): en anglais, allemand, italien, polonais, hongrois, latin.

Recherchons maintenant l'influence de Gracian sur nos moralistes ou autres auteurs. Ici, nous prendrons principalement pour guide M. Victor Bouillier qui, dans un article du *Bulletin hispanique* (juillet 1911) a été le premier à traiter la question, et a notamment consacré un certain nombre de pages à la confrontation du texte de l'*Oraculo* avec ceux de La Rochefoucauld, de Mme de Sablé et de La Bruyère.

Après M. Bouillier, M. Adolphe Coster, l'auteur d'une étude magistrale sur Gracian, a pleinement adopté ses conclusions, en ne leur reprochant qu'un certain excès de prudence, et en n'y faisant qu'un assez petit nombre d'additions secondaires.

Dès 1645, nous rencontrons Ceriziers, dont le *Héros français* est une simple contrefaçon du *Heroe* de Gracian.

Soit ici même (1), soit dans mon *Etude Critique* imprimée en introduction aux *Pages Caractéristiques de Gracian* (2), j'ai déjà signalé en détail les principaux emprunts faits à l'*Oraculo*

(1) *Mercure de France* du 15 mars 1924.
(2) *Mercure de France, id.*

par La Rochefoucauld, assisté de sa conseillère, Mme de Sablé, très initiée à la langue espagnole. La Bruyère aussi, quoique à un degré bien moindre, révèle qu'il a fréquenté Gracian, ce qui résulte tant de ses critiques voilées que de certaines imitations manifestes.

Le P. Bouhours, une autorité littéraire à l'époque, parle de Gracian à plusieurs reprises dans ses *Entretiens d'Ariste* (1671). Avec son goût assez étroit, il en est quelque peu effrayé et le qualifie de « génie incompréhensible » — un mot qui obtiendra trop aveuglément fortune. Néanmoins, il lui reconnaît « beaucoup d'élévation, de subtilité et de force ». Et il lui rend un hommage plus décisif encore, en l'imitant dans un de ses Entretiens : *Le Je ne sais quoi*.

Au début du XVIIIe siècle, Gracian fut ardemment encore attaqué et défendu, lui et ses traducteurs, dans les *Nouvelles Ecclésiastiques* (21 avril 1731), le *Journal des Savants* ; il y eut une joute fameuse entre Guyot-Desfontaines et les *Mémoires* de Trévoux.

Le Maître de Claville, en 1734, dans son *Traité du vrai mérite*, etc., qui eut un très grand succès au XVIIIe siècle, puisqu'il fut réédité quatre fois et contrefait huit (Ad. Coster) proclame l'excellence de Gracian.

Parmi les débiteurs incontestables de Gracian, inscrivons encore le Chevalier de Méré (*Maximes*, 1687), que Sainte-Beuve a dépeint comme le type de « l'honnête homme » du XVIIe siècle.

Pendant plusieurs dizaines d'années, un certain nombre de pages de Gracian courront sous le nom de Saint-Evremond, avec le titre : *Conseils au Comte de Saint-Albans*, jusqu'à ce que des Maizeaux ait dévoilé cette supercherie d'un éditeur.

Bayle, rendant compte de la traduction d'Amelot, déclare que : « *L'Homme de Cour* est comme la quintessence de tout ce qu'un long usage du monde et une réflexion continuelle sur l'esprit et sur le cœur humain peuvent apprendre. » (*Nouvelles de la République des Lettres*, juillet 1684.)

Nous ne mentionnons que les écrivains les plus célèbres. Mais, si l'on faisait des fouilles dans les moralistes et les compilateurs oubliés, il est certain qu'on y trouverait une preuve surabondante de la vogue de Gracian en France, à partir de la traduc-

tion d'Amelot, et pendant un demi-siècle environ. Nous savons qu'un tel travail occupe actuellement un universitaire anglais. M. Eric Gannon, pour une thèse en Sorbonne sur l'influence de Gracian en France.

Vers la moitié du XVIIIe siècle, cette influence baisse visiblement, les esprits étant sollicités par des sujets plus actuels, plus brûlants. Pourtant, Gracian comptera encore des lecteurs d'importance : Voltaire, dont il effarouche le classicisme, sort qu'il a l'honneur de partager avec Shakespeare ; et Chamfort, dont les *Maximes* contiennent plusieurs réminiscences très frappantes de *l'Homme de Cour*, soit au fond, soit même en la forme.

Pourquoi Gracian disparaît-il de notre librairie pendant 60 ans, à partir de 1748 ? Est-ce parce que le marché en était saturé, — ou en raison d'une évolution dans le goût, les mœurs ? Je ne saurais hasarder une explication. Gracian n'avait pourtant rien d'incompatible avec les progrès du rationalisme. On comprend, certes, que sous la Révolution il ne devait plus être à l'ordre du jour. Cependant, j'ai eu entre les mains une preuve qu'il trouva encore des lecteurs parmi les révolutionnaires : sur un exemplaire de *l'Homme de Cour* (1684 ou 1685, la feuille manque), il y a deux caricatures à la plume, fort irrévérencieuses, de Louis XVI et de Marie-Antoinette, faites par quelque jacobin.

Une petite curiosité serait aussi de savoir quelle a été la cause de l'édition de 1808 ? Faut-il la chercher dans la résurrection des mœurs de Cour, sous Napoléon Ier ?

ANDRÉ ROUVEYRE.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le trésor de la Couronne Impériale russe. — Les journaux du monde entier ont publié des informations concernant le trésor impérial russe. Certains ont écrit que ce trésor avait été dilapidé par les bolcheviks, qui en auraient vendu la plus grande partie. Cette assertion est plus qu'exagérée. Tandis que le trésor de la Couronne impériale était évalué par les connaisseurs 600 millions de roubles-or, — soit environ 8 milliards de notre franc-papier, — le gouvernement des Soviets n'en a vendu que pour 15 millions de dollars, à un syndicat hollandais ; ce n'est donc qu'une très petite partie du trésor impérial qui a été aliénée.

Le nom officiel du trésor impérial est actuellement : « Le fonds diamantaire » ; avant la guerre, il était conservé dans une salle blindée du Palais d'Hiver ; mais en 1914, à cause de la guerre, on le transporta à Moscou, au Kremlin. Tout récemment les feuilles communistes ont publié la description détaillée de cette collection, unique au monde, où l'on trouve, d'après M. D. Ivanoff, ancien conservateur du trésor, des pierres dont presque chacune est maintenant une rareté et une œuvre d'art.

La pièce principale de la collection, c'est la fameuse couronne impériale dont le travail fut confié, par Catherine II, au joaillier de la Cour, le Suisse Pozier. Ce Pozier était un véritable artiste en même temps qu'homme d'affaires habile, et il sut gagner la confiance de tous les favoris de Catherine II, pas mal nombreux, comme on sait. Les courtisans, clients de Pozier, étaient pour la plupart de mauvais payeurs, et même, pour les commandes de l'Impératrice, il lui fallait, pour recevoir son dû, donner des pots-de-vin au favori du jour. Néanmoins, Pozier gagna en Russie une fortune considérable, après quoi cet homme sage se retira dans sa Suisse natale, dont il préférait le calme aux fastes du Palais impérial de Pétersbourg.

La couronne qu'il composa pour Catherine II est volumineuse et sa forme rappelle celle d'un bonnet d'évêque, ce qui s'explique par la mode d'alors de la coiffure féminine et la fait paraître si étrange sur la tête d'un souverain. Elle est entièrement couverte de diamants des Indes ; sa valeur est actuellement de 100.339.130 roubles, soit plus d'un milliard de francs.

Dans le sceptre, autre pièce célèbre de la collection, est enchâssé l'*Orloff*, diamant hindou, pesant 185 carats. Après le diamant de la couronne persane, qui pèse 186 carats, l'*Orloff* est le plus gros diamant connu. Le fameux *Régent* n'a que 136 carats, le diamant de la couronne d'Angleterre, 162. Sur l'origine de l'*Orloff*, il existe une série de légendes. Dans le palais du Grand Mongol, à Delhi, se trouvait devant le trône un lion d'or ; l'*Orloff* formait l'un des yeux de ce lion ; le diamant de la couronne d'Angleterre était l'autre. Un soldat hindou vola, dit-on, ce diamant pour le transporter à l'étranger ; il se fit une incision dans la jambe, y glissa le diamant, puis, la blessure cicatrisée, il franchit la frontière ; après quoi il se fit une nouvelle entaille à la jambe et retira le diamant. Au début du

XVIII[e] siècle, ce diamant se trouvait entre les mains d'un riche Arménien, Lazarev. C'est à lui que l'acheta le grand favori de Catherine II, Grigori Orloff, et depuis le diamant fut connu sous son nom. Orloff avait acheté le diamant 450.000 roubles; en outre, il s'était engagé à faire à Lazarev une rente viagère annuelle de 2.000 roubles et à lui obtenir le brevet de gentilhomme. Le favori fit présent du diamant à Catherine II. Actuellement, l'*Orloff* est estimé 60.789.600 roubles, — environ 700 millions de francs.

On trouve dans le « Fonds diamantaire » des spécimens extraordinaires de diamants de couleur ; roses, bleus, jaunes. Selon la mode du XVIII[e] siècle, des fleurs sont faites avec ces diamants, seuls ou unis à d'autres pierres précieuses ; on cite parmi les plus belles une rose faite de diamants jaunes des plus purs. Autre merveille de la joaillerie : une grande tabatière de jaspe à veines rouges, ornée de diamants de couleur représentant des tableaux inspirés de l'engouement d'alors pour J.-J. Rousseau : pastorales, marquises trayant les vaches, etc. Remarquable aussi un petit chapeau d'or, avec ornements d'émail et de diamants, destiné à coiffer le singe favori de Catherine II.

Après les diamants, les pierres les plus remarquables du trésor impérial sont les émeraudes, dont on ne trouve plus de nos jours d'aussi belles. Il y a aussi quantité de saphirs, peu de rubis, mais beaucoup de perles, des kilos de perles, dont les plus belles sont des perles poires.

Parmi les raretés de la collection, citons un large diamant plat servant de verre pour un cadre, et le diamant le *Schah*, le plus beau cristal de diamant connu, non taillé. Ce dernier diamant se trouvait en Perse ; après le meurtre, à Téhéran, de l'ambassadeur de Russie Griboïedov (auteur d'une pièce classique en Russie, *Le malheur d'avoir trop d'esprit*), ce diamant fut apporté à l'empereur par une ambassade spéciale chargée de lui remettre ce cadeau, qu'on évalue maintenant à 30 millions de roubles, plus de 300 millions de francs.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES ALLEMANDES

Un livre sur le mariage, *das Ehebuch*, écrit en collaboration par un groupe de savants et d'écrivains sous la direction du comte Hermann Keyserling et

édité chez Niels Kampmann, à Celle. — Jakob Wassermann : *Laudin et les Siens (Laudin und die Seinen*, chez S. Fischer), Berlin. — Mémento.

Parler mariage ne va guère en France sans une pointe de gauloiserie. En Allemagne où les mœurs ne sont ni pires ni meilleures, on adopte pour l'ordinaire un ton différent. Ce n'est certes point une lecture frivole, ni même fort divertissante, que ce gros livre sur le mariage, **das Ehe-buch**, que vient de publier le fondateur bien connu de l'Ecole de la Sagesse de Darmstadt, le comte Keyserling, et qui est pourtant un des gros succès de librairie de la saison. Dans sa préface, l'auteur nous annonce une « symphonie », mais une symphonie austère et savante, dont il a pris soin de tracer méthodiquement le plan, de poser les thèmes fondamentaux, de distribuer les pupitres et les parties à un groupe d'exécutants scrupuleusement choisis, ethnologues, sociologues, historiens, psychiatres, théologiens, sans compter une demi-douzaine de romanciers et romancières recrutés parmi les plus notoirement sérieux. Dans une première partie nous est présentée l'histoire du mariage à travers les âges et à travers les civilisations, chez les peuples primitifs, chez les Chinois, chez les Hindous, dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde. Dans la seconde partie, des spécialistes traitent ensuite de quelques problèmes fondamentaux.

De cette revue se dégage d'abord cette conclusion que le mariage traverse en Allemagne une crise très grave. Cette crise remonte, à vrai dire, à déjà plus d'un siècle. Ce sont les romantiques allemands qui, en proclamant les droits d'un individualisme nouveau, ont porté les premiers coups à la vieille institution familiale bourgeoise. Cette histoire du « mariage romantique » nous est racontée en détail par Mme Ricarda Huch. — Autre symptôme de décomposition : la nouvelle « mentalité prolétarienne » dont un autre romancier, M. Paul Ernst, établit le bilan moral. Des conditions économiques nouvelles désagrègent l'ancien « foyer ». Dans bien des régions, on en est arrivé à considérer le grand nombre des naissances illégitimes comme un indice de moralité. Un concubinage accompagné de pratiques malthusiennes, voilà vers quoi évolue le ménage prolétarien. — Danger plus subtil : l'esthétisme, maladie des élites dont M. Thomas Mann s'est fait une spécialité. Il en note les derniers raffinements dans la mode, dans le costume, jusque dans la coiffure d'aujourd'hui, qui tendent à

masculiniser le type féminin et à féminiser le type masculin. Ne faut-il pas reconnaître là une tendance secrète vers un certain « homo-érotisme » qui en littérature s'exprime par un « Eros » nouveau, passablement équivoque et inquiétant, de plus en plus dégagé de toutes les normes prescrites aussi bien par la nature que par la morale ?

Et même à s'en tenir à ce « mariage bourgeois » dont M. Jakob Wassermann a accepté la rubrique, que d'indices révélateurs ici aussi où se devinent des accumulations terribles d'irritation sourde, de torture nerveuse, de révolte refoulée ! S'imagine-t-on l'enfer conjugal que représentent ces ménages où du moins l'un des deux conjoints est presque toujours vaguement névropathe ? « Des scènes à la Strindberg se présentent à la mémoire de l'observateur le plus superficiel — des réminiscences diaboliques. Vraiment — c'est M. Thomas Mann qui parle — pour peu qu'on ait « le mauvais œil », on ne peut se défendre de penser qu'aujourd'hui 90 o/o des ménages sont malheureux, à supposer que de pareilles statistiques aient le moindre sens lorsqu'il s'agit de choses aussi fuyantes et relatives que ce qu'on nomme le bonheur ou le malheur. »

C'est peut-être dans les derniers romans de M. Jakob Wassermann, en particulier dans **Laudin et les Siens**, qu'on trouverait l'histoire la plus documentée de ces drames cachés du mariage contemporain, en même temps que le tableau le plus poussé du chaos moral où se trouve plongée la société allemande d'aujourd'hui. On peut contester la valeur artistique de pareils romans, plus exactement de pareilles enquêtes trop arbitrairement construites en vue d'instruire un procès. Cependant elles constituent un dossier très instructif. Et la conclusion est des plus pessimistes : la famille bouleversée jusque dans ses fondements, l'institution matrimoniale déracinée de toutes les croyances religieuses et morales, de toutes les conditions sociales et économiques qui jadis lui donnaient un sens acceptable et un point d'appui ferme.

C'est pour porter remède à cette crise universellement ressentie que le comte Keyserling a eu l'idée de composer son livre sur le mariage. Il le dit lui-même : il s'agit de tenter un sauvetage. Et ce qui fait l'originalité de cette tentative, c'est que l'auteur prétend tirer uniquement de l'individualisme nouveau ses arguments dans cette campagne qu'il entreprend en faveur du ma-

riage — ou plus exactement en faveur de l'*Idée* du mariage. Car ce n'est ni l'institution, frappée peut-être d'un discrédit irrémédiable, ni davantage les expériences individuelles, indéfiniment controversables, qui méritent de retenir notre attention. Il s'agit avant tout de susciter parmi une certaine élite une *volonté* nouvelle du mariage, en lui révélant le *sens* supérieur que peut revêtir pour elle cette institution.

Pour cela, il importe d'abord de dégager nettement cette Idée de ce qui n'est pas elle, en faisant résolument litière de tous les arguments surannés, tirés de la morale, de l'intérêt de l'espèce, de l'utilité sociale, etc. « S'il ne s'agit que de satisfaire ses instincts, point n'est besoin de se marier », dit M. Keyserling et il fait un grief à notre morale occidentale, d'inspiration chétienne, de ne laisser à l'homme que l'alternative entre le mariage et le libertinage. Car en faisant du mariage la seule forme permise de l'amour des sexes, elle a donné à l'élément érotique dans le mariage une importance exagérée ; elle a faussé et dégradé le sens supérieur de l'institution. Encore moins pourrait-il souscrire à l'opinion commune qui prône dans le mariage le « bonheur », le « bon port » où l'on rentre pour « faire une fin ». Le mariage n'est pas une fin ; il est un commencement. Il n'est pas le port ; il est plutôt l'orage. Il n'est pas le bonheur — et M. Keyserling prend plaisir à insister sur ce paradoxe — il n'est pas un état de paix ; il est au contraire un état « tragique », où les antagonismes humains atteignent parfois leur maximale tension. Mais n'est-ce pas la loi tragique de la vie, à mesure qu'elle s'élève, d'être faite d'inquiétudes et d'antagonismes nouveaux, de plus en plus difficiles à équilibrer ? Les antagonismes ne prouvent rien contre la vie, non plus que les conflits ne prouvent rien contre le mariage : ils en sont peut-être l'aiguillon vivifiant. Par eux seulement la vie peut s'élever à sa plus haute « tension morale », et là où vit une pareille volonté d'élever la vie, le mariage sera cherché précisément à cause de ses risques, de ses souffrances et de ses difficultés. Telle est la disposition d'esprit dans laquelle il faut se placer dès l'abord, si l'on veut pénétrer le *sens* actuel que peut prendre encore le mariage dans notre civilisation européenne.

On le devine : cette conception du mariage est d'inspiration essentiellement nietzschéenne et aristocratique. De pareilles unions

seront de plus en plus rares et difficiles, et le mariage deviendra de moins en moins la forme « normale » de l'union des sexes, pour devenir une forme « exceptionnelle », l'apanage d'une élite qui en aura vraiment pénétré le sens. A la foule, au troupeau, les unions hasardeuses d'où naissent des produits humains de qualité douteuse Nulle part, autant que dans le mariage, il apparaît que ce qui importe, ce n'est pas d'encourager un niveau moyen. Le comte Keyserling croit au triomphe inévitable des formes aristocratiques de la vie. Pour cela, il importe que des êtres de plus en plus affinés et différenciés apprennent à se choisir, qu'ils retrouvent cette sûreté dans le choix qui a disparu avec l'infaillibilité de l'instinct. Tout le problème du mariage est là : dans la clairvoyance et la sévérité de ce choix. Rien de plus néfaste que certains mariages dits « d'inclination », car l'inclination, telle qu'on l'entend communément, n'est qu'une surprise de l'instinct ; elle ne traduit pas du tout la volonté profonde et permanente de l'individu. Ce qu'il s'agit avant tout de maintenir et de préserver, c'est un certain *niveau* moral de la vie. Celui qui « se mésallie », qui cherche son partenaire à un niveau inférieur est plus blâmable que celui qui vit dans le libertinage, car chez lui l'instinct le plus délicat de préservation est aberrant. C'est pourquoi M. Keyserling propose en modèle la « *Standesehe* », le mariage tel qu'il était pratiqué dans les vieilles familles aristocratiques, — en ajustant toutefois cette conception d'autrefois aux doctrines les plus récentes de l' « *eugénisme* ».

Seule une sélection rigoureuse peut aujourd'hui préserver l'humanité d'une dévalorisation irrémédiable. Il faut aujourd'hui considérer comme un devoir religieux — et la pensée raciste qui s'éveille un peu partout en Allemagne ne vise pas à autre chose — d'améliorer la qualité du sang par tous les moyens possibles. Le jour arrivera infailliblement où cette qualité supérieure s'arrogera aussi des privilèges correspondants. Appelez cela un paradoxe. Pourtant nous vivons en plein dans ce paradoxe. Je prétends qu'après une ère démocratique de plusieurs siècles, nous allons voir naître une période d'aristocratisme extrême... S'il en est ainsi et si les races d'aujourd'hui apparaissent singulièrement appauvries, surtout par le fait de cette diabolique sélection à rebours qu'a été la Grande Guerre, ce qui importe essentiellement, c'est d'utiliser intensément et d'accroître sagement ce qui reste du patrimoine acquis. Et c'est pourquoi une heure historique va sonner : ce sera celle de l'eugénisme.

Ainsi se précise la tendance qui a assuré le succès de ce livre sensationnel, surtout dans certains milieux racistes. Elle consiste à jeter résolument par-dessus bord toute une vieille idéologie sentimentale ou morale pour donner au mariage un « sens » nouveau, c'est-à-dire pour en faire un instrument de sélection morale et de perfectionnement racial.

Mémento. — Signalons une petite revue très bien composée, *Blätter der Bücherstube am Museum*, éditée chez Hermann Kempf à Wiesbaden, sorte de tribune où sont présentés les auteurs et les ouvrages marquants à la fois d'Allemagne et de France. En dehors des articles de fond, signés de noms autorisés, cette revue offre un ensemble des notices sur les dernières publications, qui constitue un répertoire bibliographique fort utile à consulter.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Un Apôtre de la Nationalité. — José Vasconcelos : *La Raza Cosmica*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. — Joaquim Edwards Bello : *El Nationalismo continental*, Sociedad General española de Libreria, Madrid. — Sergio Piñero : *El Puñal de Orion*, « Proa », Buenos Ayres.

Les peuples de l'Amérique Latine qui perpétuent le sang des Espagnols et des Portugais d'autrefois et celui de la mystérieuse race rouge héritière des Atlantes peut-être, ces peuples qui, depuis leur indépendance, ont, en général, vécu dans une continuelle inquiétude politique et intellectuelle, ont vu apparaître déjà quelques grands écrivains qui, bien qu'en s'assimilant des influences étrangères, sont parvenus à affirmer des personnalités singulières : savants éducateurs comme Sarmiento, Andrès Bello, poètes de premier ordre comme Ruben Dario, Amado Nervo, penseurs éminents comme José Enrique Rodo. Actuellement, ils possèdent en José Vasconcelos, Mexicain, une sorte d'**Apôtre de la Nationalité**, qui, comme illuminé par des clairvoyances ancestrales, assume la mission d'orienter la race nouvelle vers sa véritable destinée. Cet écrivain multiple montre, en effet, une intuition toute profonde de l'avenir de l'Amérique latine, en même temps qu'une vision très claire de ses erreurs et de ses possibilités, si bien que sa voix a ému tout le continent et a enthousiasmé la jeunesse qui le reçonnaît comme un maître. Venu à la vie littéraire au moment ingrat où le positivisme

étouffait de toutes parts les élans spirituels et où le Panaméricanisme préconisé par les Etats-Unis faussait partout la mission de la race, Vasconcelos tourna ses regards vers des philosophies plus élevées, plus fécondes et s'adonna à chercher les normes propices à l'affirmation de la nationalité ibéro-américaine. Ecœuré du matérialisme dominant alors en Europe, il s'intéressa dès sa première jeunesse à la littérature religieuse de l'Inde et publia peu après quelques essais historico-philosophiques où se déploie un idéalisme rare à ce moment dans nos pays : *Una teoria del Ritmo*, *Monismo Estetico*. Dans ce dernier ouvrage, il tente de donner à la loi des Trois Etats sociaux, fixée par Comte, une signification nouvelle, beaucoup « plus vaste ». Ces trois Etats : le matériel ou guerrier, l'intellectuel ou politique, le spirituel ou esthétique, représentent à ses yeux « un processus qui graduellement nous libère de l'empire de la nécessité et, peu à peu, soumet la vie entière aux normes supérieures du sentiment et de la fantaisie ». De sorte que dans le dernier état nous ne serons plus régis par la violence, ni même par la simple raison, mais par le goût, et que nous vivrons dans « la joie fondée sur l'amour ». Telle ère verra ainsi la fusion spontanée des races, en se développant dans le monde nouveau et fondamentalement cosmopolite : l'Amérique latine.

Cette « foi dans le pouvoir de l'esprit » a conduit Vasconcelos à étudier à fond la pensée religieuse de l'Inde et à nous donner alors une tragédie imprégnée de ce qu'il y a dans cette pensée de plus avancé : *Prometeo Vencedor*. C'est une pièce symbolique qui se déroule dans un avenir éloigné, où les hommes auront déjà manifesté toutes leurs possibilités; Prométhée, qui s'est révolté contre les Dieux pour les servir, les contemple, orgueilleux, de la cîme des Cordillères. Le Diable cherche à le tenter en vain, car le Mal, qui a besoin pour agir de se revêtir des formes du Bien, n'est plus qu'une ombre. Alors, parmi les hommes, un prophète prêche l'abstention de la procréation, afin de mettre un terme à la pérégrination terrestre et de pouvoir vivre éternellement dans le monde de l'esprit. Quelques femmes protestent, mais la sagesse s'impose. Et l'humanité, qui ne s'est plus multipliée, s'éteint doucement. Tel serait le triomphe de Prométhée. Thèse discutable sans doute, mais qui a permis à son auteur de tracer des scènes d'un idéalisme et d'une grandeur indéniables.

Néanmoins, peu après, Vasconcelos nous a donné le résultat de ses études sur la pensée de l'Inde en un fort volume qui est un travail remarquable d'exposition et de critique, en même temps qu'une œuvre de la spiritualité la plus féconde : *Estudios Indostanicos*. M'étant occupé déjà de ce livre, je me bornerai à rappeler que, dans la dernière partie, l'auteur tente de concilier le bouddhisme et le christianisme, en émettant l'opinion que le Bouddha Maitreya, le prophète de la Bonté annoncé par Çakia Mouni, a été le Christ qui a conjuré la fatalité du Karma au moyen de la Grâce divine. Vasconcelos est un chrétien de cœur, comme il est un ibéro-américaniste convaincu. Ainsi, il a pris part à la révolution du Mexique, qui a implanté le régime socialiste poussé jusqu'au partage des terres, et qui a inauguré une politique de fermeté vis-à-vis des exigences des Etats-Unis, d'union avec les autres peuples de l'Amérique latine. Comme ministre de l'Instruction Publique, il a mis en exécution un programme fécond tendant à éduquer le peuple et à hausser l'esprit de l'Indien. Puis, nommé ambassadeur aux fêtes du Centenaire de l'Indépendance du Brésil, il a parcouru les principales républiques du Sud, resserrant les liens de la solidarité continentale. Sous le titre de : **La Raza Cosmica**, il vient de publier un livre qui nous donne ses impressions de cette tournée, en même temps que les idées que ces impressions lui ont suggérées. En un essai préliminaire, donnant le titre au volume, il nous parle de la race ibéro-américaine et de son avenir, à son avis, splendide. Cette race formée par les conquistadores ibériques et par les hommes rouges autochtones a hérité, avec la culture ibérico-latine, le rôle d'adversaire en face de la race anglo-saxonne, dans la question séculaire de la domination du monde. Autrefois, elle possédait tous les avantages. Mais depuis que Napoléon a commis l'erreur d'abandonner la Louisiane, les Anglo-Américains, maîtres du Mississipi, ont pu annexer la Californie et ont constitué un grand peuple homogène, en exterminant l'Indien. Au contraire, les Ibéro-Américains en s'émancipant ont dispersé leur force, se divisant en de nombreux Etats et ils ont débilité l'unité ethnique en continuant à se mélanger. Mais cette question de race, qui paraît désavantageuse pour nous, sera précisément ce qui nous donnera le triomphe final. Il est de fait que les peuples sans mélange, comme toutes les castes, tournent tôt ou tard à la

décadence, et que les peuples mêlés, comme les antiques puissances méditerranéennes, se fortifient et finissent par dominer. L'évolutionnisme spéncerien n'est qu'une théorie forgée par une race impérialiste pour justifier ses appétits d'exploitation. La sélection future ne s'effectuera pas de la manière violente, seule propre aux espèces inférieures, préconisée par cette théorie, mais selon la loi du goût, de la fantaisie, de l'amour, propre au troisième état social prévu par notre auteur. L'Amérique Latine verra s'épanouir un tel état, car elle possède la base du cosmopolitisme et elle dispose de territoires d'une étendue et d'une richesse sans égales. Sitôt que la science sera parvenue à conjurer ce qu'il y a de malsain dans le climat tropical, le cœur de ce continent, si grand et si riche, deviendra la Terre Promise à laquelle tous les hommes aspireront. Et alors naîtra une race formée du meilleur de tous les peuples, qui sera la cinquième race, la race totale, la Race cosmique. Vasconcelos reconnaît que, pour progresser vers un tel idéal, nos peuples devront conserver leur personnalité, suivant les normes de la latinité et en particulier de la culture ibérique, mais il ne s'occupe pas beaucoup des moyens efficaces indispensables à cela. Or, à mon avis, le plus important pour le moment, c'est que l'Amérique Latine affirme sa personnalité continentale, soit enfin elle-même, et le plus urgent, c'est de déterminer et de renforcer les facteurs qui servent à cette fin. Ces facteurs, je crois, sont les suivants : 1° *La Langue*. C'est pourquoi on devra soigner la pureté, l'unité du langage, autant qu'il est possible ; en outre, les Hispano-Américains devront, à l'école primaire, apprendre le portugais, et les Brésiliens l'espagnol. 2° *La Tradition*. C'est-à-dire ce que l'époque pré-colombienne, les siècles de la Colonisation et l'Indépendance nous ont laissé de grand ou de caractéristique. Car la tradition, pour les peuples, est la racine de laquelle peut seule pousser la floraison propre. 3° *La Religion*. Le catholicisme qui allie si bien le christianisme avec l'héritage gréco-latin. Car cette religion est une source de spiritualité dont nos peuples, encore peu cultivés, ont besoin s'ils ne veulent pas tomber dans le matérialisme amoral ou dans le protestantisme qui, venant du Nord, contribuerait à les dénationaliser. 4° *L'Art*, *la Littérature*, *la Pensée*. Les activités de l'esprit créatrices par excellence, qu'il faut développer selon les normes de la tradition, des suggestions de la terre et du milieu,

car c'est seulement de la sorte que nous parviendrons à découvrir notre trésor intérieur qui doit nous caractériser. L'écrivain chilien Joaquim Edwards Bello, dans un livre très intéressant : **El Nationalismo Continental**, plaide aussi pour l'affirmation de la personnalité ibéro-américaine, mais il se montre sceptique en ce qui concerne l'homogénéité de la race. D'après lui, dans la plupart de nos républiques, il y aurait deux castes : l'une formée de blancs purs, qui dominerait, l'autre métisse, qui resterait en servitude. Mais il rappelle lui-même qu'un président du Chili avait du « sang plébéien » et, dans un très beau conte, il nous montre un bandit chilien de pur type espagnol.

Dans la seconde partie de son livre, Vasconcelos nous donne ses impressions du Brésil, de l'Argentine, de l'Uruguay, du Chili, avec une ferveur et une clairvoyance qui ne se démentent qu'en quelques pages, et qui donnent souvent à sa phrase une envolée lyrique ou un accent prophétique. Le Brésil, si semblable au Mexique par le climat et les merveilles naturelles, l'a ébloui. Tout dans ce pays, depuis la beauté de la nature, la richesse de la terre, la splendeur des cités, jusqu'à la cordialité toute latine des gens, la fine sensualité des danses populaires, la succulence des boissons et des fruits autochtones, tout lui suggère des appréciations enthousiastes. Qui donc a prétendu que l'homme ne peut plus trouver de voluptés neuves ? Au Brésil, il en a rencontré beaucoup dont on ne peut se faire idée. Le progrès de tout ordre du pays, la correction de son Gouvernement et le nouvel esprit, que celui-ci témoigne, de solidarité continentale, consolident en lui une impression aussi favorable. L'Argentine l'a également captivé. Buenos-Ayres, énorme et magnifique, lui paraît la véritable capitale du monde espagnol ; les universités et en général l'enseignement le pénètrent d'admiration pour leur esprit libre, leurs plans modernisés, leurs édifices splendides. Les hommes, et aussi les femmes, l'ont charmé. Voulant tout connaître, il a fait le difficile voyage à la région tropicale du pays, le territoire des Missions, il s'est abîmé à la contemplation de la forêt vierge, et des formidables cataractes de l'Iguassu, et il voit, dans cette région, la réserve naturelle la plus riche du monde. L'Uruguay, en échange, ne lui a pas laissé une impression très favorable. Le gouvernement du pays lui paraît peu sérieux, la littérature déracinée, et l'esprit général de l'élite peu propice à la solidarité

continentale. Néanmoins, l'Uruguay nous a donné, avec José Enrique Rodo, le premier champion de l'hispano-américanisme, et il a aujourd'hui des écrivains, comme Montiel Ballesteros, qu'il faut compter parmi les mondonovistes les plus décidés. Le Chili, enfin, le déconcerte jusqu'à le faire changer d'attitude. L'Ibéro-Américain fervent cède ici la place au socialiste révolutionnaire, et lui qui, au Brésil et en Argentine, s'attendrissait en écoutant l'hymne national ou en contemplant les couleurs du drapeau, dit à présent que les « emblèmes » nationaux « n'émeuvent presque plus » son cœur ; il critique durement le régime du pays et englobe dans un égal dédain le militarisme et l'armée nationale. Toutefois, le Chili s'est toujours distingué par la stabilité et l'ordre de son gouvernement, et son armée s'est fait remarquer jusqu'en ces derniers temps par sa soumission au pouvoir civil, si bien que José E. Rodo a pu dire sans exagérer que, lorsque les autres républiques vivaient encore en continuelle révolution, ce pays était l'exemple et l'espoir de l'Amérique espagnole. Connaissant les idées de Vasconcelos, nous comprenons que ce qui a provoqué chez lui une telle attitude, c'est le vieux litige du Chili avec le Pérou, la question de Tacna et Arica, qui depuis longtemps trouble la fraternité hispano-américaine. De là sa rigueur apparente envers le Chili, car en réalité il aime ce pays autant que les autres peuples de l'Amérique latine. Mais n'aurait-il pas mieux valu qu'il parlât plus clairement, qu'il s'expliquât dans son livre ? Il aurait dissipé ainsi un ennuyeux malentendu et il nous aurait évité l'impression peu agréable qui se dégage des dernières pages de ce livre, admirable par tant d'aspects. Il est regrettable que Vasconcelos n'ait pu visiter le sud du Chili et, en général, les régions australes. L'Amérique du Sud est un continent, et sa partie froide, comme sa zone tropicale, a de la grandeur et de la richesse. Sergio Piñero, qui est un des jeunes écrivains argentins les plus intéressants, nous rapporte en un livre aussi curieux par le sujet que par le style : **El Puñal de Orion**, les péripéties d'un voyage qu'il vient de faire dans les régions antarctiques : la tempête sur l'océan désolé, la chasse à la baleine et à l'éléphant marin, les excursions dans les îles mystérieuses, nous révélant tout un monde merveilleux inconnu, mettant en lumière le grandiose et la richesse de ses régions exploitées

uniquement aujourd'hui par des étrangers. Je crois que Vasconcelos, qui est un artiste en même temps qu'un penseur, se serait senti enchanté dans cette Amérique Latine insoupçonnée de la neige et de l'azur.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES JAPONAISES

L'œuvre du Dr Ryuzo Torii : *Mandchous et Mongols orientaux. — Les indigènes de Formose. — Les Aïnous des îles Kourilles. — Le Japon préhistorique. — La Préhistoire en Corée et en Sibérie orientale. — Les Races coréennes.*

La traduction française du roman *Cette Femme-là.* — Le romancier Takérô Arishima.

Le docteur Torii, célèbre anthropologue et ethnographe japoponais, vient de faire paraître la troisième édition, révisée et augmentée, de son **Japon Préhistorique** Cet ouvrage de 800 pages contient la relation des dernières découvertes du savant, qui, dit-il lui-même, jettent une lumière nouvelle sur les origines de la race japonaise. Il était admis que la majorité du peuple nippon était d'origine malaise et mongole. Suivant le docteur Torii, le courant d'invasion septentrionale aurait été infiniment plus important que le courant méridional.

On a soutenu, écrit-il, surtout à l'étranger, que les îles de la mer du sud, l'Indochine et le Siam furent le berceau de la famille japonaise. Cette théorie est insoutenable si le sujet est étudié du point de vue de la préhistoire. Des peuples migrateurs venus de Sibérie et de Mandchourie pénétrèrent au Japon par la Corée... Naguère on croyait que le Japon n'avait pas connu l'âge de pierre. Des instruments de cet âge ont été mis à jour, semblables à ceux trouvés dans le Nord. D'autre part, on a déterré à Chugokou, à Shikokou, des instruments de l'âge de bronze qui rappellent exactement ceux trouvés au Yunnan, en Indochine, au Siam. L'invasion du Nord dut se produire vers la fin de l'âge de pierre aïnou... Des amateurs étudient nos origines en s'appuyant sur des analogies linguistiques et religieuses. Mais la science doit aller au plus profond de la préhistoire, et c'est vers la Corée qu'elle trouve le chaînon de nos origines et non vers les terres de l'Asie méridionale.

Cette opinion rencontre encore quelques contradicteurs, mais, pour des raisons qui quelquefois ne sont pas étrangères à la politique, l'opinion se montre favorable à la thèse du docteur Torii, qui heurte de front la mythologie officielle.

Il est assez curieux de remarquer que c'est en langue française que celui-ci exposa pour la première fois ses idées. Dans son mémoire **Les Aïnous des îles Kourilles** (38 planches et 118 illustrations dans le texte) paru en notre langue, grâce au concours du père Tulpin, et inséré dans le journal de la faculté des sciences de l'Université impériale de Tokio, on lit que, dès les temps néolithiques, le Japon était déjà occupé par de nombreux îlots de Toungousses (mongoloïdes).

Jusque dans ces derniers temps, nous pensions que le fond de la population japonaise était plus aïnou qu'autre chose. Aujourd'hui, à la suite d'études serrées, nous croyons que le type physique de notre peuple est plus mongoloïde qu'allophylle et indonésien... Tout ce qui fait la caractéristique de notre nation est entièrement toungousse, de la Corée centrale et occidentale et de la Mandchourie méridionale.

En 1917, une discussion s'était élevée entre le docteur Torii et le docteur Gordon Munro, de l'université de Kioto, sur les origines des Japonais. J'allai questionner le premier sur le fond du débat. « Un grand nombre de nos ancêtres, me dit-il, les Aïnous, sont venus, croyons-nous, du sud de la Perse, de la Susiane ou d'Elam. Je me réserve de prouver cette origine plus tard. Et les Yamato sont aussi nos ancêtres, ils sont les véritables fondateurs du Japon actuel, comme les Francs en Gaule, avec cette différence que les Yamato conservèrent leur religion propre, le shintoïsme ou chamanisme animiste. Ils sont des Mongoloïdes, vraisemblablement des tribus toungousses de l'Asie du nord-est. Ensuite viennent les Indonésiens venus des mers du sud. » Le docteur Torii n'admettait pas que l'on pût donner de l'importance à ces derniers. D'ailleurs c'est bien de l'Asie centrale et septentrionale, de la Mongolie, de la Corée que le Japon reçut l'essentiel de sa civilisation.

Suivant d'autres études qui se rattachent à la même thèse, le Kyushu est habité par des descendants de troupes turques conduites là par le général An Lu Chan, natif du Turkestan. Ce militaire fut expulsé de Chine en l'an 757 à la suite d'une rébellion; il s'enfuit par Moukden et, après avoir vainement tenté de soumettre la Corée, passa dans l'île japonaise du Kyushu. Un auteur remarquait récemment qu'il y a un lien de parenté entre les habitants de cette île et les Tchèques et Magyars.

Le docteur Torii a étudié avec une sympathie marquée les

rares vestiges de la race aïnou. Un autre savant, le docteur Toda de l'Ecole de médecine de Kioto, se refuse également à traiter les Aïnous de barbares. Il vient de passer quelques mois dans des familles de ces blancs d'Asie, en vue de se documenter sur une communication à faire au congrès scientifique de l'Union pan-pacifique qui doit se tenir en octobre 1926 à Tokio.

Les Aïnous, a déclaré le docteur Toda, appartiennent à une race en voie d'extinction qui a plus d'affinités avec les occidentaux qu'avec les orientaux... Battus dans leur lutte contre les envahisseurs japonais, les Aïnous sont depuis lors devenus nomades. Ils n'ont aucune notion de la propriété et vivent dans une sorte d'état communiste. Un grand esprit d'entr'aide règne parmi ces tribus dont les chefs sont de véritables patriarches. Leur résistance à la pression extérieure est nulle ; leur confiance dans les étrangers est illimitée. Ils adoptent facilement de nos enfants... Les purs Aïnous sont, depuis le dernier recensement de 1920, au nombre de 15.800.

« Au sud ! Au sud ! », s'écriait, il y a vingt ans, un des chefs du colonialisme. Cette parole faisait connaître l'attraction que subissait le Japon vers l'Insulinde, vers la Malaisie et l'Indochine, attraction, disait-on, ethnique et spirituelle. Quant au nord continental, c'était alors la nuit, la barbarie, le néant. Or c'est de ce nord aujourd'hui que vient la lumière !...

§

Bientôt paraîtra chez Flammarion la traduction inédite du roman célèbre de Takérô Arishima, **Cette Femme-là**. Il s'agit d'une femme qui n'a rien de la poupée japonaise qu'on a si souvent présentée au public européen, d'une femme qui, par sa conduite déréglée et impudique, entend affirmer sa volonté de vivre librement, hors du joug masculin. Yôko, héroïne du roman, était dans les années 1894-1897 un être exceptionnel ; sans doute a-t-elle fait école, mais ce type de femme s'est bien amélioré et l'émancipée d'aujourd'hui apporte dans la vie des qualités de courage, d'initiative, de hardiesse, qui socialement ne sont pas sans valeur.

Nous avons voulu, M. Maçaomi Yoshitomi et moi, faire connaître une des œuvres capitales de la littérature japonaise d'aujourd'hui. La traduction de ce roman ne fut pas facile, je dois le reconnaître.

Les écrivains japonais contemporains décrivent la vie par tranches successives, sans lien. L'intrigue, telle que nous la concevons, est absente de leurs œuvres. Point d'ordonnance dans le récit. La vie est un flot de choses disparates, un écoulement sans fin. Rien n'est situé dans le temps et, souvent, ce sont des réminiscences de personnages qui apportent un peu d'ordre dans ce chaos. Dans *Cette Femme-là*, on rencontre fréquemment ces expressions très brèves en langue japonaise : « On ne savait depuis quand... on ne savait qui avait commencé à en parler ».

Cette Femme-là parut sous une première forme dans la revue *Shirakaba*, de janvier 1911 à février 1913. Plus tard, en 1919, l'auteur remania et développa sa version initiale. Ce dernier texte contient une seconde partie que nous comptons traduire et publier sous le titre de *Cet Homme-ci*.

Takérô Arishima naquit à Tokio en 1878. Il appartenait à une famille de banquiers. Après avoir fait ses études à l'école des Nobles, il était entré dans l'enseignement et avait été nommé professeur à la faculté des sciences de l'Université impériale de Sapporo.

De bonne heure, Arishima s'était senti attiré par les grands problèmes artistiques et sociaux. A vingt-cinq ans, il adhéra à un groupe de jeunes lettrés de la noblesse et de la bourgeoisie riche qui, par la suite, fonda une sorte de phalanstère d'artistes et d'écrivains, connu sous le nom de « Village Nouveau ». Ce groupe, qualifié d'humanitaire, publiait une revue, *Shirakaba* (« le Bouleau Blanc »), à laquelle Arishima n'avait pas tardé à collaborer. Devenu veuf, il donna sa démission de professeur et vint demeurer à Tokio pour se consacrer exclusivement à la littérature. Il vécut une vie simple, retirée et laborieuse, entouré de ses trois enfants et de sa mère.

Les conceptions et les sentiments chrétiens le pénètrent et le séduisent de plus en plus et il aspire à conformer sa vie à ses principes nouveaux. A l'instar de quelques-uns de ses camarades de *Shirakaba*, il incline vers une sorte d'apostolat social. Pour libérer définitivement sa conscience, il donne en 1922 ses terres aux paysans.

Peu après que Takérô Arishima s'est dépossédé ainsi, il fait, fortuitement, la connaissance d'une jeune femme mariée, écrivain et journaliste : Mme Hadano. Il se sent attiré et retenu par cette

amie. Il ne tarde pas à être tout à fait épris d'elle. De toutes ses forces, il résiste à la passion qui l'envahit. Il se refuse à trahir la morale qu'il s'est assignée ; il va jusqu'à confesser à Mme Hadano qu'il préférerait mourir, plutôt que de céder aux instincts charnels qu'il croyait avoir vaincus. Au début de l'été de 1923, tous deux se rendent à Karouizawa, élégante station de villégiature ; ils s'installent discrètement dans une villa et se suicident ensemble.

Au lendemain de la mort de Takérô Arishima, l'importante revue *Kaïzo* publia sous la plume de M. Hakuson Kuriyagawa, professeur à l'Université de Kioto, un article nécrologique dont voici un extrait.

La vie de Takérô Arishima ne fut qu'une suite de troubles intérieurs... A mi-chemin de cette existence, le *libido* de Freud se leva en lui, à son insu. Plus tard, Mme Hadano apparut à Arishima, et lui apparut sous un aspect poétique. Il crut reconnaître, sur le visage de cette jeune femme, les traits de Yôko, l'héroïne de *Cette Femme-là*. Devant le double de son héroïne, il ne put plus conserver son indifférence de romancier : il alla vers la passion qu'il avait décrite, il vécut de la vie de cette femme et *pratiqua* son roman (1)... Arishima a toujours agi en authentique révolutionnaire. Ainsi que Lassalle, il est allé vers la mort par amour. Comme ce grand socialiste, il était pur, ardent, sincère et n'acceptait pas les compromis. Il a lutté contre le désir sexuel, il est mort en apôtre, sur le champ de bataille qu'il s'était créé à lui-même.

Un écrivain socialiste, M. Kaméo Tchiba, est moins élogieux.

... En somme, un romancier bourgeois ! Il ne put jamais, malgré ses efforts, sortir de sa classe. Son suicide le prouve. S'il avait cru vraiment que l'amour prime tout, que la morale traditionnelle qui défend d'aimer une femme mariée est hypocrite, pourquoi est-il allé au suicide, pourquoi n'a-t-il pas combattu la société en face ?... Ses œuvres de début étaient comme animées d'un esprit fervent, d'une saine révolte contre la tradition et la routine sociale, et, quand il eut acquis une réputation de grand romancier, la sincérité l'abandonna.

Citons cette appréciation de M. Mushakoji, le chef des Humanitaires :

Arishima manquait de volonté. C'est pourquoi (*sic*) il avait un culte pour Whitman et Ibsen... Quand j'ai connu sa mort par les journaux, je me suis écrié : « Imbécile ! »

(1) « Pratiqua », terme fréquemment employé par l'école naturaliste. Le romancier ne doit pas se contenter d'écrire une œuvre, il doit la vivre.

Tous s'accordent pour reconnaître ses qualités d'écrivain et de psychologue. Le style l'apparente aux *Shirakaba* artistes, le don d'observation et de description aux naturalistes. Il connut la faveur du grand public ; sa réputation fut immense, surtout dans le monde féminin.

Les œuvres d'Arishima sont, dans leur ordre chronologique : *La Mort*, *Une Déclaration*, *Les Descendants de Caïn*, *Les Révoltés*, *Un Labyrinthe*, *La Souffrance du Maître*, *Aux Enfants*, *Cette Femme-là*, *Trois pièces de Théâtre*, *L'Amour accapare tout*, *Petite Lumière*, *La Constellation*, *Les Arts et la Vie*, *La Mort de Domomata*.

Takérô Arishima, avant de se donner la mort, avait laissé diverses lettres à l'intention de sa famille et de ses amis. A son éditeur il avait écrit : « Je n'avais jamais compris que la mort n'était rien sans l'amour. » A ses enfants : « Votre papa a combattu tant qu'il a pu. » A M. Hadano, l'époux trompé : « Je prie Dieu que votre blessure se cicatrise rapidement. »

ALBERT MAYBON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

J. G. Harbord : *Leaves from a War Diary*, New-York, Dodd, Mead and Co. — O. v. Niedermayer : *Unter der Glutsonne Irans*, Dachau, Einhornverlag.

C'est surtout avec les Français que les Américains ont collaboré pendant la période où ils firent partie des Alliés. Quelles impressions ont-ils eues de cette collaboration et de nous ? Les **Pages d'un Journal de Guerre**, du major-général James G. Harbord, y répondent en partie.

Harbord vint en France un des premiers comme chef d'état-major du général Pershing et fut témoin des premières conférences entre Alliés. Le colonel House, le confident de Wilson, en était aussi. Il donnait de bons conseils aux autres Américains. C'est ainsi que, le 30 novembre 1917, avant d'aller avec eux à une conférence de tous les Alliés au quai d'Orsay, il disait à ceux qui devaient l'accompagner :

Pas de discours, de peur que l'un de vous dise des choses maladroites sur le sujet de la Russie. Tâchez d'être aimables et sympathiques avec les petites nations. Ecoutez ce qu'elles vous diront, mais ne promettez rien.

C'était surtout avec les Français que les Américains devaient s'observer et Harbord trouvait la chose pénible :

Les Français, notait-il dans son journal, sont les hommes les plus délicieux et les plus exaspérants, les moins sûrs et les plus loyaux, les plus sensibles et les plus artistiques, les moins propres et les plus soignés, les plus fins et les plus stupides que j'aie connus. Académiques et théoriques avec intensité, ils sont parfois splendidement pratiques. Ce sera une merveille si nous ne partons pas en guerre contre eux comme contre les Allemands avant que la guerre soit finie, car leur alliance éprouve notre patience — la patience américaine — jusqu'à la limite. Un de leurs orateurs disait que nous sommes semblables parce que nous rions des mêmes choses... C'est vrai, mais nous n'en sommes pas moins très différents.

Un des Français que Harbord vit le mieux fut Pétain :

C'est un homme d'environ 55 ans, blond, aux yeux bleus, chauve jusqu'aux oreilles, droit, alerte et énergique. Dans la conversation, il est franc jusqu'à en être brusque... Le son de sa voix ne lui paraît pas désagréable ; du moins, il ne me semble pas concis, quoique ses compatriotes l'aient surnommé « le Bref »... Pendant tout le dîner, il tint le dé de la conversation...

Pétain semble très franc et droit avec Pershing, mais je ne suis pas sûr qu'il apprécie aussi sérieusement que nous ces échanges d'idées, pendant des fonctions sociales. Tout au moins, les lettres qui viennent de son état-major... ne sont pas toujours d'accord avec ce qu'il dit à table Toute la question de nos relations avec le haut commandement français est manœuvrée par celui-ci de façon à renverser Pershing s'il n'est pas très prudent.

Quand la mission française était à Washington, on discuta le « plan de Nivelle ». Il représentait la forme que les Français désiraient franchement voir prendre à notre intervention : 1° Envoi d'ouvriers et non de combattants... 2° Si nous envoyions des troupes combattantes pour sauver notre honneur national, elles viendraient sous forme de recrues pour servir sous des officiers français dans leurs bataillons incomplets ; elles perdraient ainsi leur identité d'Américains...

Il est juste de dire que le général anglais Bridges avait la même idée, sauf qu'il désirait voir l'armée britannique recevoir sa part de nos hommes. Je doute que les Alliés aient été très enthousiastes de nous voir venir comme nous sommes venus, tant qu'ils n'ont pas vu que c'était le seul moyen de nous avoir. Mais même nos compatriotes les plus pacifiques eussent difficilement accepté de voir nos hommes devenir de la chair à canon dans les bataillons français ou anglais. Les Français manœuvrent d'ailleurs encore aussi près de ce plan que possible. Ils

n'auraient pas de scrupules à forcer Pershing à mettre ses troupes en ligne goutte à goutte, un régiment ici, un bataillon là, au lieu de concéder un secteur du front, où les Etats-Unis puissent éprouver leurs légions enfin entraînées.

Pour déjouer toutes les intrigues, Harbord comptait sur Pershing :

C'est une personnalité très forte et qui a beaucoup des particularités de tout homme fort, habitué à commander. Il est malgré cela très patient et philosophe à l'égard des exaspérants retards du département de la guerre. Jouant une très grosse partie, il n'entend pas l'abandonner en gâtant ses relations avec ce département pour de petites choses... Il est extrêmement prudent et ne fait rien à la hâte et sans soin. Il passe beaucoup de temps à récrire les télégrammes et autres papiers que je prépare pour lui... Il est le premier officier général qui n'accepte pas les papiers que j'ai préparés pour lui... Je suis d'ailleurs obligé de dire qu'il ne les améliore pas toujours... Sa pensée est claire et va droit au but. Il sait se décider quand il le faut. Je n'ai jamais vu quelqu'un comme lui pour remettre les gens à leur place... Il est naturellement aimable et aimant l'*humour*, mais s'emporte parfois. La bêtise et l'imprécision l'irritent plus que quoi que ce soit d'autre... Il est très indulgent pour les gens qu'il aime, mais impitoyable quand il s'est convaincu qu'il a affaire à des incapables.., Malgré toute sa prudence, il ne craint point la responsabilité et se décide sur les grandes choses plus vite que sur celles qui sont triviales. Il y a quinze jours, sans autorisation de Washington qu'il croyait devoir être trop lent, il a commandé des aéroplanes pour 50 millions de dollars. Il ne le câbla à Washington que quand il était trop tard pour qu'ils décommandassent, ce qui n'était d'ailleurs pas dans leurs intentions.

Après une visite de Pershing au front, Harbord, vers novembre 1917, nota :

Pershing étudie Pétain de très près. La question de l'emploi de notre armée va venir. La France a un million d'hommes en campagne, mais ce nombre diminue et les nôtres arrivent... Dans un an, nous serons plus nombreux qu'eux. Actuellement l'attitude des Français est parfois nettement celle de supérieurs. On nous regarde un peu comme des amateurs, quoique le niveau professionnel de nos officiers soit en moyenne supérieur à celui des leurs... Pétain a envoyé diverses suggestions frisant l'ordre sans employer le mot. Il fera bien de ne pas s'y risquer... Pershing est le plus fort... La France dépend de l'Amérique et n'aura pas à s'en repentir. Nous pouvons être généreux et nous le serons, mais on expliquera à Pétain que nos relations doivent être une coopération...

Les Français sont mécontents de ce que nous n'acceptons pas en bloc leurs règlements... Or, la guerre ne peut être gagnée par la défensive et ils n'enseignent plus que celle-ci... Le résultat en est que, quand la Commission de la Chambre vint ici, Pétain, interrogé au sujet de l'armée américaine, fit un mouvement de la tête et des épaules indiquant que notre instruction laissait beaucoup à désirer...

Au milieu de mai 1918 quand les Allemands poussèrent jusqu'à Château-Thierry, les Alliés, « tout en proclamant leur désir de voir les Américains au front comme unité nationale, avaient recours à toutes sortes de subterfuges pour l'empêcher ». Harbord notait alors :

Pershing m'a dit que les premiers ministres français et anglais ne s'étaient pas plutôt entendus avec lui à Abbeville que leurs ambassadeurs à Washington commencèrent à assiéger le président pour lui faire abroger cet accord et obtenir que nous n'envoyassions que de l'infanterie et des mitrailleuses en Europe; dans ce cas, nous ne pourrions avoir d'armée à nous ; la guerre, suivant moi, ne pourrait être gagnée et l'Amérique n'aurait pas d'influence au Congrès de la paix.

Harbord n'était pas resté chef d'état-major de Pershing ; il avait pris le commandement d'une brigade d'infanterie de marine qui se couvrit de gloire en juin au bois Belleau. Promu ensuite divisionnaire, il se distingua de nouveau en juillet lors de l'attaque sur la route de Château-Thierry à Soissons, prit 50 canons et poussa un mille plus loin que la division marocaine qui était à sa gauche. Ses troupes avaient été admirables d'élan et de ténacité, « mais quelques-uns des meilleurs hommes que l'Amérique ait jamais produits avaient teint de leur sang ces pentes ensoleillées et ces crêtes boisées ». Nous en garderons éternellement un souvenir ému et reconnaissant.

On n'avait pas jusqu'à présent de récit allemand de l'expédition allemande en Perse et en Afghanistan pendant la guerre. Dans un livre intitulé **Sous le Soleil brûlant de l'Iran**, Oscar von Niedermayer comble cette lacune.

En 1913, il avait voyagé en Perse et dans l'Inde. En septembre 1914, il combattait devant le Grand-Couronné de Nancy quand on lui demanda par télégramme s'il était prêt à prendre part « à une expédition à l'étranger ». Après beaucoup d'hésitations, il répondit affirmativement. Au grand état-major de Ber-

lin, on lui apprit qu'il s'agissait d'une expédition germano-turque en Afghanistan. (La Turquie était cependant encore neutre.) On avait déjà envoyé 25 officiers à Constantinople, dont un seul avait vu une petite partie de la Perse; les autres ne connaissaient pas l'Orient. Niedermayer étudia les documents des ministères. Les seuls bons provenaient d'un officier qu'on n'avait pas désigné pour l'expédition. Quand on s'enquit de lui, on apprit qu'il venait d'être tué. Niedermayer exigea que l'expédition soit organisée militairement et que l'on engage le professeur Zugmayer qui avait voyagé au Beloutchistan et au Thibet. Il ne croyait d'ailleurs pas à la possibilité de menacer la domination anglaise dans l'Inde, le peuple de celle-ci ne lui paraissant pas capable de s'affranchir lui-même d'ici longtemps.

C'était Enver Pacha qui avait conçu l'idée de l'expédition. Il avait demandé deux Allemands pour lui donner un caractère mixte ; on lui en avait envoyé 25. Il s'en plaignit, car les frottements avaient commencé. Des Allemands durent être congédiés. Niedermayer se trouvait alors à Constantinople. Il proposa de détruire les factoreries de pétrole des Anglais à Abadan (sur le Schatt-el-Arab, un peu en aval de Basra). De Berlin, on lui répondit qu'on organiserait une autre expédition pour s'en emparer et les exploiter. En attendant, les Turcs firent une attaque qui échoua. Quinze jours après, les Anglais arrivèrent. Quelques indigènes réussirent cependant à couper le *pipe line*, ce qui causa de grandes pertes aux Anglais.

Le 5 décembre 1914, ayant reçu pour ses dépenses une somme modeste, l'expédition quitta Constantinople, mais n'arriva à Bagdad qu'en janvier 1915. Elle y apprit que l'expédition turque avait été abandonnée trois jours auparavant. Ce n'était d'ailleurs pas une raison pour abandonner l'expédition allemande, car l'abandon de l'expédition turque était causé par un changement de plan à l'égard de la Perse. Celle-ci s'était refusée à obéir aux ordres des mollahs de Kerbela, qui lui enjoignaient de prendre part à la guerre sainte, et elle avait proclamé, le 1er novembre, sa neutralité. Les Turcs voulaient la contraindre à l'abandonner en insurgeant les tribus persanes de la frontière contre le gouvernement de Téhéran. Comme les Allemands ne voulaient pas s'unir à eux pour cela, ils saisirent leurs bagages, mais peu après subirent une défaite contre les Persans. Ils consentirent alors à

laisser passer l'expédition allemande et lui rendirent presque tout ce qu'ils avaient pris.

Les chances de succès n'avaient pas été diminuées par ces événements. L'Allemagne était populaire auprès des Persans, à cause de leur grande haine contre la Russie et l'Angleterre. Les caravanes allemandes purent donc pénétrer en Perse sans difficulté en avril 1915, à un moment où Turcs et Persans étaient plus près que jamais d'en venir aux mains. Quand Niedermayer, avec une cinquantaine d'hommes, arriva à Kermanshah, Russes et Anglais s'enfuirent, la population l'accueillit avec enthousiasme, la garde indienne du consulat anglais et 20 cosaques persans du consulat russe passèrent de son côté. Il alla établir son quartier général à Ispahan, d'où il envoya des officiers intriguer contre les Alliés là où ceux-ci n'étaient pas en force. Ces officiers réussirent brillamment, Anglais et Russes furent donc contraints d'augmenter leurs forces dans le sud et le nord de la Perse; par suite, pour pousser son expédition jusqu'en Afghanistan, Niedermayer fut forcé de passer par le désert salé et brûlant du centre de la Perse, « l'Enfer de l'Iran ». Parti le 6 juillet 1915 d'Ispahan avec 140 hommes, il franchit par surprise, le 7 août, le cordon « de la Perse orientale » établi par les Anglais et les Russes pour isoler l'Afghanistan. Le 20, il arriva dans ce dernier pays, n'ayant plus avec lui que 37 hommes. La plupart des autres avaient été abandonnés dans le désert.

L'Allemagne, comme alliée de la Turquie et protectrice des Musulmans, était populaire en Afghanistan. Mais l'Emir Habibollah Chan « avait une vision claire de ses intérêts ». Tout en faisant héberger les Allemands, il refusa d'abord de les recevoir. Ils durent faire la grève de la faim pour l'y contraindre. Mais ils avaient beau avoir pour eux Nasrullah Chan, frère aîné de l'Emir, et une grande partie de la population, l'Emir persista dans sa politique d'attente. Niedermayer lui prouva en vain qu'il pourrait porter son armée à 70.000 hommes (sans compter plusieurs centaines de milles d'irréguliers). Voyant ses efforts inutiles, Niedermayer, quoique l'Emir cherchât à le retenir, se décida à partir. Dans une dernière audience, l'Emir lui parla franchement : « Vous me croyez un ami de l'Angleterre, lui dit-il. Regardez par cette fenêtre ce château ruiné derrière la ville. Aucun Afghan ne considère comme son ami le peuple qui nous a laissé ce souvenir. Si

j'ai agi comme je l'ai fait, c'est que je ne le pouvais pas autrement. Il est possible que l'histoire me donne tort... » Niedermayer prit ensuite congé de Nasrullah :

Il m'ouvrit son cœur et me laissa clairement entendre qu'il n'approuvait pas du tout l'attitude politique de son frère. Ce qu'il me dit à la dernière minute était si tentant que quelqu'un ayant éprouvé moins de désappointements que moi eût peut-être changé de résolution. M'adressant des souhaits sincères, il me reconduisit jusqu'au seuil de son château.

Revenir en Perse n'était pas commode : les Anglais et les Russes avaient renforcé le cordon établi par eux à l'ouest de l'Afghanistan. Niedermayer dirigea sa caravane vers le Turkestan russe, puis la fit obliquer au sud vers Hérat, et à ce moment, la quitta clandestinement à Seripul ; accompagné d'un domestique persan, il entra dans le territoire russe, y traversa le désert Kara-Kum, pénétra en Perse par Sarachs, et après avoir failli maintes fois être arrêté par les Russes et leurs partisans, arriva à Téhéran, le 23 juillet ; depuis Seripul, il avait parcouru 1.700 kil. en 31 jours.

A Téhéran, Niedermayer trouva un tout autre état de choses que celui sur lequel il avait compté. Les Russes s'étant avancés, la légation d'Allemagne avait dû fuir, et un gouvernement pro-allié avait été établi. Mais les Turcs s'avancèrent à leur tour, occupèrent Hamadan et menacèrent Kaswin. Les Russes alors évacuèrent Téhéran. Niedermayer en profita. Le 17 août 1916, il quitta Téhéran pour aller rejoindre les Turcs.

La route étant peu sûre, il s'était joint à des groupes de voyageurs. Après la 2e étape, personne ne voulut continuer la route, parce que l'on disait qu'il y avait des brigands plus loin. Niedermayer essaya en vain de persuader aux autres d'avancer. Après 2 heures d'attente, il partit avec le Persan qu'il avait engagé. La plupart des autres voyageurs se décidèrent alors à le suivre. « Je ne croyais pas, je l'avoue, aux brigands », dit Niedermayer. Deux heures plus tard, les gens de la caravane, cernés par ceux-ci, étaient dépouillés de tout. Niedermayer avait été bâtonné si violemment qu'il en avait un bras cassé. A partir de ce moment, il continua son chemin comme mendiant. Une seconde fois, des brigands l'arrêtèrent, mais le trouvèrent si misérable qu'ils ne lui prirent rien.

L'un après l'autre, tous les groupes allemands en Perse tombèrent sous les coups des Anglais ou du gouvernement persan qu'ils avaient installé. Les brigands achevèrent le travail. Seul Wassmuss réussit à se maintenir chez les Tengestanis jusqu'en 1918 : de là, il menaçait Buschir et forçait les Anglais à y maintenir plusieurs milliers d'hommes.

Les agissements allemands dans le reste de la Perse avaient eu partout ce même résultat : forcer les Anglais à d'immenses dépenses en hommes et en argent pour combattre quelques émissaires maigrement fournis d'argent. Encore une partie de celui-ci avait-il été fourni par l'enlèvement de l'encaisse (14 charges de mulet) de la banque anglaise de Jezd en décembre 1915.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

P. Lepaysant : *Le Port-Royal de Normandie. Saint-Himer-en-Auge et son prieur : Henri de Roquette*, 1699-1789 ; Peyronnet. 4 »

Edmond Pilon : *Le Jardin des Plantes et les Gobelins*. Avec des illustrations ; Hachette. 6 »

Gabriel Rousseau : *Le mausolée des princes Sa'Diens à Marrakech*. Texte et atlas ; Geuthner. 300 »

Art

J. Gauthier : *Petit précis d'histoire de l'ornement*. II : *Le Moyen Age. La Renaissance*. Avec 45 grav. et 19 planches ; Plon. 10 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Maurice Hélin : *La clef des songes*, fac-similés, notes et titres des éditions incunables ; Droz, 13, av. Félix-Faure, Paris. « »

Ethnographie

Marcel Granet : *Danses et légendes de la Chine ancienne ;* Alcan, 2 vol. 125 »

Arthur et Maria Weese : *L'ancienne Suisse, villes, édifices et intérieurs*. Avec 369 illust. ; Reutsch, Zurich. 25 »

Histoire

Pierre Boyé : *La cour polonaise de Lunéville*, 1737-1766. Avec 10 planches et 3 tableaux généalogiques ; Berger-Levrault. 45 »

Littérature

Alain : *Le citoyen contre les pouvoirs ;* Kra. 12 »

Henri d'Alméras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature : les mal mariées ;* Albin Michel. 9 »

F. Aussareens et H. Gauthier-Villars : *La vie privée d'un prince*

allemand au XVIIe *siècle. L'Electeur palatin Charles Louis*, 1617-1680. Avec un portrait ; Plon. 9 »

François Berthault : *La terre voluptueuse.* Préface de Fernand Mazade. Bois de Raoul Dufy ; Monde moderne. « »

H. P. Blavatsky : *Au pays des montagnes bleues*, traduit du russe par Marc Séménoff ; Monde moderne. « »

Dauphin Meunier : *Autour de Mirabeau*, documents inédits. Préface de M. Louis Barthou ; Payot. 20 »

Léon Deffoux et Pierre Dufay : *Anthologie du pastiche.* Avec des textes inédits, une bibliographie et un index des noms cités ; Edit. Crès, 2 vol. 20 »

Ramon Fernandez : *Messages*, 1re série ; Nouv. Revue franç. 9 »

Charles Foley : *La marraine de Georgette* ; Flammarion. 9 »

Kahlil Gibran : *Le prophète*, traduction de Madeline Masson-Manheim ; Kra. « »

André Gide : *Amyntas* ; Nouv. Revue franç. 10 50

André Gide : *Le Prométhée mal enchaîné* ; Nouv. Revue franç. 9 »

Francis Jammes : *Œuvres de Francis Jammes*, V : *Méditations. L'auberge des douleurs. L'auberge sur la route. L'auberge des poètes. Quelques hommes. L'évolution spirituelle de Mme de Noailles. La brebis égarée* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Kalidasa : *La ronde des saisons*, texte traduit du sanscrit par E. Steinilber-Oberlin ; Piazza. « »

Marie-Rose Michaud-Lapeyre : *Lamartine à Aix-les-Bains. La colline de l'inspiration* ; Emile Paul. « »

Charles Millerd-Vaunoy : *Un poète catholique : Paul Reynier* ; Edit. du Dauphin, Lyon. 3 50

Octave Mirbeau : *Les écrivains*, 1re série ; Flammarion. 9 »

Eduardo Posada : *El Dorado* (L'homme doré), nouvelle histoire tirée des vieilles chroniques de la Nouvelle Grenade, traduction de Joseph de Brettes ; Thone, Liége. « »

Ramlec : *La femme et son bréviaire* ; Edit. de l'Acropole. 7 50

Maurice Rollinat : *Choix de poésies.* Avec un portrait ; Fasquelle. « »

Mme Saint-René Taillandier : *La Princesse des Ursins*, une grande dame française à la cour d'Espagne sous Louis XIV ; Hachette. 15 »

Sainte-Beuve : *La littérature française des origines à 1870.* I : *Moyen âge.* II : *Seizième siècle.* III : *Dix-septième siècle* ; Renaissance du Livre. Chaque vol. 9 »

E. Sainte-Marie Perrin : *Introduction à l'œuvre de Paul Claudel.* Avec des textes ; Bloud et Gay. 9 »

César Santelli : *L'adieu à l'enfance* (Cahiers du mois, n° 20) ; Emile-Paul. 7 50

Robert de Traz : *Essais et analyses* ; Crès. 10 »

Musique

Louis Vierne : *Poème*, pour piano et orchestre ; Lemoine. 8 50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Paul Shack : *On se bat sur mer* ; Edit. de France. 10 »

Philosophie

Francis Warrain : *L'armature métaphysique établie d'après la Loi de création de Hœné Wronski* ; Alcan. 25 »

Poésie

Paul Bay : *L'orchestration des songes* ; Messein. « »

Georges Bonneau : *Trois chansons pour Renée Vivien* ; Messein. 5 »

L. Charles-Baudouin : *Le feu des*

hommes. Bois de Geneviève Rostan ; Images de Paris. 5 »
Louis Codet : *Poèmes et chansons;* Nouv. Revue franç. 10 50
Jean Donat : *Le berceau* ; Edit. Radot. 6 »
Charles-Théophile Féret : *Le Livret des Ballades* ; S. n. d'édit. « »
Jean Hyacinthe-Loyson : *Le collier des songes* : Libr. de France.
Nestor Miserez : *Les reposoirs du calvaire* ; Imp. Collins, Charleroi. « »
Victor Orban : *Les ailleurs de Loti.* Préface d'André Chevrillon. Avant-propos de Camille Mauclair et de Claude Farrère ; Messein. « »
Robert de Peudechose : *Les lointains du cœur;* Messein. 9 »
Jean de Poictiers : *Les liesses tremblantes*. Avec 3 dessins orig. de Jean Valcourt ; Figuière. 5 »
Touny-Lérys : *Poèmes de l'été et de l'automne en fleur.* Avec une introduction de Louis Gratias et un portrait par Mme van Bever de La Quintinie ; Pensée française. « »
Fernand Zosso : *Concerto* ; S. n. d'édit. « »

Politique

R. d'Auxion de Rufé : *Chine et Chinois d'aujourd'hui. Le nouveau péril jaune* ; Berger-Levrault. 16 »
A.-François Poncet : *Réflexions d'un républicain moderne;* Grasset. 5 »

Questions militaires

André Henry-Coüannier : *Légitimité de la guerre aérienne*, recueil d'opinions ; Per Orbem. « »

Roman

André Baillon : *Chalet I* ; Rieder. 9 »
Auguste Bailly : *Le désir et l'amour* ; Fayard. 9 »
Serge Barraux : *La montée de Jean Girou* ; Edit. de la Vraie France. 9 »
Georges Bernanos : *Sous le soleil de Satan* ; Plon. 15 »
Clément-Janin : *L'homme obscur.* Préface d'Edouard Estaunié ; Editeurs associés. « »
Louis Codet : *Louis l'indulgent* ; Nouv. Revue franç. 9 »
Jean de Gourmont : *La toison d'or;* Edit. du Siècle. 9 »
Louis-Léon Martin : *La vierge sage* ; Fayard. 9 »
Jean Mauclère : *Le secret du camélia* ; Monde moderne. « »
Un médecin : *Le martyrologe de la chair*, roman documentaire ; Peyronnet. 9 »
Claude Nisson : *La vallée à l'abri des vents;* Bloud et Gay. 9 »
Georges Ribemont-Dessaignes : *Céleste Ugolin* ; Kra. « »
André Savignon : *La dame de la « Sainte-Alice »* ; Calmann-Lévy. 12 »
Irénée Ségala : *L'appel du désert;* Editeurs associés. 10 »
T. Trilby : *Printemps perdu* ; Flammarion. 9 »

Sciences

André Danjon : *Description du ciel.* Avec 59 pl. en héliogravure; Rieder. 15 »

Sociologie

Paul Gémehling : *Statistiques choisies et annotées*, avec 50 tableaux et 8 figures ; Libr. du Recueil Sirey. 16 25

Théâtre

Camille Quiévreux : *Le sublime Poverello et Poète*, tragédie en 5 actes, en vers, avec des chants et des chœurs ; Figuière. 6 »
H. Quilgars : *La Sirène*, 3 actes en prose, d'après les chants populaires de Bretagne; Imp. du Nouvelliste, Rennes. « »

Rono di San Secondo : *Passions de fantoches*, pièce en 3 actes, version française de M. Alfred Mortier ; Pensée française. 7 50

Pierre Valin : *Manfred*, drame en vers. Préface d'Octave Uzanne ; Delpeuch. 7 »

Varia

Prestidigitateur Alber : *Jeux modernes*; Les Annales. « »

Nomenclature des journaux en langue française paraissant dans le monde entier; Argus de la Presse. « »

Standards des lévriers; Edit. de l'Eleveur. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'alphabet préhistorique de Glozel. — A propos de traductions scientifiques. — De Nazareth à Bethléem. — La pilule purgative de Machiavel. — Le philosophe du parc Montsouris et le féminisme. — A propos du « Musée des horreurs » allemand. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

L'Alphabet préhistorique de Glozel.

Nevers, 15 avril 1926.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec le plus grand intérêt l'article que M. le Dr Morlet a publié dans le *Mercure de France* du 1er avril 1926 sur « l'invention et la diffusion de l'alphabet néolithique ».

Le mérite de M. le Dr Morlet et de M. Emile Fradin ne sera pas diminué si je fais remarquer :

1° Que cet alphabet est magdalénien et non pas néolithique ;

2° Que des découvertes analogues ont été faites, il y a longtemps déjà, dans des milieux nettement magdaléniens.

On date une cachette par la pièce la plus récente qu'elle contient ; mais on date une invention par la pièce la plus ancienne qui en fait mention.

L'écriture préhistorique de Glozel doit être datée par le galet représentant un renne avec inscription, pièce qui est incontestablement magdalénienne.

Lartet et Christy ont trouvé à La Madeleine des fragments d'os de renne avec inscription. Ils les ont figurés dans les *Reliquiæ aquitanicæ* (B. pl. XXVI).

L'un d'eux a été reproduit par Gabriel et Adrien de Mortillet dans le *Musée préhistorique*, 2e éd. 1903, pl. XXVIII, fig. 243 et 244 ; un autre par Ed. Piette dans son article « les Ecritures de l'âge glyptique » publié par *l'Anthropologie*, t. XVI, janvier-février 1905, p. 9, fig. 10.

Une autre inscription sur bois de renne a été trouvée à Rochebertier, commune de Vilhonneur (Charente). Elle est également donnée par Piette dans le même article, p. 9, fig. 11.

En 1872, Piette a recueilli à Gourdan (Haute-Garonne) une très intéressante inscription qu'il figure également dans l'article précédent, p. 8, fig. 9.

En 1896 le même préhistorien a découvert au Mas d'Azil toute une série de galets coloriés représentant des nombres. Il a publié à ce sujet un mémoire dans l'*Anthropologie*, t. VII, n° 3, p. 385.

Le 17 juin 1897, E. Piette fit à la Société d'Anthropologie de Paris une communication sur « l'Origine de nos Alphabets » (v. *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, t. VIII, série IV, p. 284). Il décrivait des gravures trouvées à Lourdes et à Arudy dans des milieux nettement magdaléniens.

Sous le titre : « Etudes d'ethnographie préhistorique. Notions complémentaires sur l'Azilien », le même auteur a publié dans *l'Anthropologie*, t. XIV, nov.-déc. 1903, p. 641 à 653, une nouvelle étude sur les écritures préhistoriques.

Il y donne des tableaux comparatifs :

1° Entre les nombres égyptiens et les nombres aziliens (tableau n° 1, p. 642) ;

2° Entre les caractères aziliens et les caractères phéniciens, du grec primitif et du grec classique (tableau n° 2, p. 644) ;

3° Entre les caractères aziliens et les caractères néolithiques des dolmens (tableau n° 3, p. 645).

Veuillez agréer, etc.

A. DESFORGES
Correspondant de la Commission des Mon. préh.
Délégué de la Soc. Préhistorique Française.

§

A propos de traductions scientifiques. — Nous avons reçu la lettre suivante :

La Barasse (Bouches-du-Rhône), 14-4-26.

Monsieur,

Une coupure du *Mercure* contenant un article de M. Boll sur ma traduction des *Théories de la Chimie Organique* du Dr Henrich (ou plutôt à propos de cette traduction) m'est parvenue il y a quelques semaines. La similitude d'écriture m'a montré par la suite que l'auteur lui-même avait eu l'*attention* de me l'adresser. Bien que M. Boll, sur ma demande, rectifie certaines erreurs de faits dans le numéro daté de demain, et que je n'ai d'ailleurs pas encore, je tiens à répondre directement à certains passages.

Sur les questions d'appréciation, le style par exemple, dont la solution varie avec le critique, je ne m'arrêterai pas : je crois cependant que quelques exemples auraient mieux convaincu le lecteur, et moi-même, qu'une affirmation. Par contre, puisque la couverture du Henrich porte « traduit sur la 4e édition allemande revue, augmentée et refondue », comment se méprendre sur le sens et me reprocher les éloges que je me serais décernés ? Malgré M. Boll, je crois à l'importance de l'indication : la première édition datant d'environ 20 ans, la traduction d'une réimpression n'aurait pas le même sens.

Pourquoi à ce propos en appeler à une autre traduction parue dans *Scientia*? l'une pourrait être bonne et l'autre exécrable. Pourquoi supposer, ce qui est peu flatteur pour la rédaction de la Revue, qu'elle a été éblouie par mon titre de polytechnicien ? Me reproche-t-on d'user de ce titre ? Si mon nom était aussi connu que celui de M. Boll, toute autre indication serait superflue : il est loin d'en être ainsi. — Traduire un article sur les quanta, est-ce se charger d'un travail sur la matière ? où trouverait-on alors des traducteurs ? Il s'agit d'ailleurs d'un article écrit, non pour des spécialistes, mais pour un large cercle de lecteurs. Toutes ces traductions sont de plus revues par les auteurs, ce que M. Boll n'indique pas, car, m'écrit-il, « que peut-on dans une langue étrangère ? » Beaucoup, à mon sens, s'il s'agit d'un sujet connu et surtout de la traduction de son propre ouvrage ; des demandes d'éclaircissement, ou des phrases mal comprises, ont d'ailleurs amené des auteurs que je traduisais à compléter leur texte d'explications. Il ne s'agit pas bien entendu de rejeter les responsabilités sur l'auteur, mais il y a cependant là un point à éclairer.

Ce qui me paraît avant tout regrettable, c'est le ton brutal de l'article ; on peut, me semble-t-il, exprimer des opinions aussi nettes sous une forme moins acerbe. De plus, si je n'apprends rien à personne en disant que ces traductions sont un passe-temps et non un travail rémunérateur, il y a des cas où la somme dont elles sont payées pourrait gravement faire défaut. Si j'avais été dans ce cas, M. Boll a-t-il songé que, écouté, il aurait pu me causer un préjudice grave ? Car le conseil donné à *Scientia* est net : s'il n'y a pas intention de nuire, il ne s'en faut guère. — Y ayant songé, l'aurait-il fait de gaîté de cœur ?

Telles sont les réflexions que, comptant sur votre courtoisie, je désire soumettre à vos lecteurs. En vous remerciant d'avance de votre obligeance, je vous prie, etc. MARCEL THIERS.

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à notre collaborateur M. Marcel Boll, qui se borne à nous répondre :

Lorsqu'on veut échapper aux justes critiques et à leurs conséquences matérielles, on ne se charge pas d'un travail qui dépasse ses forces et on fait attention à ne pas omettre une phrase entière, ce qui rend incompréhensible une demi-page de la traduction d'un article scientifique. M.B.

§

De Nazareth à Bethléem.

Le Caire, le 30 mars 1926.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure de France* en date du 15 mars 1926, M. Daniel Massé publie un article ayant pour titre : *La Crèche de Bethléhem*.

Il me paraît nécessaire de faire remarquer que, contrairement à ce que M. D. Massé prétend, et conformément au récit évangélique, « de Nazareth à Bethléhem » *on monte* : Bethléhem étant à une altitude de 777 m. et Nazareth à une altitude de 490 m. (cf. note n° 2, p. 563).

Veuillez agréer, etc. GABRIEL CATEB.

§

La pilule purgative de Machiavel. — On ne lit plus guère aujourd'hui les œuvres du Chevalier Artaud de Montor, ancien attaché d'ambassade à Rome, puis chargé d'affaires à Florence, mort en 1849. Dans son livre sur le *Génie et les Œuvres de Machiavel*, paru à Paris en 1833, on trouve au tome II, p. 201, la mention de l'ami florentin de Lamartine, Joseph Antoir, comme ayant su pénétrer un mystère que toute la pharmacie de Paris n'avait pu développer. Grâce à la publication, par M. Urbain Mengin, d'une partie du *Journal* d'Antoir dans la première série, tome IX, de la *Bibliothèque de l'Institut Français de Florence*, nous sommes à même d'éclaircir ce petit mystère. Voici, en effet, ce qu'écrivait Antoir à la réception du travail du chevalier Artaud, membre de l'Institut, et que reproduit le professeur français de Florence, p. 130 de son ouvrage :

En 1832, époque à laquelle M. Artaud travaillait encore à la compilation de cet ouvrage, il me demanda — avec le portrait du secrétaire florentin — une lettre autographe de ce grand diplomate et de lui dire la signification de ces deux mots : *caraman deos*, écrits, évidemment en abréviation, dans une recette pour les pilules, annexée à une lettre de Machiavel à Guicciardini... Voici comment je parvins à résoudre la difficulté. Les Anciens font une description confuse de trois ou quatre espèces de *cardamone*. Les graines du véritable *cardamone*, décrites par Dioscoride, étaient employées en médecine. Elles sont connues sous le nom de *graines de paradis*. Elles ont les mêmes propriétés que les racines de gingembre. Elles pouvaient donc entrer, ainsi que le safran, dans la composition de ces pilules, qui sont en même temps purgatives et légèrement excitatives.

L'erreur provenait, en toute vraisemblance, du copiste, qui devait avoir lu : *caraman deos*, au lieu de *cardam-Dios*, abréviation de : *cardamonum Dioscoridis*. L'explication d'Antoir — grand botaniste devant l'Eternel — ayant toute l'apparence de l'exactitude, fut admise à Paris et les pilules de Machiavel devinrent à la mode. C'est lui qui le dit et, comme elles étaient fort innocentes et purgeaient doucement, on serait curieux de savoir si elles continuent à être fabriquées aujourd'hui.

Antoir d'ailleurs a d'autres titres encore à la reconnaissance de ses compatriotes — il était de Toulon, — si, comme l'a écrit Poujoulat dans son livre de 1839 : *Toscane et Rome*, c'est lui qui a inspiré à Lamartine, sinon l'idée totale de ses *Harmonies*, du moins la première, cet *Hymne à la Nuit* dont le poète dédia l'autographe à son ami florentin, encore qu'il n'ait pas eu le courage de faire figurer son nom, jugé trop peu reluisant sans doute, sur le volume imprimé. Regret que formulait déjà le rédacteur de la *Quotidienne* dans le livre que nous venons de citer. — C. P.

§

Le philosophe du parc Montsouris et le féminisme. — Nous avons, ici, parlé à plusieurs reprises de M. Emile Sauvage, ce vieillard de 94 ans, d'une extrême courtoisie, et qui, toujours vêtu fort élégamment d'une redingote à revers de soie, coiffé d'un chapeau haut de forme et chaussé de bottines vernies, groupe presque tous les jours ses disciples, depuis 1872, autour d'un banc du parc Montsouris.

C'est une pittoresque silhouette qui trouvera, plus tard, son Gouriet ou son Charles Yriarte, ces biographes des « Célébrités de la rue ».

— Mon vœu, nous disait-il un jour que nous nous étions joint à ses fidèles, serait que mes propos procurassent à tous la sérénité d'esprit dont jouit encore mon âge avancé.

Le *Mercure* du 15 janvier 1921 a publié un aperçu en vingt lignes de sa philosophie d'après M. Louis de Gonzague-Frick. On y remarquait ces paroles pleines de sagesse et qui, plus que jamais, sont d'actualité :

Nous vivons dans la plus affreuse des confusions : le légitime remplace le juste.

Et voici que le dernier livre de M. Emile Sauvage : *Vade-mecum du libre penseur* : *la pensée libre et la religion* (Paris, Fischbacher, in-16 de 80 pages), ouvrage qui fut composé dans le parc du XIVe arrondissement, nous parvient avec une carte de visite ainsi libellée :

M. EMILE SAUVAGE
Homme de lettres-psychologue
33, avenue Reille, Paris XIVe.

A ses enseignements sur les dogmes et les religions, le philosophe ajoute, cette fois, quelques commentaires sur le féminisme pour s'en déclarer résolument l'adversaire :

Convaincus que la femme est l'avenir des peuples, travaillons avec zèle à combler l'ornière que le roi et le prêtre lui ont creusée, et dans laquelle, depuis tant de siècles, elle s'épuise, pour aboutir au féminisme, c'est-à-dire à sa ruine morale.

Cette sévérité du vieillard n'étonnera point ses disciples du parc Montsouris qui savent avec quelle ironie il s'adresse toujours à l'élément féminin de son auditoire.

Citons notamment cette interruption à la personne qui, devant lui, confiait à M. Henri Simoni son enthousiasme pour « le maître » :

N'écoutez pas ce qu'elle vous dit. Elle est folle de moi et, par suite, ne peut rien raconter de sensé.

Et toutes les femmes qui se trouvaient dans l'assistance inclinaient la tête pour reconnaître la triste vérité de ces paroles. — L. DX.

§

A propos du « Musée des Horreurs » allemand.

Kandern (Bade), le 8 avril 1926.

Monsieur le Directeur,

Rentré d'un voyage en France (voyage d'affaires, pas voyage de plaisir ! car je ne me suis jamais empressé à profiter, à l'instar de nombre d'Allemands mal éclairés, du cours élevé du reichsmark pour faire éclater aux yeux des vainqueurs le redressement matériel et moral du peuple vaincu, et j'ai tout lieu de déplorer la chute du franc et de soupirer après sa stabilisation définitive ! !), je trouve parmi les périodiques français arrivés pendant mon absence les deux derniers numéros de votre revue estimée.

Dans le numéro du 15 mars 1926 (pag. 764-65), la signature L. DX. (M. Léon Dierx, à coup sûr !) me fait l'honneur de s'occuper d'une lettre que j'ai adressée, le 2 février, à MM. Bienstock et Curnonsky pour leur rappeler que le projet relatif à la création d'un « Musée des Horreurs », attribué par eux, dans la préface de leur livre spirituel *Le Musée des Erreurs ou le français tel qu'on l'écrit*, à M. Radinois, est réalisé, depuis de longues années, dans le Musée des Horreurs (*Museum der Geschmacksverirrungen*), fondé à Stuttgart par M. le professeur Pazaurek, directeur du Musée wurtembergeois des Arts et Métiers (et non de l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs, comme j'avais écrit par mégarde).

Si M. Léon Dierx trouve que j'exagère en affirmant que l'institution fondée par M. le professeur Pazaurek a bien mérité du développement du goût artistique, je dois admettre qu'il s'agit d'une question relevant du jugement subjectif et qu'il serait oiseux de vouloir prouver l'exactitude de ma constatation. Mais si votre collaborateur éminent s'oppose à mon assertion que le musée de M. le professeur Pazaurek jouit d'une renommée internationale, je me trouve dans la nécessité d'apporter des preuves que j'espère suffisantes.

Le fait que les guides Bædeker revêtent d'un astérisque (signe international pour indiquer les curiosités de premier ordre) la mention du musée ne doit certes pas prétendre à une trop grande importance. Je fais également abstraction des très nombreux articles dans des journaux et des revues de langue anglaise qui se sont occupés de ce musée. Mais je dois considérer comme une preuve déjà meilleure de la renommée internationale du musée, contestée par M. Léon Dierx, les gros articles qui ont été publiés sur la création de M. le professeur Pazaurek, en 1909, par le journal parisien *Le Figaro* et par la revue *Art et Industrie* (Nancy), en 1910 par *La Revue des Beaux-Arts* et en 1911 par le journal bruxellois *Le Soir*. Ce sont des articles d'avant-guerre, il est vrai !

Quant à l'importance générale de l'œuvre de M. le professeur Pazaurek qui a écrit des livres sur le bon et le mauvais goût dans les arts décoratifs, je crois que M. Metman, directeur du Musée des Arts Décoratifs à Paris, est plus compétent que moi pour fournir tous les renseignements voulus.

J'ose espérer que les indications données suffiront pour convaincre M. Léon Dierx de ce que je n'ai aucunement exagéré.

En vous remerciant d'avance de l'hospitalité que je viens solliciter, une fois de plus, je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

J.-M. GRODSENSKI.

§

Erratum. — Voulez-vous me permettre de rectifier cette phrase imprimée page 440, du *Mercure* du 15 avril : « Et ce n'est pas l'anormalité qu'elle croit, que d'être un homme *anormal !* »

C'est : *un homme normal* que j'ai écrit et qu'il faut lire. — CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

Le sottisier universel.

M. de Fleuriau, ambassadeur de Grande-Bretagne, est arrivé, ce matin, à Paris. — *Journal des Débats*, 19 avril.

A part quelques apparitions à Montpellier, Marseille et Nîmes, c'est sur la rive gauche du Rhône qu'il [Mistral] vécut. — TANCRÈDE MARTEL, *Figaro* 27 mars.

Fernand Francieux, demeuré longtemps fonctionnaire aux colonies et, notamment, au Japon, s'était marié tard. — LYA BERGER : « Les Sources ardentes », *Journal des Débats*, 21 mars.

A Valenciennes. — A l'occasion du neuvième centenaire de la naissance de Mme d'Epinay, M. Adrien Legros, son fervent historien, avait organisé dans la vitrine d'un libraire de la Grand'Place une exposition qui a remporté un succès mérité. — *Les Nouvelles littéraires*, 20 mars.

Cauchois-Lemaire, qui mourut en 1861, à l'âge de soixante-douze ans, dirigea, sous la Restauration, plusieurs journaux... Il mourut fonctionnaire de la monarchie de Juillet, chef de section aux archives royales. — *Journal du Dr Prosper Ménière*, p. 269, note.

ALLENT (rue). — Cette rue, indiquée en 1672 sur le plan de Jouvin de Rochefort, fut appelée *rue Sainte-Marguerite-Saint-Germain* jusqu'en 1864, époque à laquelle elle prit le nom d'*Allent*. Elle devait son nom de *Sainte-Marie* à une chapelle de la Sainte-Vierge qu'on voyait encore en 1632 entre la rue de Lille (alors rue de Bourbon) et la rue de Verneuil, et sur l'emplacement de laquelle cette rue avait été ouverte en 1839. — GUSTAVE PESSARD : *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*, p. 21.

Ainsi que nous le faisions prévoir hier, le décès de Mlle Sylvana Wanda,

artiste lyrique, trouvée morte dans son appartement, à Courbevoie, a semblé, dès l'abord, avoir été dû à un stupéfiant. Mlle Hyvrard, avocate stagiaire à la cour, trouvée inanimée auprès de la morte, qui est maintenant hors de danger, affirme, etc. — *Le Temps*, 10 avril.

EN PANNE SOUS LE TUNNEL DE MEUDON. — Au bout de quarante minutes d'attente et de vociférations diverses, un train venant de Versailles poussa le convoi en détresse. Les protestations des voyageurs se renouvelèrent à l'arrêt en gare de Chaville, puis à l'arrivée en gare des Invalides. — *Le Petit Parisien*, 3 avril.

Elle [Jeanne d'Arc] fut le pionnier du costume rationnel pour la femme. Refusant d'accepter le tort spécifique de la femme, elle s'habilla, combattit et vécut comme les hommes, de même que la reine Christine de Suède deux siècles plus tard, sans parler du chevalier d'Eon et des innombrables héroïnes obscures, qui se sont habillées en homme pour servir dans l'armée et dans la marine. — *Sainte Jeanne*, par Bernard Shaw, trad. de A. et H. Hamon (Calmann-Lévy), préface, p. VIII.

LES AVIATEURS SUÉDOIS AU TONKIN. — Hanoï, 12 avril. L'aviateur danois Botved et le mécanicien Olsen sont arrivés samedi à 13 h. 35 en provenance directe de Bangkok. — *Le Journal*, 13 avril.

... ses jardins obscurs dont une pointe de cyprès ou une ramure tombante dépasse le vieux mur décroûté. — EDMOND JALOUX, *Marseille*, dans *Revue Hebdomadaire*, 20 février.

En pleine gloire, et même sous l'habit doré de l'académicien, il n'a pas cessé de frémir. — ROBERT DE TRAZ. Note sur Barrès, dans *Essais et Analyses*, page 195 (Crès, édit.).

Il y a plaisir, selon nous, à rapprocher ces petits traits des grands textes que trop de lecteurs n'aiment à lire que les yeux fermés. — EMILE HENRIOT, *Le Temps*, 13 avril.

§

Publications du Mercure de France :

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES, V. *Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la Route. L'Auberge des Poètes. Quelques Hommes. L'évolution spirituelle de Madame de Noailles. La Brebis égarée.* Vol. in 8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 18 francs. Il a été tiré 49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à 60 francs, et 220 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 269, à 40 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXXVII

—

CLXXXVII — N° 667. — 1er AVRIL

Jules de Gaultier...	*La Foi inopportune*..................	5
Dr A. Morlet.......	*Invention et Diffusion de l'Alphabet néolithique*........................	35
Touny-Lérys........	*La Lumière qui ne s'éteint pas*, poème..	51
Marcel Provence...	*Cézanne et ses Amis. Numa Coste*......	54
Jean Morel	*J.-H. Rosny aîné et le Merveilleux scientifique*........................	82
J.-F. Adnesse.......	*Un Précurseur de la « Fuite des Plombs » de Jacques Casanova*................	95
Marcel Rouff	*Sur le quai Wilson*, roman (III).......	107

REVUE DE LA QUINZAINE. — Jean de Gourmont: **Littérature**, 145 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 152 | John Charpentier : **Les Romans**, 156 | André Billy : **Théâtre**, 162 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 166 | Florian Delhorbe : **Société des Nations**, 170 | Louis Cario : **Science financière**, 175 | A. van Gennep : **Folklore**, 181 | Jean Norel: **Questions militaires et maritimes**, 186 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 190 | R. de Bury : **Les Journaux**, 196 | Gustave Kahn : **Art**, 200 | Auguste Marguillier: **Musées et Collections**, 213 | Charles Merki : **Archéologie**, 218 | R.-J.-P. Berard : **Notes et Documents financiers**, 223 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 225 | Henry-D. Davray : **Lettres anglaises**, 229 | F. Gachot : **Lettres hongroises**, 235 | E. Séménoff : **Bibliographie politique**, 239 | Mercvre : **Publications récentes**, 245; **Echos**, 248.

CLXXXVII — N° 668. — 15 AVRIL

Antoine-Orliac......	*Gustave Moreau*.....................	257
Francisco Contreras.	*La Montagne merveilleuse. Le Bouffon*, nouvelle..........................	270
Guy-Charles Cros...	*Musique de Chambre*, poésies.........	303
René Gonnard.......	*Vues sur le Présent et l'Avenir des Classes*..........................	309
André Fontainas	*Edgar Poe adolescent et John Allan, son Père adoptif*..................	324
Pierre Dufay........	*Baudelaire à la Salle des Ventes*.....	337
Marcel Rouff.......	*Sur le Quai Wilson*, roman (IV).......	362

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : **Littérature**, 399 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 405 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 409 | ANDRÉ ROUVEYRE : **Théâtre**, 415 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique**, 421 | FLORIAN DELHORBE : **Société des Nations**, 426 | CHARLES MERKI : **Voyages**, 429 | RENÉ SUDRE : **Métapsychique**, 434 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 438 | R. DE BURY : **Les Journaux**, 444 | JEAN MARNOLD : **Musique**, 450 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 456 | GASTON ESNAULT : **Linguistique**, 464 | H. JELINEK : **Notes et Documents littéraires**, 468 | GEORGES MARLOW : **Chronique de Belgique**, 475 | HENRY-D. DAVRAY : **Lettres anglaises**, 481 PAUL GUITON : **Lettres italiennes**, 487 | DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS : **Lettres néo-grecques**, 491 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 496 | **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 498 | MERCVRE : **Publications récentes**, 501 ; **Echos**, 504.

LXXXVII N° 669. — 1er MAI

EMILE BERNARD	*L'Erreur de Cézanne*	513
RENÉ DE WECK	*Le Roi Théodore, roman corse* (I)	529
LAURENCE ALGAN	*Le Jour où l'on m'enterrera*, poème	562
EMILE LALOY	*Les Débuts de l'Affaire marocaine, d'après les Documents allemands*	564
ADOLPHE BASLER	*Le dernier Bulletin de Santé de la Peinture*	579
MARCEL ROUFF	*Sur le Quai Wilson*, roman (fin)	597

REVUE DE LA QUINZAINE.— JEAN DE GOURMONT : **Littérature**, 651 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 657 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 661 | ANDRÉ BILLY : **Théâtre**, 667 | EDMOND BARTHÈLEMY : **Histoire**, 672 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique**, 677 | HENRI MAZEL : **Science sociale**, 680 | MARCEL COULON : **Questions juridiques**, 684 | FLORIAN DELHORBE : **Société des Nations**, 690 | CAMILLE VALLAUX : **Géographie**, 692 | A. VAN GENNEP : **Anthropologie**, 698 | CHARLES MERKI : **Voyages**, 702 | P.-L. COUCHOUD : **Histoire des Religions**, 703 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 708 | R. DE BURY : **Les Journaux**, 713 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et collections**, 718 | JEAN CHUZEVILLE : **Lettres antiques**, 725 | ANDRÉ ROUVEYRE : **Notes et Documents littéraires**, 728 | J.-W. BIENSTOCK : **Notes et Documents d'histoire**, 731 | JEAN-EDOUARD SPENLÉ : **Lettres allemandes**, 733 | FRANCISCO CONTRERAS : **Lettres hispano-américaines**, 738 | ALBERT MAYBON : **Lettres japonaises**, 744 | EMILE LALOY : **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 749 | MERCVRE : **Publications récentes**, 756; **Echos**, 759 ; **Table des Sommaires du Tome CLXXXVII**, 769.

ÉDITIONS DU CAPITOLE - Gustave PIGOT, Directeur
44, rue Saint-Placide — PARIS-VIe

EN SOUSCRIPTION :

ÉCRIVAINS ET POÈTES D'AUJOURD'HUI

COLLECTION NUMÉRO DEUX

consacrée aux principaux écrivains et poètes modernes

Chacune de ces biographies contiendra des études critiques inédites analysant successivement chaque aspect de leur œuvres.

PREMIÈRE SÉRIE — 6 VOLUMES

1. SACHA GUITRY
2. Ctesse DE NOAILLES
3. GEORGES DUHAMEL
4. HENRI BÉRAUD
5. VALÉRY LARBAUD
6. FRANCIS CARCO

Volumes d'environ 100 pages, in-16 jésus, composés en caractères romains corps 7, agrémentés d'un portrait original, d'un fac-similé d'autographe, de bandeaux, de vignettes et contenant des **inédits de chaque auteur.**

TIRAGE LIMITÉ A 1000 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

30 *exemplaires, numérotés de 1 à 30, sur papier du Japon impérial* **imprimés en deux tons** *et contenant un portrait inédit, dessiné et gravé sur bois, avec une suite en couleur sur japon.* **Les six volumes** . . . . 450 fr.

100 *exemplaires, numérotés de 31 à 130, sur papier Madagascar,* **imprimés en deux tons** *et contenant un portrait inédit, dessiné et gravé sur bois.* **Les six volumes** . . . . 330 fr.

870 *exemplaires, numérotés de 131 à 1000, sur papier vélin Héliotrope,* **imprimés en noir** *et contenant une reproduction du portrait.* **Les six volumes** . 120 fr.

Pour l'étranger, tous ces prix sont majorés de 10 0/0

PAYABLE A LA SOUSCRIPTION

Il paraîtra un volume tous les deux mois environ
Aucun volume ne sera vendu séparément
A partir du 15 Mai 1926, ces prix seront majorés de 15 0/0

Premier volume à paraître courant Juin :

SACHA GUITRY

ÉTUDES ET ARTICLES PAR

RENÉ BENJAMIN, HENRI DUVERNOIS, RENÉ BIZET, ALBERT DUBEUX, G. DE PAWLOWSKI etc.

Ce volume contiendra des inédits de Sacha Guitry, une bibliographie, des reproductions de dessins et de peinture de Sacha Guitry, des fac-similés inédits de : Anatole France, Octave Mirbeau, Georges Courteline, Henri Bataille, Georges de Porto-Riche et un portrait inédit de Sacha Guitry, dessiné et gravé sur bois par André Szekeli de Doba.

REVUE

DES

ETUDES HONGROISES

ET

FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

La Revue des Études hongroises et finno-ougriennes, *qui paraît sous les au pices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaîtr sous forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des question hongroises et finno-ougriennes, les principaux résultats qu'ont atteints grammaire comparée des langues finno-ougriennes, et les recherches histor ques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuple apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue français l'apport de ces études au patrimoine commun de la science. Elle voue u soin tout particulier à l'etude des relations politiques et littéraires entre l France et la Hongrie, relations parfois étroites, intimes, et qui intéresser à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'e pansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée française*

*Chaque numéro contient une « Bibliographie française de la Hongrie » faisant suite à l'excellent ouvrage d'*Ignace Kont (*Paris, 1913*).

SOMMAIRE DE LA DERNIÈRE LIVRAISON :

Zoltán Gombocz. — *Ossètes et Iazyges.*
Lajos Rácz. — *L'inspiration française dans le protestantisme hongroi I. XVIe siècle.*
Béla Tóth. — *Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard.*
Arthur Weber. — *Don Juan en Hongrie.*
Vilmos Tolnai. — *Les origines hongroises du* coche.
Manó Kertész. — *Les traces de la sorcellerie dans la langue hongroise.*
Chroniques : Le centenaire de Maurice Jókai (Aladár Schöpflin).— Linguistique finn ougrienne II (Irén Sebestyén-Németh). — La philologie classique en Hongrie (Istv Lajti).
Notes et Documents : La Commission pour assurer le travail scientifique d Universités.
Bibliographie française de la Hongrie (1923, Petőfiana 1923, 1924).

Librairie Ancienne HONORÉ CHAMPIO

ÉDOUARD CHAMPION

5, Quai Malaquais 5, PARIS (VIe)

Le prix de l'abonnement est fixé à **35** francs par an.
Le prix du volume annuel pour l'année écoulée est fixé à **40** franc
En 1926 paraît le tome IV.

Albert MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, quai Saint-Michel, PARIS, 5e
Compte chèques postaux : Paris 408.41. — R. C. Seine 70.747.

VIENT DE PARAITRE

AD. VAN BEVER ET MAURICE MONDA

BIBLIOGRAPHIE ET ICONOGRAPHIE DE PAUL VERLAINE

PUBLIÉES D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

1 fort volume in-16 jésus de 250 pages avec 1 portrait inconnu et un curieux autographe, broché.......... 9 fr.
Il a été tiré 25 exemplaires sur Arches (numérotés).......... 40 fr.

NOTRE-DAME DE SAINT-ADULTÈRE

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Madagascar numérotés de 1 à 10.......... 60 fr.
10 — — Vergé d'Arches, numérotés de 11 à 20.......... 40 fr.
450 — — Vergé baroque numérotés de 20 à 470.......... 7 fr. 50

CET OUVRAGE NE SERA JAMAIS RÉIMPRIMÉ SOUS CETTE FORME NI SOUS CE TITRE

Etant donné le tirage limité de cet ouvrage publié SANS NOM D'AUTEUR, **il ne sera fait aucun office.**

GEORGES BONNEAU

L'OFFRANDE A L'INFIDÈLE

POÈMES

1 vol. 16 jésus.......... 9 fr.

TROIS CHANSONS POUR RENÉE VIVIEN

Plaquette in-16 jésus.......... 5 fr.

CHARLES DEMIGNE

PAS A PAS

IMPRESSIONS SUR LE VIF

1 vol. in 12 broché.......... 9 fr.

DERNIÈRES REIMPRESSIONS :

PAUL VERLAINE

MÉMOIRE D'UN VEUF

Un volume in-12 broché.......... 7 fr.

MES PRISONS

Un vol. in-12 broché.......... 7 fr.

LOUISE LECLERC

Un vol. in-12 broché.......... 7 fr.

MES HOPITAUX

Un vol. in-12 broché.......... 7 fr.

CONFESSIONS

Notes Autobiographiques

Un volume in-12 broché.......... 7 fr. 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE F

Registre d

BIBLIOTHÈ

Collection sur beau papier (

OEU

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs........................ 1 vol.
II. *Civilisation................................ 1 vol.
III. *La Possession du Monde.................. 1 vol.

REMY DE GOURMONT

*Une Nuit au Luxembourg. Couleurs.... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un Jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc......... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Élégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Église habillée de feuilles. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis.. 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses.. 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle..................... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle........... 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune.. 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes)................................ 1 vol.
III. *Moralités Légendaires..................... 1 vol.

V. *Lettres I (1881-
AUBRY.........
V. *Lettres II (1883

MAUR

I. *Le Trésor des
II. *La Sagesse et

I. *Les Syrtes. L
sionné. Énor
phile et Sylv
II. *Les Stances. I

HEN
de

I. Les Médailles
II. La Sandale ail
III. *Les Jeux rusti
IV. *Les Lendemai
Sonnets.....
V. *Poesies diverse
ques. Tel qu'

AR

*Vers et Proses. Tex
et les premieres éditi
BERRICHON. Po
CLAUDEL ....

GEOR

I. *La Jeunesse
ce..............
II. *Les Vies enclos
sieurs poèmes..

AL

I. *Au Jardin de I
mes.. ....
II. *Le Chariot d'or
Flancs du Vase

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérique des exemplaires sur papier p
des exemplaires sur Japon ancie
Il est en outre signalé que les trois volumes d'Albe

Les volumes de cette collection

GENRE DE RELIURE

Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée..........
Le même, avec coins..........
Dos quatre nerfs ou long, orné, tête dorée..........
Le même, avec coins..........

PARCHEMIN : 1/2 Parchemin janséniste, 28 fr.
Ces prix s'entendent de la reliu

, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

Seine 80.493

E CHOISIE

3,5), à 18 Francs le volume

DE :

tion et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
e G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

INCK

.... 1 vol.
.... 1 vol.

s. Le Pèlerin pas-
sage. Sylves. Ery-
.... 1 vol.
.... 1 vol.

IER

ise
té des eaux. 1 vol.
des heures.. 1 vol.
s.............. 1 vol.
nt. Sites. Episode.
.... 1 vol.
ciens et romanes-
.... 1 vol.

JD

s manuscrits originaux
et annotés par Paterne
vés. Préface de Paul
.... 1 vol.

ACH

Règne du silen-
.... 1 vol.
du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

enté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
nie héroïque. Aux
.... 1 vol.

III. *Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège.............................. 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria.............................. 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques.............................. 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques.............................. vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*.............................. 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.............. 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. *Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie.............................. 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route.............................. 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes.............................. 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis.............................. 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future.............................. 1 vol.
II. *Contes cruels.............................. 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels.............................. 1 vol.
IV. *Axel.............................. 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril.............. 1 vol.
VI. *Histoires insolites.............................. 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.

t spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
25 fr. et sur Arches à 50 fr.
apon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

nis reliés, aux prix suivants :

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN.
....	24 fr. »	28 fr. »	38 fr. 50	41 fr. »
....	28 fr. 50	36 fr. 50	48 fr. 50	51 fr. »
....	26 fr. »	30 fr. »	44 fr. »	45 fr. »
....	30 fr. »	38 fr. 50	55 fr. »	58 fr. 50

coins, 30 fr. — Plein parchemin janséniste, 60 fr.
ut y ajouter le prix du volume.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

OEUVRES DE FRANCIS JAMMES

POÉSIE

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. *Poésies 1888-1897.* Vol. in-18 .... 9 »
Le Deuil des Primevères. *Poésies 1898-1900.* Vol. in-18 .... 9 »
Le Triomphe de la Vie (*Jean de Noarrieu. Existences*). Vol in-18. 9 »
Clairières dans le Ciel, 1902-1906 (*En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa Femme. Poésies diverses. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-18 .... 9 »
Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-18 .... 9 »
La Vierge et les Sonnets. Vol. in-16 .... 7 50
Le Tombeau de Jean de La Fontaine, suivi de **Poèmes mesurés.** Vol. in-16 .... 7 50
Choix de Poèmes, avec une Étude de Léon Moulin, et une Bibliographie; portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche. Vol. in-16 .. 9 »
Le Premier livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »
Le Deuxième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »
Le Troisième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »
Le Quatrième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »
Ma France poétique. Vol. in-16 .... 9 »

ROMAN

Le Roman du Lièvre. (*Le Roman du Lièvre. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Des Choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry.*) Vol. in-18 .... 9 »
Ma Fille Bernadette. Vol. in-18 .... 9 »
Feuilles dans le vent. (*Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée, etc.*). Vol. in-16 .... 9 »
Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 .... 9 »
Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18 .... 9 »
Le Poète Rustique, roman .... 9 »
Cloches pour deux mariages. (*Le Mariage basque. Le Mariage de raison*). Vol. in-16 .... 9 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND PILON

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. (Collection *Les Hommes et les Idées*) avec un portrait et un autographe. Vol. in-16. 2 50

Collection WARNECK

Tableaux Anciens
ET MODERNES

ŒUVRES DE

R.-P. BONINGTON, G. TER BORCH, J. BOURDICHON, D. BOUTS,
A. BROUWER, CORNEILLE DE LYON, C. COROT, G. DOU, A. VAN DIJCK,
JUAN DE FLANDES, J.-H. FRAGONARD, J. VAN GOYEN,
J.-B. GREUZE, F. GUARDI, F. HALS, M. HOBBEMA, W. KALF, M. LE NAIN,
Q. MATSYS, G. METSU, A. ET I. VAN OSTADE, REMBRANDT,
P.-P. RUBENS, J. VAN RUISDAEL, TENIERS, G.-B. TIEPOLO, W. VAN DE VELDE, etc.

VENTE :

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Jeudi 27 & Vendredi 28 Mai 1926

à 2 heures 1/2

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERT
M. JULES FÉRAL
7, Rue Saint-Georges, 7

Texte du catalogue par FRITS LUGT
Maartensdijk (U.) Hollande

EXPOSITIONS

Particulière : *le Mardi 25 Mai 1926, de 2 heures à 6 heures.*
Publique : *le Mercredi 26 Mai 1926, de 2 heures à 6 heures.*

LA CHAUMIÈRE

à Capbreton-sur-Mer (Landes)

Pension de famille, ouverte toute l'anné
Climat délicieux. Air vivifiant. Prix
modérés. Arrangements pour familles
Cuisine soignée. Chauffage central.
Salles de Bains. Tennis. Vaste parc
planté de pins maritimes.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

PROPté A PARIS (*XVIe arrt*), R. FRANKLIN, 8, et boulevard Benjamin-Delessert. Contce 693m. Rev. br. 44.015 fr. M. à p. : 500.000 fr. APPART. VACANT 1er JUIL. 1926. Adj. Ch. Not. 18 mai, 13 h. 30. S'ad. Me Delapalme, not., 11, R. Montalivet.

MAISON à Paris, 15e, no 50, r. LECOURBE. Cont. 107 m rev. br. sus augm. 8.201,80. M. à pr. : 100.000 fr., à adj. ch. no Paris, 11 mai 26, 18 h. 30, par Me A. GIRARDIN, no

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

Circuits Automobiles de Lorraine et des Vosges

I. — LA ROUTE DES VOSGES
de Belfort à Gérardmer et Retour par le Ballon d'Alsace
aller par Bussang — La Route des Crêtes — Le Hohneck — La Schlucht
retour par La Bresse — Cornimont — Le Thillot.

II. — EXCURSION AU BALLON D'ALSACE
au départ de Belfort
aller par Giromagny et la vallée de la Savoureuse
retour par Massevaux et Rougemont-le-Château.

III. — TRAVERSÉE DES VOSGES
de Vittel ou de Contrexéville à Colmar par le Col de la Schlucht
soit par Bains-les-Bains — Plombières — Remiremont
soit par Épinal.

IV. — LE CIRCUIT DES STATIONS THERMALES
de Vittel à Gérardmer et Retour
aller par Contrexéville (Martigny) — Bains-les-Bains — Plombières
retour par Épinal.

V. — UNE EXCURSION A DOMREMY
de Vittel à Neufchâteau et à Domremy
aller par Chatenois — retour par Aulnois-Contrexéville.

Pour tous renseignements s'adresser : aux gares d'arrêt du parcours — à la gare d Paris-Est (Bureaux de Renseignements) ou au Service Commercial de la Compagnie, 13, ru d'Alsace.

DEMANDEZ
LE
CATALOGUE COMPLET
DES ÉDITIONS
DU
MERCVRE DE FRANCE

BULLETIN FINANCIER

'abstention de la clientèle continue, en dépit de disponibilités qui ne furent jamais si grandes. C'est dire que des séances mornes ont succédé à des séances entièrement es, les événements susceptibles d'engendrer de l'optimisme ou du pessimisme n'exer-t plus d'influence sur un marché privé d'ordres. L'aggravation de la tension des nges a pourtant fait surgir des ventes à découvert sur des valeurs françaises, mais ant leur impassibilité, les vendeurs furent souvent obligés de procéder à des rachats, elle sorte que les mouvements observés leur sont principalement imputables.

a nouvelle dépréciation du franc n'a pas eu d'influence fâcheuse sur la tenue de nos tes, qui ont toujours offert la plus grande résistance, et s'inscrivent à des cours érieurs à ceux pratiqués en décembre, alors que la livre était à 135. Le 4 o/o 1925, est dispensé de l'inscription au carnet de coupons, a été recherché jusqu'à 93,80. Bons du Trésor et le groupe du Crédit National ont aussi montré une plus grande neté. Celui des emprunts gagés par des annuités de l'Etat et qui comprend actuelle-t 34 emprunts 6 o/o et 11 emprunts 5 1/2 o/o va s'accroître des trois emprunts mment émis à 7 o/o, à savoir ceux du Département du Nord, du Département de sne et du Département du Pas-de-Calais. En fonds étrangers, les Russes sont faibles, Rentes Mexicaines ont un bon courant d'affaires et se présentent en forte hausse. ds Japonais, Argentins et Brésiliens en plus-value. Fonds Belges légèrement raffer-, mais sans activité.

n'y a pas de changements considérables sur nos principaux instituts de Crédit : ptoir d'Escompte 878 ; Société Générale 822 ; Crédit Lyonnais en reprise à 1575. s le groupe des Sociétés foncières, la Société Générale Foncière vient de coter en hausse 1840, ex-coupon de 118 fr. brut, soit 93.34 net au porteur, montant du dende de 1925. Les résultats du premier trimestre de 1926 dépassent déjà ceux du nier semestre tout entier. Parmi les banques étrangères, la Banque Ottomane clô-à 1100, soit en réalité à 850, puisque ce titre de 500 fr. nominal n'est libéré que de ié. Banque d'Athènes calme ; Crédit foncier égyptien, 4170.

outenues par l'élévation des tarifs, les actions de nos grands chemins ont été plus nées : Nord, 1025 ; P.-L.-M., 840 ; Est, 635 ; Orléans, 690. Les titres de transports errains de Paris consolident seulement leurs cours précédents, ceux de transports itimes sont absolument délaissés. Les charbonnages, tant français qu'étrangers, nt déprimés et terminent généralement en lourdeur ; plus résistantes sont les tran-ons en valeur d'électricité, d'Eaux et Gaz, où les cours se montrent plus fermes, n'enregistrent néanmoins que des écarts de cours insignifiants. Fermeté à peu près rale des affaires d'imprimeries et de librairies, où nous trouvons l'Agence Havas 00 et Didot-Bottin à 1340. Après une semaine de faiblesse, les valeurs de pétrole edressent, particulièrement les titres anglo-saxons, en sympathie avec la tension des ges, tandis que les pétroles russes abandonnent une certaine fraction. Impression-par la baisse de la matière première, les caoutchoutières ont été l'objet de menus gements ; les Terres Rouges sont parmi les plus résistantes. La production du mois nars 1926 a été de 122.800 kilos environ, contre 111.574 kilos en mars 1925. On a erché des primes à 1180, dont 100 fin courant, et à 1265 dont 40 fin prochain.

marché en Banque, nombreuses transactions en actions ordinaires d'Andavakoera e d'or de Madagascar) recherchées à 170 fr. en attendant, dit-on, beaucoup mieux. llèlement aux cours de la livre, les mines d'or et de diamant sud-africaines sont la plupart en progrès sensibles.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : **70** fr. | **6 mois** : **38** fr. | **3 mois** : **20** fr. | **Un numéro** : **4** fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : **85** fr. | **6 mois** : **46** fr. | **3 mois** : **24** fr. | **Un numéro** : **4** fr. **50.**

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : **100** fr. | **6 mois** : **54** fr. | **3 mois** : **28** fr. | **Un numéro** : **5** fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.